LES

GRANDS ÉCRIVAINS

DE LA FRANCE

DEUXIÈME SÉRIE

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES

Publiée sous la Direction

de

GUSTAVE LANSON

A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION DES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

PREMIÈRE SÉRIE. — DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. AD. RÉGNIER

Membre de l'Institut.

BOSSUET : *Correspondance.* Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices sous le patronage de l'Académie française, par MM. Ch. Urbain et E. Levesque. 15 volumes.

CORNEILLE (P.), par M. Ch. Marty-Laveaux. 12 volumes et un album.

FÉNELON, par M. A. Cahen. *Les aventures de Télémaque.* Deux volumes.

LA BRUYÈRE, par M. G. Servois. 6 volumes et un album.

LA FONTAINE, par M. Henri Régnier. 11 volumes et un album.

LA ROCHEFOUCAULD, par MM. D.-L. Gilbert et J. Gourdault. 4 volumes et un album.

MALHERBE, par M. Ludovic Lalanne. 4 volumes et un album.

MOLIÈRE, par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. 13 volumes et un album.

PASCAL (Blaise) : *Œuvres* publiées suivant l'ordre chronologique, avec documents, introduction et notes. 14 volumes.

Première série : Œuvres jusqu'au Mémorial de 1654 par MM. Léon Brunschwicg et Pierre Boutroux. 3 volumes.

Deuxième série : Œuvres depuis le Mémorial de 1654. Lettres provinciales. Traité de la Roulette, etc., par MM. L. Brunschwicg, Pierre Boutroux et Félix Gazier. 8 volumes.

Troisième série : *Les Pensées*, par M. Léon Brunschwicg. 3 volumes.

RACINE (Jean), par M. P. Mesnard. 8 volumes et un album.

RETZ (Cardinal de), par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze. 10 volumes.

— Supplément à la Correspondance, par M. Claude Cochin. 1 volume.

SAINT-SIMON : *Mémoires.* Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe et augmentée des additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau et de suites et appendices par M. de Boislisle, avec la collaboration de MM. L. Lecestre et J de Boislisle. En vente : Tomes I à XXXIX, et tables des 28 premiers volumes (2 vol.).

Les tomes suivants sont en cours de publication.

SÉVIGNÉ (Mme de). Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis, par M. Monmerqué. 14 volumes et un album.

DEUXIÈME SÉRIE. — XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. G. LANSON

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,
Directeur de l'École Normale supérieure.

LAMARTINE : *Méditations poétiques*, par M. G. Lanson. 2 volumes.

VICTOR HUGO : *La Légende des Siècles*, par M. Paul Berret. 6 volumes.

— *Les Contemplations*, par M. Joseph Vianey. 3 volumes.

J.-J. ROUSSEAU : *La Nouvelle Héloïse*, par M. Daniel Mornet. 4 volumes.

LF
H895kB

VICTOR HUGO

LÉGENDE DES SIÈCLES

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS ORIGINALES
AVEC DES VARIANTES,
UNE INTRODUCTION, DES NOTICES ET DES NOTES

PAR

PAUL BERRET

DERNIÈRE SÉRIE

VI

Publiée avec le Concours de l'Académie française

472406
12.3.48

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND
rue Fulbert, 9

PQ
2285
L15
1920
v.6

INTRODUCTION

Nous avons précédemment, au début du tome I^er^ et du tome III^e^, étudié la biographie de V. Hugo, et nous nous sommes appliqué surtout à rechercher, parmi les événements de sa vie, les circonstances qui avaient pu déterminer et modifier successivement son inspiration.

La biographie du poète, pendant les années qui séparent la *Légende des Siècles* de 1877 de celle de 1883, n'offre aucun intérêt de ce genre. Aucun poème de la troisième *Légende des Siècles* n'a été suggéré à V. Hugo par les événements qui se sont passés dans sa vie du 26 février 1877 au 9 juin 1883. Les derniers poèmes écrits pour le troisième recueil sont datés sur le manuscrit de l'année 1876[1].

Une seule question se pose, celle de l'activité et de la clairvoyance intellectuelles du poète à la date de la préparation du recueil, c'est-à-dire à peu près vers le moment où le poète dépassait sa quatre-vingtième année.

Tout d'abord, il n'est pas douteux que V. Hugo songeait dès 1877 à ce recueil, puisqu'à cette date il écrivait en tête de la *Nouvelle Série* : « Le complément de *La Légende des Siècles* sera prochainement publié, à moins que la fin de l'auteur n'arrive avant la fin du livre ». Il ne nous paraît pas cependant vraisemblable que V. Hugo ait préparé ce recueil en 1877-78, c'est-à-dire avant la congestion cérébrale qui ébranla si fort sa santé (28 juin 1878).

Car, jusqu'à cette date, tous ses loisirs semblent avoir été absorbés par d'autres œuvres. Dès la série de la seconde *Légende des Siècles* éditée, il prépare *L'Art d'être Grand-père*,

1. A propos de la date juin 1883, *imprimée* sur la pièce liminaire, voir le début de la note de la page 1.

publié le 14 mai ; le 25 mars, il avait prononcé un important discours sur la question ouvrière dans la salle du Château d'Eau ; il avait de persistantes préoccupations politiques, il mettait toute son ardeur à entraîner le Sénat dans sa résistance aux menées réactionnaires de la majorité, il prenait la parole le 16 mai dans la réunion des gauches, le 12 juin dans celle des bureaux du Sénat et le même jour dans la séance publique ; le 1er octobre, il publiait le premier volume de l'*Histoire d'un Crime* ; il soutenait la candidature de J. Grévy dans le neuvième arrondissement de Paris (discours du 12 octobre) ; en novembre, c'était la reprise d'*Hernani*, et en décembre le discours adressé aux acteurs et aux journalistes invités à cette occasion. L'activité du premier semestre de 1878 ne fut pas moins grande : 24 février, discours pour l'inauguration du tombeau de Ledru-Rollin ; 14 mars, second volume de l'*Histoire d'un Crime* ; 22 avril, reprise des *Misérables* à la Gaîté ; 29 avril, publication du *Pape* ; 30 mai, discours pour le *Centenaire de Voltaire*[1], polémique à ce sujet avec Mgr Dupanloup. Le 17 juin, ce fut l'ouverture du *Congrès littéraire international* ; V. Hugo prit la parole, dans trois longs plaidoyers, pour défendre les droits de la propriété littéraire. Nul doute qu'en cette fin juin 1878, V. Hugo ne fût surmené.

Le jeudi 27 juin, dans le petit salon de la rue de Clichy, où étaient réunies trente personnes, V. Hugo se trouva aux prises avec Louis Blanc de dix heures du soir à une heure du matin. Louis Blanc défendait un projet de souscription et de fête où Voltaire et Jean-Jacques Rousseau seraient glorifiés dans une commune apothéose. V. Hugo s'opposait, reprochant à Rousseau sa liaison avec Mme de Warens et l'abandon de ses enfants. La douceur et la politesse affectée de Louis Blanc dans l'entêtement avait exaspéré V. Hugo ; il se mit au lit en proie à une violente surexcitation. Le lendemain matin, l'état d'affaissement était grave. Le Dr Allix et le Dr Sée furent d'accord pour exiger que le malade prît sur-le-champ le repos le plus absolu. V. Hugo partit pour Guernesey le

1. Le nombre des études sur Voltaire possédées par V. Hugo est sinon une preuve, du moins une présomption du grand travail qu'il s'était imposé.

4 juillet, il ne revint à Paris qu'en novembre et s'installa avenue d'Eylau.

Nous n'aurions pas relaté ces détails, si une partie de la presse parisienne n'avait proclamé dès cette date la déchéance intellectuelle absolue de V. Hugo[1], et accrédité l'opinion qu'il ne fut plus dans la suite qu'une ombre impuissante.

Il importe de mettre les choses au point. Sans aucun doute la faculté *créatrice* de V. Hugo, pendant les cinq dernières années de sa vie, alla décroissant ; il n'y a rien là que de normal et c'est l'évolution ordinaire de l'intelligence humaine[2]. La vieillesse productrice de V. Hugo est une légende. Ceux qui l'ont créée se sont appuyés sur les œuvres publiées après 1878 : en 1879, *La Pitié Suprême* ; en 1880, *L'Ane* et *Religions et Religion* ; en 1881, *Les Quatre Vents de l'Esprit* ; en 1882, *Torquemada*. Mais toutes ces œuvres avaient été écrites pendant l'exil. *La Pitié Suprême* a été terminée le 1er janvier 1858 ; la dernière date inscrite sur le manuscrit de *L'Ane* est le 23 mai 1858 ; *Religions et Religion*, achevé le 27 juillet 1870, a été retouché pour la dernière fois le 26 septembre 1872 ; *Les Quatre Vents de l'Esprit* étaient dès 1870 annoncés sur la couverture de l'édition française des *Châtiments* (20 octobre) ; enfin le drame de *Torquemada* porte la date finale du 21 mai 1868. On ne saurait donc tirer de ces publications aucun argument.

---

1. Le rédacteur du *Figaro*, A. Périvier, piqué de curiosité par les bruits qui couraient, fit le voyage de Guernesey, visita le poète et sa maison, et écrivit un article où il rétablissait la vérité (*Figaro* du 23 août 1878). Cet article fut reproduit par la *Gazette de Guernesey* du 31 août. L'allure ironique de certains passages fit qu'on cacha au malade et *Figaro* et *Gazette*. Au reste, les insinuations malveillantes persistèrent. Émile Zola, dans *Le Figaro* du 13 juin 1881, traitait encore le poète de « vieillard gâteux ». Il faut lire en contraste les pages qu'Arsène Houssaye a écrites sur la vieillesse du poète, pages où il y a sans doute beaucoup de complaisance, mais moins de complaisance qu'il n'y a de fiel dans les informations de la presse hostile au poète (A. Houssaye, *Les Confessions*. Paris, Dentu, 1891, tome V, *Chez Victor Hugo*, p. 306-308). Sur l'attitude du *Figaro*, cf. ici ce que dit E. Bergerat, p. XIV.

2. Il est bien évident, par exemple, que, même avant 1878, V. Hugo avait renoncé à l'élargissement de *La Légende des Siècles* : il avait abandonné l'idée d'une extension des *Petites Epopées* à l'histoire de l'*Afrique* et des *Indes Orientales* : les dernières ébauches portant ces titres sont de 1874.

Ce qu'il faut examiner, c'est la production réelle des années 1876-1883. Or nous ne rencontrons guère que des discours de circonstance : en février 1879, quelques mots au Sénat en faveur de l'*Amnistie* ; le 18 mai, au *Banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage*, une allocution composée avec des souvenirs de *Promontorium Somnii* (1864), où il y a, par répercussion, de l'allure et de la couleur. La production oratoire est elle-même très espacée : le 3 juillet 1880, au Sénat, un bref retour sur la question de l'*Amnistie* ; le 1er août, un discours au Trocadéro sur l'*Instruction élémentaire*. Puis il cesse de parler lui-même : en juillet 1881, il fait lire aux obsèques de Paul de Saint-Victor, où il n'a pu se rendre, quelques paroles émues ; il fait de même en décembre 1882 pour les obsèques de Louis Blanc ; ne parlons que pour mémoire des quatre ou cinq lignes naïves qu'il prononça devant les journalistes parisiens le 27 février 1883 et qui furent ses dernières paroles publiques. Manifestement, il y a de jour en jour déclin dans la puissance de l'invention[1].

Mais la diminution de la capacité créatrice n'implique ni la déchéance du jugement ni celle de la faculté de travail et d'organisation. Nous savons, par exemple, qu'en 1881 V. Hugo n'avait pas cessé de s'intéresser aux détails de l'impression de certaines de ses œuvres : il note sur ses carnets : « 30 avril : J'ai corrigé la première épreuve des *Quatre Vents de l'Esprit*. 8 mai : Demain j'aurai achevé et lundi j'aurai livré la fin des *Quatre Vents de l'Esprit*. » Il suffit d'ailleurs de lire les carnets pour se rendre compte qu'il allait assez régulièrement aux réunions de l'Académie et au Sénat, et vraisemblablement il n'y restait pas inactif ; ne parlons même pas de la persistance de sa force physique : le 27 mars 1882, à l'âge de quatre-vingts ans passés, il soupe à minuit et demi avec les interprètes du drame de *Quatre-vingt-treize* et ne se retire qu'à trois heures du matin.

Rien ne s'oppose donc à croire que V. Hugo organisa lui-même le recueil de la troisième *Légende des Siècles*, quelle

1. Notons toutefois qu'une pièce de 38 vers, adressée à Georges, porte la date de novembre 1879 ; elle clôt la première partie du recueil de *Toute la Lyre*.

que soit la date, entre mars 1877 et mai 1883, où ce recueil ait été constitué.

La date la plus probable est celle des années 1880-1881. Alors Victor Hugo venait d'extraire de ses volumineux dossiers qui portèrent tour à tour le titre d'*Océan, Toute l'Ame, Toute la Lyre* les poèmes de *La Pitié Suprême* (1879), de *L'Ane* (1880), de *Religions et Religion*, 1880. Des vides se trouvèrent ainsi créés dans ce qui était réservé d'abord pour le recueil de la troisième *Légende*[1]; après 1880, il y eut nécessairement réorganisation de ce recueil. Ajoutons que c'est seulement en publiant *Les Quatre Vents de l'Esprit* (1881) que V. Hugo fit annoncer, sur la couverture de la première édition, la publication prochaine du *Tome V et dernier* de la *Légende des Siècles*.

*
* *

Ce qui caractérise *La Légende des Siècles* de 1883, c'est l'absence presque totale de l'inspiration des *Petites Épopées*. Déjà le sous-titre *Histoire-Petites-Épopées* qui figure sur la *Légende des Siècles* de 1859 avait disparu de la *Nouvelle Série* en 1877; mais tout au moins le titre de *Légende des Siècles* se justifiait-il encore nettement; le poète pouvait encore présenter ses poèmes suivant l'ordre chronologique, et son but semblait toujours rester l'évocation pittoresque des siècles passés; il y avait encore là une série de compositions narratives et dramatiques dont le cadre était emprunté à des époques et à des pays différents; la philosophie et l'actualité y avaient sans doute leur place, mais elles ne s'étaient pas substituées partout à l'histoire.

On ne saurait s'appuyer sur deux brèves reviviscences de l'inspiration des *Orientales* : *Le Bey outragé* et *La Chanson des Doreurs de proues*, ni même sur le court récit, dérivé du souvenir du colonel Louis Hugo et des guerres du premier empire, pour conclure à la persistance de la grande inspiration épique de 1859. Seuls *Les Quatre Jours d'Elciis*, qui faisaient

1. Poèmes qui devaient faire partie de *La Légende des Siècles*, ainsi que l'indique le projet suivant : V. H. | *La Légende des Siècles* | IIe série, science, philosophie, histoire. | I. Les objections de l'Ane — II. Les Sept merveilles du monde — III. La Révolution — IV. La pitié suprême.

en 1858 partie des *Romances de Ratbert*, donnent la note des *Petites Épopées*; encore faut-il constater que le récit épique est réduit là au minimum et que tant d'invectives contre les princes et les prêtres relèvent plus de la satire que de l'épopée; mais tout au moins sont-elles situées assez strictement dans le cadre du moyen âge, sans que le poète se plaise à des transpositions trop choquantes dans le domaine contemporain. Le Titan, qui, dans *La Légende des Siècles* de 1877, apparaissait dans un décor antique encombré d'érudition mythologique, n'est plus ici qu'un porte-parole de la colère de V. Hugo contre les rois, et les *Paroles de Géant* font suite sans préoccupation chronologique aux invectives contre les chefs d'état du *Cercle des Tyrans*. Certes la *Vision de Dante* a la magnificence épique de *L'Expiation* : elle présente une série de tableaux d'une couleur intense et d'un relief puissant : ici comme là c'est une composition dramatique en marche vers l'apparition surnaturelle du *Vindex*; mais, par sa parenté même avec *L'Expiation*, *La Vision de Dante* accuse son origine : elle devait faire partie des *Châtiments*; elle n'appartient à l'épopée que dans la mesure même où *L'Expiation* est épique. Un poème comme *Eviradnus* est presque de tous points un récit épique, parce que l'intention satirique du poète, malgré le rôle odieux prêté aux princes Joss et Zeno, malgré même le discours d'Eviradnus, n'y prédomine pas. Mais il est bien évident que la satire prédomine dans la *Vision de Dante*, ou tout au moins qu'elle y tient une place égale à celle de l'épopée. Pour le reste, il est non moins manifeste que des poèmes comme *Voix basses dans les Ténèbres*, *Mansuétude des Anciens Juges*, *Archiloque l'atteste*, *Quand le Cid fut entré dans le Généralife* n'empruntent plus au passé que des indications brèves et conventionnelles, et que la vision des siècles éteints n'est plus entrée pour rien dans le dessein du poète.

Ce qui remplit surtout la troisième *Légende des Siècles*, c'est Victor Hugo lui-même. Les quatre pièces des *Esprits*, dont *Le Lapidé*, sont destinées à appeler notre attention sur le rôle providentiel que joue dans l'histoire du progrès et des nations le prophète, le poète conducteur des peuples, le *Mage* pour tout dire. Ce mage nous apporte quelque clarté

sur ses conceptions métaphysiques, sur le rôle de la Douleur et de l'Amour dans l'univers (*Ténèbres*), sur l'organisation des châtiments dans la vie future (*Inferi*), sur la loi de progrès inhérente à la création (*L'Océan*) ; il fait longuement profession de spiritualisme et combat les doctrines adverses dans *Les Grandes Lois* ; enfin, en exorde et en péroraison du recueil tout entier, il affirme hautement son déisme.

Présentés dans l'ordre où nous venons de les citer les poèmes de la troisième *Légende des Siècles* se seraient succédé dans une marche logique et ascendante, analogue à celle du recueil de 1859 et de 1877. Mais il semble bien que ce ne soit pas là ce que le poète ait voulu cette fois ; ce qu'il a recherché c'est la variété artistique. Non seulement les poèmes de la troisième *Légende des Siècles* ne s'ordonnent et ne s'étagent pas dans la progression que nous venons d'esquisser, mais ils sont à dessein dispersés, et, de plus, il s'y mêle des thèmes d'inspiration qui semblent sans rapport avec toute conception organique ayant une unité de dessein ; c'est ainsi que des confidences personnelles, à peine déguisées, y prennent place dans deux poèmes du chapitre : *L'Amour*.

Par là, le recueil des poèmes de la troisième *Légende des Siècles* a dérouté quelquefois la critique : ce complément a paru n'être qu'une réunion de poèmes épars, un supplément presque inutile à une œuvre achevée [1] ; il a semblé que le poète se répétait. La réalité est qu'il se complète. *Les Quatre Jours d'Elciis* manqueraient à l'évocation du moyen âge italien ; la philosophie du poète se précise dans *Ténèbres*, *Inferi*, *L'Océan*, et ses croyances dans les *Grandes Lois*. Parce qu'elle est moins objective que les deux précédentes la troisième *Légende des Siècles* souligne plus encore que la seconde la personnalité de V. Hugo, et ce n'est pas d'un intérêt médiocre.

Ce qui est incontestable c'est que, dans l'expression, les qualités et les défauts de V. Hugo sont restés de même ordre dans les trois *Légendes des Siècles* ; Les *Quatre Jours d'Elciis* et *La Vision de Dante*, composés au reste pendant l'exil, ne sont en rien, pour la perfection de la forme, inférieurs

1. Cf. notamment l'article de l'*Atheneum*, p. XVIII.

aux poèmes les plus achevés des *Petites Épopées*. Certains défauts de l'inspiration, il faut l'avouer, se sont accentués : la satire, dans les poèmes écrits après les mécomptes politiques de 1871, s'épanche en des discours déclamatoires ou familiers où l'on recherche en vain la dignité épique : le poète y fait, sans réserve, figure de pamphlétaire. Mais, là même : « dans ces compositions qui déconcertent et humilient l'esprit, il y a çà et là des expressions qui éclatent ; elles relèvent tout à l'entour, elles sont toutes ruisselantes de lumière, elles ont la saveur exquise de la vie[1] ».

C'est que si le philosophe a glissé de plus en plus dans les utopies de la métaphysique et dans les excès de l'humanitarisme, si le politique s'est exaspéré dans sa haine des prêtres et des rois, du moins le poète et l'artiste sont-ils demeurés la plupart du temps créateur de beauté dans la forme. Dans cette forge d'où sortent encore de 1870 à 1875 des poèmes si divers, non seulement on entend toujours, selon le mot de Sainte-Beuve, « les coups de marteau du Cyclope[2] » ; mais ce cyclope qui, de ses doigts de vieillard, martèle des armes de bataille, n'a pas oublié tout l'art des ciselures aux lignes pures et précises, et, à considérer l'admirable variété du recueil de 1883, il faut penser qu'il est de ceux qui chantaient jadis sur le Pinde[3], assis dans la crépuscule, et à qui Apollon prêtait quelquefois sa lyre ; il en sait encore manier toutes les cordes, et sa puissante main ne dédaigne même pas, par instants, de faire monter dans le soir les sons caressants et mélodieux de la flûte pastorale[4].

---

1. H. de Lacombe, *Le Correspondant*, 10 juillet 1883.
2. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1925, Les Cahiers de Sainte-Beuve, p. 794.
3. Cf. le début du *Satyre*, tome II, p. 573.
4. *L'Amour*, p. 217.

REVUE DE LA PRESSE

La *Légende des Siècles* de 1883, parue le 9 juin, a été, trois mois après sa publication, le 8 septembre, fondue et répartie dans l'édition collective des trois *Légendes*. Cette fusion avait été annoncée en même temps que paraissait le tome V et dernier. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les critiques de fond sont si peu nombreuses : un grand nombre de revues françaises s'abstinrent ou se réservèrent.

Presque seuls les journaux quotidiens — et ceux-ci en grand nombre — se hâtèrent de donner leur avis dès la publication du volume.

Le journal de V. Hugo, *Le Rappel*, dans ses numéros des 11, 12, 13, 15, 18, 19, 25, 26 et 28 juin, 6, 10 et 21 juillet, 3 et 8 août ne reproduit pas moins de 49 articles ou extraits d'articles. La plupart de ces articles sont des panégyriques hâtifs, des témoignages dithyrambiques d'admiration superficielle, qui ont dispensé les auteurs de réflexion, parfois même, semble-t-il, de lecture. G. Lefèvre, dans *Le Radical*, écrit : « J'hésite comme une femme coquette entre les dentelles et les bijoux : tout choix est impossible de par l'absolue perfection de l'œuvre entière. » Pierre Véron dans *Le Charivari* reprend, à l'usage de V. Hugo et pour juger le volume, le vers initial du dernier poème :

O *Dieu* ! dont l'œuvre va plus loin que notre rêve !

Édouard Thierry, dans *Le Moniteur*, s'écrie :

Nescio quid majus nascitur Iliade !

G. Bertall, dans *L'Étoile de France*, déclare : « Quand on se réveille à la dernière page du livre et que l'on songe au chemin parcouru, on demeure anéanti, on ne sait quelle

forme donner à son admiration, car l'œuvre du poète est vaste comme l'immensité même. » Au cours de ces 49 articles, nombre de poèmes sont signalés par les journalistes à l'attention des lecteurs. Suivant les tempéraments les uns admirent plus spécialement le pamphlet lyrique : *Aux Rois* ; les autres la satire épique : *Elciis, La Vision de Dante* ; mais le plus grand nombre a été séduit par la grâce du recueil intitulé : *L'Amour*. Bien peu ont essayé de dégager la pensée et l'intention générales du livre, ou, s'ils l'ont fait, c'est en termes bien vagues. Le critique du *Temps* constate la variété de l'inspiration : « La fin de *La Légende des Siècles* a des senteurs saines d'océan, des fraîcheurs de sommets blancs de neige, des tendresses d'idylles, des éclats de clairon », mais il ne recherche pas le dessein du poète. Démocritos, dans *La Presse*, croit apercevoir au contraire une unité, sur la nature de laquelle il ne s'explique d'ailleurs pas : « D'un bout à l'autre de l'œuvre règne une pensée toujours égale, toujours conforme au plan général. Du premier au cinquième volume quel est celui qui complète l'autre? La *Légende des Siècles* mérite l'épithète appliquée par Leibnitz à la nature. *Ubique sibi consona.* »

Nous donnons ici la liste des articles signalés par *Le Rappel*, et des extraits du petit nombre d'articles où il nous a paru qu'il y avait ou plus de pensée ou plus d'esprit critique.

LISTE DES JOURNAUX

AUXQUELS LE *RAPPEL* EMPRUNTE DES ARTICLES OU DES FRAGMENTS D'ARTICLES

Dans *Le Rappel* du 11 juin : *Le Siècle*, *Les Débats*, *Le Temps*, *L'Événement*, *Le Moniteur universel*, *La Vérité* (art. de Paul Leconte), *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* (art. de Thomas Grimm), *Le National* (art. de Paul Foucher), *La Liberté*, *Le Jour*, *Le Soir* (art. de Paul Demeny), *Le Télégraphe* (art. de Camille Le Senne).

Dans *Le Rappel* du 12 juin : *Le Petit XX^e^ siècle*, *Le Radical* (art. de G. Lefèvre), *La Réforme* (art. de Guillaume Livet).

Dans *Le Rappel* du 13 juin : *Paris* (art. de Ch. Laurent), *Le Charivari* (art. de Pierre Véron).

Dans *Le Rappel* du 15 juin : *La Presse* (art. de Democritos), *Gil Blas* (art. de Nestor)[1], *Le Citoyen et la Bataille* (art. de L.-V. Meunier).

Dans *Le Rappel* du 18 : *La Justice* (art. d'Edouard Durrane), *La Paix*, *Le Soleil* (art. de Ch. Canivet).

Dans *Le Rappel* du 19 : *Le Sémaphore de Marseille*, *Le Phare de la Loire*, *Le Beaumarchais* (art. d'Emile Blémont), *Le Progrès de Saône-et-Loire*.

Dans *Le Rappel* du 25 : *Le Siècle* (art. d'Edmond Texier), *Le Moniteur universel* (art. d'Edouard Thierry), *Le Voltaire* (art. d'E. Bergerat)[2].

Dans *Le Rappel* du 26 : *Le Réveil* (art. d'E. Le Pelletier), *La Petite Revue du Midi* (art. de Ch. Montégut), *La Vérité d'Épernay* (art. de F. Devienne).

Dans *Le Rappel* du 28 : *Le Voltaire* (art. de Dahirelle),

1. Voir plus bas, p. xii.
2. Voir plus bas, p. xiv.

L'Étoile de France (art. de G. Bertall), *La Montagne d'Arles* (art. du Dr Arnaud).

Dans *Le Rappel* du 6 juillet : *La Jeune France* (art. de Léon Valade), *La France du Nord*, *Le Paris-Nouvelles* (art. de Korvi-Abrest), *La Haute-Loire*, *La Saison élégante de Vichy* (art. de J.-B. Lan).

Dans *Le Rappel* du 10 juillet : *Les Débats* (art. de Bérard-Varignac).

Dans *Le Rappel* du 21 : *La République radicale* (art. de Léon Richer).

Dans *Le Rappel* du 3 août : *Le Midi* (art. d'Emmanuel des Essarts)[1].

Dans *Le Rappel* du 8 août : *La Femme et l'Enfant* (art. de J.-L. Gerbaud).

EXTRAITS

Nestor (Henri Fouquier). *La Légende des Siècles* (tome V et dernier). *Gil Blas* du mercredi 13 juin 1883 :

« ... Peut-être ce dernier volume nous convie-t-il plus particulièrement à rechercher quelle fut la philosophie de V. Hugo, sa conception du monde, sa théorie de l'humanité : il y revient sans cesse dans ce dernier volume sorti de sa plume, et qui pour n'être pas sans doute écrit d'hier, n'en est pas moins le fruit de sa glorieuse vieillesse... V. Hugo n'est qu'un poète, mais de la grande race de ceux qui ne se sont pas contentés d'être d'habiles sertisseurs de rimes, de décrire la Nature et de chanter les sensations qui viennent d'elle. Il poursuit le secret de la vie dans l'histoire et le secret de l'au-delà dans le rêve ; il a une théorie historique, une morale et une théologie... Pour lui, dans tous les mondes, hellénique, biblique, monde du moyen âge, monde moderne, une intervention divine se manifeste par les faibles et par les simples, et, relevant l'homme blessé, meurtri, opprimé, découragé, le remet en route vers le progrès idéal. Belle et consolante théorie de l'histoire, mais combien difficile à accepter. C'est, en réalité, la théorie de Bossuet à peine modifiée par un changement d'étiquette, et c'est aussi, ô sage Voltaire, la théorie de ton Pangloss.

Pour accepter les idées du poète sur l'évolution historique de l'hu-

1. Voir plus bas, p. XVII.

manité, dont il a écrit la chronique en son livre admirable où la page terrible et sanglante a pour verso une délicate illustration de missel, il faut croire en son Dieu. Ce dieu mélange du Dieu immuable de Lucrèce et du Dieu chrétien, infinie bonté, infinie sagesse, infinie science, infinie miséricorde, ce Dieu qui se réconciliera avec Satan lui-même, le livre de V. Hugo en est plein. Son existence est toute la théologie du poète. D'ailleurs, il ne s'épuise pas à la tâche stérile d'en prouver la réalité ; les preuves qu'en donne l'Église lui paraissent aussi vaines que les raisonnements des philosophes. Il n'admet que la révélation intime de la conscience, l'éternelle aspiration de l'homme vers un idéal, vers l'immortalité. Sceptique à l'égard des Églises et des philosophes, il n'impose pas sa foi profonde ; il la chante en vers superbes. Il croit en Dieu parce que les choses sont plus belles ainsi, parce qu'il a horreur de ce désordre dans la nature qui est l'injustice, la souffrance et la mort. Il donne une existence réelle et une action efficace à la « catégorie de l'idéal »... De cette belle et noble illusion... V. Hugo fait découler une morale bienveillante et facile où, chose bizarre, Anacréon et Horace donnent la main à l'Ecclésiaste d'abord, à saint Augustin ensuite. L'infinie bonté de Dieu qui règle la nature ne peut vouloir que celle-ci nous tende des pièges. Donc goûtons à tous les fruits offerts à notre main, au pommier du Paradis, à l'arbre de science et à l'arbre d'amour, aux douceurs infinies de la vie, aux fleurs des jardins, aux lèvres des femmes. En vrai voluptueux, il ne nous défend que l'ivresse qui tue le plaisir. Rompons, dit-il, avec ce qui amoindrit :

Oublie les soupers, les veilles,
Le vin, le brelan, l'écarté...
Viens noyer ton cœur aux merveilles
De l'immense sérénité.

Cette sérénité, allons avec notre « belle » la chercher s'il le faut jusqu'en Grèce... Certes ce n'est pas moi qui blâmerai cet épicurisme païen, élevé, ennemi des excès, que les honnêtes gens ont toujours pratiqué et les grands poètes chanté, et que ce soit dans les coupes d'or moulées par les Grecs sur les gorges des femmes ou que ce soit même dans le verre des cabarets, chers à Racine comme à Béranger, je ne refuserai jamais de boire un coup de vin, vin de Chio et de Suresnes, au Dieu des bonnes gens. Mais cette morale facile et noble, je tiens à mettre ensemble ces deux mots, V. Hugo la transporte dans l'histoire. Là j'ai quelques scrupules...

Dans le dernier volume de *La Légende des Siècles*, je retrouve, peut-être plus que je ne l'eusse souhaité, le satirique amer des *Châtiments* qui ne pardonne pas. *Les Quatre Jours d'Elciis* dont la donnée épique

est superbe, *La Vision de Dante*, poème trop long, plein de tonnerres confus, sont de virulentes apostrophes aux rois et aux prêtres où l'inspiration est intermittente et d'où la critique est absente... La forme d'ailleurs dans ces invectives de la dernière *Légende des Siècles* devient plus faible à mesure que la pensée s'embrouille en de singulières contradictions. Écoutez l'océan :

Un jour l'orage des plaines
Vint sur moi, sur mes baleines
Lancer ses traits !
Mais j'ai, d'un seul cri de rage,
Chassé ce canard sauvage
Dans son marais.

Ah ! cet orage qui est un canard me rend rêveur. Mais qu'importe si ces taches sont plus nombreuses ici qu'ailleurs. Qu'importe même que le poète ne soit ni historien, ni philosophe. Qu'importe certaines naïvetés qui ont permis à un railleur de lui déclencher ce mot piquant dans son injustice : Jocrisse à Pathmos. Il évoque au moins les idées s'il ne résout pas les problèmes. A quatre-vingts ans comme à quinze, il est le rude jouteur qui dompte la langue, fait ce qu'il veut des mots, crée les images les plus superbes, tient en ses mains puissantes et douces la lyre d'airain et la flûte de roseaux, a, là même où sa richesse est stérile, des trouvailles de génie qu'on ne compte plus, et, s'il n'est qu'un poète, est tout le poète et le plus grand que nous ayons eu. »

E. Bergerat. *Le tome V. Le Voltaire*, vendredi 22 juin 1883.

« Non seulement personne ne comprend plus Victor Hugo, mais personne même ne le lit. On n'en sait que les parodies qui en sont faites par les garçons d'esprit que le théâtre arrache au journal et que le journal dispute au théâtre ; et il advient que ceux qui blaguent le plus les Bouches d'Ombre n'ont pas dans l'ombre de la bouche un seul vers du poète à vous citer.

Lorsque *Le Figaro*, qui cultive et arrose la bêtise nationale, entreprit contre le colosse sa guerre de taquineries, on put croire que le public savait au moins de quoi il retournait, car il riait d'un air confident et à gorge déployée. Mais point du tout...

Le tome cinquième de *La Légende des Siècles* ne sera pas plus lu que les quatre autres ne l'ont été. Ceux qui l'admirent, l'admirent de chic, et ceux qui le tombent ne sont pas fichus de dire pourquoi.

Ce tome cinquième et dernier du plus bel ouvrage du siècle renouvelle, cette fois encore, le miracle artistique auquel nous sommes accoutumés. Rien n'approche, en aucune langue, de la puissance métrique et rythmique de ces poèmes. C'est l'omnipotence du verbe. On reste atterré devant la force tranquille avec laquelle le héros lyrique dirige et conduit la tempête des mots sous l'aquilon des idées. Neptune connaît bien moins les vagues de la mer que Victor Hugo ne manie l'océan du vocabulaire. Le conflit d'ailleurs est toujours terrible ; des masses s'y heurtent, s'y électrisent et précipitent leurs coups de tonnerre. Il y a d'abord apparence de chaos. On est épouvanté des éléments remués et jetés dans la mêlée. Le phénomène de cette création littéraire est et demeurera unique dans l'histoire des lettres, et ni Homère, ni Shakespeare, ni Dante n'ont osé jamais amasser tant de nuées et déchaîner tant de courants. Mais sous la main du Maître français, tout obéit, subit l'ordre et le joug, s'efface au temps voulu, éclate au moment prescrit, et les lois de la fatalité ne sont pas plus imprescriptibles que les volontés de ce grand débrouilleur de mondes intellectuels...

Donc, au point de vue artistique, rien à recueillir de nouveau dans ce tome cinq, égal aux quatre autres et, comme eux, extraordinaire.

La particularité de son intérêt réside en ceci qu'il contient la conclusion définitive de la philosophie du Maître. Cette conclusion, c'est Dieu.

Victor Hugo affirme énergiquement son déisme et il tient à ne nous laisser aucun doute à cet égard. On connaît le mot de Fontenelle : « Si Dieu a fait l'homme à son image, il faut avouer que l'homme le lui rend bien. » Il s'applique assez exactement au cas philosophique du poète des poètes. Le Dieu de Victor Hugo n'est pas le Dieu virtuel de Voltaire et des encyclopédistes, qui se borne à l'état de divinité et reste indifférent à la création. C'est au contraire un Dieu actif et justicier, bon et lyrique. Profondément bon. Lyrique jusqu'à l'enthousiasme de son œuvre. Un Dieu papa et grand-papa, doux aux petits, secourable aux faibles et clément aux coupables, tout pareil enfin à l'homme exceptionnel du cerveau duquel il est sorti, les mains pleines de sucreries. Il est charmant.

Ce Dieu n'est pas non plus celui de Fénelon, qui passe son temps éternel à peindre les fleurs à la gouache et à poser le point lumineux aux regards des étoiles. Inutile d'ajouter qu'il n'a aucun rapport avec les dieux de Bossuet, de Luther et d'Ignace, affreux dieux et Irmensuls abominables, toujours occupés à dévaster, à exterminer et à embêter le pauvre monde. L'Adonaï de Victor Hugo n'est vêtu que

d'attendrissement. C'est à peine s'il hausse miséricordieusement l'épaule en voyant combien nous avons pris son œuvre au rebours et quel stupide emploi nous faisons des biens dont il nous comble. Mais il est singulier en ceci qu'il déteste ses prêtres et abomine son pape. N'ayant pas d'enfer à sa disposition, il le flanque dans l'enfer de Dante, et c'est toujours ça. Il y rôtira sur le gril des sixains gibelins, ce vieux guelfe.

Cette conception de la divinité restera en propre à l'auteur de la *Légende des Siècles* ; elle datera son œuvre immense, qui embrasse une période curieuse et unique des variations de l'esprit humain. Née dans le doute et le scepticisme, elle s'achève au seuil des certitudes scientifiques et du fatalisme. Elle résume le passé et annonce l'avenir. »

IGNOTUS (Baron Félix Platel). *Les Dieux Drôles*, *Le Figaro*, mercredi 11 juillet 1883.

« Maintenant qu'ils s'imaginent avoir tué le Dieu des chrétiens, ils se mettent à inventer des nouveaux dieux. Rien de plus drôle que ces dieux. » Tel celui « que Victor Hugo vient de créer dans *La Légende des Siècles* ».

« A vingt ans Victor Hugo représentait bien le dix-neuvième siècle dont il avait presque l'âge. Ce siècle revenait aux rois et au Dieu des catholiques. Un grand écrivain est l'œuvre plutôt que l'ouvrier d'une époque !

« Victor Hugo a même été catholique pratiquant. On a oublié à tort qu'il avait eu Lamennais pour confesseur. Victor Hugo à genoux devant Lamennais assis ! Quel tableau offriraient ces deux faces glabres, l'une vieille et sombre, l'autre jeune et lumineuse !...

« M. Edmond Biré vient d'écrire le livre le plus curieux sur ces antithèses étranges qu'on trouve dans la vie autant que dans l'œuvre de Victor Hugo. Cependant rien n'avait pu diminuer mon admiration pour l'article unique dans le siècle et peut-être dans la langue française, qui est dans le Hugo d'autrefois — le Hugo qui est à nous. L'autre Hugo qui est à la Révolution, qui est à eux, est celui qui vient de donner la fin de *La Légende des Siècles*.

« Dans ce livre, le profil d'un Dieu personnel n'est pas encore tout à fait effacé — mais quelle bizarre personnalité divine ! L'immense écrivain y a encore des éclats. Son sublime coloris d'antan y a encore quelques flambées. Les vocables magnifiques que lui seul sut aligner dans les phrases se retrouvent encore ici ainsi qu'une armée débandée qui ne serait composée que de tambours-majors.....

Mais quel spectacle désolant de décadence !... »

Emmanuel des Essarts. *Le Midi* du 1er août 1883. *La Légende des Siècles.*

« La caractéristique de cette nouvelle *Légende* c'est d'affirmer plus que ses aînées ce qu'une science incomplète s'obstine à nier si hâtivement, l'âme et Dieu... Le poète éprouve dès le début le besoin sacré de proclamer sa foi intrépide dans la vie au delà de l'hospitalité terrestre :

Je ne me sentais plus vivant, je me retrouve.

Et il affirme sa piété en confirmant son espoir, offrant aux plus désespérés :

Un peu de vie à boire et ce verre d'eau, Dieu.

Bossuet, au temps de son audacieuse jeunesse, avait comparé l'espérance à la dernière goutte d'eau qui ranime le gosier desséché de l'homme. Les génies se rencontrent comme les beaux esprits. Ils sont de la famille des aigles et se croisent dans la même immensité. Le verbe d'or des anciens Pères eût prononcé comme cette Lyre prodigieuse.

Ici, plus encore que dans *Les Contemplations* et *Les Quatre Vents de l'Esprit*, nous trouvons la réplique absolue et décisive à la cécité des matérialistes.

En vertu de la logique du système, le matérialisme n'est pas seulement « aristocratique » selon la judicieuse formule de Robespierre, il est nécessairement césarien malgré l'excellence d'intention de fort bons citoyens qui le professent. On n'a qu'à leur dire, comme fit Rousseau pour Helvétius, que leur vie dément leurs principes en vertu d'une inconséquence des plus heureuses et des plus fréquentes. Autrement le matérialisme dans ses conséquences suprêmes nous donne dans l'antiquité les complaisants des Césars, dans les temps modernes les complices des Bonaparte.

Victor Hugo sait atteindre à l'autre extrémité de l'erreur le fanatique intolérant et meurtrier. En effet, *Voix basses dans les ténèbres* dénonce les sourds complots de ces énergumènes d'extrême-droite, inquisiteurs manqués, qui soupirent la convoitise du bûcher et respirent la nostalgie de l'extermination, gens prêts à recommencer, si on les laissait faire, la révocation de l'Édit de Nantes et les tueries des Cévennes.

Dans la pièce suivante, les anciens juges, qui trouveraient aisément de modernes émules, sont stigmatisés avec cette verve merveilleuse qui met de l'éloquence dans le lyrisme et de l'esprit dans le génie.

Mais peut-être estimerions-nous aussi prodigieux dans son genre

le poème lyrique qui termine presque la Troisième Légende, *L'Océan*, où l'antithèse de l'homme et de la création, la victoire cette fois du « roseau pensant » sur la nature, est mise en œuvre avec un mouvement rythmique qui tient du miracle et une inspiration qui relève du génie souverain. C'est le tour de force de l'art dans l'extrême profondeur de la pensée.

Dieu conclut ce livre comme il l'avait commencé, ce livre qui semble ouvert par un prophète et fermé par un apôtre. Œuvre admirable et salutaire qui n'est point seulement un nouveau monument du Beau, mais un long témoignage en l'honneur de la vérité trop souvent obscurcie, et que le génie a pour mission de montrer au peuple qui a droit au spiritualisme, à l'idéal, au divin comme à la vie, à la justice, à la lumière ! »

EMMANUEL DES ESSARTS.

THE ATHENEUM. The conclusion of *La Légende des Siècles*, 11 août 1883.

« *La Légende des Siècles* était une œuvre aussi complète à sa première apparition qu'elle l'est à sa dernière : on peut même dire qu'elle était plus complète parce que le style poétique était plus homogène. Malgré la richesse de la deuxième série la manière en était vraiment trop prétentieuse pour la matière : l'histoire restait sans puissance significative, malgré la vigueur du verbe et le poète faisait l'effet d'un enfant se débattant dans les bottes de son père. »

Pour le critique de l'*Atheneum*, V. Hugo a atteint son apogée dans les poèmes de *Zim-Zizimi* et de *Sultan Mourad* de la première série, et là il égale Dryden pour la plénitude du rythme et Keats pour la couleur et la douceur. Car d'une façon générale « le grand défaut de la lignée des poètes épiques français c'est la sécheresse, la maigreur et le manque de continuité dans la vibration », et ils n'atteignent ni la force ni la splendeur des grands maîtres anglais. La dernière *Légende des Siècles* n'ajoute rien au « rayonnement merveilleux » de ce qui fut publié antérieurement. « On peut se demander si vraiment il y a la progression dans les qualités essentielles de la poésie, qui furent toujours défaillantes chez V. Hugo, à savoir le contrôle de soi-même, la sérénité, la paisible sagesse d'un jugement équilibré. » Cet équilibre paraît manquer quand V. Hugo parle des rois : « V. Hugo déteste les rois, parce que pour lui, cet enfant passionné de quatre-vingts ans, les rois sont la simple et commode personnification du Mal que le poète maudit... Un peu moins de bruit serait désirable, et un peu plus de cette énergie, qui sait se ménager justement pour frapper à propos comme un bon lutteur, serait bien accueilli »...

Tous les défauts de V. Hugo viennent de ce qu' « étant né *troubadour*, il a voulu être *trouvère* ». Ici le critique prétend établir que les poètes de la langue d'*oc* ont pour mission de raconter et de dépeindre, que leur domaine est celui du romanesque et du merveilleux; ceux de la langue d'*oil* chantent, ils ont de la sensibilité, et le merveilleux pour eux, c'est celui de l'âme et de la passion. Il y a eu déjà des troubadours qui voulurent jadis être trouvères, témoin Pierre Vidal, et qui y ont réussi dans leur sphère ; mais chez V. Hugo il y a trop de puissance hors cadre, elle déborde partout et ne peut ni s'allier, ni se régler.

Swinburne. *The Fornightly Review*, octobre 1883, pp. 497-520.

Après être revenu assez longuement sur *La Légende des Siècles* de 1859 et sur celle de 1877, Swinburne signale l'importance croissante qu'a prise chez V. Hugo l'inspiration venue du spectacle de l'océan, puis il en vient à l'œuvre de 1883 : « Les vers fervents et majestueux, datés du 2 juin 1883, font vibrer dès le début la note de pitié et d'incommensurable indignation qui résonne à travers la plus grande partie de ce cinquième et dernier tome, où il y a plus de grandeur et plus de plénitude, s'il se peut, qu'à l'ordinaire. Tout Victor Hugo, pouvons-nous dire, est dans ce livre ; c'est un de ces ciels ardents du soir, où les pourpres du soleil levant et celles du soleil couchant semblent se confondre : embrasement de toute la voûte céleste, irradiation où se reverbèrent la couleur du feu et celle de la rose épanouie. La vitalité, l'inspiration, l'âme, le sang vif d'une pensée animatrice sont tels qu'à la chaleur de ses quatre-vingts ans, le poète semble capable de vivifier toute une génération d'âme plus chétive et de cœur plus faible »... « Sans doute le vent de son inspiration *souffle où il veut*, mais par instants il vient à nous chargé des parfums exhalés du sein des roses de tout l'univers. Quand il souffle vers la Grèce, le murmure de son haleine est pareil à celui de l'*Epipsychidion* de Shelley, ses caresses amoureuses ont toute la liberté et toute la pureté de celle de Blake ; à d'autres moments, il nous frôle dans les ténèbres, venu des profondeurs de l'amer mystère de la nuit... »

Telle est la vision de ces mondes en ruines, purgatoires flottants, prisons d'âmes perdues et à la dérive (*Inferi*), tels aussi les discours des mages-prophètes sur le confessionnal et sur l'échafaud ; mais « aux coups les plus lourds de la satire et de ses anathèmes succède la douceur caressante et tendre d'une compassion qui ne voudrait pas laisser même un oiseau en captivité (*Liberté*). La main qui ouvre

la porte de cette cage est la même que celle qui vient de tourner la clef sur ce ferrailleur fanfaron ni *Victorieux* ni *Mort* que le poète condamne à la prison perpétuelle derrière les barreaux de sa poésie de fer »... Puis, Swinburne analyse longuement les deux longs poèmes qui, à son avis, dominent le livre : *Les Quatre Jours d'Elciis* et *La Vision de Dante*. Enfin, il conclut : « Que nous puissions ou non partager l'espoir sans borne et la foi invincible, auxquels le poète, dans l'action et dans la souffrance, apporta un si continu et si impérissable témoignage, nous ne pouvons en aucun cas méconnaître la grandeur et l'héroïsme de son amour pour l'humanité. De même que dans le cas d'Eschyle c'est la faim et c'est la soif du bien, le profond désir de parfaite équité au ciel et sur la terre qui assurent et qui prophétisent le triomphe final de la justice et de la lumière sur toutes les revendications des enfants des ténèbres, de même dans le cas de Victor Hugo, la faim et la soif de réconciliation, l'amour de la bonté tendre, la maîtresse passion de la miséricorde s'acharnent dans l'espoir et restent stables dans la foi, même en face des expériences les plus dures et les plus noires dont les hommes et les nations ont eu à souffrir. » Et, par-dessus tout, ce qui reste remarquable pour Swinburne, c'est l'universalité du génie de Victor Hugo :

> « Mon crâne plein d'échos, plein de lueurs, plein d'yeux,
> Est l'antre universel du Grand Pan radieux. »

BIBLIOGRAPHIE

COMPLÉMENT

Voir les Bibliographies précédentes : Tome I[er], p. LXXXII-LXXXV, p. CXXXVII-XXXIII et passim à la fin des poèmes qui ont fait l'objet d'études spéciales ; tome III, p. XLVI-XLVII et passim à la fin des poèmes.

BARBEY D'AURÉVILLY (J.), *Victor Hugo*. Paris, Crès, 1922.

BARTHON (Louis), *Le général Hugo*. Paris, Hachette, 1926.

BELTON, *La correspondance du colonel Hugo*. Blois, impr. Duguet, s. d. 8 p. 1925.

BERRET (Paul), *Victor Hugo spirite*. Revue des Deux Mondes, 1[er] août 1922 ; *Victor Hugo poète d'amour*. Extrait des *Mélanges offerts à M[r] Gustave Lanson*. Paris, Hachette, 1922, p. 346-354; *Victor Hugo au Lycée Louis-le-Grand*. Discours de distribution. de prix, Melun, Impr. administrative, 1926.

BOSCHOT (A.), *Chez nos poètes*. Paris, Plon-Nourrit, 1924.

DITCHY (Jay, K.), *La mer dans l'œuvre littéraire de V. Hugo*. Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1925.

DUCLAUX (Mary), *Victor Hugo*. Paris, Plon, 1925.

PARAF (Pierre), *Pensées et poèmes inédits de Victor Hugo*. Paris, Goulet, 1925, in-4°, 61 p.

POINSOT (M.-C.), *Auprès de Victor Hugo*. Paris, Garnier, 1919.

RUDWIN (Maximilien), *Bibliographie de Victor Hugo*. Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1926 ; *Satan et le Satanisme dans l'œuvre de Victor Hugo*. Ibid., 1926.

SIMON (Gustave, *Les Tables tournantes de Guernesey*, Paris, Conard, 1923.

LA LÉGENDE

DES SIÈCLES

—

TOME CINQUIÈME ET DERNIER

VICTOR HUGO

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

TOME CINQUIÈME ET DERNIER

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, PLACE DE L'OPÉRA
1883

JE NE ME SENTAIS PLUS VIVANT...

JE NE ME SENTAIS PLUS VIVANT...

NOTICE

Le manuscrit de ce poème liminaire ne porte pas de date. La date imprimée : *2 juin 1883* est celle du jour où a paru la première et seule édition de la dernière série de la *Légende des Siècles*.

L'écriture du manuscrit paraît être celle des années 1874-1875 et les sentiments exprimés sont ceux qu'éprouvait le poète à cette date. On reconnaît ici sa haine des tyrans, sa pitié pour les rebelles, les « excès étranges » de son indulgence pour les pires révoltés ; on retrouve l'accent du politique humanitaire qui réclamait l'amnistie pour les insurgés de la Commune ; la blessure du méconnu, que l'opinion publique n'a pas suivi, saigne encore dans ces vers ardents :

> la pitié...
> Me porte à des excès étranges ; secourir
> Au hasard, à tâtons, ceux que je vois souffrir,
> Être indulgent, pensif, tendre, clément, stupide,
> Si bien que par moments la foule me lapide [1].

Cette allusion à la lapidation de Bruxelles nous reporte sans doute douze ans avant la date assignée à la pièce au moment de la publication de la dernière *Légende des Siècles*, mais il faut constater que les idées du poète ne se sont pas modifiées au cours de ces douze années ; si la date de 1883 n'est pas exacte, elle ne constitue pas du moins un anachronisme, pour qui considère seulement la pensée et l'état d'âme du poète.

Je ne me sentais plus vivant... se détache en tête du recueil ; place liminaire et significative : V. Hugo veut que sa dernière *Légende des*

1. La lapidation de Bruxelles est de juin 1871. Cf. *Année terrible*, la pièce datée de juin 1871, et dans *Actes et Paroles* le chapitre sur l'*Incident belge. Depuis l'Exil*, Ire partie, V. *Bruxelles* et dans *L'Art d'être grand-père*, le poème de *Jeanne Lapidée*, s. d. — Pour l'événement lui-même, cf. tome III, *Introduction*, p. XXVII, et *Revue de la Presse*, p. CV.

Siècles prenne place entre deux déclarations de foi spiritualistes. Trois strophes, écrites à la même date, sur même papier, de même encre et de même écriture,

O Dieu dont l'œuvre va plus loin que notre rêve...

font pendant à *Je ne me sentais plus vivant* et clôturent le livre. De même, *La Légende* de 1859, le « drame de la création éclairé par le visage du Créateur » s'ouvrait par *Le Sacre de la femme* et se fermait sur *La Trompette du Jugement*; la pièce d'*Abîme* terminait la *Légende* de 1877 par un vers qui magnifiait la toute-puissance de la Divinité :

Je n'aurai qu'à souffler et tout serait de l'ombre.

Je ne me sentais plus vivant... évoque la bonté d'un Dieu consolateur ; *O Dieu, dont l'œuvre...* fait resplendir la majesté de l'Éternel, créateur d'astres.

*

Je ne me sentais plus vivant ; je me retrouve,
Je marche, je revois le but sacré. J'éprouve
Le vertige divin, joyeux, épouvanté,
Des doutes convergeant tous vers la vérité ;
Pourtant je hais le dogme, un dogme c'est un cloître.
Je sens le sombre amour des précipices croître
Dans mon sauvage cœur, saignant, blessé, banni,
Calme, et de plus en plus épars dans l'infini.
Si j'abaisse les yeux, si je regarde l'ombre,
Je sens en moi, devant les supplices sans nombre,
Les bourreaux, les tyrans, grandir à chaque pas
Une indignation qui ne m'endurcit pas,
Car s'indigner de tout, c'est tout aimer en somme,
Et tout le genre humain est l'abîme de l'homme.

1-5. Je ne me sentais plus *réel*, je me retrouve ;
[Je revois l'amour]... le but sacré ; j'éprouve
Le vertige divin, joyeux, épouvanté,
Des doutes convergeant tous vers la vérité,
Je vais à Dieu ; je fuis tout dogme comme un cloître
Pourtant je *crains* le dogme, un dogme c'est un cloître.
6. Je sens *l'étrange* amour...
13. Faisait d'abord suite au vers 8, sous cette forme :

Car *s'émouvoir* de tout, c'est tout aimer en somme.

---

5. Cf. la variante qui marque plus nettement encore l'opposition entre Dieu et les dogmes religieux : c'est une idée chère au poète : on lisait dans *Le Satyre* (1859) :

Monde tout le mal vient de la forme des Dieux ;
On fait du ténébreux avec du radieux...
Liberté, vie et foi sur le dogme détruit !

Le philosophe plane et rêve sur ces flots
De douleurs, de tourments, d'angoisses, de sanglots,
Où partout quelque esquif lutte, chavire et sombre ;
Ainsi qu'une hirondelle au-dessus d'une eau sombre,
Dans ce monde qui semble au hasard châtié,
L'âme tournoie autour d'un gouffre, la pitié.
Que croire ? — Oh ! la pitié me prend, m'emplit, m'enivre,
Me donne le dégoût formidable de vivre,
Me porte à des excès étranges, secourir
Au hasard, à tâtons, ceux que je vois souffrir,
Être indulgent, pensif, tendre, clément, stupide ;
Si bien que par moments la foule me lapide.

20-21. Faisaient d'abord suite au vers 14 :

L'âme plane au-dessus d'un gouffre, la pitié,
Cette pitié me monte à la tête, m'enivre,

20. Ce vers était suivi de ce développement :

Tout est aveuglement, quand tout n'est pas démence.
Qu'est-ce que ce désert qui toujours recommence ?
L'espace noir, ces nuits, ce vent, quelle inclémence !
Oh ! que de pas confus dans le désert immense !
Que d'hommes affamés et nus !
Comme ils sont accablés et noirs ! comme ils sont las !
Quelle soif qui jamais n'est étanchée, hélas !
Marcher ! marcher ! marcher ! mais où donc est la borne ?
Oh ! quand donc finira cette aridité morne,
Ce labeur, cet ennui, ce sable aux plis mouvants
Brûlé par le soleil ou chassé par les vents !

Sur une page séparée on trouve ce même développement recopié et complété par les quatre vers suivants :

Sous le ciel ténébreux porter son âme noire !
Où donc est la fontaine ? On a cette soif, croire !
Cette faim, espérer ! Cette fièvre, ignorer !
On voit douter l'apôtre, on voit le prêtre errer.

On relève de plus ces variantes :

l'aquilon
L'Espace, *le grand vent,* la nuit, quelle inclémence !
Que d'hommes *accablés* et nus...

Ms. 40, fr. 327.

---

26. Cf. la Notice p. 1.

C'est bien fait, certe. — Amis, je rentre en tout cela,
J'étais absent, j'arrive, et je dis : me voilà !

Prendre garde à ce peuple obscur sur qui l'on marche,
Aimer mieux me jeter aux flots qu'entrer dans l'arche,
N'avoir jamais le mal des autres pour souhait,
Plaindre la haine, même en celui qui me hait,
Je reviens à mon œuvre. Et j'offre à cette bouche
Qui s'ouvre obscurément dans toute âme farouche,
Aux noirs désespérés errant sans feu ni lieu,
Un peu de vie à boire, et ce verre d'eau, Dieu.

---

36. Cf. p. XVII le rapprochement avec Bossuet, proposé par E. des Essarts : il nous paraît que l'image dérive ici directement du vers cité ci-dessus dans les variantes :

Où donc est la fontaine, on a cette soif, croire !

Date imprimée : 2 juin 1883. Le manuscrit ne porte pas de date.

I

LES GRANDES LOIS

I

LES GRANDES LOIS

NOTICE

Les quatre poèmes réunis sous ce titre sont l'affirmation des convictions religieuses et philosophiques du poète à diverses époques de sa vie (1854-55 et 1874).

*
* *

Les deux premiers poèmes, assez brefs, font partie d'une longue série de méditations composées au cours de l'année 1854, sur le rôle de l'homme et du sage dans la vie, sur la nature de la mort et la destinée future de l'âme [1].

---

1. Cf. dans *Les Contemplations*, édition Vianey, *Collection des Grands Écrivains de la France*, les notices des pièces V et XXII du livre VI, tome III, p. 199 et 363. M. Vianey indique un groupe de pièces écrites du 6 au 29 décembre 1854, et, pour cette période restreinte, il ne cite, en dehors des pièces publiées dans *Les Contemplations*, que les deux poèmes qui nous occupent ici. Il est nécessaire de compléter : ces méditations ont duré toute l'année 1854, elles sont très nombreuses et figurent, en majeure partie, dans le livre *La Destinée* des *Quatre Vents de l'Esprit*, voici la chronologie des plus caractéristiques :

Mars 1854. — Le 17, *En marchant le matin. Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 17.
Le 18. *Lueurs à l'horizon. Ibid.*, III, 22.
Avril 1854. — Le 3, *Je suis fait d'ombre et de marbre. Ibid.*, III, 1.
Mai 1854. — Le 18, *Contemplation-Consolation. Toute la Lyre*, III, 26.
Juillet 1854. — Le 26, *Inscription de Sépulcre. Toute la Lyre*, III, 31.
Août 1854. — Le 8, *Aux oiseaux et aux nuages. Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 2.
Le 15, *Oh ! quoique je sois sur la grève. Ibid.*, III, 36.

Pendant toute l'année 1854, V. Hugo, sous l'influence des tables tournantes, a vécu, si l'on peut dire, dans l'au-delà ; sa philosophie s'est précisée : la mort n'est plus pour lui qu'un pas de plus dans l'ascension vers l'état d'archange, et c'est par la souffrance, par l'amour et par la science que l'homme hâte sa transfiguration.

Que l'homme accepte la souffrance :

> *Car* toutes les douleurs sont les plumes de l'aile...

Qu'il aime :

> Souffrons, aimons...

Qu'il éclaire les esprits :

> Le blond soleil dissout l'ignorance sinistre ;
> Éclairons comme lui...

L'accent particulier qui distingue ici ces idées, si souvent exprimées par le poète, c'est une résignation et une humilité qui ne lui sont pas coutumières :

> Soyons l'apôtre, soyons l'ange,
> Et ne demandons rien, pas même une louange.

Il y a, dans cet effacement, une attitude presque chrétienne qu'on ne rencontre plus chez le poète d'*Ibo* et des *Mages*.

L'année suivante, il écrivait *Le géant Soleil et la naine Étincelle*, 29 avril 1855 : c'est la reprise et le raccourci du thème d'*Abîme* et l'évocation de la toute-puissance divine.

*
* *

Par-dessus le marché a été composé environ vingt ans plus tard, le 12 septembre 1874. Ce poème qui ne comprend pas moins de 284 vers est une sorte de complément de *France et Ame*, publié dans la *Légende des Siècles* de 1877. V. Hugo y combat les tendances matérialistes de son siècle et proclame sa croyance à la spiritualité de l'âme ; le ton de ce poème est profondément différent de la sérénité des affirmations de 1854-55 ; on y entend un dernier écho des *Châtiments*, qu'il rappelle par ses invectives contre les ministres de Napo-

---

Le 24, *O mon âme ! En cherchant l'azur. Ibid.*, III, 38.
Septembre 1854. — Le 13, *Remontrances. Ibid.*, III, 16.
Décembre 1854. — Le 25, *Pati. Ibid.*, III, 17.

Ces deux dernières sont les plus importantes : il conviendrait d'y ajouter un certain nombre de pièces non datées du livre III de *Toute la Lyre* et du livre II de *Dernière Gerbe*, dont plusieurs appartiennent de toute évidence à cette inspiration de l'année 1854.

léon III, en même temps que par la violence de la verve satirique. Il est écrit dans la manière de la *Comète*, avec, çà et là, des ricanements de raillerie et des goguenardises d'ironie.

*
* *

Les quatre poèmes — et c'est là ce qui en fait l'unité — sont réunis sous le titre *Les Grandes Lois* au seuil de *La Légende des Siècles* pour y constituer une profession de foi déiste et spiritualiste.

I

Écoute ; — nous vivrons, nous saignerons, nous sommes
Faits pour souffrir parmi les femmes et les hommes,
Et nous apercevrons devant nos yeux, vois-tu,
Comme des monts, travail, honneur, devoir, vertu,
Et nous gravirons l'une après l'autre ces cimes ;
Quand nous serons en bas, loin des sommets sublimes,
Nous dresserons nos fronts ; mais, en haut, nos genoux
Ploieront ; les passions viendront rugir en nous,
Et nous leur servirons d'antres et de repaires ;
Nous pleurerons nos fils, nous pleurerons nos pères,
Nous verrons le cercueil germer dans le berceau ;
Dans nos soifs, nous boirons à Dieu, comme au ruisseau,

1 et sq. En marge, V. Hugo se propose une autre forme :
« *Question* : faut-il mettre *vous* ?

Ce que nous avons fait et ce que nous faisons,
Vous le ferez ; vos yeux verront nos horizons,
Vous croîtrez, vous vivrez, vous saignerez.
Vous verrez devant vous en vous disant : Aimons !
Les devoirs se dresser au loin comme des monts,
Et vous gravirez.
Tant que vous n'aurez pas atteint ces [bords ?] sublimes,
Vous lèverez le front, mais, en haut, vos genoux
Ploieront.
Les passions viendront rugir en vous

et ainsi de suite ? »

7. Nous *lèverons* nos fronts...
8. ... Les passions *feront leur gîte* en nous,
12. *Ayant soif*, nous boirons...

1. *Nous saignerons* : Cf. dans *Pati* :

Les jours nous font saigner, mystérieux bourreaux.

Les Quatre Vents de l'Esprit, III, 27.

Nous deviendrons, après nos deuils et nos attentes,
Des âmes sur le bord du tombeau palpitantes,
Car, pour l'homme ici-bas marqué d'un divin sceau,
Vivre, pleurer, souffrir, c'est devenir oiseau,
Et toutes les douleurs sont les plumes de l'aile,
Nous suivrons la puissance, au néant parallèle,
Ou, plus sages, l'amour qui fuit au fond des bois,
Nous aurons nos espoirs, nos terreurs, nos abois ;
Nous nous emplirons d'ombre ou d'azur la prunelle...

Et nous nous en irons vers l'étoile éternelle !

---

gouffre
14. ... sur le bord du *destin*,...
16. Vivre, *ô bleus firmaments*, c'est devenir oiseau.

---

17. L'idée est exprimée d'abord trois semaines auparavant à propos des souffrances, des périls et de la mort des marins :

> Quoi ! puni sans mal faire ! est-ce que c'est possible ?...
> Et la bise de mer....
> M'apparut, face pâle...
> Et me dit : Que sais-tu ? Nous délivrons peut-être.
>
> *Remontrances*, 13 novembre 1854.
> *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 26.

Elle reçoit son complet développement dans *Pati* :

> L'homme est sombre ; qu'il souffre, il brillera ; Dieu bon
> Refait le diamant avec le vil charbon...
> L'âme s'étoile au choc du sort et du devoir.
>
> *Ibid.*, III, 27, 25 décembre 1854.

Date du manuscrit : 6 X^bre 1854.

II

IRE, NON AMBIRE

Sachons mener à bout, sans égoïsme vain,
Notre travail humain sous le travail divin ;
Si l'orgueil vient, broyons du pied cette couleuvre,
L'homme est l'outil, Dieu seul est l'ouvrier de l'œuvre,
Donc servons pour servir, avec simplicité.
Sans avoir pris de grade à l'université
Et sans être nommé recteur par le ministre,
Le blond soleil dissout l'ignorance sinistre.
Éclairons comme lui, non pour nous, mais pour tous,
Et faisons gravement ce que Dieu fait pour nous.
Je crois ; cela vaut-il qu'on m'adore? Je pense ;
Cela mérite-t-il aucune récompense?
Je vois ; mais c'est déjà posséder tout que voir !
Hommes, jusqu'au martyre acceptons le devoir ;
Souffrons, aimons ; soyons l'apôtre, soyons l'ange,

5. Servons Dieu, servons l'homme avec simplicité.
8. Le { *gai* / *clair* soleil / *doux*
10. Et faisons [humblement]
14. [Lutteurs,] jusqu'au martyre

15 et sq. En décembre 1854, V. Hugo venait d'achever la première partie de *La Fin de Satan*. Dans le chant *Ceux qui parlaient dans le bois*, le conseil donné ici par le poète « Souffrons, aimons » est déjà mis en pratique par le lépreux : puisse, dit celui-ci,

Mon malheur rayonner en bonheur sur les hommes,

et dans une énumération, qui rappelle dans ses détails et dans son

Et ne demandons rien, pas même une louange.
La nature adoucit l'homme par ses rayons,
Elle brille dans l'aigle et dans les alcyons,
Dans l'onde où boit l'oiseau, dans l'herbe où l'agneau bêle,
Et ne tend pas la main quand on dit : qu'elle est belle !
Mai, sans être payé, combat l'hiver qui fuit ;
Le lys n'a pas besoin qu'on le décore, il luit ;
La lavande embaumée où l'abeille se pose
Ne lui vend pas le miel ; quand il produit la rose,
Le rosier fait gratis cette action d'éclat,
L'astre a-t-il attendu jamais qu'on l'appelât
Et que quelque Lindor chantât une romance,
Pour venir de sa flamme éblouir l'ombre immense ?

---

neige

23-24. *Il sait qu'il est la fleur où l'abeille se pose*
Et dit : le lys, c'est Dieu !

27. ... *lui chantât sa* romance.

---

expression celle d'*Ire, non ambire*, le lépreux exalte la libéralité de la nature et bénit

> Tous les êtres, oiseaux, moutons aux blondes laines,...
> Fleurs dont les parfums sont des rayons invisibles,...

et les lys et les astres. L'idée du désintéressement de la nature se trouve une fois de plus implicitement indiquée (1857) dans l'énumération que fait Elciis des fleurs et des plantes, dont l'Église a le regret de ne pouvoir « taxer » les parfums et la beauté. Cf. *Les Quatre jours d'Elciis*, v. .

Date du manuscrit : 8 X^bre 1854.

III

*

Par-dessus le marché je dois être ravi.
Quoi ! des vivisecteurs, à la fois, à l'envi,
Des chimistes, anglais, allemands, tous ensemble,
Loupe et scalpel en main, m'affirment qu'il leur semble

---

3. Des chimistes *bretons ou teutons*...

---

1. *Par-dessus le marché*... Ce début familier indique dès l'abord le ton de bougonnerie gouailleuse qui sera celui de toute la pièce. *Par-dessus le marché* est de plus une formule de transition, et laisse supposer un développement antérieur. Ce développement était-il inexprimé, et seulement dans la pensée du poète ? N'y a-t-il ici qu'un artifice pour jeter le lecteur *in medias res* ? Nous croyons que ces vers ont été composés en même temps que *France et âme* et qu'ils faisaient corps avec ceux qui ont été publiés dans *La Légende des Siècles* de 1877. Cf. la Notice de *France et âme*, tome V, p. 1027. Ici même les vers 221-227 soulignent l'unité d'inspiration des deux pièces. Mais il y a plus : le fragment de brouillon, ms. 40, n° 323, contient unis des vers utilisés les uns dans *France et âme* et les autres ici même :

Par-dessus le marché, je dois être content
Quoi donc ! [avoir cet agrément...] ?
Quand un savant anglais, gravé et correct, beau linge,
Me dit : Dieu t'a fait homme, et moi je te fais singe,
Cette promotion me laisse un peu rêveur.
J'en conviens...
Donc la Révolution...
Il faut
Lire les droits du singe au lieu des droits de l'homme.

Les vers 3-5 sont d'une écriture postérieure aux vers 1-2 et 6-7 ; le vers 1 paraît donc bien avoir été une transition.

3. *Anglais, Allemands* : Cf. la note des vers 56-58 dans *France et Ame*, tome V, p. 1033.

Certain, démontré presque et probable à peu près
Qu'entre l'homme d'Athène et le loup des forêts,
Qu'entre un essaim d'égout et le peuple de France,
Le total fait, il n'est aucune différence ;
Qu'on trouve, en les traitant par les mêmes réchauds,
La même quantité de phosphate de chaux
Dans le plus affreux chien que dans le plus grand homme ;
Que par conséquent Sparte est égale à Sodome ;
Que mon droit pèse autant qu'un souffle aérien,
Et que, fussé-je Eschyle ou Christ, je ne suis rien,
Rien, l'éclair, la vapeur de la locomotive.
Je dois être enchanté de cette perspective ;
Sinon, je suis vraiment bien difficile.

Ah çà !
Consultez Don Quichotte ou bien Sancho Pança,
Depuis quand un marcheur, qui pour sa longue route
N'a rien, est-il tenu d'aimer la banqueroute ?
Depuis quand, grand, petit, satrape ou chevrier,
L'homme qui cherche femme et veut se marier,
L'espérant belle, est-il heureux de l'avoir laide ?
Exigerez-vous donc que les juifs de Tolède
Soient contents d'être cuits tout vivants dans des fours,
Et qu'on me voie errer parmi les carrefours,
Triomphant, plein de joie et d'extase électrique,
Parce que vous m'aurez promis des coups de trique ?
Examinons.

---

6. Qu'entre [le grec] d'Athène...
9-12. Addition marginale.
13. Que [tout s'efface ainsi] qu'un souffle aérien
15. Rien, *du bruit*,
[enivré]
16. Je dois être *ébloui* de cette perspective
21. ... *monarque* ou chevrier,
23. ... est-il *joyeux*...

*

Sortir de l'immortalité ;
Être un orang-outang qui, par ancienneté
Ou par faveur, obtient le grade de jocrisse ;
Avoir l'énorme nuit des bêtes pour nourrice,
Être de l'ombre après avoir été du bruit ;
Suivre d'Argens, qui suit la Beaumelle, qui suit
Locke, qui suit Pyrrhon, qui suivait Épicure ;
Me remettre à tourner dans cette roue obscure ;
Recommencer la vieille aventure d'Isis ;
Épousseter ce tas de systèmes moisis
Qui tuaient le scrupule et mettaient au service
De Borgia le crime et de Néron le vice ;
Nier la dignité des hommes au profit
Des despotes à qui le vil troupeau suffit ;
Ne point savoir si rien de ce qu'on pense existe,
Et pourtant affirmer la négation triste ;

---

29. ... [Tomber] de l'immortalité
34. Suivre [Naigeon], qui suit *Helvétius*, qui suit [D'Argens]
40. De *Tibère* le crime...
41. [Biffer] la dignité...
42. [Du maître à qui la bête à batonner suffit]
44. Et *dans l'ombre* affirmer

34-35. Le peu de philosophie que contiennent les œuvres de *d'Argens* (1704-1771), les *Lettres cabalistiques* et la *Philosophie du bon sens*, témoigne d'un matérialisme assez grossier : d'Argens avait vingt-deux ans de plus que *La Beaumelle* (1726-1773) et ne semble pas s'être inspiré de lui. Rien de précis au reste dans cette série de noms où l'on ne saurait voir qu'une succession chronologique et non une filiation : le sensualisme de *Locke* ne dérive pas du scepticisme de *Pyrrhon* et le pyrrhonisme n'a pas pour origine le dogmatisme matérialiste d'*Épicure* : la variante montre d'ailleurs que le poète ne se soucie pas d'exactitude dans l'histoire de la philosophie.

Croire qu'aucun soleil n'a jamais vraiment lui ;
Entre deux doutes prendre avec amour celui
Qui m'abaisse et m'emplit de cendre et non de flamme,
Et vouloir être brute ayant le choix d'être âme !

Avoir dans l'infini besoin d'être zéro !

Eh bien non.

*

Non !

Je puis tirer un numéro,
Dites-vous, dans ce sac, la nature profonde,
Dans cette loterie insondable, le monde,
Où rien n'a commencé puisque rien ne finit,
Où tout est vie et gouffre, où l'étoile au zénith
Luit comme une paillette aux plis d'une basquine ;
Eh bien, je ne suis point charmé d'avoir ce quine :

---

misérable
45. [Etre de son néant ténébreux ébloui ;]
49. [Rêver d'être ombre, avoir besoin d'être zéro !]
offre vaste et profonde,
51. *Dans ce sac la nature, ouverture profonde,*
56. ... *ravi* d'avoir ce quine :

---

55. *Paillette* : image familière au poète : dès 1834, il écrit dans *Les Chants du Crépuscule* :

> Les astres scintillant sur la robe du soir
> Et les brumes de gaze, et la douteuse étoile,
> Paillette qui se perd dans les plis noirs du voile.
>
> XXVIII, *Au bord de la mer.*

Inversement, on lisait dans *Notre-Dame de Paris* : « Sa robe semée de paillettes scintillait bleue et piquée de mille étincelles, comme une nuit d'été », VIII, 4. Voir aussi *Le Dernier Jour d'un Condamné*, ch. XLI, et *Toute la Lyre*, dans des vers adressés, en 1839, à une danseuse, et où il montre Dieu attachant

> La paillette à ta jupe et l'étoile à son ciel.

Gorille. Et j'aime mieux rester tout bêtement
L'homme, et sentir en moi vivre le firmament. [me ;
Quand vous venez me dire : — Un creuset, c'est tout l'hom-
Le destin est un feu, la fumée est la somme ;
Tout aboutit au même abîme universel ;
La vertu, c'est du sucre, et le crime est du sel ;
Au fond, nulle action n'est mauvaise ni bonne,
Le droit, c'est un journal et l'on s'y désabonne ;
Aujourd'hui pour, demain contre, pas de mépris
Aux méchants, pas de culte aux bons ! — je suis surpris,
J'entends des cris en moi. Quoi ! c'est votre programme !
L'homme est dans un flot sombre une inutile rame !
Quoi ? ni devoir ni droit ! rien n'est vrai, rien n'est faux !
Quoi ! saluer Bismark sous les arcs triomphaux !
Avoir été la France et devenir province !
Quand Poërio meurt dans le bagne du prince,
Trouver sage le prince et fou Poërio !
Vrai, je suis peu tenté par ce scenario.

*

A vous en croire, l'homme au fond est sur la terre

57-58. ... rester [paisiblement]
L'homme, *un atome en qui se lève un* firmament
Quand j'entends dire : Peuple :
59. *Quand je vois des gens dire :* « Un creuset
69. *a*) Quoi ! *la force est le droit !*
b) [Rien n'est bien, rien n'est mal.]
73. Donner au roi raison, tort à Poërio !
... *charmé de* ce scenario.

72-73. *Poërio* : il y avait sept ans que Poërio (1803-1867) était mort. Chef de l'opposition, il avait été condamné en 1849 aux travaux forcés par le prince Charles-Albert, devenu roi d'Italie ; mais Poërio ne mourut pas *dans le bagne du prince* ; libéré en 1859, il était, depuis 1861, vice-président de la Chambre italienne quand il s'éteignit en 1867. Dans sa *Lettre à l'Italie* du 26 mai 1856, V. Hugo évoquait, plus conformément à la réalité : « Poërio n'ayant pas d'autre soulagement que de changer sur ses membres la place de ses chaînes. »

Juste autant que le bœuf, l'onagre et la panthère ;
Dans le premier venu des tigres l'homme est né ;
L'homme est un léopard, mais perfectionné ;
L'homme est parmi les ours la brute aristocrate !

*

Certe, Aristote est grand, mais j'aime mieux Socrate.
Ah ! la science est belle et sublime, et je hais
Quiconque met obstacle à ses profonds souhaits ;
Elle prend dans le piége auguste de ses règles
Les vérités au vol comme on prendrait des aigles,
Elle sonde le fait, le chiffre, l'élément ;
Elle est vaste à ce point qu'il semble par moment
Que son puissant compas fait le tour de l'espace.
Mais pourtant quelque chose en l'homme la dépasse,
C'est la vertu. Quelqu'un est plus grand qu'elle, et va
Où jamais le calcul le plus haut n'arriva,
Quelqu'un sait mieux trouver l'or que roule le fleuve,
Quelqu'un voit mieux, quelqu'un prouve plus que la preuve,
C'est toi, Zénon, qui luis ; c'est toi, Baudin, qui meurs !
Par la sérénité superbe de ses mœurs
Sparte fait plus qu'aucun docteur par sa doctrine.
Quoi ! c'est zéro ce cœur qui bat dans ma poitrine !
Quoi ! la chimie est tout ! Quand j'ai mon résidu,
Un peu de cendre, un peu d'ombre, rien ne m'est dû !

---

77. Dans le premier [python / lion qui naquit] l'homme est né ;
85. Elle sonde le [flot]
86. Elle est *grande*
92. Quelqu'un *fait plus*

---

93. Le lendemain du Coup d'État, le 3 décembre 1851, le député Baudin fut tué sur une barricade où il était monté pour encourager à la résistance les insurgés du faubourg St-Antoine. Mainte fois, et notamment dans *Les Châtiments*, V. Hugo a exalté l'héroïsme de cette victime de Louis Bonaparte.

La statique prouvant, non le droit, mais la force,
Le droit n'est pas ! John Brown, Spartacus, Wilberforce,
Demeurent interdits si Biot ne les secourt !
Quoi ! devant Gay-Lussac Mazzini reste court !
Garibaldi ne sait que dire à Lamettrie !
Quoi ! tout, hormis l'algèbre et la géométrie,
Tout, excepté Poinsot, tout, excepté Bezout,
Excepté deux et deux font quatre, se dissout !
Quoi ! le martyre est vain ! l'héroïsme est stupide !
Brutus, brute ! On te jette au gouffre, on te lapide,
Pour avoir défendu, quoi ? ton pays ? niais !
Tibère est fort, donc juste ; et tu calomniais
Tibère. Le scalpel fouille tout fibre à fibre

[Régulus]
102-103. Quoi ! devant [Bois-Bertrand] *Tacite* reste court
[Léonidas]
Ezéchiel ne sait que dire à Lamettrie
[fou]
107. Quoi ! le martyre est [sot] !

---

100. *John Brown* : Cf. l'Introduction du tome III de *La Légende des Siècles*, p. IX. On connaît *Spartacus* et l'on sait que *Wilberforce* (1759-1780) fut, dans le Parlement anglais, l'avocat éloquent et tenace de l'abolition de l'esclavage.

101. *J.-B. Biot*, savant français (1774-1862), professeur au Collège de France et ami d'Arago, qui lui-même était en relations avec V. Hugo et fut son collègue, en 1871, à l'assemblée de Bordeaux.

102. *Mazzini*, défenseur des libertés italiennes. Sur les rapports de V. Hugo et de Mazzini, qui était à Londres en 1856, cf. la *Lettre à l'Italie*, citée plus haut, *Actes et paroles, Pendant l'exil*, 1856, I. Aux héros de la liberté V. Hugo oppose à la fois de purs savants qui ne sont pas nécessairement des apôtres du positivisme et des philosophes dont les doctrines matérialistes sont célèbres. *La Mettrie* (1709-1751) est l'auteur de l'*Histoire naturelle de l'âme* (1745) et de *L'Homme-Machine* (1748).

105. *Poinsot* (1777-1859), célèbre géomètre, collègue de V. Hugo à la Chambre des pairs en 1846. *Bezout* : les ouvrages de ce mathématicien étaient classiques quand V. Hugo fit ses études : nous avons vu à Guernesey les Bezout dont il s'était servi lorsqu'il était élève.

Sans rien voir qui ressemble à ceci, l'homme libre ;
Donc l'homme libre, ami, n'est pas. L'homme est du vent !

*

Vous m'offrez de ramper ver de terre savant ;
Eh bien, non. J'aime mieux l'ignorance étoilée
De Platon, de Pindare, âme et clarté d'Élée,
Et de ce Dante errant qui baisse factieux
Son œil farouche où tremble une lueur des cieux.
L'homme est par eux aussi lumineux qu'il puisse être.
J'ai lu monsieur Leuret, le sage de Bicêtre
Et je n'ignore pas qu'un poëte est un fou ;
Je sais que Planche crie à Milton : casse-cou !

113-116. Première rédaction :

la nuit
Ce n'est point vers cela que je crie : En avant !
Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant
Il est beau de ramper ver de terre savant,
Certes ; mais j'aime mieux l'ignorance étoilée
D'Eschyle, de Pindare éblouissant Élée.

116. ... de Pindare âme et [flambeau] d'Élée

119. Suis-je un aveugle ? Soit ! mais quoi qu'il en puisse être,
Baume

122. *a*) Que *l'abbé Pluche* crie :
b) Je sais que *Stendhal* crie

---

116. *Elée*. C'est ainsi que le *Dictionnaire de Moreri* appelle l'Elide, où se donnaient les jeux olympiques, dont les vainqueurs furent célébrés par Pindare : « Ce pays fut nommé *Elée* du nom du Roy Eleus. » Art. Elée.

120. *Leuret* (1797-1851), auteur de nombreux ouvrages sur la folie ; devenu médecin en chef de Bicêtre. Leuret était interne à Charenton, au moment où y fut conduit (1827) Eugène Hugo ; Eugène Hugo mourut en 1837, après avoir été longtemps soigné par Leuret.

122. *Casse-cou* : même expression en 1864 dans *William Shakespeare*. III, 4, à propos d'Eschyle et de Dante : « Les bourgeois crient : Casse-cou ! » En 1834, dans une critique de *Littérature et philosophie mêlée*, *Planche* avait discuté les opinions de V. Hugo sur

Qu'avoir fait l'Iliade est, auprès de Nonotte
Et du bon abbé Gaume, une mauvaise note,
Et qu'au nom du bon sens, du bon goût, et de l'art,
Shakspeare est dédaigné par monsieur Baculard ;
Je sais cela, j'en suis tremblant, et pourtant j'ose
Trouver dans tout ce tas de songeurs quelque chose ;
Je vois ce qu'ils ont vu, je crois ce qu'ils ont cru ;
Le visage du vrai là-haut m'est apparu,
Splendide, et ma prunelle en demeure éblouie.

---

124. *De Lalande et de Pluche*
De Planche et de Naigeon
Stendhal
De Pluche et de Garasse
Et de Gustave Planche

125. ... au nom [du beau style] et de l'art

---

la poésie anglaise : il semble qu'il y ait ici confusion dans les souvenirs du poète : car G. Planche met Milton à côté d'Homère et c'est au sujet de Byron qu'il y a divergence d'opinion entre V. Hugo et lui.

123. *Nonnotte* (1711-1793) est connu surtout par la haine que lui voua Voltaire : toutefois dans le pamphlet intitulé les *Sottises de Nonnotte* nous n'avons rien rencontré d'analogue à l'affirmation de V. Hugo.

124. *Abbé Gaume* (1802-1879), auteur d'un ouvrage sectaire intitulé *Le Ver rongeur des Sociétés modernes ou le paganisme*, 1851. Il y cite avec complaisance saint Ouen qui traite Homère, Virgile et Ménandre de « poètes criminels » ; il voulait proscrire de l'enseignement la plupart des auteurs grecs et latins. « Saint Augustin, dit-il, a perdu l'innocence et Napoléon Ier la foi en faisant des thèmes et des versions avec les auteurs païens. » *Lettre à Mgr Dupanloup sur le paganisme dans l'éducation*, 1852, p. 233.

126. *Baculard* (Armand de) (1718-1805) ; dans le *Discours préliminaire* de son drame en vers, *Les Amans malheureux*, Baculard est loin de mépriser Shakespeare : bien au contraire il en fait un grand éloge et donne une traduction du 5e Acte de *Richard III*, qu'il admire avec enthousiasme ; néanmoins Baculard ne semble pas s'être rendu un compte exact de la valeur de Shakespeare : car dans la Préface de son drame intitulé *Fayel*, il déclare que son héros est de beaucoup supérieur à l'Othello de Shakespeare. Cf. *Œuvres complètes* de Baculard, tome III, Préface de *Fayel*, p. 4.

Ils ont affirmé l'âme; et tous mes sens, l'ouïe,
Les yeux, rendent chez moi témoignage pour eux.
Sans doute il est bien doux d'être fort malheureux
Et de traîner des fers pendant beaucoup d'années,
Et de se dire : Après les dures destinées,
Après avoir souffert, après avoir pleuré,
Après avoir été de griffes effleuré
Et souffleté par l'aile obscure de l'envie,
Après avoir été juste toute ma vie,
Après avoir au front porté comme un cimier
La probité, j'aurai l'honneur d'être fumier,
Et je serai l'égal dans le sépulcre infâme

---

136. ... Après les noires destinées,

142. La *justice*, j'aurai l'honneur d'être *un* fumier.

143-172. Premier développement dont les vers disséminés ont été utilisés jusqu'en 230 :

infâme
Et je serai l'égal dans la tombe *malsaine*
De Nisard comme esprit et de Troplong comme âme
De Planche comme esprit, comme âme de Bazaine.
Le Caïphe vaut juste autant que Jésus-Christ ;
Là, tout n'est rien : le bien avec le mal pourrit ;
Et Socrate, Néron, Judas gai, Brutus sombre
Font le mal pêle-mêle dans l'ombre ;
Nul n'a bien fait, nul n'a mal fait.
Là, rien n'est vrai, rien n'est faux; tout est passé.
Eh bien ! soyez surpris, je suis insensé
Jusqu'à ne pas vouloir de cela : je préfère,
Bien que vous m'offriez la fange, l'atmosphère
Où je serai miasme ainsi qu'un assassin,
La pourriture avec Baroche pour voisin,
Et rien pour récompense après tant de désastres,
Être, avec ce rêveur d'Homère, dans les astres.
J'aime croire au bien, au juste, but final
Job
Avec Tacite, avec Dante, avec Juvénal.
Soyez stupéfaits ! Soit ! Après tant de souffrance
Le désespoir vous plaît, j'aime mieux l'espérance
Et puisque, selon vous, rien n'est clair, rien n'est sûr,
Vous choisissez la cendre et je choisis l'azur.
Ah ! si c'est là { le but / le terme, / la fin } ah ! si c'est là le fond,

De Nisard comme esprit et de Judas comme âme.
Là s'efface l'immense et vaine vision ;
Et tous les hommes, ceux de Tyr, ceux de Sion,
Ceux de Gomorrhe, ceux de Paris, ceux de Rome
Marc-Aurèle, du sang des peuples économe,
Nemrod, tigre accablant la terre de ses bonds,
Ceux qu'on nomme méchants, ceux qu'on appelle bons,
Tous, l'homme de douceur, l'homme de violence,
Et le juge effrayant qui vendit la balance,
Quoi que chacun ait fait, mêlant les pas aux voix,
Tous dans la vaste nuit reçoivent à la fois
Cette absolution sinistre, la poussière.
La mort, spectre masqué, n'a rien sous sa visière.
Le gouffre, où le destin se résout et s'absout,
Arrive à l'innocence effroyable de tout ;
Le bourreau vaut autant que le martyr ; l'asile

Si c'est la vérité seule vraie, affirmée
Par Walpole et par toi sénateur Mérimée,
Je la déclare fausse aux sacrés firmaments
Et je crache dessus et je lui dis : tu mens !
A cette vérité, qui, vile, abjecte, obscène,
Donne tort à Barbès et raison à Bazaine.

Ce n'est point vers cela que je crie : en avant !
Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant
Je suis un
Nous avons naufragé ; nous saignons, nous subîmes
Toute la vaste pluie engouffrée aux abîmes,

149: Nemrod, tigre *effrayant* la terre
153-154. Quoi que chacun ait fait [pour ou contre les rois],
Tous, dans la vaste nuit, [tous ont le même poids.]
157. ... se *dissout* et s'absout

---

144. Nisard avait 68 ans en 1874, il était collègue de V. Hugo à l'Académie française : la haine politique et littéraire de V. Hugo contre Nisard ne désarma jamais : on connaît les vers célèbres :

Et Dieu fait balayer
Le bon goût, ce ruisseau, par Nisard ce concierge.

S'ouvre à Sforce joyeux comme à Dante imbécile ;
Avec Caligula Jésus est acquitté ;
La justice pourrit avec l'iniquité ;
Et Thersite, Caton, Davus gai, Bacchus sombre,
Font le même néant pêle-mêle dans l'ombre.
Matière, éclipse, songe, oubli. Tout est passé.

Eh bien, soyez surpris, oui, je suis insensé
Jusqu'à ne point vouloir de cette offre. Elle est belle
Certes. Oui, les vivants, vague troupeau qui bêle,
Mordus toute la route et jusqu'à l'abattoir,
Saignent, et je suis un de ceux que le ciel noir
Frappe et n'empêche pas de lutter, nous subîmes
Toute la vaste pluie engouffrée aux abîmes,
Le sort nous meurtrit tous sans jamais dire assez,

---

160. ... à *Néron* joyeux...
Et *Judas* et
163. Et *Tigellin* Caton, Davus gai, *Brutus* sombre.
Le manuscrit porte Gracchus et non *Bacchus* : Bacchus nous paraît une erreur typographique.
167-169. Première rédaction dont quatre vers ont été rejetés en 220-224 :
Jusqu'à ne point vouloir de cela.[Alors, hommes,
Quoiqu'il fasse celui qui dans l'ombre où nous sommes,
qui qui
Veut jouir et trahit pour jouir, et meurtrit
Sa patrie, et qui vend sa ville, a de l'esprit,
Et celui qui, romain, meurt dans l'exil pour Rome
Et qui, Français, défend la France, est un pauvre homme ;
Telle est la vérité que nos savants nous font.
les noirs
Certes nous, noirs vivants, vague troupeau qui bêle
frappe sur nous
173. Le sort nous *frappe* tous

---

160. Les *Sforce* connus dans l'histoire vécurent un siècle après Dante : ils furent des Condottieri et des violents.

163. L'opposition d'un personnage comique de bas étage et d'un homme politique austère et patriote, *Thersite*, *Caton*, appelle parallèlement *Davus*, *Gracchus* : c'est Gracchus et non *Bacchus* que donne le manuscrit.

Et je dois convenir que vous me proposez
Pour consolation et salaire une place
Dans le cloaque avec tous les rois, populace,
A côté du faussaire, et, près de l'assassin,
La pourriture avec Baroche pour voisin ;
Eh bien non, j'aime mieux, après tant de désastres,
Être avec ce rêveur d'Homère dans les astres.
J'aime mieux croire au bien, au juste, but final,
Avec Tacite, avec Dante, avec Juvénal.
La certitude d'être un miasme me laisse
Vraiment froid, et je pousse à ce point la faiblesse
Que je n'ai nulle joie à penser que je vais
Être on ne sait plus quoi d'obscur qui sent mauvais !
Troppmann ne me fait point plaisir quand il m'avoue
Que je serai sa fange et qu'il sera ma boue ;
Il faut me pardonner ma pauvreté d'esprit,
Mais je ne puis trouver Dupin égal au Christ,
Deutz égal à Bayard, et j'entends le tonnerre
Gronder si je mets Hoche auprès de Lacenaire.

---

176. Dans le [néant parmi] tous les rois
185. Que je n'ai *nul plaisir*
190. ... *Judas* égal au Christ,

---

178. Sur *Baroche* voir la note du vers 185 dans *La Colère du Bronze*, tome V, p. 1022.

187. *Troppmann*, célèbre assassin qui avait empoisonné son camarade King et assassiné la veuve King et ses six enfants : il y avait quatre ans seulement qu'il avait été exécuté à Paris.

190. Sur *Dupin* voir toute la Notice de *La Colère du Bronze*, tome V, p. 1001-1007.

191. Simon *Deutz*, homme de confiance de la duchesse de Berry. A l'instigation de Thiers, qui le paya largement, il trahit la duchesse de Berry, cachée à Nantes, et la fit arrêter. Dans *Les Chants du Crépuscule*, X, *A l'homme qui a livré une femme*, 10 juillet 1835, V. Hugo s'était fait superbement l'écho de l'indignation publique provoquée par cette trahison.

192. C'est en 1836 qu'avait été exécuté *Lacenaire*.

Non, je ne jette point dans le même panier
Ferdinand sept geôlier et Riégo prisonnier.
Je voudrais démolir les deux tours d'injustice,
Celle où Latude expire, et l'aveugle bâtisse
Des rhéteurs confondant Caïn avec Abel,
Renverser la Bastille et détruire Babel.
Quoi donc ! boire, manger, jouir, voilons nos faces,
C'est tout? Alors, pourvu que tu te satisfasses
Et que je me contente, et que, rois, histrions,
Scribes, juges, soldats, prêtres, nous digérions
Nos crimes devenus nos festins et nos joies,
Pourvu que, fiers et fous, vautours parmi les oies,
Nous ayions sous nos pieds les peuples, rions d'eux
Et de nous, cela seul est réel; et, hideux,
Nous sommes sages, tout étant vide; alors, hommes,
Quoi qu'il fasse, celui qui, dans l'ombre où nous sommes,
Veut jouir, qui trahit pour jouir, qui meurtrit
Sa patrie, et qui vend sa ville, a de l'esprit,
Et celui qui, romain, meurt dans l'exil pour Rome,
Et qui, français, défend la France, est un pauvre homme;
Telle est la vérité que vos calculs nous font.

Ah ! si c'est là le but, ah ! si c'est là le fond,
Si c'est la vérité seule vraie, affirmée

---

194. Ferdinand, *guichetier*
201-202. ... et que, repus tous deux,
Nous digérions...
202. ... soldats, [fakirs], nous digérions
205. Nous [mettrons] sous nos pieds les [vivants],
vos *scalpels*
213. Telle est la vérité que [les rhéteurs] nous font

---

194. *Riégo*, général espagnol, auteur de l'hymne révolutionnaire espagnol : il avait pris parti contre *Ferdinand sept* et, lors du rétablissement de ce roi, il fut jugé et pendu (1823).

Par Walpole, et par toi, sénateur Mérimée,
Je la déclare fausse, ô sacrés firmaments !
Et je crache dessus, et je lui dis : Tu mens !
A cette vérité qui, vile, atroce, obscène,
Donne tort à Barbès et raison à Bazaine !

Non ! non ! non ! je l'ai dit et le dirai cent fois,
Ce n'est point pour cela qu'on a brisé les rois
Et fait entrer le jour dans les profonds repaires !
Non ! non ! non ! ce n'est point pour cela que nos pères
Ont fait cette conquête altière, l'avenir !
Qu'ils poussaient leurs chevaux et les faisaient hennir
De Memphis à Berlin, de l'Èbre à la Thuringe !
Non ! j'ai les droits de l'homme et non les droits du singe.

Je comprends qu'on se penche avec fraternité
Vers les êtres qui sont hors de l'humanité,
Qu'on éclaire leur nuit ; mais qu'on s'y précipite,
Non. Je veux, de ce gouffre où la bête palpite,

---

216. Par *Stendhal*,
219. ... vile, [abjecte], obscène
228. [Je veux] les droits

---

216. *Walpole* (Robert), chassé en 1709 du Parlement anglais comme coupable de péculat et de corruption, devint néanmoins le vrai maître de l'Angleterre sous Georges Ier et sous Georges II ; on sait qu'il se vantait de « connaître le tarif de toutes les croyances ». — *Mérimée* était mort récemment, en 1870 ; plus d'une fois son scepticisme moral et religieux avait fait scandale jusque dans l'entourage de Napoléon III.

220. *Barbès* : voir la note de *Guerre Civile*, tome V, p. 1115 ; *Bazaine* : voir la Notice du poème *Le prisonnier*, tome V, p. 1055-1059.

224-228. C'est l'inspiration de *France et Ame* : cf. ici la note du vers 1, p. 16.

232-236. Sur les croyances de V. Hugo au sujet de l'ascension des âmes de la bête et de l'homme usqu'à l'état d'archange, cf. *La Phi-*

Faire monter, labeur superbe et hasardeux,
Les monstres jusqu'à nous, et non tomber près d'eux ;
Je veux être pour eux non l'égal, mais l'archange,
Et leur donner mon âme et non prendre leur fange.

*

Êtes-vous la science après tout ? question.
Non, vous ne l'êtes pas. Vous doutez. Montyon
Donne un prix de vertu, Troplong un prix de crime ;
Garibaldi délivre et Bonaparte opprime ;
Où vont-ils ? au néant ? à Dieu ? Tout le destin,
Si l'on vous en croit, flotte et ment, rien n'est certain ;
L'énigme n'offre au loin que des plages désertes ;
Vous êtes les premiers à tout ignorer ; certes,
Votre doute est complet et vous le confessez ;
Vous ne voyez qu'un mur fermé de noirs fossés,
C'est vous qui l'avouez ; et nul ne peut conclure
Du présent l'avenir, du front la chevelure ;
Nul ne voit l'autre aspect du destin, le trépas ;
Nul ne sait rien. Alors j'ai le choix, n'est-ce pas ?
J'ai mon goût, vous le vôtre ; après tant de souffrance,
Le désespoir vous plaît, moi je prends l'espérance ;
Et puisque selon vous rien n'est clair, rien n'est sûr,
Vous choisissez la cendre et je choisis l'azur.

---

234. ... [mais] non tomber.
238. ... *Il fait nuit.* Montyon
241-248. Addition marginale remplaçant ces deux vers :

Est une énigme { *et tout flotte et ment, rien n'est clair, rien n'est certain.* / *vrai*
Rien, c'est vous qui parlez et nul ne peut conclure.

252. ... *j'opte pour* l'espérance

---

losophie de Victor Hugo. 1854-1859. Paris, Paulin, 1910, p. 25-35, et la note des vers 242-244 dans *Plein-Ciel*, tome II.

239. *Troplong* : voir la note du vers 68, dans la *Colère du Bronze*, tome V, p. 1015.

*

Je veux être ici-bas libre, ailleurs responsable,
Je suis plus qu'un brin d'herbe et plus qu'un grain de sable;
Je me sens à jamais pensif, ailé, vivant.

*

Ce n'est point vers la nuit que je crie en avant !
Mourir n'est pas finir, c'est le matin suprême.
Non ! je ne donne pas à la mort ceux que j'aime !
Je les garde, je veux le firmament pour eux,
Pour moi, pour tous, et l'aube attend les ténébreux ;
L'amour en nous, passants qu'un rayon lointain dore,
Est le commencement auguste de l'aurore ;
Mon cœur, s'il n'a ce jour divin, se sent banni,
Et, pour avoir le temps d'aimer, veut l'infini ;
Car la vie est passée avant qu'on ait pu vivre.
C'est l'azur qui me plaît, c'est l'azur qui m'enivre,
L'azur sans nuit, sans mort, sans noirceur, sans défaut ;
C'est l'empyrée immense et profond qu'il me faut,
La terre n'offrant rien de ce que je réclame,
L'heure humaine étant courte et sombre, et, pour une âme
Qui vous aime, parents, enfants, toi ma beauté,
Le ciel ayant à peine assez d'éternité !

---

260. ... au *néant* ceux que j'aime !
265. *a*) Dans un destin borné mon cœur se sent banni.
b) Mon cœur, s'il n'a ce [but] divin,
263-265. *a*) L'amour en nous, passants qui sentons croître une aile,
Est le commencement de l'aurore éternelle.
Mon cœur, loin du matin d'en haut, se sent banni.
263. *b*) L'amour en nous, passants qui sentons l'âme éclore,

---

273. *Toi, ma beauté.* Très vraisemblablement Juliette Drouet ; sur les sentiments de Victor Hugo à l'égard de Juliette pendant sa vieillesse, cf. *Introduction* du tome I^er^, p. XXXI, Notice du *Groupe des Idylles*, tome IV, p. 737-740, et ici Notices de *L'Amour*, p. 219 et 231.

Date du manuscrit : 12 7^bre^ 1874.

IV

Le géant Soleil parle à la naine Étincelle :

— O néant, feu follet, ver que l'ombre recèle,
Lueur qui disparaît sitôt qu'elle a flotté,
Contemple-moi, je suis l'abîme de clarté.
Vois, dans mon flamboiement les mondes vont et viennent ;
Mes rayons sont les fils effrayants qui les tiennent ;
Sans moi le firmament ne serait qu'un linceul ;
Je ne suis pas bien sûr de ne pas être seul ;
Toute l'immensité, depuis l'aube première,
Me regarde effarée, ivre de ma lumière.

Ainsi parla le gouffre éblouissant de feu.
L'atome écouta l'astre, et lui répondit : Dieu.

---

2. O *lueur !* feu follet ! ver que l'ombre recèle !
6. ... sont les fils *monstrueux* qui les tiennent ;
7. Sans moi le *grand ciel noir*

5-10. C'est ainsi que parlait déjà le Soleil dans *Abîme* qui est du 26 novembre 1853 : seules les images étaient différentes ;

Silence au fond des cieux, planètes mes vassales !
Paix ! Je suis le pasteur, vous êtes le bétail...
Contemplez-moi ! Je suis la vie et le milieu,
Le Soleil, l'éternel orage de lumière.

et la conclusion d'*Abîme* était la même : Dieu apparaissait disant :

Je n'aurai qu'à souffler et tout serait de l'ombre.

Date du manuscrit : 29 Avril 1855

II

VOIX BASSES
DANS LES TÉNÈBRES

II

VOIX BASSES DANS LES TÉNÈBRES

NOTICE

Ce poème est une pièce de circonstance ; il a été composé le 18 août 1875. C'était le temps de la présidence du maréchal Mac-Mahon et du ministère Buffet au pouvoir depuis le 10 mars de la même année.

La réaction battait son plein. Le 16 juillet, avaient été votées les *Lois constitutionnelles* qui, aux yeux des républicains, transformaient la république parlementaire en « une monarchie élective et à temps ». Buffet, ministre de l'Intérieur et président du Conseil, avait conservé et protégeait des fonctionnaires qui ne dissimulaient point leurs aspirations au retour de la monarchie, il ne cachait pas lui-même qu'il s'était donné pour tâche de « réformer le faisceau de toutes les forces conservatrices de la France, si malheureusement rompu par nos révolutions successives ». Pour des desseins que ses adversaires jugeaient dangereux, il avait maintenu l'état de siège dans plus de la moitié des départements de la France. C'était partout l'étouffement du parti des gauches [1].

Mais ce qui plus que tout le reste irritait l'opinion républicaine, c'était la loi, nouvellement votée (12 juillet), sur l'Enseignement supérieur [2] et les souscriptions ouvertes pour la création des universités libres. Les journaux, où s'affirmait l'influence de V. Hugo, *Le Siècle* et *Le Rappel*, y voyaient la mainmise du clergé sur les consciences. Une polémique venait de s'engager entre *Le Français*, jour-

1. Voir les journaux *Le Français*, *Le Siècle*, *Le Rappel* des mois de juillet et août 1875.

2. Voir A. Debidour, *L'Église catholique et l'État sous la troisième République*, Paris, 1906, tome Ier, p. 138-146.

nal de Dupanloup, et *Le Rappel*, journal de V. Hugo, à propos du discours de Bardoux à la distribution des prix du Lycée Henri IV (12 août); Buffet, jugeant les idées de Bardoux trop peu favorables à la nouvelle loi sur l'enseignement, venait d'interdire la publication de ce discours.

Indigné contre une politique qui lui paraissait l'avènement de la domination cléricale, V. Hugo exhala ses rancœurs et ses craintes. Repassant en son esprit tous les crimes anciens de l'Église, amplifiant dans son imagination les menaces réactionnaires du ministre et du clergé, il entrevit le retour prochain de l'obscurantisme et des horreurs du moyen âge.

Les idées exprimées dans le discours des *Hommes de paix aux hommes de guerre* ne sont pas au fond différentes de celles qu'on rencontre dans *Gens d'Église* et dans *Gens de guerre*, sous-titres d'*Elciis*. On les retrouve dans tous les réquisitoires contre l'Église et la Monarchie dressés par V. Hugo ou par ses héros dans *Les Châtiments*, *La Légende des Siècles* ou *Les Quatre Vents de l'Esprit*; ici sont de nouveau dénoncés les crimes secrets ou publics du clergé, son avidité pour l'argent et le pouvoir, la simonie, les supplices de l'Inquisition, les pillages de territoire.

Mais, en 1875, l'allure du discours est quelque peu nouvelle : par un procédé analogue à celui des harangues de la *Satire Ménippée*, ce sont ici les gens d'Église qui dénoncent eux-mêmes leurs crimes en s'en glorifiant. Le premier titre de la pièce *Grondements dans une ménagerie* et les deux derniers vers :

> Ainsi dans l'ombre,
> Pendant que nous rêvons et que nous oublions,
> La cage aux tigres parle à la cage aux lions.

créent au poème un cadre assez singulier ; toute une série d'images sont issues de cette conception, qu'avait suggérée au poète la conclusion d'un article de Vacquerie paru quinze jours auparavant dans *Le Rappel* :

« De la lumière, écrivait Vacquerie en réclamant l'extension de l'Enseignement primaire laïque, de la lumière ! C'est la nuit que les bêtes de proie sortent de leurs tanières, que l'hyène, *le tigre* et le chacal rôdent, et malheur à ceux qui passent ! C'est aussi dans *les ténèbres* de l'esprit que rôdent les autres fauves, les instincts féroces et les crimes. La nuit fait sortir le mal de son antre, le jour l'y fera rentrer. »

Le Rappel, 2 août 1875.

Il n'en fallait pas plus pour faire jouer l'imagination du poète :

l'image une fois admise, V. Hugo la développe avec une richesse et une logique intarissables :

> La Révolution nous mit des *muselières*,
> La France mania de ses mains familières
> *Nos gueules...*
> Elle nous a jetés dans une *basse-fosse* ;

et l'on voit les prêtres *rôder, l'œil en arrêt* (v. 15) ; ils ont le *front étroit* (v. 27) ; ils rampent (v. 24) ; ils font patte de *velours* (v. 25) ; ils habitent la *caverne de la foi* (v. 43) ; ils poussent des rugissements (v. 60) et ils saisissent les âmes de leur *ongle qui s'allonge* (v. 78).

Ainsi se déchaîne encore une fois la colère inlassable de V. Hugo contre le clergé : la sincérité et l'ardeur de son indignation ont été ravivées en lui par les événements de juillet-août 1875, et la lecture d'un article d'Auguste Vacquerie est venue aider au renouvellement de l'expression.

II

VOIX BASSES DANS LES TÉNÈBRES

— O conquérants, guerriers, héros, faiseurs de cendres,
Vous les Nemrods, chasseurs géants, les Alexandres,
Vous qu'on nomme Alaric, Cyrus, Gengis, Timour,
Vous que la mort berça, petits, avec amour,
Et qui, grands, et marchant dans les apothéoses,
Ainsi qu'avril fait naître autour de lui des roses,
Avez fait sous vos pas éclore des tombeaux ;
Vous que l'homme, par vous dévoré, trouve beaux ;
Nous qu'il trouve hideux et qui sommes vos frères,
Nous qui sommes les noirs bénisseurs funéraires,
Les prêtres, nous avons à vous dire ceci.

Titre : VOIX BASSES DANS LA NUIT

LES HOMMES DE PAIX AUX HOMMES DE GUERRE.

TRADUCTION D'UN GRONDEMENT DE MÉNAGERIE.

2. ... chasseurs *d'hommes*...

3. Vous qu'on nomme *Attila, César,*

---

3. *Alaric*, le roi des Wisigoths ; *Gengis* ou Gengiskhan, le grand conquérant mogol ; *Timour* ou Tamerlan, le chef des Tartares. De 1870 à 1875, V. Hugo eut le dessein d'élargir le cadre de *La Légende des Siècles* et de rechercher des sujets dans l'histoire des conquérants barbares ; l'exotisme du décor le tentait. Cf. entre autres, parmi les fragments cités dans le reliquat de *La Légende des Siècles*, édition Ollendorff, tome II, p. 515-526, l'ébauche d'un combat entre Indous et Mogols.

8. *Dévoré* : le poème contient toute une série d'images dont les deux derniers vers donnent l'explication ; les *guerriers* sont des lions, les prêtres des tigres.

Ecoutez.

Notre gîte auguste fut saisi,
Comme le vôtre, hélas, par la raison humaine ;
Nous avions, comme vous, les peuples pour domaine,
Et nous rôdions sur eux, puissants, l'œil en arrêt,
Vainqueurs, toute la terre étant notre forêt ;
Et nous disions à Dieu : C'est par nous que tu frappes !
Car vous êtes les rois, mais nous sommes les papes ;
Vous êtes Attila, nous sommes Borgia.
Nous avons la madone et la panagia,
L'idole, comme, vous, vous avez la bataille ;
Princes, nous n'avons pas tout à fait votre taille,
Nous sommes le danger qui se met à genoux,
Vous grondez plus que nous, nous rampons mieux que vous ;
On sent notre velours, pire que votre griffe ;
Nous sommes Anitus, Torquemada, Caïphe.
Une grande tiare est sur nos fronts étroits.
Urbain huit, Sixte quint, Paul trois, Innocent trois,

---

12. ... Notre *bois fut cerné, pris,* saisi,
14. ... les [vivants] pour domaine,
18. [Rois,] vous êtes les rois,
19. *Si vous êtes César,*
20. En regard du vers 20, au coin de la page, la mention : Corde d'airain.

15-16. *Rôdions, l'œil en arrêt, forêt* : voir la note du vers 8.

20. La *panagia* : παναγια, la toute-sainte, c'est le nom de la Vierge chez les Grecs.

28. V. Hugo s'est instruit de l'histoire des papes dans le pamphlet de L. Lavicomterie, *Les Crimes des Papes,* Paris, Au bureau des révolutions de Paris, Rue des Marais, F. S. G. nº 20 1792. *Urbain huit* : « Ce pape affirmait, dit Lavicomterie, qu'il avait une entière juridiction sur tous les peuples, les empereurs et les rois », p. 528-529 ; Lavicomterie le rend responsable de la condamnation de Galilée. *Sixte-Quint* : « Ce pape du Tartare... fut dur, hypocrite, inexorable, avare, exacteur, cruel », *Ibid.*, p. 515-516. *Paul trois* : l'histoire de Paul trois, dans Lavicomterie, n'est qu'une longue suite d'empoisonnements, d'assassinats, de vols, de viols et d'incestes. *Ibid.*, p. 493-502. *Innocent III* : « pape infernal » qui fit publier une croi-

Gerbert, l'âme livrée aux sombres aventures,
Dicatus, inventant les quatorze tortures,
Judas buvant le sang que Jésus-Christ suait,
La ruse, Loyola, la haine, Bossuet,
L'autodafé, l'effroi, le cachot, la bastille,
C'est nous ; et notre pourpre effrayante pétille
Par moments, et s'allume, et devient flamboiement.
Nous étions, comme vous, des dieux ; mais brusquement
La révolution nous mit des muselières.
La France mania de ses mains familières
Nos gueules, et, mordue et souriant, nous prit,

33. L'autodafé, *la nuit*

sade contre les Albigeois, brûla Béziers et ses habitants et fit périr « plus de soixante mille personnes », *Ibid.*, p. 326.

29. *Gerbert*, pape sous le nom de *Sylvestre II* ; c'est lui qui figure dans *Welf, castillan d'Osbor* aux côtés de l'empereur Othon. « Courtisan, flatteur, profane, dissimulé, fourbe, disait-on, mais c'est peut-être le seul pape dont il y a du bien à dire », p. 234-236. On remarquera que ses crimes restent ici assez vagues.

30. *Dicatus* : il s'agit de Locatus : il y a eu, de la part de V. Hugo, erreur de souvenir, ou plus vraisemblablement mauvaise lecture d'une note prise et écrite à la hâte : on sait qu'il avait coutume de dresser des listes de noms et de faits. Cf. tome Ier, notice de *Ratbert*. Le nom de l' « inventeur » et le chiffre de quatorze proviennent du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, Art. Inquisition : « Pegna nous apprend, scolie 118, livre III, que les inquisiteurs n'emploient ordinairement que cinq espèces de tourments dans la question, quoique Marsilius fasse mention de *quatorze* espèces, et qu'il ajoute même qu'il en a imaginé d'autres, comme la soustraction du sommeil, en quoi il est approuvé par Grillandus et par *Locatus* ». Locatus détaché à la fin du paragraphe a frappé V. Hugo. L'évêque Hubertus Locatus, mort en 1587 et dont on peut lire la biographie dans les *Scriptores ordinis prædicatorum*, tome II, p. 279-280, n'est pas à proprement parler l' « inventeur » des quatorze tortures, mais il écrivit en 1580, sous forme de dictionnaire, un traité intitulé *Opus judiciale inquisitorum*, Romæ, apud hœredes A. Bladii, où il énumère dans l'article Torture, p. 371-385, après les cinq tortures réglementaires, neuf autres genres de tourments.

Fière, et sans même avoir de plaie, étant l'esprit,
Elle nous a jetés dans une basse-fosse,
Moi prêtre, et toi tyran ; elle a déclaré fausse
Ma caverne, la foi, la guerre, ton palais ;
Elle a d'altiers dompteurs, Mirabeau, Rabelais,
Molière, Diderot, Rousseau, Danton, Voltaire.
Maintenant nous voilà, nous qui tenions la terre,
Tenus à notre tour par la France.

Eh bien non !
A travers les barreaux de notre cabanon,
Frères, nous vous crions une bonne nouvelle :
L'orbe du soleil noir revient, et se révèle
Par un blêmissement farouche et triomphant ;
Le passé, pour la terre épouvantable enfant,
Pour nous espoir, râlant d'une voix vengeresse,
Renaît, et ce cadavre en son berceau se dresse.
Son berceau c'est la tombe et son aube est la nuit.
La fleur noire du sombre autel s'épanouit
Pleine d'ombre, et promet le fruit plein de poussière.
Rome fatale vient de lever sa visière,

---

40. Suivi d'abord de ces deux vers :

Elle a d'altiers dompteurs : Pascal, Danton, Voltaire.
Maintenant nous voilà, nous qui tenions la terre.

[tyran]
42. [Moi, prêtre], et toi, *Jésus* ;
de la
53. Pour nous espoir, *l'œil plein d'une nuit* vengeresse
d'enfer
56. *a*) *La ténébreuse fleur du mal* s'épanouit
b) La *sombre fleur* du sombre autel s'épanouit
58. *a*) Rome invincible a levé sa visière
b) Rome, la grande aveugle, a levé sa visière,

50-51. *L'orbe du soleil noir* : cette vision avait autrefois fourni à l'imagination de V. Hugo tout un développement dans *Et nox facta est*, §§ VII de *Hors de la Terre* au début de *La Fin de Satan*.

Dit à l'homme : Tais-toi ! dit à Dieu : Le jour ment !
Et reprend la parole et le rugissement.

Encore un peu de temps, ce qui n'est que l'écorce
Tombera ; le droit mort laissera voir la force ;
Partout le joug, partout Pierre, partout César,
Et l'église tout bas tutoiera le bazar ;
Les trônes reprendront leurs vastes équilibres,
Et les peuples seront esclaves, et nous libres.
A faire le gibet nous emploierons la croix.
Tout redeviendra guerre et vous serez les rois.
Tout redeviendra dogme et nous serons les maîtres.
Vous tyrans, étant chefs, nous bourreaux, étant prêtres,
Nous aurons de nouveau le monde sous nos pieds.
Et la terre verra puissamment copiés
Par des spectres nouveaux tous les anciens fantômes ;
Et nous arrondirons les ténèbres en dômes
Au-dessus du grand temple où nous mettrons l'Erreur
Ayant le pape à droite, à gauche l'empereur.

Dans notre obscurité toute la terre plonge
Par degrés. Et déjà, d'un ongle qui s'allonge,
Par l'âme de l'enfant nous tenons l'avenir.

---

puissants

65-66. Les trônes *referont* leurs *anciens* équilibres
Et les [hommes]

---

64. *Tutoiera le bazar* : V. Hugo dénonce ici le mercantilisme de l'Église ; l'Église, veut-il dire, aura les multiples articles de commerce du bazar et elle en adoptera les procédés de vente et de réclame : *tout bas* indique qu'elle masquera son commerce sous le voile de la piété.

74-75. Cf. la création du *Temple* symbolique dans la troisième *Légende des Siècles*, tome V, p. 1195. *Le Temple* avait été écrit une année auparavant, 18 avril 1874.

79. Cf. Notice, p. 39.

Chez nous, exterminer fait semblant de bénir ;
La goutte de sang pleut du goupillon terrible ;
Votre hache, ô guerriers, ne vaut pas notre bible ;
Notre foudre est énorme, et votre quantité
De tonnerre est vraiment peu de chose à côté.
La Saint-Barthélemy sonne une sombre cloche ;
Et cette cloche sainte aujourd'hui se rapproche ;
Et cette cloche jette une plus grande voix
Que toute la bataille éparse autour des rois ;
Car c'est derrière nous que le vrai deuil se lève ;
Nous sommes le linceul, vous n'êtes que le glaive ;
Vous pouvez tout au plus sur les hommes marcher,
Nous, nous leur commençons l'enfer par le bûcher.

C'est égal, vous soldats, nous prêtres, tous ensemble
Nous vaincrons ; nous allons tout ravoir. Déjà tremble
La grille qu'on a mise entre le peuple et nous.
Satan en a tiré doucement les verrous.
Nous allons nous ruer sur les âmes sans nombre,
Nous allons ressaisir la terre. —

Ainsi, dans l'ombre,
Pendant que nous rêvons et que nous oublions,
La cage aux tigres parle à la cage aux lions.

---

82. Votre *glaive*, ô guerriers,
83. Notre foudre est *farouche*,
86. Et cette cloche [auguste]
98. Nous allons ressaisir *le monde*.

---

92. *Torquemada* parut le 2 juin 1882, mais le drame était commencé depuis 1869.

Date du manuscrit : 18 août 1875.

III

III *

Je me penchai. J'étais dans le lieu ténébreux ;
Là gisent les fléaux avec la nuit sur eux ;
Et je criai : — Tibère ! — Eh bien ? me dit cet homme.
— Tiens-toi là. — Soit. — Néron ! — L'autre monstre de [Rome
Dit : — Qui donc m'ose ainsi parler ? — Bien. Tiens-toi là.
Je dis : — Sennachérib ! Tamerlan ! Attila !

---

* Ces vingt-deux vers semblent être une sorte de reliquat du poème précédent *Voix basses dans les Ténèbres* : même satire des conquérants, des rois et des papes, mêmes images : cf. la note du vers 8.

1-22. Le manuscrit 40, fr. 282, contient ce brouillon :

J'étais penché ; j'étais dans le lieu ténébreux
Où gisent tous les fléaux avec la nuit sur eux...
Alors penché sous la voûte
... je dis : Tibère ! Eh bien ! me dit cet homme.
bien. Néron, l'autre
Tiens-toi là ; *Borgia le vieux* monstre de Rome
Me dit : Qui m'ose ainsi parler ?...

(*La suite est conforme au texte jusqu'à 8.*)

et les autres...
Alors je m'assurai qu'ils étaient bien là tous,
Et je repris : Quel est le pire d'entre vous ?
Tous se turent ; chacun pensait à lui...
Alors, *dans cet abîme*, ombre patibulaire,
Où le mal menacé par l'immense colère
Autrefois se blottit et se réfugia.
Satan cria :
Et Satan dit : C'est moi. Crois-tu, dit Borgia.
C'est bien
Je me tournai : Nemrod ! Quoi ? *Tiens-toi là.* Je repris :
Sennachérib, Cyrus, Cambise, Phalaris !
Que veut-on ? Attendez...

(*La suite est conforme au texte jusqu'à 15.*)

Ni Paul sous le manteau, ni Pierre sous la chape.

2. ... [ayant] la nuit sur eux ;

---

6. *Sennachérib, Tamerlan, Attila* : ces noms de conquérants han-

— Qu'est-ce donc que tu veux ? répondirent trois gueules.
— Restez là. Plus un mot. Silence. Soyez seules.
Je me tournai : — Nemrod ! — Quoi ? — Tais-toi. — Je [repris :
— Cyrus ! Rhamsès ! Cambyse ! Amilcar ! Phalaris !
— Que veut-on ? — Restez là. — Puis, passant aux moder-
Je comparai les bruits de toutes les cavernes, [nes,
Les antres aux palais et les trônes aux bois,
Le grondement du tigre au cri d'Innocent trois,
Nuit sinistre où pas un des coupables n'échappe,
Ni sous la pourpre Othon, ni Gerbert sous la chape.
Pensif, je m'assurai qu'ils étaient bien là tous,
Et je leur dis : — Quel est le pire d'entre vous ?

Alors, du fond du gouffre, ombre patibulaire
Où le nid menacé par l'immense colère
Autrefois se blottit et se réfugia,
Satan cria : — C'est moi ! — Crois-tu ? dit Borgia.

---

19. Alors, du fond *de l'ombre,*
20. ... par [la haute] colère

---

tent depuis longtemps la pensée de V. Hugo. La description de l'armée de Sennachérib dans *Cromwell* (1827) est un premier crayon de l'armée de Xerxès dans les *Trois Cents* ; il avait ébauché à plusieurs reprises un poème sur Attila (1859-1860). En 1875, il songeait encore à emprunter pour *La Légende des Siècles* des sujets de poème à l'histoire des Mogols. Cf. Introduction, note 2 de la page III.

7 et plus bas 12-14 et 20 : *Gueules, cavernes, antres, grondement de tigre, nid* substitué à *mal* : ces images relient étroitement ces vers à *Voix basses dans les ténèbres* dont un des premiers titres était *Grondements dans une ménagerie* : elles sont un premier indice d'une date voisine de composition : la similitude de l'écriture en est un second.

14. *Innocent III* : cf. la note du vers 28 dans *Voix basses dans les ténèbres.*

16. *Othon, Gerbert.* Cf. *Ibid.*, la note du vers 29.

Date de composition : *Sans date* dans le manuscrit : l'écriture est semblable à celle de *Voix basses dans les ténèbres* : Août 1875.

IV

MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES

IV

MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES

NOTICE

Ce court poème est daté du 2 janvier 1870.

Le deux janvier 1870 vit, avec un nouveau ministère, une orientation nouvelle de la politique intérieure de Napoléon III. Les journaux du parti impérialiste célébraient depuis quelques jours les bienfaits futurs de l'Empire libéral et laissaient prévoir d'importants changements dans le personnel judiciaire et administratif. V. Hugo a daté de janvier 1870 deux poèmes : *Mansuétude des anciens juges*, et *L'Empire libéral*, réservé pour les *Années funestes*. Dans *L'Empire libéral* le poète raille avec une amusante ironie l'embarras du nouveau gouvernement à l'égard de ses valets de la première heure :

> Nous devenons bon prince et nous changeons de sphère :
> L'empire est libéral ! Diable ! qu'allons-nous faire
> De tous nos vieux copains du Coup d'État ?...
> Un vieux préfet, orné de sa vieille préfète,
> N'est pas sur le marché d'une bonne défaite.

Années funestes, LV. *L'Empire libéral*, H. H., 2 janvier 1870.

Après les préfets, les magistrats ; mais ils ne sont pas ici désignés personnellement : seule la mention du préfet Levert, accolé à Farinace, révèle l'intention du poète et éclaire sa pensée : les autres personnages ne sont, pour ainsi dire, que des prête-noms ; le poème est symbolique : sous le nom de Pasquier, de Delancre et de Bodin, ce sont tous les « crocodiles » du Second Empire qui sont visés, tous ceux qui se sont associés ou vont s'associer au volte-face fallacieux de Napoléon ; la flèche décochée dépasse le but apparent pour atteindre l'imposture de tous les représentants de l'Empire libéral qui se présente lui aussi à l'opinion dans une attitude pleine de « mansuétude »,

> Paternel, regrettant d'agir, l'air pas méchant.

IV

MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES

Les chambres de torture étaient d'âpres demeures ;
On n'y passait jamais plus de quatre ou cinq heures,
Et l'on entrait jeune homme et l'on sortait vieillard.
Le juge pour le code et le bourreau pour l'art
S'épuisaient et, mêlant fer rouge et loi romaine,
Ayant à travailler sur de la chair humaine,
N'épargnaient rien afin d'arriver à l'aveu.
Sous leurs mains, l'os, le muscle, et l'ongle et le cheveu
Frémissaient, et, hurlant plus fort selon la fibre
Qui tressaille, et selon le nerf profond qui vibre,
Un homme devenait un clavier où Vouglans
Jouait de l'agonie avec ses doigts sanglants.
Ne croyez pas pourtant que lui, ni Farinace,
Ou Levert, n'eussent rien au cœur que la menace ;

---

1. Les chambres de *justice*
14. Ou *Pasquier*

---

11. Moyart de *Vouglans* (1713-1781), criminaliste français, d'esprit rétrograde, adversaire de Beccaria. V. Hugo le hait, non seulement parce que Vouglans est opposé aux généreux, principes de Beccaria, mais aussi parce qu'il s'est montré d'un rigorisme outré à l'égard de l'amour. Cf. *Contemplations*, III, 10, *Amour*, où il le prend à parti ; et, à ce même sujet, lire les lignes ironiques de Voltaire à propos du même Vouglans, à la fin de l'article Inceste du *Dictionnaire philosophique*.

13. *Farinace*. Prospero Farinacci (1554-1618), jurisconsulte italien. « Votre farine, lui disait Clément VIII, peut être bonne, mais le sac qui la porte est bien souillé. »

14. *Levert* (Charles-Alphonse), sous-préfet de St-Omer au moment

Ils priaient au besoin le captif garrotté ;
Ils sucraient la torture avec de la bonté ;
L'accusé qui résiste attriste la grand'chambre ;
Bénins, ils l'imploraient en lui brisant un membre ;
Ils étaient paternels ; ils se penchaient, prêchant,
Suppliant, regrettant d'agir, l'air pas méchant,
Pour faire à cet œil terne et sombre, à cette bouche,
A cette âme aux abois, vomir l'aveu farouche.
Pasquier leurrait d'espoir ces regards presque éteints ;

---

15. Précédé de ce vers inachevé :
Ils avaient le besoin d'attendrir
19. Après 19, étaient inscrits tout d'abord les trois vers de la fin.

---

du Coup d'État du Deux-Décembre s'était signalé en 1851 par ses rigueurs contre les républicains : il ne cessa depuis d'être un des membres les plus actifs du parti impérialiste. En 1868, V. Hugo l'associait déjà aux juges avec lesquels il avait eu maille à partir :

> Mais je voudrais savoir si tous ces Partarrieux,
> Tous ces Bellarts qu'on vante et dont on nous agace,
> L'un copiant Levert et l'autre Bergasse
> Ont quelque chose en eux qu'on puisse appeler cœur.
>
> *Les Années funestes*, XLII. *Le Procès Leturques*, II.
> H. H., 24 Déc. 1868.

23-25. *Pasquier, Pierre de Lancre, Bodin* ; ce sont ceux-là mêmes que Voltaire a poursuivis de ses sarcasmes et de ses invectives. Le conseiller *Pasquier*, rapporteur dans l'affaire Lally-Tollendal, est qualifié par Voltaire d' « homme dur et sanguinaire ». *Fragment historique sur l'Inde*, 1777. Il le flétrit dans sa correspondance (1766) à propos du rôle qu'il joua dans la condamnation de La Barre. Dans le *Prix de la justice et de l'humanité*, il qualifie Jean *Bodin*, magistrat et démonologue du XVI^e^ siècle, de « procureur de Belzebuth », et il dénonce « la barbarie et l'imbécillité » de Pierre *de Lancre*, autre démonologue du XVII^e^ siècle, et brûleur de sorciers. Mais le Pasquier de Voltaire avait, au temps de V. Hugo, un homonyme, le chancelier Pasquier, président de la Chambre des pairs. V. Hugo ne l'aimait guère : à la tribune, Pasquier avait un jour interrompu V. Hugo pour le prier de ne pas faire perdre son temps à la Chambre et de vouloir bien ne prononcer que des paroles qui permettent à cette Chambre d'avancer dans son travail ; V. Hugo reprochait surtout à

Delancre au patient disait des vers latins ;
Bodin, sachant par cœur Virgile et ses idylles,
Les citait ; et parfois ils pleuraient, crocodiles.

Pasquier d'avoir usé de perfidie pour faire arrêter Blanqui en 1839. Sans aucun doute, ici, V. Hugo pense au moins autant au Pasquier contemporain qu'au Pasquier du XVIII^e^ siècle. Une des preuves en est que le nom de Pasquier occupait d'abord sur le manuscrit la place de celui de *Levert* (v. 14). Voir dans *Choses vues*, tome II, aux dates du 9 février et du 7 mai 1849 les impressions de V. Hugo sur *Le Chancelier Pasquier*.

Date du manuscrit : 2 janvier 1870.

V

L'ÉCHAFAUD

V

L'ÉCHAFAUD

NOTICE

Enfin, j'ai fait la guerre à la Grève homicide ;
J'ai combattu la mort comme l'antique Alcide.

Contemplations, V, 3. 12 novembre 1854.

Le poème de *L'Échafaud* a été écrit le 30 mars 1856. Il y avait près de quarante ans que le poète protestait contre l'application de la peine de mort : il y a raconté lui-même quelles furent les pénibles impressions que, dès 1820, avait suscitées en lui la vision de la guillotine [1] ; il a rappelé, avec tous leurs détails, les diverses circonstances dans lesquelles, de 1829 à 1851, il intervint pour solliciter la grâce des condamnés et l'abolition de la sentence capitale [2].

De toutes ces interventions, la plus éclatante fut celle de juin 1851. Charles Hugo avait écrit dans *L'Événement* une véhémente protestation au sujet de l'exécution d'un nommé Montcharmont, sauvagement et maladroitement guillotiné par le bourreau. Charles Hugo fut poursuivi : son père obtint l'autorisation de le défendre. Le plaidoyer de V. Hugo contre « l'assassinat judiciaire » est l'une des plus belles pages d'éloquence qu'il ait écrites : et le procès eut un long retentissement dans la presse parisienne [3].

Trois ans plus tard, au début de janvier 1854, la condamnation de Tapner par les juges de Guernesey émut de nouveau la pitié com-

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Ch. I, L'Échafaud.

2. *Ibid.* Ch. II, *Les suites du Dernier Jour d'un Condamné*.

3. On trouvera le compte rendu in-extenso du procès, ainsi que l'article de Charles Hugo dans *La Presse* et dans *L'Événement* du 12 juin 1851. Le journal de *L'Événement* publia de plus une brochure, tirée à 100 000 exemplaires, et qui fut répandue et vendue dans tout Paris.

bative de V. Hugo : il demanda la grâce du condamné, il ne l'obtint pas. L'exécution de Tapner fut horrible.

V Hugo avait lancé un appel aux Guernesiais afin de soulever l'opinion des îles anglo-normandes, et c'est de cet appel qu'il s'est souvenu pour écrire *L'Echafaud* :

« O monstrueuses machines de la mort, écrivait-il dès 1854, hideuses charpentes du néant, apparition du passé, toi qui tiens à deux bras ton couperet triangulaire, toi qui secoues un squelette au bout d'une corde, de quel droit reparaissez-vous en plein midi, en plein soleil, en plein dix-neuvième siècle, en pleine vie. Vous êtes des spectres, vous êtes les choses de la nuit, rentrez dans la nuit : est-ce que les ténèbres offrent leur office à la lumière ? » [1].

Même motif descriptif, même antithèse de lumière et de ténèbres en 1856 :

> Ayant je ne sais quoi, dans sa tranquillité,
> De l'éblouissement du triangle mystique...
> Le fatal couperet relevé triomphait...
> L'échafaud, bloc hideux de charpentes funèbres,
> S'emplissait de noirceur et devenait ténèbres...
> Un astre... montait dans le ciel noir
> Sa lumière rendait l'échafaud plus difforme.

C'est sur cette antithèse que tout le poème *L'Echafaud* est construit, c'est sur elle qu'il se clôt.

Si la mémoire précise de ce qu'il avait écrit en l'année 1854 revint à la pensée de V. Hugo au début de 1856, c'est qu'il était allé récemment faire une visite au prévôt de la reine à Guernesey, il avait visité la cellule de Tapner ; il s'était fait conduire sur l'emplacement de l'échafaud et du gibet ; M. Martin lui avait renouvelé le récit des douloureux incidents de l'exécution ; il avait vu de ses yeux la trappe qui avait mal fonctionné et retenu le cadavre palpitant de Tapner ; il avait tenu entre ses mains le moulage de la tête du supplicié ; il avait cueilli une poignée d'herbes sur sa tombe ; la forme triangulaire d'une cour voisine du lieu où Tapner fut exécuté l'avait « fait songer au couteau de la guillotine [2] ».

---

1. *Pendant l'Exil* : *Aux habitants de Guernesey*, Marine Terrace, 10 janvier 1854 ; lire aussi *A lord Palmerston*, 17 février 1854, et les longues notes à la fin du volume sur l'*Affaire Tapner* ; dès le début de janvier, le 3, il avait écrit le poème *Nature*, qui est, à sa manière, un réquisitoire contre la peine capitale : cf. la Notice de ce poème par M. Vianey, *Contemplations*, III, 29, tome II, p. 273 dans l'édition des *Grands Écrivains de la France*. Voir, pour les idées générales, la pièce des *Quatre Vents de l'Esprit*, I, 17. *L'Échafaud*, et dans *Le Pape*, la partie intitulée *Un Échafaud*.

2. *Choses vues*, tome II, décembre 1855, *Sur Tapner*.

Le long récit qu'il fait dans *Choses vues* de cette visite au prévôt de Guernesey témoigne de la douloureuse et poignante impression qu'il avait ressentie : il fut ramené par elle à la bataille contre la peine de mort.

Dans son plaidoyer de 1851, dans son appel aux Guernesiais, il avait laissé un libre cours à la véhémence de son indignation ; le ton du poème de *L'Echafaud* est différent : la douleur du poète est calme et méditative, il associe à sa tristesse la tristesse des espaces célestes :

L'astre laissait tomber sa larme de lumière.

Car c'est l'époque où V. Hugo élargit volontiers sa pensée jusqu'aux horizons de l'immensité : le poète qui vient d'achever *Dieu* et d'écrire les *Mages* se complaît alors à se confondre avec l'Infini et il croit qu'émane de lui-même quelque chose de la

Lueur mystérieuse et sacrée.

V

L'ÉCHAFAUD*

C'était fini. Splendide, étincelant, superbe,
Luisant sur la cité comme la faulx sur l'herbe,
Large acier dont le jour faisait une clarté,
Ayant je ne sais quoi dans sa tranquillité
De l'éblouissement du triangle mystique,
Pareil à la lueur au fond d'un temple antique,
Le fatal couperet relevé triomphait.
Il n'avait rien gardé de ce qu'il avait fait
Qu'une petite tache imperceptible et rouge.

Le bourreau s'en était retourné dans son bouge ;
Et la peine de mort, remmenant ses valets,
Juges, prêtres, était rentrée en son palais,

---

* Le manuscrit ne donne pas de titre.
5. *Où le passé l'adore et lui chante un cantique.*
pesant
7. Le *large* couperet
12. Juges, [soldats], était rentrée...

---

5. *Triangle mystique* : Même idée dans *L'Echafaud* des *Quatre vents de l'Esprit* :

> Jéhovah ! Dieu ! Clarté, rayon jamais terni
> Pour faire de la mort, de la nuit, des ténèbres
> Ils ont mis ton triangle entre deux pieux funèbres.
> I, 17.

Sur ce triangle et sur les diverses descriptions de la guillotine par V. Hugo, cf. Huguet, *Le sens de la forme dans les Métaphores de V. Hugo*, p. 338-340.

Avec son tombereau terrible dont la roue,
Silencieuse, laisse un sillon dans la boue,
Qui se remplit de sang sitôt qu'elle a passé.

La foule disait : bien ! car l'homme est insensé,
Et ceux qui suivent tout, et dont c'est la manière,
Suivent même ce char et même cette ornière.

J'étais là. Je pensais. Le couchant empourprait
Le grave Hôtel de Ville aux luttes toujours prêt,
Entre Hier qu'il médite et Demain dont il rêve.
L'échafaud achevait, resté seul sur la Grève,
La journée, en voyant expirer le soleil.

Le crépuscule vint, aux fantômes pareil.
Et j'étais toujours là, je regardais la hache,
La nuit, la ville immense et la petite tache.

A mesure qu'au fond du firmament obscur
L'obscurité croissait comme un effrayant mur,
L'échafaud, bloc hideux de charpentes funèbres,
S'emplissait de noirceur et devenait ténèbres ;
Les horloges sonnaient, non l'heure, mais le glas ;

---

noir

13-14. *Dans son vieux* tombereau terrible, affreux, vorace,
Dont la roue âpre laisse à la boue une trace.

20-21. Le grave Hôtel de Ville [au réveil] toujours prêt,
Paris fait le sommeil, c'est lui qui fait le rêve.

31. Le ms. porte : Le vent murmurait : Nuit ! l'heure sonnait le glas !

---

15. Comparer le passage du char funèbre de Louis XV dans les *Cariatides*.

22. La place de l'Hôtel-de-Ville porta jusqu'en 1806 le nom de place de Grève : c'est là que depuis le moyen âge se faisaient toutes les exécutions capitales.

30. *Ténèbres*. Cf. la note du vers 5, et la notice p. 60.

Et toujours, sur l'acier, quoique le coutelas
Ne fût plus qu'une forme épouvantable et sombre,
La rougeur de la tache apparaissait dans l'ombre.

Un astre, le premier qu'on aperçoit le soir,
Pendant que je songeais montait dans le ciel noir.

Sa lumière rendait l'échafaud plus difforme.
L'astre se répétait dans le triangle énorme ;
Il y jetait, ainsi qu'en un lac, son reflet,
Lueur mystérieuse et sacrée ; il semblait
Que sur la hache horrible, aux meurtres coutumière,
L'astre laissait tomber sa larme de lumière.
Son rayon, comme un dard qui heurte et rebondit,
Frappait le fer d'un choc lumineux ; on eût dit
Qu'on voyait rejaillir l'étoile de la hache.
Comme un charbon tombant qui d'un feu se détache,
Il se répercutait dans ce miroir d'effroi ;
Sur la justice humaine et sur l'humaine loi,
De l'éternité calme auguste éclaboussure.
Est-ce au ciel que ce fer a fait une blessure ?
Pensai-je ? Sur qui donc frappe l'homme hagard ?
Quel est donc ton mystère, ô glaive ? — Et mon regard
Errait, ne voyant plus rien qu'à travers un voile,
De la goutte de sang à la goutte d'étoile.

---

49. *Eclaboussure* d'étoile. L'expression a été souvent reprise par V. Hugo. Cf. Huguet, *op. cit.*, p. 96-97.

50. L'image rappelle les vers de *La Fin de Satan* à propos de la flèche lancée par Nemrod contre les Cieux :

> Auprès de lui gisait sa flèche retombée.
> La pointe, qui s'était enfoncée au ciel bleu,
> Etait teinte de sang. Avait-il blessé Dieu ?
> *Le Glaive*, V, 6.

Date du manuscrit : 30 mars 1856.

VI

INFERI

VI

INFERI

NOTICE

En avril 1839, dans le poème de *Saturne*, V. Hugo évoquait déjà un astre-enfer peuplé de damnés :

> Ceux-là, Saturne, globe horrible et solitaire,
> Les prendra pour le temps où Dieu voudra punir...
> Saturne ! sphère énorme ! astre aux aspects funèbres !
> Bagne du ciel ! prison dont le soupirail luit !
> Monde en proie à la brume, aux souffles, aux ténèbres !
> Enfer fait d'hiver et de nuit [1] !

L'idée, que V. Hugo présente comme sienne dans *Saturne*, est déjà dans Vigny qui montre Eloa,

> Sur ces degrés confus dont l'enfer est la fin,

consolant les « mondes punis » [2].

On retrouve une pareille conception de l'éternité et de la migration des âmes dans les astres chez Lamartine, mais Lamartine dans

---

1. *Les Contemplations*, III, 3, *Saturne*, v. 58-64.

2. Le passage auquel est empruntée cette citation est cité par V. Hugo dans la critique qu'il fit d'*Eloa*, en mai 1824 : *La Muse française*, 11e livraison. Dans *Tout le Passé et tout l'Avenir*, terminé le 17 juin 1854, six jours après *Inferi* et composé dans le même rythme, le poète écrivait :

> En entendant passer son souffle dans l'espace...
> Les *univers punis* dont la clameur s'élance,
> Les bagnes monstrueux de l'ombre font silence
> Et dans la nuit des noirs arrêts
> Cessent de secouer les chaînes qui leur pèsent.
>
> v. 346-353.

les *Harmonies* n'envisage que les mondes, *îles de lumière*, où séjourneront les bienheureux [1].

Le poète qui a manifestement inspiré V. Hugo dans *Inferi*, c'est Alexandre Soumet, qui avait été l'initiateur et le collaborateur du *Conservateur littéraire* et de *La Muse française*, et que les poètes de Cénacle considèrent un instant comme leur chef d'école.

La parenté d'*Inferi* avec *L'Enfer* de Soumet dans le troisième chant de *La Divine Épopée* est manifeste :

> O formidable nuit ! ô plages orageuses !
> Herschell a moins compté d'étoiles nuageuses,
> Qu'il ne vient apparaître en ces lieux désolés
> De mondes de douleurs, lointains, confus, voilés !
> On les voit, on les perd comme une flotte sombre,
> Passant, tourbillonnant sous la dent qui les mord,
> Ainsi qu'un sable noir dispersé par la mort !
> Mondes tout ruinés et que nul ne restaure !
> Labyrinthes ayant le mal pour minotaure !
> Globes lançant au loin les feux de leur Etna,
> Portant les noms maudits que Satan leur donna...
> Sépulcres voyageurs qui, dans l'immensité,
> Diffèrent de vieillesse en leur éternité !
> Groupes de châtiments, cercles pleins de blasphèmes,
> Système de forfaits tournoyant sur eux-mêmes
> Et, d'un vol aveuglé dont tout ordre est banni,
> Sur l'axe de l'enfer roulant dans l'infini ! [2]

Ce n'est donc pas l'idée qui est originale dans *Inferi* ; mais l'expression, l'accumulation et la variété des images effroyables y créent une sensation insurmontable d'angoisse et d'horreur dont Soumet et Vigny, même secondés par notre imagination, sont impuissants à nous communiquer l'épouvante. V. Hugo, dans *Inferi*, rappelle et dépasse les procédés des primitifs du moyen âge qui, en peignant l'enfer, ont rivalisé d'ingéniosité dans le sinistre et dans le macabre ; et l'on pourrait dire ici de V. Hugo ce que V. Hugo disait pour d'autres raisons de Baudelaire : il a créé un frisson nouveau.

---

1. Cf. la Notice de *Saturne* dans l'édition Vianey des *Contemplations*, p. 137-139, ainsi que la Notice et le poème d'*Explication*, *Ibid.*, p. 179-189.
2. *La Divine Épopée*, Paris, Delloye, décembre 1840, Chant III, p. 66.

INFERI

On est dans l'invisible, on est dans l'impalpable.
Ici tout, jusqu'à l'air qu'on respire, est coupable,
Et l'eau qui pleure est un remords ;
Sous on ne sait quelle ombre, on ne sait quelles formes
Flottent, et l'on voit, tels que des songes énormes,
Passer d'affreux univers morts !

Suivis de loin d'un œil fixe qui les regarde,
Tristement éclairés dans leur fuite hagarde
Par d'horribles astres hiboux,
Charriant prêtre et roi, prince, esclave, ministre,
Traînant dans leurs agrès l'éternité sinistre
Qui porte l'ombre à ses deux bouts ;

---

abject

1-6. Sachez que dans le gouffre obscur, dans l'impalpable,
Dans ce cloaque où l'air qu'on respire est coupable
où { *pleure l'immense remords* / l'eau qui pleure est un remords / *sont les lépreux du remords.* }
Sachez que là, pareils à des songes énormes,
Errent
Roulent dans l'épaisseur des ténèbres difformes
D'effroyables univers morts.
Blêmes

7-8. *Affreux, suivis* d'un œil fixe qui les regarde,
Vaguement éclairés dans leur *course* hagarde

Roulant *prince*

10. *a*) *Gardant l'homme et le Dieu, le maître et le ministre*
Châtiant
b) *Charriant,* prêtre, roi, prince, esclave, ministre
exhalant le miasme insalubre
lugubre

11. ... *la justice* sinistre.

Agitant des linceuls et secouant des chaînes,
Pleins de vers, fourmillant de monstres, noirs de haines,
Demandant au gouffre un flambeau,
En proie aux vents soufflant d'une bouche insensée,
Mondes spectres qui font hésiter la pensée
Entre le bagne et le tombeau ;

Ils vont ! les uns chantant ainsi que des Sodomes ;
Les autres, visions, créations, fantômes,
Sans palpitation, sans bruit ;
Et derrière eux, chargés des maux que nous subîmes,
Ils ont pour les pousser d'abîmes en abîmes
Toute la fureur de la nuit !

Ils vont ! l'espace est morne et sourd ; leurs envergures
Font dans l'affreux brouillard de lugubres figures.

13-15. Agitant *un linceul*, secouant *une chaîne.*
une
Ayant sur leur front noir quelque torche de haine,
Qui les guide, enfer et flambeau
lambeau .
15. *Sans port, sans gloire, sans* flambeau.
21-30. Additions et corrections marginales.
21. *Sans regard, sans souffle et* sans bruit ;
26. Font *sur l'horizon noir* de lugubres figures.

17-18. Quatre mois plus tard, en octobre 1854, V. Hugo reprend, dans *Explication*, les idées et la plupart des termes de *Inferi* :

> O globes sans rayons et presque sans aurores,...
> Mondes spectres...
> Ils vont blêmes, pareils au rêve qui s'enfuit,
> Rougis confusément d'un reflet dans la nuit... *et sq.*
>
> *Contemplations*, III, 12.

18. *Bagne* ; c'est déjà l'expression qu'on rencontre dans *Saturne*, cf. p. 67 et qui se retrouve dans *Tout le Passé et tout l'Avenir*, v. 350.

25. Dans un vague terrible et souffrant, chaque forme
Se dresse...

dit Soumet en évoquant le spectacle de l'Enfer, *loc. cit.*

Pas d'ancres et pas d'avirons.
L'hiver les bat, la grêle aux flots pressés les crible,
Et la pluie effarée à la crinière horrible
Tord les nuages sur leurs fronts.

Chiourmes de la mort, égouts, fosses communes !
On les voit vaguement comme de sombres lunes.
Rien n'arrête leur vol hideux.
Au-dessus d'eux la brume et l'horreur se répandent,
La profondeur les hait ; les précipices pendent
Dans les gouffres au-dessous d'eux.

Ils traversent, allant où l'ouragan les lance,
Tantôt une tempête, et tantôt un silence ;
L'univers vivant et profond
Ne les aperçoit pas dans les brouillards sans bornes ;
Ils passent dans la nuit comme des faces mornes
Qui paraissent et qui s'en vont.

Ces globes, qu'en prisons, Seigneur, vous transformâtes,
Ces planètes pontons, ces mondes casemates,
Flottes noires du châtiment,
Errent, et sur les flots tortueux et funèbres
Leurs mâts de nuit, portant des voiles de ténèbres,
Frissonnent éternellement.

---

33. *Ils vont tremblant, glacés, hideux.*
34-35. Au-dessus d'eux la brume et l'*ombre* se répandent,
Sans but, sans bord, sans fin ;
37-49. Addition marginale.
37. ... allant où *la bise* les lance,
43-48. Faisait d'abord suite au vers 19.
livides
46. *Passent, et sur les flots vénéneux de l'abîme*
48. ... *traînant* des voiles...

Des tourbillons ayant des formes de furies
Les poursuivent ; les pleurs, sources jamais taries,
Les angoisses et les effrois,
Le désespoir, l'ennui, la démence, le crime,
Vident sur ces passants monstrueux de l'abîme
Toutes leurs urnes à la fois.

Là sont tous les punis et tous les misérables ;
Rongés par leurs passés, ulcères incurables,
La face aux trous de leurs cachots,
Criant : où sommes-nous ? d'une voix éperdue,
Et distinguant parfois, sous eux, dans l'étendue,
Des monts, pustules du chaos.

Là Caïn pleure, Achab frémit, Commode rêve,
Borgia rit, les vers de terre armés du glaive,
Les roseaux qui disaient : je veux !
Sont là ; les Pharaons et les Sardanapales
S'y courbent ; le vent souffle ; au fond, des larves pâles
Penchent leurs sinistres cheveux.

Là sont les trahisseurs mêlés aux parricides,
Tous les despotes fous redevenus lucides,
L'homme loup et l'homme renard ;

49-54. Faisait d'abord suite au vers 30.
Ils glissent dans la nuit
49-50. *a*) *Ils passent dans l'horreur, comme des faces mornes,*
Et les remords sans fond et les terreurs sans bornes
b) Des nuages ayant des formes de furies
58. Criant : *Jamais, jamais*
[Caïus]
61. Là *Nemrod* pleure, Achab *dit* : *j'ai peur* : *Sylla* rêve
64. Sont là ; les *Henri huit* et les Sardanapales
65. ... des *ombres* pâles.
67-72. Addition marginale.
meurtriers pensifs, les
67. Là sont les *apostats* mêlés aux parricides

Leur bagne par moment fait le bruit d'une claie ;
Le ciel leur apparaît comme une immense plaie
Où chacun d'eux voit son poignard.

L'ombre est un miroir sombre où leurs forfaits se montrent,
Leur remords est debout dans tout ce qu'ils rencontrent ;
Partout, dans le morne chemin,
Chacun d'eux voit son crime, et le reste est chimère ;
Le même spectre fait dire à Néron : ma mère !
Et crier : mon frère ! à Caïn.

Plus bas encor s'en vont dans l'ombre expiatoire
Des mondes dont la mort même ignore l'histoire,
Où le mal tord ses derniers nœuds,
Cieux où toute lueur expire évanouie,
A qui, dans la noirceur de leur brume inouïe,
Tibère apparaît lumineux.

Quelques-uns ont été des édens et des astres.
Et l'on voit maintenant, tout chargés de désastres,
Rouler, éteints, désespérés,
L'un semant dans l'espace une effroyable graine,

---

70. *Le globe* par moment...
72-75. *Leur deuil leur apparaît* dans tout ce qu'ils rencontrent ;
Dans chaque objet du noir chemin ;
Partout, *sur le bord du chemin.*
79. *Et plus bas, tout au fond, roulent dans la nuit noire.*
83. A qui dans la noirceur de leur *ombre* inouïe,
87. Rouler, éteints, *vils, abhorrés,*

79-80. Cf. Vigny dans *Eloa* :

Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur et sillonné
Par un noir tourbillon lentement entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
Sous elle est le chaos et la nuit inconnue.

L'autre traînant sa lèpre et l'autre sa gangrène,
Ces noirs soleils pestiférés !

Et squelettes sans tête et crânes sans vertèbres,
Mages étudiant de lugubres algèbres,
Tous les maux par Satan rêvés,
Vices, hydres, dragons, sont là ; l'horreur sanglote,
Ils passent ; à l'avant le néant, leur pilote,
Regarde avec ses yeux crevés.

Où vont-ils ? La nuit s'ouvre et sur eux se referme.
Le ciel, quoiqu'il soit l'ombre où la clémence germe,
Ignore le gouffre puni ;
Et nul ne sait combien de millions d'années
Doivent errer, traînant les larves forcenées,
Ces lazarets de l'infini.

Ah ! quel effroi sur terre, et même au fond des tombes !
Quel frisson, si, parmi les foudres et les trombes,
Aux lueurs des astres fuyants,
Nous voyions, dans la nuit où le sort nous écroue,
Surgir subitement l'épouvantable proue
D'un de ces mondes effrayants !

---

94. *Fourmillent ; la mort rit, le désespoir* [sanglotte] ;

---

91. Cf. Soumet, *loc. cit., Vision X.*
94. Cf. Soumet dans la description générale de l'Enfer :

Là chaque passion enfante sa couleuvre,

et l'hydre de la *Vision II.*

Date du manuscrit : 11 juin 1854.

VII

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS

VII

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS

NOTICE

Nous avons indiqué dans la Notice de *Ratbert*[1] que *Les Quatre Jours d'Elciis* étaient primitivement un fragment d'une vaste épopée, où V. Hugo exprimait par la bouche de divers personnages les doléances des peuples de l'Italie du moyen âge et de l'Italie contemporaine. Nous avons étudié de ce double point de vue les sources de son érudition et de sa pensée. Nous ne reviendrons pas ici sur des considérations communes en même temps aux *Quatre Jours d'Elciis*, aux *Conseillers probes et libres*, à *La Défiance d'Onfroy* et à *La Confiance du marquis Fabrice*; nous nous bornerons ici à ce qui intéresse directement le texte des *Quatre Jours d'Elciis*.

*
* *

Le manuscrit d'*Elciis*, en son état final, ne contient pas moins de 1010 vers: trente-quatre seulement ont été composés après l'exil, pour constituer au discours d'Elciis un cadre un peu différent de celui des *Conseillers probes et libres*.

Le manuscrit des 976 vers qui forment le corps du poème est composé d'une série de pages pourvues d'additions marginales et où s'intercalent parfois de courts développements, achevés à des dates différentes et inscrits sur des carrés de papier de nature diverse: lettre, enveloppe, note de fournisseur. L'ensemble révèle trois états successifs de composition[2].

---

1. *La Légende des Siècles* de 1859, tome II, p. 469-481. Cf. *Les Sources du Moyen Age Européen dans La Légende des Siècles*, p. 180-205.

2. Les pages écrites sur papier bleu pâle de $0^{m},24$ sur 54 et dont la

Ce manuscrit fut achevé en même temps que celui de Ratbert, dont il faisait partie, en 1857 : les dates qu'on peut relever sur les fragments collés ou sur les pages du manuscrit ne remontent pas plus haut que le 31 décembre 1856 et ne dépassent pas novembre 1857.

*
* *

Les Quatre Jours d'Elciis, d'après le plan conservé de V. Hugo, constituait le second poème de ce qu'il appelait *Les Quatre Romances de Ratbert* :

« Le Conseil
Elciis
Onfroy
Fabrice »

Elciis se nommait d'abord le vieux Pisan, et la pièce portait pour titre : les *Reproches du vieux Pisan*.

Le poète imaginait que le vieillard était entré par erreur au centre de la place où les conseillers de Ratbert tenaient séance :

La place autour du trône est déserte et cent noirs
Tout nus et cent piquiers en armures persanes
Barrent l'entrée au peuple avec leurs pertuisanes
méprise
Un seul homme, un vieillard, par *mégarde* est entré,
Il voulait s'en aller ; son Altesse a dit : Reste...
Le moment est venu que chacun librement
Parle à son tour et dise au roi son sentiment [1]....

Si l'on en juge d'après l'écriture, c'est immédiatement après avoir

---

première porte en coin le titre *Petites Épopées* appartiennent au développement primitif : ce sont les pages 2, 3, 4, 5, 20, 21 (cette page 21 porte la date du 27 juillet 1857), 31, 32, 37, plus un fragment collé sur la page 7. Le reste des pages (papier gris de 0,30 × 0,35), de 2 à 41, appartient à une seconde période du développement : des raccords apparents ont été faits avec le développement primitif, pp. 2, 37, 33. Enfin, deux feuilles (papier crème 0,35 × 0,53) au début du ms., et, vraisemblablement aussi l'addition d'un raccord aux v. 821-824, sont postérieures à l'ensemble.

1. Ces vers figurent d'abord sur un brouillon de V. Hugo au verso d'une page du ms. Cf. tome II, dans *Les Conseillers probes et libres*, les variantes citées p. 482 et 483 ; ils furent repris, au cours d'un premier développement, après la description du Conseil (*ibid.*, vers 99, p. 493) sous cette forme :

Tout se tait et la place est un dôme muré ;
Un seul homme, un vieillard est entré.
Il voulait s'en aller, mais Ratbert a dit : Reste.

décidé de ne point utiliser le discours d'Elciis pour *La Légende* de 1859 que V. Hugo songea à pourvoir d'une nouvelle entrée en matière le poème réservé.

Il imagina d'abord un exorde *ex abrupto*, à la manière de Ruy Blas interpellant les ministres espagnols :

Entrée sévère du personnage.

Combien donc avez-vous de poids et de mesures ?

Ms. 40, fr. 271.

Cette note brève, jetée sur un carré de papier, paraît être la plus ancienne ; un brouillon plus récent montre le roi ou l'empereur faisant intentionnellement arrêter un vieillard :

Il a fait arrêter un vieillard à sa porte
Et mener dans les fers l'homme sous bonne escorte.

quatre

a) Il parla sept longs jours durant, but et mangea
Et quand il eut fini le roi lui dit : Déjà !

1er jour, 2, 3, 4, 5, 6, 7e jour.

b) Il parla sept longs jours durant, but et mangea
Et quand il eut fini, l'empereur dit : Déjà !

Un soir donc, sur des lits de pourpre et de lampas,
Grave, il laissait dormir les rois, ne dormant pas,

a) *Et songeait formidable avec l'air d'un génie :*
Les vieillards ont le don farouche d'insomnie

b) Les vieillards ont le don farouche d'insomnie :
Il regardait dormir les rois ; la nuit finie...

Au verso d'une chemise intitulée : Elciis ; *Ms. 40, avant le fragment 271.*

Le personnage auquel devait s'adresser Ratbert ne semble pas encore, à la date de ces fragments, précisé dans la pensée du poète. Ce n'est que tardivement et à une date assez voisine de la publication de *La Légende* de 1877 que V. Hugo revint à l'idée de pourvoir *Elciis* d'un prologue, comme il venait de le faire pour *L'Aigle du Casque*, et donna au roi, apostrophé par le vieux Pisan, une personnalité déterminée.

Ce fut l'empereur Othon III. Malencontreux choix : Othon III est mort en 1002, et tous les détails historiques de l'ancien texte, qui se situent assez exactement dans la large période de la fin du moyen âge, où se déroulent les événements de *Ratbert*, deviennent ici, comparés à la date précise du règne d'Othon III, autant d'anachronismes déconcertants : comment imaginer que Abraham, empereur des Maures (XIIe siècle), la Sorbonne (1252), Michaël, fils d'Andronic

(1295), le dauphin Humbert, fût-ce Guigues-Humbert (XIV^e siècle), les spectres d'Orcagna (XIV^e siècle) puissent être considérés comme contemporains d'un empereur qui occupa le trône de 980 à 1002 [1]. Au reste, les personnages dont parle Elciis sont restés les mêmes que ceux qui composaient le Conseil de Ratbert, et Ratbert lui-même est incriminé au cours du développement :

> **Pour adorer Ratbert, il faut être Ratbert ;**
> **Pour admirer Ranuce en perfidie expert**
> **Et Jean l'homme du meurtre, il faudrait que je n'eusse**
> **Pas plus de cœur que Jean, ni d'âme que Ranuce [2].**

*
* *

L'invective contre les tyrans, les discours audacieux et grandiloquents où la satire se mêle à l'épopée ont toujours séduit Victor Hugo ; et l'on pourrait constituer un *Conciones* de fière allure en réunissant tous les réquisitoires dispersés dans ses œuvres.

Le premier en date est celui du *Derviche* dans *Les Orientales* :

> **Ali Tépéléni, lumière des lumières...**
> **Tu n'es qu'un chien et qu'un maudit...**
>
> **8 nov. 1828.**

Le sujet avait été suggéré à V. Hugo par les *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie* parus en 1827, où des scènes de ce genre sont fréquemment rapportées [3] : nous voyons là Ali-Pacha subir le discours d'un derviche, qui « tenant la bride de son cheval [4], reprochait au tyran, à haute et intelligible voix, en présence d'une foule de monde, tous les crimes dont il s'était souillé, son irréligion, et tout le mépris qu'il inspirait à tous les hommes de bien ».

Mais plus voisin encore d'Elciis est l'évêque de Liège, Louis de Bourbon, dans *Quentin Durward* de Walter Scott. Comme Elciis, « l'infortuné prélat est conduit devant le marchepied du trône du

---

1. Sans revenir sur cette question de l'anachronisme, nous nous bornons à signaler dans nos notes la date réelle des événements auxquels il est fait allusion dans le texte des *Quatre Jours d'Elciis*.

2. *Ranuce et Jean*, v. 25 et 27 dans *Les Conseillers probes et libres*.

3. *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie pendant le gouvernement d'Ali-Pacha*, par Ibrahim-Manzour-Effendi. Paris, Ledoux, 1827, p. 80, 223-224, 298, 295.

4. Cf. dans *Le Derviche* :

> Un derviche soudain cassé par l'âge aride
> Fendit la foule, prit son cheval par la bride
> Et voici comme il parla...

sanguinaire tyran (Guillaume, comte de la Marck) » ; et à la fin de son discours, il a la tête tranchée d'un coup de hache ; comme le vieux Pisan, il parle avec dignité et noblesse :

« L'évêque regarda d'un œil mélancolique et assuré le terrible bourreau qui semblait prêt à exécuter la volonté du tyran, puis dit avec fermeté : « Écoutez-moi, Guillaume de La Marck, et vous tous, « hommes vertueux, s'il en est ici quelques-uns qui soient dignes de « ce nom ; entendez ce que je puis dire à cet infâme Guillaume de la « Marck. Tu as poussé à la rébellion une ville impériale ; tu as atta- « qué et pris d'assaut le palais d'un prince du Saint-Empire germa- « nique, tu as tué son peuple, pillé ses trésors, maltraité sa personne. « Pour toutes ces infamies, tu dois être exposé au ban de l'Empire ; « tu as mérité d'être déclaré hors la loi, proscrit, et privé de tes « biens et de tes droits ; tu as fait plus que tout ceci, plus que de « violer les lois humaines, tu as mérité plus que la vengeance « humaine, tu as violé le sanctuaire du Seigneur...

« — As-tu donc fini ? dit de La Marck l'interrompant avec fureur « et frappant du pied.

« — Non, reprit le prélat, car je ne t'ai pas encore dit ce que je « puis te donner.

« — Poursuis donc, et malheur à ta tête grise, dit de La Marck « se jetant sur le dos de son siège et grinçant les dents, tandis que « l'écume sortait de sa bouche comme celle de l'animal sauvage « dont il portait le nom et la peau. »

Et l'évêque poursuit...

« Lorsque l'évêque cessa de parler, Guillaume de La Marck regarda le bourreau et sans parler leva un doigt. Le boucher frappa comme s'il eût rempli son office habituel dans une boucherie ; et l'évêque tomba sans laisser échapper un gémissement. »

*
* *

Le réquisitoire d'Elciis est plus général : il étend ses invectives à toutes les fautes, à tous les crimes des empereurs, des papes, des prêtres, des moines, à toutes les scélératesses des rois, des barons et des courtisans.

Matière extensible à l'infini : le poète pouvait y incorporer toute l'histoire médiévale. Aussi bien les développements débordèrent-ils souvent le cadre qu'il se proposait de remplir. Les uns naquirent des autres par une sorte de diffusion spontanée : certains se rencontrèrent sous la plume du poète semblables à d'autres thèmes antérieurement achevés sans destination, et agglomérèrent par contagion ces essais sporadiques. La difficulté était de donner une organisation à des

idées qui, voisines les unes des autres sont facilement transposables. Il y eut hésitation tout d'abord sur le nombre des paragraphes à créer, sept ? six ? quatre[1] ? et sur leur disposition : plusieurs pages du manuscrit ont été tour à tour pourvues du titre général et classés en tête : *Gens d'église* a d'abord précédé *Gens de guerre*, ainsi qu'en témoigne cette page de brouillon du manuscrit :

Voilà les clercs ! — Que sont les soldats, s'il vous plaît ?
Des griffes d'épervier et des cœurs de poulet.
Je vous l'ai déjà dit. — Tant mieux, je le répète,
Vous avez fait sans peine, ô sonneurs de trompette,
faibles d'épaule
Quoique *chétifs d'échine* et chétifs de cerveau,
Avec le vieil empire un empire nouveau :
L'empaillement d'un aigle est chose bien aisée,
Achille
Davus remplace Alcide et Thersite Thésée

On peut vous affronter, Rois, quoique altiers et vains.
Si je coupe l'aigle, mettre :
ô souffleurs de fanfare, ô sonneurs de trompette !
On peut vous affronter...

dans
quand ierres
par les brèches que fit le glaive, nous plongeons
nos yeux dans la noirceur lugubre des donjons[2].

La coupure définitive sépara quatre parties mais les deux premières portèrent un double titre : *Gens de guerre* et *Gens d'église, Rois et Peuples*.

*
* *

Le premier jour. *Gens de guerre.* Dans un fragment, classé dans ms. 40 parmi les essais destinés aux *Quatre Jours d'Elciis*, on lit cette comparaison entre les guerriers d'autrefois et ceux du temps présent :

... la mode est venue entre les capitaines
d'être moins brave avec des mines plus hautaines
et l'on joue aujourd'hui cet héroïque jeu
de s'insulter beaucoup et de s'attaquer peu,
hardiment
d'aiguiser savamment la pointe d'une lettre,
et puis de s'habiller de velours et de mettre

1. *Sept* p. 14 et 53, fragment 369 du ms. 40 ; *Six* p. 48 ; *Quatre* p. 14 et 52.
2. Ms. 40, p. 32. Une partie du développement collé sur pains à cacheter a été enlevée et transportée.

tout le beau de la guerre en plumets fanfarons,
et toute la fierté dans le bruit des clairons.
Nous autres, nous savions que mourir c'est se taire ;
notre bataille était une mêlée austère ;
nous faisions rarement des dépenses d'esprit ;
tout notre style était de notre sang écrit ;
et nous nous préparions aux fêtes de la lance
par la sévérité tranquille du silence,
ou quand, poussés à bout, par hasard nous parlions
c'était avec des cris ainsi que des lions.

Il n'y a vraiment aucune raison de se refuser à croire que ces vers aient réellement été composés en vue d'*Elciis*.

Mais ils ne seraient pas déplacés dans la bouche de don Ruy Gomez qui disait déjà, comparant les anciens et les jeunes :

C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier que vous votre velours.

(*Hernani*, Acte I, Scène 3.)

Ils ne messiéraient nullement dits par un Magnus ou un Frédéric Barberousse ; ils trouveraient leur place naturelle dans le *Jour des Rois*, dans *Masferrer*, dans la *Confiance du Marquis Fabrice*, dans *Welf*, *Castellan d'Osbor*.

La vérité, c'est que, chez V. Hugo, cette comparaison est un thème rebattu dans le théâtre et dans l'épopée, L'idée s'est précisée dans le *Rhin* (1842) où V. Hugo oppose le Burgrave du moyen âge, le « *Burgrave-héros* » au Burgrave de la Renaissance, le « *Burgrave-bandit*[1] » ; elle constitue l'idée fondamentale du drame des *Burgraves* (1843) ; elle est reprise à satiété dans *La Légende des Siècles*.

Peut-être l'expression a-t-elle, dans *Elciis*, qui est de 1857, plus de fraîcheur, plus d'abondance et plus de variété qu'ailleurs, mais il faut bien avouer aussi qu'elle a moins de vigueur et de resserrement, et de ce point de vue, les nécessités du drame dans les *Burgraves* avaient heureusement servi le poète.

* * *

Le premier jour. *Gens d'Église*. Si, de proche en proche, les idées générales de *Gens de guerre* remontent jusqu'à *Hernani*, il n'en va pas de même pour *Gens d'Église*, en 1857 ; l'anticléricalisme de V. Hugo est de date récente.

C'est seulement à partir de 1850 que V. Hugo a pris nettement

1. *Le Rhin*, Lettre XIV.

position contre le clergé. Une des premières manifestations de sa nouvelle attitude fut son éloquente et vigoureuse riposte à l'évêque de Langres au sujet de la loi Falloux. Dans cette riposte, il fit l'histoire de l'intolérance du clergé hostile au progrès : il dénonça « l'invasion de la France par le parti clérical, la nuit faite dans les esprits par l'ombre des soutanes, et le génie maté par les bedeaux ».

En 1853, dans le poème *La Vision de Dante*[1] le thème est différent; ce n'est plus l'obscurantisme des prêtres qu'il flétrit, c'est au chef de l'Église qu'il s'attaque, au pape Mastaï : il le rend responsable de toutes les horreurs de la guerre et de tout le sang répandu en Italie : « Frères, rappelez-vous, répète-t-il en 1856, ce qu'il y a de taches sur les mains pontificales et royales. »

Nous retrouvons ces reproches dans *Elciis* et en particulier le second quand le poète évoque :

> Ces pillages où Rome a plusieurs portions,
> Ces envahissements et ces extorsions
> D'héritages qu'on vient d'un coup de hache fendre,
> Ces fouilles de corbeaux dans le ventre des morts...

Ce qu'a particulièrement recherché V. Hugo dans *Elciis*, ce sont les griefs qui pouvaient être faits à la fois à l'Italie du moyen âge et à la papauté du XIX^e^ siècle ; à partir de 1872, il a mené ouvertement et en son nom personnel campagne contre Rome et il a reproché directement à l'Église de son temps son esprit retardataire, son besoin d'oppression et sa soif de sang et d'or[2] : mais antérieurement il lui a plu de placer ses réquisitoires dans le cadre du moyen âge.

Or de tous les abus communs à l'Église du moyen âge et à celle du XIX^e^ siècle, la simonie paraît bien avoir été le plus criant : impôts perçus dans les États du pape : offrandes bénévoles ou obligées dont s'alimentait la caisse romaine, taxes autour de tous les sacrements drainées d'un bout à l'autre de la catholicité ; il lui a paru que le tableau des désordres de l'Italie contemporaine et médiévale qu'il se proposait de tracer dans *Ratbert* d'abord, puis dans *Elciis* ne pouvait être complet sans l'évocation des hontes simoniaques.

Amalgamant des souvenirs de Voltaire, des historiens de la papauté et de la Révolution, V. Hugo, dans les reproches du vieux Pisan, fait retentir contre le mercantilisme du clergé, un réquisitoire passionné, auquel ne manquent point les arguments précis.

---

1. La *Vision de Dante* a été écrite au moment où le pape venait d'excommunier les auteurs de la loi contre les revenus abusifs du clergé.

2. Cf. dans *La Légende des Siècles* de 1877 les notices des poèmes : *Dénoncé à celui qui chassa les vendeurs du Temple, les Deux Mendiants*, et le poème de *Religions et Religion*.

*
* *

Le deuxième jour. *Rois et peuples.* Le poète s'est proposé tout d'abord de retracer les crimes, des grandes familles italiennes, et dans l'ensemble, cette liste de crimes cousus au hasard à une liste de personnages tirée de Moreri, est loin d'être exempte de couleur locale ; il y a là des noms italiens connus et retentissants, et sur le fond de toile de tous ces vols, de tous ces meurtres et de tous ces empoisonnements passent des « gondoles » et des « bateaux dorés » : on entend retentir des tambours et des hautbois ; un coup de poignard se donne dans un bal ; une vision dantesque surgit :

> Spinetta se fait peindre ayant, dans une fresque,
> Un crâne entre les dents comme un singe une noix ;

et rarement poète a donné, avec si peu de détails vraiment historiques, une si forte impression d'histoire vécue.

Tous ces crimes appellent une vengeance, et c'est encore à la fin de *Rois et peuples*, aussi bien qu'au début des *Catastrophes*, Moreri qui fournit à V. Hugo de curieux détails sur les régicides, libérateurs de leur patrie.

*
* *

Le troisième jour. *Les Catastrophes. Les Catastrophes* présentent un tableau de l'Europe au moyen âge.

Le goût de Victor Hugo pour les tableaux de l'Europe s'est manifesté à maintes reprises.

Au théâtre, dans le roman, à la tribune, il en a mis partout.

Le monologue de don Carlos, l'apostrophe de Ruy Blas, les lamentations de Frédéric Barberousse, la conclusion du *Rhin*, le *Discours sur l'expédition de Rome* sont des tableaux de l'Europe.

Le plus curieux de tous est sans contredit, celui que trace *Mazarin* dans *Les Deux Jumeaux :*

« Dès que Chandenier a disparu, le cardinal prend une petite clef à sa ceinture, et ouvre le portefeuille, dont le couvercle garni d'une glace intérieure fait miroir en se renversant... Dans un coin est une écritoire, dans l'autre un pot de rouge... une carte sort à demi du portefeuille. Le cardinal la déroule, l'examine quelques instants : c'est une carte d'Europe. »

Et, devant sa carte d'Europe, Mazarin commence un monologue d'une centaine de vers, où il étudie la situation des grandes puissances européennes.

Victor Hugo, vraisemblablement, n'a pas dû faire autrement que

le cardinal. La lecture de Moreri et quelques souvenirs de Pfeffel lui ont fourni, çà et là, quelques menus détails sur l'état des frontières italiennes et le recul des limites du Saint-Empire romain vers l'intérieur :

> Vous n'avez plus le Var, vous n'avez plus l'Escaut.

A ces données géographiques bien imprécises, puisqu'aucune date n'en détermine l'époque, il a cousu des bribes éparses de souvenirs anciens ou de lectures récentes.

Pfeffel lui avait appris que Frédéric Barberousse donna licence au duc Welf, d'occuper à la fois le marquisat de Toscane, le duché de Spolète et la marche d'Ancône[1], parce que ces fiefs italiens paraissaient avoir vaqué au profit du domaine royal :

> Au duc Welf qui, lassé de ne voir ni vaillant,
> Ni prince devant lui, vous regarde en baîllant,
> Quel bras opposez-vous ?

A Moreri, il dut des indications sur les Sarrazins du Fraxinet, sur Abraham, empereur des Maures d'Afrique, et sur l'occupation de la marche de Final par les Espagnols. La documentation reste très inférieure à celle des grands monologues de son théâtre.

Aussi bien le poème a-t-il une destination toute spéciale : il n'est ici qu'occasionnellement un tableau du moyen âge.

*
* *

Le quatrième jour. *Dieu.* Le Quatrième Jour est précisément écrit pour éclairer, par des allusions non douteuses, la destination de tout le poème. Il en est la très claire affabulation :

> Spectacle ténébreux qu'un peuple décroissant !
> Même quand tous sont là, l'on sent quelqu'un d'absent ;
> C'est l'âme, c'est l'esprit sacré, c'est la patrie...
> Que ce soit l'Italie ajoute à ma douleur.

Ces vers sont-ils autre chose que le commentaire de la fameuse affirmation qui valut à Lamartine un duel avec Pepe : « L'Italie est la terre des morts » ?

Qui ne songerait au général Duranda, quémandant auprès de Pie IX la bénédiction de ses drapeaux, prenant au Vatican son mot d'ordre et suspendant ses marches au gré des hésitations papales, et, en même temps qu'à Duranda, aux généraux autrichiens devenus les

1. Pfeffel, *op. cit.*, I, 326.

bourreaux exécuteurs du Saint-Siège apeuré, en lisant ce développement :

> La chose est surprenante et triste que des traîtres,
> Des coquins, généraux de moines et de reîtres,
> Puissent rapetisser lentement dans leur main
> Un peuple, quand ce peuple est le peuple romain ?

Enfin, au terme de la prophétique évocation de l'Italie moderne secouant son joug et poussant jusqu'au ciel le cri « Liberté ! » qui ne reconnaîtrait la réfutation du mot de Metternich, « L'Italie n'est qu'une expression géographique » dans cette protestation :

> Tous les peuples sont vrais même les plus niés ?

Non seulement la source du *Quatrième Jour* est tout entière dans la pitié du poète pour l'Italie contemporaine,

> Et toute l'Italie en mon âme descend

mais la place finale de ce développement indique bien la volonté qu'a le poète d'éclairer le lecteur sur son véritable dessein.

***

Les Quatre Jours d'Elciis ne sont dans leur ensemble qu'une généralisation symbolique de toutes les souffrances à travers les âges de l'Italie éprise de liberté et longuement opprimée par des tyrans divers.

Et c'est cette destination bien plus nettement accusée dans la pièce d'*Elciis* que dans les trois autres *Romances de Ratbert* qui a incité V. Hugo à l'éliminer en 1859 du recueil des *Petites Épopées*. Devenue trop voisine de l'inspiration lyrique des *Châtiments*, cette romance où prédominaient le lyrisme et l'allégorie, eût paru détonner au milieu du récit épique des cruautés de Ratbert ; ce récit, sans doute, n'avait point exclu, dans le détail, de nombreuses allusions à la situation présente ; mais il conservait un fond d'action historique et une allure vraiment épique ; les lamentations d'Elciis convenaient mieux à *La Légende* de 1883, où le poète a souvent plaidé et philosophé pour son propre compte.

Les Quatre Jours d'Elciis nous éclairent une fois de plus sur la méthode de composition de V. Hugo. En considérant le manuscrit d'*Elciis* l'on ne peut s'empêcher de songer à ces singuliers travaux de menuiserie qu'exécutait le poète à Hauteville-House, à ces meubles ingénieux et non dépourvus en apparence d'unité de style, qu'il

construisait avec des pièces hétérogènes achetées au jour le jour chez les brocanteurs de Guernesey ; nul ne savait mieux que lui imaginer un dessin d'ensemble qui lui permît d'unir, sans heurts, les éléments les plus disparates : il semblait, une fois l'œuvre achevée, que chaque fragment eût retrouvé sa destination primitive et logique. En présence du manuscrit d'Elciis, de ces carrés de papier d'écriture différente, de ces pages dissemblables, de ces développements biffés ici et repris là, de ces raccords essayés et ajustés, on a vraiment la tentation d'être dans l'atelier du maître-constructeur. Le plan, le dessin général du poème d'*Elciis* était d'autant plus difficile à fixer que toutes les récriminations du vieux Pisan sur les rois et le clergé, issues d'une même inspiration, mais reprises à des époques différentes, risquaient à chaque instant de faire double emploi et d'introduire des développements semblables dans des paragraphes différents. On peut constater que V. Hugo a su éluder, à peu de choses près, cet écueil : peut être y a-t-il quelque analogie entre les méfaits des *Gens de guerre* et les spoliations exécutées par les reîtres à la solde des *Gens d'Église* ; mais c'est là le seul flottement de la composition, pour le reste elle est nette, solide et arrêtée. Le poète a dominé son sujet, et, à son appel, toutes les idées sont venues s'encastrer et se souder à la place qui leur convenait dans les sept groupes de développement fixés par lui.

La puissance ordonnatrice de l'imagination de V. Hugo apparaît peut-être plus grande encore dans *Elciis* que dans les poèmes écrits et fondus d'un seul jet.

BROUILLONS D'ELCIIS[1]

I

Le pape, — qu'il aille demander
Une fuite rapide aux galères de Gênes.

Fiers, hommes de parole, ils ne s'embrouillaient point
moine
Aux finesses du clerc au sordide pourpoint
Qui crache du latin et fait des hexamètres,
Étant des gens de guerre et non des gens de lettres.

Il revint en chemise à Ferrare
Après avoir été volé dans le chemin.

et vous n'avez plus là
Belisaire pour faire échec à Totila.

Écrit dans les blancs de la liste de noms, donnée au tome II, p. 479-481.

II

Quant à ce qu'on a dit du temps ancien, peut-on
Le juger quand on n'a pas de poil au menton ?

perfide insolence.
La bouche insulte et ment ; et c'est pourquoi, roi d'Arle,
je n'aime point parler et je hais qu'on me parle.

Sire, tout ce qu'on fait de choses violentes
et lâches dans le monde abject de toutes parts
félonie
toute la trahison et tout l'outrage épars

Sur cette terre en deuil que l'ombre a pour domaine
rattache dans la triste et sombre bouche humaine
le crachat de Caïphe au baiser de Judas
... soldats

Ms. 40, fr. 274. *Sur le papier, filigrané W. C. B. et C°, London 1850, qui a servi pour le second état du manuscrit d'Elciis.*

---

1. Voir aussi les brouillons cités plus haut dans la Notice, p. 62-63.

L. des S.
... et je m'arrête, Sire.
Et j'ai dit à peu près ce que je voulais dire.
ayant

---

paysan
...orge et blé, car le vieux sol pisan
est trop sec pour l'avoine et trop chaud pour le seigle

Ms. 40, fr. 275, *au verso d'une feuille de papier à lettre portant l'adresse : Au grand poète, Monsieur le Vicomte Victor Hago, ancien Pair de France. Extrême urgence.*

...

Je sais qu'on parle ici devant des princes, Sire ;
cet honneur m'est venu sans que je le désire,
et, même vous présent, c'est ma manière à moi,
Sire, de parler plus à l'homme et moins au roi.

Ms. 40, fr. 276, *Sur carré de papier portant au verso : Cours familier de Littérature par M. de Lamartine.*

LES QUATRE JOURS D'ELCIIS

Vérone se souvient d'un vieillard qui parla
Pendant quatre jours, grave et seul, dans la Scala,
A l'empereur Othon qui fut un prince oblique;
Othon tenait sa cour dans la place publique,
Ayant sur les degrés du trône douze rois.
Empereur d'Allemagne et roi d'Arle, Othon trois

Titre. Les *Sept* jours d'Elciis
1-4. Florence se souvient d'*un homme* qui parla
durant
Sept jours de suite au sombre héritier d'Attila,
L'empereur Othon *trois*, qui fut un *homme* oblique
Et qui tenait sa cour...
5. Ayant *aux quatre coins* du trône *quatre* rois.

Les Sept jours d'Elciis. Cf. Notice, p. 00.

2. *La Scala.* La famille Della Scala régna pendant cent vingt ans à Vérone : ils embellirent la ville et y construisirent des palais. Cf. Moreri, art. Escale, Veronne et Malespine. Mais le Palazzo Pretorio qu'on doit à Martin de la Scala ne fut construit qu'en 1272 ; la famille Della Scala n'apparaît en Italie qu'à partir du XI^e^ siècle et le premier Della Scala cité par les Encyclopédies italiennes vécut après 1035.

3. Othon III, empereur d'Allemagne (980-1002) et roi d'Italie. C'est à Vérone que fut élu l'empereur Othon III. Sur les anachronismes amenés par le choix d'Othon III, cf. Notice, p. 79.

6. Il n'est pas vraisemblable qu'Othon III, mort en 1002 ait jamais été roi d'Arles. Le roi d'Arles est une personnalité distincte de celle de l'empereur ; nous le voyons prendre la parole aux côtés d'Othon dans *Welf, Castellan d'Osbor.* Moreri, il est vrai, raconte que certains empereurs « se disoient roys d'Arles » bien qu'Arles fût « une république » ; mais il ne nomme point Othon parmi ces empereurs : art. Bourgogne. Cette prétention des empereurs, qui d'ail-

Étant malade avait fait allumer un cierge
Et fait vœu, s'il était guéri, grâce à la Vierge,
D'entendre et d'écouter, lui césar tout-puissant,
Tout ce que lui dirait n'importe quel passant,
Devant les douze rois et la garde romaine,
Cet homme parlât-il pendant une semaine.

Donc un passant fut pris rentrant dans sa maison.
On était aux beaux jours de la tiède saison ;
Le passant fut conduit devant le trône ; un prêtre
Lui fit savoir le vœu du roi d'Arle, et le maître
Lui dit : Aboie aussi longtemps que tu voudras.

Alors, comme autrefois devant Saül Esdras,
Pierre devant Néron et Job devant l'Abîme,
L'homme parla.

Le trône était sombre et sublime ;

9. ... lui, *maître* tout puissant
11. Devant les *quatre* rois
20. ... Le trône était *haut* et sublime

leurs ne devint jamais une réalité, ne peut pas remonter plus haut que 1032, date de la mort de Rodolphe III le Fainéant, roi d'Arles.

18-19. Cf. dans *Ratbert* :

> Vu que, devant le Christ, Thomas Didyme a pu
> Parler insolemment sans être interrompu.

Le choix de Thomas Didyme s'expliquait dans une certaine mesure : l'évangile selon S[t] Jean rapporte tout au moins que Thomas Didyme, pendant la Cène, répondit assez violemment à Jésus-Christ. Mais ici la fantaisie est évidente : comment imaginer qu'Esdras qui vint à Jérusalem en 456, six cents ans après la mort de Saül (1056) ait pu parler devant ce dernier ? D'autre part, s'il est vrai que Pierre vint et mourut à Rome au temps de Néron, il n'est nullement prouvé qu'il prit la parole devant lui. En revanche *Et Job devant l'Abîme* n'est pas sans rapport avec le décor dont la Bible suggère la vision : on y aperçoit Satan apparu devant la face de l'Éternel, II, 2-7, et Dieu répondant à Job au milieu de la tempête, XL, 1.

Cent archers l'entouraient, pas un ne remuait ;
Et les rois semblaient sourds et l'empereur muet.
On voyait devant eux une table servie
Avec tout ce qui peut satisfaire l'envie
Des heureux, des puissants, de ceux qui sont en haut,
Viandes et vins, fruits, fleurs, et dans l'ombre un billot.

L'homme était un vieillard très grand, à tête nue,
Tranquille ; on l'emmenait chez lui, la nuit venue,
Puis on le ramenait le matin ; il était
Comme celui qui parle au tigre qui se tait ;
Il fit boire à César son vœu jusqu'à la lie ;
Et sa sagesse fut semblable à la folie.

Il parla quatre jours, toute la cour songea,
Et, quand il eut fini, l'empereur dit : Déjà !

---

21. *Les gardes* l'entouraient,
33. Il parla *sept longs* jours

---

21. Décor analogue dans *Ratbert*, v. 53-55.

24-26. *Et dans l'ombre un billot ;* il y a de même dans *Ratbert* « une table servie » et un instrument de supplice :

> On voit devant Ratbert trois haches destinées,
> La première au quartier de bœuf rouge et fumant
> Qu'un grand brasier joyeux cuit à son flamboiement ;
> La deuxième au tonneau de vin que, sur la table,
> A placé l'échanson aidé du connétable,
> La troisième à celui dont l'avis déplaira. »
>
> *Les Conseillers probes et libres*, v. 126-131.

I

Le premier jour

GENS DE GUERRE ET GENS D'ÉGLISE

Je suis triste. Pourquoi ? Princes, que vous importe !
Vous êtes joyeux, vous. Je refermais ma porte,
J'allais mettre la barre et tirer les verrous,
Pourquoi m'appelez-vous et que me voulez-vous ?
Pourquoi me pousser hors de l'ombre volontaire ?
Pourquoi faire parler celui qui veut se taire ?
Roi d'Arles, tant qu'il reste au vieillard une dent,
Lui faire ouvrir la bouche est toujours imprudent.
On n'est pas sûr qu'il soit de l'avis qu'on désire.
Vous avez un conseil de jeunes hommes, sire,
Fort galants, fort jolis, fort blonds, convenez-en ;
Pourquoi m'y faire entrer, moi le vieux paysan
Que la rude fierté des vieilles mœurs pénètre ?
Et depuis quand a-t-on l'habitude de mettre

Titre. La tristesse d'Elcuis

47. Que *de la tête au pied la rudesse* pénètre.

48-50. Et depuis quand *est-on dans la mode* de mettre
Aux simarres de soie une pièce de cuir ?
Soit. Je parle, ayant peu l'habitude de fuir.

---

45. De même les seigneurs qui entourent *Ratbert* sont

Tous jeunes, beaux, heureux, pleins de joie...

Ibid, v. 49.

Une pièce de cuir aux pourpoints de velours ?
Pour marcher devant vous, rois, mes pas sont bien lourds.

Si vous ne savez pas de quel nom je me nomme,
Je m'appelle Elciis, et je suis gentilhomme
De la ville de Pise, âpre et sévère endroit.
Je n'ai point à Pavie étudié le droit,
Et je n'ai pas l'esprit d'un docteur de Sorbonne.

51. C'est ici qu'a été fait sur le manuscrit le raccord avec les 34 vers précédents écrits à Paris. La page porte encore en tête

Petites Épopées
Les reproches du vieux pisan

et contient ces essais, utilisés plus haut en majeure partie :

lui
a) Roi, tant que dans la bouche il reste une dent,
Faire parler un vieux est toujours imprudent.
Je sais qu'on est ici
Je parle, je le sais, devant des princes, sire.
Cet honneur m'est venu sans que je le désire;
façon
Et, même vous présent, c'est ma manière à moi,
Sire, de parler plus à l'homme et moins au roi.

b) Pourquoi me parler hors de l'ombre volontaire
Puisque vous avez vu { qu'il me plaît de / que je comptais me taire / que j'aimais mieux }
Roi d'Arles, tant qu'il reste au vieillard une dent
Lui faire ouvrir la bouche est toujours imprudent.

49. Images et antithèses analogues dans les *Burgraves*, 1re partie, début de la scène VI, et dans *Hernani* :

et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier que vous votre velours.
Acte Ier, Scène 2.

52. *Elciis*. Le nom d'*Elciis*, comme celui d'*Eviruduus* paraît être forgé par V. Hugo. Un comte d'*Elci*, florentin, eut une certaine notoriété au début du XIXe siècle.

54-55. L'Université de Pavie existait bien en effet sous le règne d'Othon III (980-1002) : « L'Université y fut fondée, dit Moreri, par Charlemagne, l'an 791. » Art. Pavie. Mais pour l'Université de Paris, on sait que l'appellation de Sorbonne est postérieure à l'an 1292. Cf. *Aymerillot*, vers 193.

Donc, sire, si la guerre est en soi chose bonne,
Je n'en sais rien ; mais, bonne ou mauvaise, je dis
Qu'il faut la faire en gens sincères et hardis,
Et que l'honnêteté publique est en détresse,
Princes, de voir qu'on fait une guerre traîtresse,
Une guerre humble, habile aux besognes de nuit,
Achetant des félons et des lâches sans bruit,
Faisant moins résonner l'estoc que la cymbale,
Ayant des espions, des colporteurs de balle,
Des moines mendiants et des juifs pour appuis,
Et l'empoisonnement des sources et des puits.

Les hommes de mon temps faisaient la guerre franche.
Tout l'arbre tressaillait quand ils cassaient la branche,
Et, quand ils coupaient l'arbre avec leur couperet,
C'était au tremblement de toute la forêt ;
Car ces hommes étaient des bûcherons sublimes.
Les survivants, et ceux que nous ensevelîmes,
Sont dans le souvenir des peuples à jamais.
Les hommes de mon temps hantaient les hauts sommets ;

---

60. Prince, de voir...
61. ... Une guerre humble, *encline* aux besognes de nuit,
74. Suivi d'abord de ces cinq vers :

Ces gens-là regardaient en face la tempête ;
Jusque dans le sépulcre, ils avançaient leur tête
Sans trop d'étonnement et sans trop de souci ;
L'épée alors était d'acier et l'homme aussi.
La tour qui les voyait passer était malade ;

---

66. Cf. dans *Les Burgraves :*

Vos pères toujours fiers, jamais diminués
Faisaient la grande guerre...
II, 6.

68-71. *Bûcherons sublimes :* l'image ici développée était en germe dans *Le Mariage de Roland* où les deux héros apparaissent au poète comme

D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.

Ils allaient droit au mur et donnaient l'escalade ;
Ils méprisaient la nuit, le piége, l'embuscade ;
Quand on leur demandait : Quel compagnon hardi
Emmenez-vous en guerre ? ils disaient : Plein midi.
C'étaient, sous l'humble serge ou l'hermine royale,
Les bons et grands enfants de la guerre loyale.
Ils n'étaient pas de ceux qui s'endorment longtemps ;
Hors du danger auguste ils étaient mécontents ;
Ils ne quittaient l'épieu que pour prendre la hache ;
Car l'immobilité ne sied point au panache,
Ni la rouille à l'éclair du glaive, et le repos
N'est pas fait pour les plis orageux des drapeaux.
Quand ils s'en revenaient des combats, leurs armures
Étaient rouges ainsi que des grenades mûres,
Et leurs femmes trouvaient le soir sous leur pourpoint
De larges trous saignants dont ils ne parlaient point.
De tout bien mal acquis ils disaient : qu'on le rende !
Ils ne trouvaient jamais de distance assez grande

---

75. Suivi d'abord de ces vers :

l'endroit
Choisir l'heure et le lieu leur semblait puéril ;
Calmes, ils se jetaient au plus noir du péril
Avec la joie altière et l'air des grandes races.
Et leur poitrine avait le dédain des cuirasses,
Et quand on leur disait : Quel compagnon hardi

82. Hors *de la grande guerre...*
85. Ni la *nuit* à l'éclair du glaive, ,
86-90. Addition marginale.
87. Quand ils s'en revenaient des *guerres*
90. De larges trous *sanglants*
92. Ils *n'estimaient* jamais

---

78. *Plein midi :* De même les Burgraves combattent « au grand jour » :

... ces capitaines
Défiaient l'empereur au grand jour dans les plaines
Puis attendaient debout, dans l'ombre, un contre vingt,
Que le soleil parût et que l'empereur vînt.

Entre eux et le mensonge abject, ni de cloison
Assez épaisse entre eux, sire, et la trahison;
Ils parlaient haut, étant des fils des grandes races;
Leurs poitrines avaient le dédain des cuirasses;
Leur galop rendait fous les libres étriers.
Il n'était pas besoin d'envoyer des fourriers
Pour leur dire : Il convient de se mettre en campagne.
Un noir se tord moins vite autour des reins son pagne
Qu'ils ne bouclaient l'estoc à leur robuste dos.
Ils donnaient peu de temps aux paters, aux credos,
Priant Dieu bonnement, comme fait le vulgaire;
Droits, hommes de parole, ils ne s'embrouillaient guère
Aux finesses du clerc qui ment au nom des cieux,
Et dédaignaient l'argot du moine chassieux
Qui crache du latin et fait des hexamètres,
Étant des gens de guerre et non des gens de lettres.
C'est avec la gaîté du rire puéril
Qu'ils se précipitaient au plus noir du péril;
Il sortait de leur casque un souffle d'épopée;
Quand on disait : l'épée est d'acier, leur épée,

---

95. *Ils étaient gais,...*
97-108. Addition marginale.
97. *Ils étaient d'humeur fière, ardents, aventuriers,*
99. Pour leur dire : *Il est temps...*
103. a) *Et menaient vivement les besognes de guerre;*
b) *Et priaient Dieu tout droit, comme fait le vulgaire;*
104. *Fiers,* hommes de parole,
105. ... du clerc qui *parle...*
106. ... du moine *captieux*
108. ... des gens d'*épée* et non...
111. *Chacun de ses vaillants étaient une épopée;*

---

96. De même ces vieux Burgraves qui

> ... si haute que fut la tour et la montagne
> N'avaient besoin pour prendre un château rude et fort
> Que d'une échelle en bois.
>
> *Burgraves,* II, 6.

Fière et toujours au vent, répondait : l'homme aussi.
Au chaume misérable ils accordaient merci.
Ces vaillants devenaient doucement barbes grises,
Ayant pour toute joie, après les villes prises
Et les rois rétablis et tous leurs fiers travaux,
De regarder manger l'avoine à leurs chevaux.
Oh ! je les ai connus ! dès que les couleuvrines,
Dogues des tours, frônçaient leurs sinistres narines,
Dès que l'altier clairon sonnait, ils étaient prêts.
Ils étaient curieux d'aller tout voir de près ;
Jusque dans le sépulcre ils avançaient la tête ;
Et ces hommes, joyeux surtout dans la tempête,
Sans trop d'étonnement et sans trop de souci
Auraient suivi la mort leur criant : par ici !

Qu'est-ce que vous voulez maintenant qu'on vous dise ?
Ce temps-ci me répugne et sent la bâtardise.
Quand venaient les hiboux, jadis l'aigle émigrait ;
Je m'en vais comme lui. Barons, c'est à regret
Qu'on voit se refléter jusque dans vos repaires
Ce grand rayonnement des anciens et des pères
Au-dessus de votre ombre au fond des cieux épars.
Vous vous croyez lions, tigres et léopards ;
Les lions tels que vous sont pris aux souricières.

113. *Haute* et toujours...
115-122. Addition marginale.
124. Et ces hommes, *dont l'âme à toute heure était prête,*
130. ... [Princes], c'est à regret
135. Les lions *comme* vous

118. C'est l'attitude du Cid dans *Bivar*, v. 11, et dans *Le Cid Exilé* où Babieça

> Regardait son seigneur d'un regard presque humain,
> Et le bon Cid, prenant dans l'auge un peu d'avoine,
> La lui faisait manger dans le creux de la main.
>
> (v. 360-362.).

Les marmots nus qu'on porte ou qu'on mène aux lisières
Seraient dans le danger moins bégayants que vous.
Vous avez dans vos cœurs implacables et mous
Le dédain des vieux temps que vous osez proscrire ;
Vous nous faites frémir et nous vous faisons rire.
Vous avez l'œil obscur, l'âme plus louche encor
Vous faites chevaliers avec des chaînes d'or
Des trahisseurs ou bien des pages de Sodomes,
Des gueux, des affranchis, de ces espèces d'hommes
Qu'on vend publiquement dans la rue à l'encan.
Où je vois le collier, je cherche le carcan.
Princes, mon cœur se serre en vous voyant, car j'aime
Le soleil sans brouillard, l'homme sans stratagème.
Vous avez l'appétit large, le front étroit,
Le mépris de tout frein, la haine de tout droit,
Et pour sceptre un couteau de boucher. Quelle histoire !
Quels jours ! Les gros butins se citent comme gloire.

---

137. Les *petits enfants nus qu'on soutient* aux lisières
songer
140. Vous nous faites *rougir* et...
141-170. Addition marginale remplaçant ces deux vers rejetés plus loin :

Vos plus rares exploits et vos plus triomphants
Sont des femmes qu'on force et des meurtres d'enfants.

141. ... l'âme plus *sombre* encor,
142. ... avec des *colliers* d'or
149. ... le *cœur* étroit,

146. *Collier, carcan* : cette association d'idées a plu à V. Hugo : on la retrouve dans *Le Régiment du baron Madruce* (1859), dans un *Discours* du 22 novembre 1868, *Actes et Paroles, Pendant l'Exil,* et dans *La Vision d'où est sorti ce livre* (1859) :

Des Tibères divins, constellés, grands superbes
Étalant à Caprée, au forum, dans les camps
Des colliers que Tacite arrangeait en carcans.

Antérieurement aux *Quatre Jours d'Elciis* on rencontrait déjà, dans *Tout le Passé et tout l'Avenir* (1854), une image analogue :

Et l'on verra, changeant l'esclavage en couronne,
Des fleurons sortir du carcan.

Vous régnez en tuant sans jamais dire : assez !
O pillards, si souvent de meurtre éclaboussés
Que la rouille vous vient plus haut que la jambière !
Toujours ivres ; buveurs de vin, buveurs de bière,
Buveurs de sang ; couards en même temps ; vivant
Dans on ne sait quel luxe abject, lâche, énervant ;
Car la férocité, que la volupté mine,
Devient facilement chair molle et s'efféminе ;
Aujourd'hui tout déchoit dans notre fier métier ;
Pour faire une cuirasse on prend un bijoutier,
De sorte que l'armure a peur d'être battue.
C'est ordinairement par derrière qu'on tue.
Vos plus fameux exploits et vos plus triomphants
Sont des dépouillements de femmes et d'enfants,
Des introductions dans les pays par fraude,
Les brusques coups de dent de la fouine qui rôde,
D'attaquer ceux qu'on a d'abord bien endormis,
D'arriver ennemis sous des masques d'amis ;

---

158. Dans on ne sait quel luxe abject, *louche*, énervant ;
163. *Si bien que cette* armure...
châteaux
167. Des introductions dans les *places* par fraude.
lâchement
169. D'attaquer ceux qu'on a *par adresse* endormis,

---

163. Reprise du jeu de mot de l'*Aide à Majorien* :

Nous n'avons de battu que le fer de nos casques.

164. Vous épiez le soir, près des routes peu sûres,
Le pas d'un voyageur, le grelot d'un mulet...

Burgraves, II, 6.

168. Autre comparaison, mais issue d'une même association d'idées dans *Les Burgraves* :

Vous, comme des chacals et comme des orfraies,
Cachés dans les taillis et dans les oseraies,
Vils, muets, accroupis, un poignard à la main...

II, 6.

Faits honteux pour l'épée et pour la seigneurie,
Vils, et dont je vous veux laisser la rêverie.
Quant à moi, si j'étais l'un des rois que voilà,
Je ne porterais point légèrement cela ;
Je frémirais, à l'heure où l'ombre étend ses voiles,
D'être ainsi misérable et noir sous les étoiles.

Je ne vous cache pas que je suis attristé.
Tout pâlit, tout déchoit ! et, même la beauté,
Dernier malheur ! s'en va. Toute la grâce humaine
C'est la langue toscane et la bouche romaine ;
Et l'on parle aujourd'hui je ne sais quel jargon.

Roi, qui cherche un lézard peut trouver un dragon ;
Vous vouliez un flatteur de plus qui vous caresse
Et rie, et tout à coup la vérité se dresse.

Vous avez reconnu que les hommes trop prompts
Courent parfois grand risque en vengeant leurs affronts ;
Aussi vous n'avez pas de colère soudaine.

---

171. Faits honteux pour l'*état*
173. *a*) Quant à moi, si *j'avais fait ce que je dis là,*
b) si j'étais l'un des *gens* que voilà,
174. Je ne *traînerais*
Je tremblerais
175-176. *J'aurais horreur,* à l'heure où l'ombre étend ses voiles,
D'avoir ma conscience ainsi sous les étoiles.
ingrat, vil, effronté
177. *Oui, ce moment est triste à voir, en vérité,*
182. Voir pour les variantes au vers 591.

---

180. C'est le proverbe italien bien connu « *Lingua Toscana in bocca Romana* » ; il est cité deux fois dans Moreri, Art. Florence et Art. Italie.

182. *Lézard, dragon :* il y a toute une faune dans *Elciis* ; cinquante-deux fois les animaux les plus divers ont suggéré au poète des images et des comparaisons. Cf. *Les Sources du Moyen Age Européen dans La Légende des Siècles.* Paris, Paulin, 1911, p. 216.

Défié par Venise, on regarde Modène.
Vous pesez le péril, rois, quoique altiers et vains.
Vous ne guerroyez pas sans l'avis des devins ;
Un astrologue baisse ou lève vos visières.
O princes, vous allez consulter des sorcières
Sur le degré d'honneur et d'amour du devoir
Et de témérité qu'il est prudent d'avoir ;
Vous combattez de loin derrière des machines ;
Et vous frottez vos bras, vos reins et vos échines,
Moins propres, sur mon âme, aux harnais qu'aux licous,
D'huile magique à rendre invulnérable aux coups.
Je voudrais bien savoir, princes, si Charlemagne
Qui, se dressant, donnait de l'ombre à l'Allemagne,
Et si le grand Cyrus et le grand Attila
Se sont graissé leurs peaux avec cet onguent-là.

Vous avez fait sans peine, ô clients des Sibylles,
Marcheurs de nuit, tendeurs d'embûches, gens habiles,
Quoique chétifs de cœur et chétifs de cerveau,
Avec le vieil empire un empire nouveau.

Soufflelé

188. *Provoqué* par Venise...

189. *a*) Vous pesez le péril, *quoique arrogants* et vains.
b) *On peut vous affronter, rois, quoique altiers et vains,*

191. [Votre] astrologue

193-194. Sur le degré *d'audace ou d'oubli* du devoir
D'infamie ou d'honneur qu'il est prudent d'avoir.

203-208. Cf. Notice, p. 82.

204. Marcheurs de nuit, *dresseurs de pièges*, gens habiles

---

198. Le baume de Fier-à-Bras, célèbre dans les Romans de Chevalerie, a la vertu de guérir toutes les blessures et de rendre invulnérable. Fier-à-Bras, dans le roman qui porte son nom (XII^e siècle), va le conquérir auprès de l'émir d'Égypte qui le détient. On sait que Don Quichotte adresse à ce baume mainte invocation ; mais il se peut que Don Quichotte invoque le baume Fierabras, inventé par un médecin du XVI^e siècle qui s'était donné ce nom.

L'empaillement d'un aigle est chose bien aisée ;
Davus remplace Alcide et Thersite Thésée.

Rois, la fraude est vilaine et donne un profit nul ;
Mentir ou se tuer c'est le même calcul ;
Le fourbe est transparent, tout regard le pénètre ;
La trahison devient la chair même du traître ;
Il se sent sur les os un mépris corrosif ;
Dès qu'on est malhonnête on est rongé tout vif
Par son mauvais renom et par sa perfidie
Visible à tous les yeux et toujours agrandie ;
On est renard, la haine et l'effroi du troupeau ;
On a l'ombre et le mal pour robe et pour drapeau ;
Et Carthage a péri dans sa sombre tunique
De mensonge, de dol, de nuit, de foi punique.

La ciguë en vos champs croît mieux que le laurier.
Je verrais sans colère, ô rois, un serrurier
Bâtir, sans oublier de griller les fenêtres,
Entre vos probités et mon argent, mes maîtres,
Une porte solide aux verrous bien fermants.
Quant à votre parole et quant à vos serments,
Plutôt que m'assoupir sur votre signature
Et sur vos jurements par la sainte écriture,
Plutôt que me fier à vous, je me fierais
Aux jaguars, aux lynx, aux tigres des forêts,
Et j'aimerais mieux, rois, me coucher dans leur antre
Et mettre pour dormir ma tête sur leur ventre.

---

208. Davus remplace *Achille*

213. *Le mépris* sur les os...

222-232. Ces vers figurent sur un brouillon du ms. 40, f. 272, avec un début différent, en première version :

Je mettrais volontiers, connaissant vos altesses,
Rois, entre mon argent et vos délicatesses
Une porte solide aux verrous bien fermants...

Ah ! ce siècle est d'un flot d'opprobre submergé !

Autre plaie ; et fâcheuse à montrer, — le clergé.

Puisque j'expose ici la publique infortune,
Puisque j'étale aux yeux nos hontes, c'en est une
Que le prêtre ait grandi plus haut que notre droit,
Et que l'église ait pris l'allure qu'on lui voit.

De mon temps, grand, petit, riche ou gueux, vieux ou jeune,
On observait l'avent, les vigiles, le jeûne,
On priait le bon Dieu, mains jointes, fronts courbés ;
Mais on tenait la bride assez haute aux abbés.
On avait l'œil sur eux, on était économe
De baisers à leur chape, et l'on craignait peu Rome ;
Sire, ce que voyant, Rome se tenait coi.

Aujourd'hui Rome, à tout, dit : comment ? et pourquoi ?
On laisse les bedeaux sortir des sacristies ;
Qui touche aux clercs est plein de piqûres d'orties.
C'est fini, plus de paix. Ils sont partout. Veut-on
D'un évêque trop lourd raccourcir le bâton ?
Querelle. Pour blâmer les luxures d'un moine,
Pour un prieur à qui l'on ôte un peu d'avoine,
Pour troubler dans son auge un capucin trop gras,
Foudre, anathème ; on a le pape sur les bras.

---

234. Précédé d'un chiffre indiquant une division : II
Autre plaie ; et *vilaine* à montrer : le clergé
toute notre
235. ... la *commune* infortune,
238. ... l'*embonpoint* qu'on lui voit.
252. Pour un *frocard*

---

254. *Foudre, anathème, on a le pape sur les bras* : Sur l'usage abusif de l'excommunication, prononcée contre les laïques en faveur des clercs à propos de questions d'argent, Voltaire donne quelques docu-

Un seul fil remué fait sortir l'araignée.

Rome a sur tous les points la bataille gagnée.
On lui cède; on la craint.

Combattre des soldats
Oh ! tant que vous voudrez ! mais des prêtres, non pas !
La cave du lion est effrayante, et l'aire
De l'aigle a je ne sais quel aspect de colère;
On trouve là quelqu'un d'altier qui se défend;
Sire, attaquer cela, c'est beau, c'est triomphant;
Le bec est flamboyant, la gueule est colossale;
On sent que l'aquilon dont l'Afrique est vassale,
Que l'ouragan qui gronde et qui des cieux descend,
Est dans les crins de l'un encor tout frémissant,
Et qu'aux pattes de l'autre il reste de la foudre;
L'adversaire est superbe et plaît. Mais se résoudre
A mettre ses deux mains dans des fourmillements,
Poursuivre au plus épais des cloaques dormants

---

255. ... [fait venir] l'araignée
257. ... *guerroyer* des soldats
258. ... mais des [moines], non pas
262. Sire, attaquer cela, c'est *fier,*
266-267. Est *dans cette crinière* encor tout frémissant,
Et que *dans cette serre* il reste de la foudre;
268-269. *Cette guerre est terrible* et plaît. Mais se résoudre
A fouiller dans de l'ombre et des fourmillements,

---

ments dans l'article Abus du *Dictionnaire philosophique* ; mais bien plus vraisemblablement V. Hugo se souvenait ici d'un fait récent : le Parlement Subalpin, parlement piémontais, avait préparé puis voté une loi contre les revenus abusifs du clergé ; le 22 janvier 1855, dans une allocution consistoriale, le pape Pie IX promulguait l'excommunication de droit contre les *prædatores* des biens d'Église. *Acta Pie IX*, pars prima, T. II, p. 5.

270-275. *Au plus épais des cloaques dormants... la fange... Combattre un trou d'où sort une morsure.* En septembre 1850, *Châtiments,*

La bête de la bave et celle de la fange,
Avoir pour ennemi l'être plat qui se venge
De son écrasement par sa fétidité,
C'est hideux ; et j'ai honte et peur, en vérité,
D'attaquer une larve au fond d'une masure,
Et de combattre un trou d'où sort une morsure !

De là l'empiétement des moûtiers, des couvents,
Des hommes tonsurés et noirs sur les vivants,
Et le frémissement du monde qui recule.

Rome a tendu sa toile au fond du crépuscule.
La vaste lâcheté des mœurs est son trésor.
Tout à Rome aboutit. Prostituée à l'or,
Rome cote, surfait, pare, étale, brocante

274-276. *C'est triste et l'on a* honte et peur, en vérité,
De lutter dans la nuit contre une larve obscure
Et de combattre un trou d'où sort une *piqûre.*
277-278. des *ordres,* des couvents
Des clercs, des tonsurés, des noirs sur les vivants
280. *a) Tout à Rome aboutit dans l'affreux crépuscule.*
b) Rome est le nœud central { *du sombre crépuscule.* / *des fils du crépuscule.* / *de tout ce crépuscule.*
281-282. La vaste lâcheté *publique* est son trésor,
A ce point qu'aujourd'hui, prostituée à l'or,

IV, 4, le poète se servait des mêmes images à propos des journalistes défenseurs du clergé :

Après avoir versé l'affront et le mensonge,
Vous fuyez, vous courez, vous échappez aux yeux...
... Où vous cachez-vous ? dans quel affreux repaire ?
O Dieu ! l'ombre où l'on sent tous les crimes passer
S'y fait autour de vous plus noire, et la vipère
S'y glisse et vient vous y baiser.
Là, vous pouvez, dragons qui rampez sous les presses,
Vous vautrer dans la fange où vous jette vos goûts...
Sus donc ! cherchez les trous, les recoins, les cavernes.

Ombre, repaire, fange, trous : le décor est analogue : mais aux vipères et aux dragons ont été substitués ici des êtres plus petits et plus repoussants.

Son absolution que le vice fréquente ;
Le saint-père est le grand mendiant indulgent ;
Les choses en sont là qu'on a pour son argent
Plus ou moins de pitié, plus ou moins de prière,
Et que l'église en est la sinistre usurière.
Rome a dessous l'ordure, et la pourpre dessus.
Pour être petit, pauvre, humble, comme Jésus
Le commandait à Jacque, à Simon, à Didyme,
Le pape a le décime, et l'évêque a la dîme.
Tout est occasion fiscale, jubilé,
Sabbat, la chaise offerte et le cierge brûlé,
Cloches, confession, amulettes, jurandes,

d'hosanna
287. Plus ou moins de *pardon*,
289. *La mitre a l'or dessous et les perles* dessus
295. ... *scapulaires*, jurandes

292. *Décime, dîme.* On dit ordinairement en ce sens *la* décime ; la décime était à l'origine perçue par le roi : « Les dixmes se prennent par les Ecclesiastiques sur les fruits de la terre, dit Durand de Maillanne, et les décimes au contraire se prennent par le roi sur les Ecclésiastiques. » *Dictionnaire de Droit Canonique*, Lyon, 1770. Mais il y eut des compromissions ; entre les papes qui s'étaient réservés d'autoriser les décimes et les princes dont l'assistance était nécessaire pour les lever, il se fit une échange de complaisances réciproques pour en partager le bénéfice, et des *décimes papales* furent perçues en France jusqu'en 1469.

293. Le *jubilé*, dans l'Église catholique, est une indulgence plénière et extraordinaire que le pape accorde, pendant une année, appelée année sainte, à ceux des fidèles qui remplissent certaines conditions : visites d'églises, confession, communion, prières : toutes occasions de quêtes et de dons volontaires : il y avait un jubilé en 1851.

294. Les juifs paient pour avoir la permission de célébrer le sabbat et les catholiques pour s'asseoir à l'église.

295. *Cloches.* Il est d'usage que les parrains et les marraines des cloches fassent des dons à l'Eglise : dans maintes cérémonies, baptême, mariage, enterrement, les fidèles payent une redevance pour la sonnerie des cloches.

Confession : Le Quatrième Concile de Latran en 1215 obligea le

La desserte du pain, la desserte des viandes,
Droit de manger du bœuf, droit de manger du porc,

---

fidèle à se confesser à son curé, à son « propre prêtre » ; et celui-ci se montra d'autant plus jaloux de cette prérogative qu'il retirait de l'administration du sacrement de pénitence le bénéfice du *denier de confession*.

Amulettes et plus bas *Scapulaires* : ces menus objets de piété étaient vendus dans les boutiques adossées à l'église ou construites sur le terrain lui appartenant : la *Taxa Cameræ* donne le montant des dispenses qu'il fallait payer pour avoir droit de tenir boutique près de l'église.

Jurandes : charge conférée à certains *Maîtres* dans les Corporations. L'Église avait sa part dans les *jurandes* ; tout d'abord le cérémonial en était religieux : c'est sur l'Évangile et aux risques de la damnation de leur âme que les gens de métier devaient jurer obéissance et fidélité au roi pour obtenir les privilèges de la jurande ; ensuite le juré devait s'acquitter de certaines redevances à l'égard du clergé : « Des auteurs graves portent à deux mille livres le prix de la réception ; et, comme le clergé ne s'oubliait pas, une partie de cette somme s'en allait au pain bénit, en cierges et en Te Deum. » Louis Blanc. *Histoire de la Révolution française*, Tome I^er^, p. 485.

296. *La desserte du pain, la desserte des viandes* est une institution charitable : pour ses pauvres l'Église, au moyen âge, demanda aux seigneurs de placer, après les repas, devant le château, les restes de leur table dans ce qu'on appelait les *cuves à desserte*.

297. Voltaire donne le taux, qui varie suivant les cas : « Bref pour manger les viandes défendues : *65 livres* ». Art. Droit Canonique du *Dictionnaire philosophique* ; « La permission de manger de la viande aux jours défendus : *12 carlins*. » *Ibid.* Art. Taxes.

298. *Tonlieux* : droits que paye celui qui transporte des marchandises soit en cours de route, soit à l'arrivée sur le marché : seuls en étaient dispensés les *missi* ecclésiastiques. Ce droit était perçu par les seigneurs ; les évêques ne le percevaient qu'autant qu'ils étaient seigneurs ; il y a même confusion plus bas en ce qui concerne les corvées, le droit du seigneur, et les impôts perçus sur les vins et les marchandises dans les ports, v. 325-327.

Mortuaire, droits perçus par l'Église dans les cérémonies funéraires.

Déport : droit que possède l'évêque de percevoir les revenus des bénéfices vacants : « A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres et les archidiacres établirent des annates sur

Exorcismes, tonlieux, mortuaire, déport,
Sermons, pâque fleurie, eau bénite, corvées,
Saint chrême, enfants perdus ou filles retrouvées,
Procès, citation devant l'official.
Partout du créancier le profil glacial.
Le fisc ne quitte pas des yeux la femme grosse ;
L'enfant paie. Êtes-vous dans une basse-fosse,
Le saint-père quémande à travers vos barreaux.
Vous plaît-il de fonder un hôpital ? Vingt gros.
Une bonne action paie un droit ; rien n'échappe ;
Un juste non payant ferait loucher le pape ;
Dix gros pour que l'abbé dise : sois bienvenu !

---

300. ... ou *brebis* retrouvées,
301-314. Addition marginale.
303. *Rome* ne quitte pas
305. *a*) *La bourse du quêteur passe par* vos barreaux
b) *Le saint-siège* quémande...
309. Ms. ... sois bien-venu !

---

les cures. Cette exaction se nomme droit de *déport* en Normandie. » *Voltaire. Dictionnaire philosophique.* Art. Annates. Voir aussi dans l'*Histoire de la Révolution parlementaire* de Buchez et Roux. Paris, Paulin, 1834, que V. Hugo possédait à Guernesey, les pages 256, 259, 262.

298. *Sermons* : il est encore d'usage aujourd'hui d'établir des entrées payantes dans la nef des églises, lorsque des prédicateurs étrangers à la paroisse y prennent la parole. *Pâque fleurie* : c'est à Pâques que se font dans les églises les offrandes volontaires des fidèles pour les Dispenses de Carême.

Corvées. Cf. la note du vers précédent au mot *Tonlieux*.

301. *Official.* L'official est le juge ecclésiastique désigné par l'évêque pour exercer en son nom la juridiction contentieuse. Les officialités qui ne furent supprimées qu'en 1790 percevaient, comme tous les tribunaux, des honoraires. Sur les exigences de l'official, cf. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*. Art. Abus et Privilèges.

303. *La femme grosse.* Cf. Taxa Cameræ, I, 3 : « Pro legitimatione *prolis suscipiendæ* specialis taxa est tur. 9, duc. 1, carl. 10. »

Pour faire devant soi porter un glaive nu,
Cent gros ; pour acheter le blé des turcs, dispense ;
Tant pour avoir le droit de penser ce qu'on pense ;
Tant pour faire le mal, tant pour s'en repentir ;
Péage pour entrer, péage pour sortir ;
Le baptême, c'est tant ; n'oubliez pas l'annate ;
Tant pour l'enfant de cœur à la robe incarnate ;

312. ... de *faire* ce qu'on pense
Tant d'argent et tant d'or
314. *Dispense* pour entrer, *dispense* pour sortir
315. *L'ordinaire*, c'est tant ;

310. On portait le glaive nu devant le seigneur qui allait rendre la justice à son pilier.

311. Il était, au moyen âge, défendu de faire commerce avec les infidèles, mais la *Taxa Cameræ* spécifie des dispenses : « Licentia portandi frumentum ad partes infidelium, tur. 50, duc. 13, carl. 6. » Cf. Voltaire. *Dictionnaire philosophique* : Art. TAXES.

314-322. Ce développement paraît inspiré par un passage de l'*Histoire de la Révolution française* de Louis Blanc : « A quel genre d'impôts l'Église ne demanda-t-elle pas l'accroissement de son opulence ? Elle taxa l'amour... Elle taxa l'entrée de l'homme dans la vie, car à peine baptisé... Elle taxa le crime, car il y eut absolution pour qui aurait tué son père, sa mère, son frère, sa sœur moyennant six livres... et pour soixante et seize livre dix sols absolution générale, sans distinction de péché... Elle taxa l'agonie... Elle taxa la mort car il fallut acheter le droit d'être en terre sainte mangé des vers. » Le dernier trait est exactement traduit par V. Hugo : Elle *vend sa pourriture au mort*. L'*Histoire de la Révolution* de Louis Blanc avait été étudiée de près par V. Hugo pour la composition de *Quatre-Vingt-Treize*. Quant au mouvement et à la répétition : *C'est tant, tant pour...*, qui correspond à la reprise : *Elle taxa... elle taxa* dans Louis Blanc, on en trouvait déjà l'exemple dans *Les Châtiments*

Tant pour les coups de fouet qu'il reçut à la porte !
César, tant pour l'amen ! tant pour l'alleluia !
Tant pour la pierre où vint heurter sa tête morte !
Tant pour le drap rougi que sa barbe essuya !

315. *Annate*. Voltaire consacre aux ANNATES tout un chapitre du *Dictionnaire philosophique*.

316. *L'enfant de chœur*. Cf. Voltaire : *Dictionnaire philosophique*, Art. TAXES, § *Convois*. « Pour chaque enfant de chœur : *10 sols*. »

Tant pour vous marier ; ah ! vous mourez ; c'est tant.
Corruption ! Toujours une main qui se tend !
Dès que le père expire ou que la mère est morte,
Les enfants orphelins s'en vont de porte en porte
Mendier pour payer le prêtre, et, sans remord,
Un marchand sacré vend sa pourriture au mort.
Rome sur tout prélève une part, s'attribue
Sur deux mules la bonne et laisse la fourbue,
Taxe le berger, tond la brebis, prend l'agneau,
Goûte la fille au lit, le vin dans le tonneau,
Flaire la cargaison du vaisseau dans le havre,
Et mange avant les vers le meilleur du cadavre.
Jésus disait aimer ; l'église dit : payer.

Le ciel est à qui peut acquitter le loyer,
On y sera logé bien ou mal, mieux ou guère,
Selon qu'on sera riche ou pauvre sur la terre ;

---

318. ... *Partout* une main qui se tend !
320. Les *pauvres* orphelins
322. ... vend *de la prière* au mort
325. Taxe le *pâtre*,
326. Goûte *l'épouse* au lit,
329. *Du mot aimer qu'on gratte on fait le mot payer.*

---

320. Voir *Ibid.*, le détail de trente redevances, en usage dans les cérémonies funéraires.

325. *Goûte la fille au lit* : A propos de ce qu'on a appelé le *droit du seigneur* Voltaire signale la confusion des droits des évêques et des seigneurs dans l'Art. Taxe du *Dictionnaire philosophique* : « Quand nos prélats eurent des fiefs, ils crurent avoir comme évêques ce qu'ils n'avaient que comme seigneurs. », et dans l'Art. Cuissage : « Il est indubitable que des abbés, des évêques s'attribuèrent cette prérogative en qualité de seigneurs temporels : et il n'y a pas bien longtemps que des prélats se sont désistés de cet ancien privilège pour des redevances en argent, auxquelles ils avaient autant de droit qu'à la virginité des filles. »

325-326. La dîme était perçue sur la vendange, produit de la terre, et sur le vin, comme elle l'était sur la mouture du blé : *dîme mixte* ; elle fut également perçue sur les denrées importées.

Arrière le haillon ! place au riche manteau !
Au mur du paradis Rome a mis écriteau.

La chaire de Saint-Pierre autrefois si sublime,
Espèce de tribune énorme de l'abîme,
Dont le dais formidable, au mystère mêlé,
Semblait s'évanouir dans un gouffre étoilé,
Est aujourd'hui l'obscure et lugubre boutique
Où le bien et le mal, la messe et le cantique,
Le vrai, le faux, le jour, la nuit, l'ombre et le vent,
Les anges, l'infini, la tombe, tout se vend !
Pourvu qu'il ait son crime en ducats dans son coffre,
L'homme le plus pervers voit le prêtre qui s'offre ;
Et le plus noir bandit qui soit sous le ciel bleu
Fouille à sa poche et dit au pape : Combien Dieu ?
Vous êtes un brigand, un gueux, un maniaque
De meurtres ; bien ; un tel, prêtre simoniaque,
Crible vos actions dans son hideux tamis,
Se signe, et dit : Allez, vos torts vous sont remis.

C'est triste d'être absous par ces viles engeances. —

---

342. Les *astres*, l'infini
343. ... en *argent* dans son coffre
345. Et le plus noir *coquin*
349. Crible vos *attentats*
[rude]
351. C'est *honteux* d'être absous par *de telles* engeances

343-344. On trouve dans la *Taxa Cameræ* le prix des absolutions générales pour tout péché commis ou à commettre. Cf. la note des vers 314-322 et les lignes citées de Louis Blanc.

347. *Maniaque de meurtres* : on est frappé par la fréquence des absolutions ou dispenses accordées pour les meurtres les plus épouvantables : parricide, fratricide, etc., dans les divers extraits des Taxes que cite Voltaire dans le *Dictionnaire Philosophique* : art. Taxes, Abus, Droit Canonique.

Rois, si j'avais sur moi de telles indulgences,
De celles qui se font marchander et payer,
Je dirais à mon chien, pour me bien nettoyer,
De lécher le pardon d'abord, le crime ensuite.

Mais vous ne réglez pas ainsi votre conduite,
Et vous ne tombez pas dans ces scrupules vains.
Toujours, dans vos hauts faits de nuit et de ravins,
Comme vous entendez que Dieu vous soit commode,
Et comme parmi vous, en outre, il est de mode
Que la vipère prête au tigre son venin,
Vous avez près de vous un curé qui, bénin,
Vous conseille et vous sert dans toutes vos escrimes,
Qui trouve des raisons en latin à vos crimes,
Qui vous bénit après vos guets-apens, et coud
Un tedeum infâme à chaque mauvais coup.
D'où la difformité de la raison publique.
Caïphe et Busiris se donnent la réplique.
Quel est le faux ? quel est le vrai ? Qui donc a tort ?
C'est l'honnête homme. A bas le droit ! gloire au plus fort !
Le ciel a le rayon, mais le prêtre a le prisme.
La vérité bégaie et crache le sophisme ;

Moi
352. *Et,* si...
353. De celles *qu'on vous voit*
355. ... *la faute* ensuite.
356. [Vous], vous ne réglez *point* ainsi votre conduite
358. Toujours, dans vos *exploits,*
362. ... un *prélat* qui, bénin,
365. *Vous applaudit* après vos *trahisons,* et coud
366. Un *syllogisme* infâme
corruption
367. D'où la *perversion* de la raison publique

366. Voir dans les *Châtiments,* I, 6. *Le Te Deum du 1er janvier 1852.*

369-379. C'est le résumé du développement de *Ad majorem Dei gloriam* dans le premier livre des *Châtiments,* VII.

La probité n'est plus qu'un enrouement confus.
Veut-on protester, vivre, essayer un refus ?
On s'arrête, empêché dans l'immense argutie
Qu'en foule autour de vous le clergé balbutie ;
On a le prêtre, là, dans le fond du gosier ;
Et quand la conscience humaine veut crier
Ou parler haut, elle a l'église pour pituite.

Oh ! le ciel grand ouvert, la prière gratuite,
Le prêtre pauvre au point de ne distinguer plus
Le cuivre d'un liard de l'or d'un carolus,
L'autel et l'évangile ignorant le péage
Et la monnaie, ainsi que l'astre et le nuage,
C'était beau, c'était grand, c'était ainsi jadis,
Dans le temps qu'on était des jeunes gens hardis,
Et que, libre, on allait chanter dans la montagne !
Est-ce que c'en est fait dans le deuil qui nous gagne ?
Est-ce que les bons cœurs et les hommes de bien
Ne verront plus cela sous les cieux : Dieu pour rien ?

Rome n'a qu'un regret, c'est que la bête échappe
A l'ombre monstrueuse et large de sa chape,
Que l'animal soit franc de son pouvoir jaloux,
Que l'ours rôde en dehors du fisc, et que les loups
Respirent l'air des cieux depuis le temps d'Évandre
Sans qu'on puisse trouver moyen de le leur vendre.

---

373. La *justice* n'est plus
On est embarrassé par
375. On *avorte*, empêché dans l'immense argutie
377. *Le prêtre est en travers* dans le fond du gosier ;
Le prêtre fait obstacle au vrai dans le gosier ;
379. ... elle a *le clergé* pour pituite.
382. Le cuivre *du* liard de l'or *du* carolus,
384. *Ainsi que l'arc-en-ciel, la rose* et le nuage,
388. Est-ce que *c'est fini* dans *l'ombre* qui nous gagne ?
vaste
392. A l'ombre monstrueuse et *noire* de sa chape.

Dieu vole la nature au prêtre ; il la soustrait ;
Il lui dit : Sauve-toi dans la vaste forêt !
C'est son tort. Le soleil est de mauvais exemple ;
Il ne réserve pas sa dorure au seul temple ;
Il empourpre les toits laïcs, grands et petits,
Les maisons, les palais, les cabanes, gratis.
Quoi ! le brin d'herbe est libre et donne ce scandale
De croître effrontément aux fentes de la dalle !
La folle avoine, auprès du lierre son voisin,
Pousse, sans acquitter le droit diocésain !
Quoi ! depuis que l'Etna s'assied sur sa fournaise,
Géant sombre, il n'a pas encor payé sa chaise !
Quoi ! l'éclair passe, va, revient, sans rien donner !
Quoi ! l'étoile ose luire, éclairer, rayonner,
Sans qu'on lui puisse enfin présenter la quittance !
Le pape est avec Dieu tête à tête, et le tance.
Quoi ! l'on ne peut au lys des champs, pris au collet,
Dire : pour les besoins du culte, s'il vous plaît !
Quoi ! la vague, lavant les gouffres insondables,
Couvre l'énormité des plages formidables,
Quoi ! l'écume jaillit jusqu'à cette hauteur
Sans retomber liard dans la main du quêteur !
Oh ! si le prêtre enfin pouvait jeter sa serre
Sur la vie, et la prendre à Dieu, son adversaire !
Quel hosanna le jour où la fleur, le buisson,
Le nid, devraient payer au curé leur rançon !
Le jour où l'on pourrait mettre une bonne taxe
Sur l'usage que fait le pôle de son axe,

403-418. Addition marginale.
409. Quoi ! l'éclair passe, *vient*, revient,
va
410. Quoi ! l'étoile *pour* luire
416. Couvre l'énormité des *rochers* formidables
418. Sans *jeter un* liard
419. Oh ! si le prêtre *un jour*

Chicaner sa caverne au lion, et tricher
L'eau que boit le moineau dans le creux du rocher !

Donc, viatique, psaume et vêpres, scapulaires,
Madones à clouer sur le bec des galères,
La vertu du chrétien, la liberté du juif,
Tout est en magasin et tout a son tarif.

Et les nécessités d'exploits hideux que crée
Cette vente à l'encan de la chose sacrée !
Ces pillages où Rome a plusieurs portions !
Ces envahissements et ces extorsions
D'héritages qu'on vient d'un coup de hache fendre,
Et qui n'ont plus le bras du chef pour les défendre !
Ces fouilles de corbeaux dans le ventre des morts !
Ces guerres où, n'osant s'en prendre aux hommes forts,
Craignant le bras qui frappe et la lance qui blesse,
La couardise appelle au combat la faiblesse !

Quand on a devant soi des barons, la plupart
Bandits bien crénelés et droits sur leur rempart,
Maîtres de quelque place à d'autres usurpée,
Qu'on arrondisse un peu sa terre avec l'épée,

---

433. Addition marginale.
434. *Les pillages, les dols et les* extorsions
435. D'héritages qu'on *peut*
436. ... le bras *d'un* chef...
439. Craignant *l'épée*...
insulte
440. La lâcheté *provoque* ou choisit
Vautours
443. *Voleurs* bien crénelés

---

429. *La liberté du juif* : « Nous vous faisons payer encore dans plus d'une ville la liberté de respirer l'air ». Voltaire, *Dictionnaire philosophique* : Art. Juifs, *Septième Lettre*.
437. Cf. Notice, p. 84.

En jouant au plus brave et non pas au plus fin,
Cela n'est pas très bien peut-être, mais enfin
Coup pour coup, le fer bat le fer, cela se passe
Entre ma panoplie et votre carapace,
Nous sommes gens gantés d'acier, bottés d'airain,
A visière féroce, à visage serein,
En guerre ! et nous pouvons nous regarder en face.
Mais qu'on prenne aux petits pour les gros ; mais qu'on fasse
Un apanage à tel ou tel prélat câlin
Avec des biens de veuve ou des biens d'orphelin ;
Mais, au mépris des lois divines et chrétiennes,
Pour doter des frocards et des braillards d'antiennes,
Et des clercs qui, béats, par le vin attendris,
Vous disent : faites maigre ! et mangent des perdrix,
Qu'on pille son douaire à cette pauvre vieille,
Qu'à cet enfant, qui fait un murmure d'abeille
Et qui rit en voyant entrer les assassins,
On vole sa maison et son champ, par les saints !
Je dis que c'est horrible, et toute honte est bue
Autant par qui reçoit que par qui distribue !

---

braillard

456. Pour *enrichir ce moine et ce chantre* d'antiennes

457. Et *ces* clercs...

459. *Qu'on vole...*

462. On *prenne*

463. Je dis que c'est *infâme* et *que la* honte est bue

446-452. Même mouvement dans *Ruy-Blas*, acte I, scène 2.

> Oh ! je comprends qu'on vole, et qu'on tue, et qu'on pille,
> Que par une nuit noire on force une bastille,
> D'assaut, la hache au poing, avec cent flibustiers...
> Œil pour œil, dent pour dent, c'est bien ! hommes contre hommes !
> Mais doucement détruire une femme !...

457-458. But à son déjeuner quatre grands coups de vin...
Et fort dévotement il mangea deux perdrix.

Tartuffe, acte 1er, scène 4.

Le meurtre vole afin d'acheter le pardon.

Rome est un champ ayant le moine pour chardon ;
Que l'âne de Jésus vienne donc et le broute !

Ces prêtres qui pour ombre ont derrière eux le doute,
Faux, masqués, emmiellant de leur perfide esprit
Le bord du vase au fond duquel le démon rit,
Traîtres du ciel, à qui l'opprobre profitable
Donne bon feu, bon lit, bon gîte et bonne table,
Ah ! ces larrons sacrés, malheur sur eux, malheur !

Oh ! que j'aime bien mieux le simple et franc voleur !
Des fauves attentats sauvage cénobite,
Il a l'ombre pour antre et pour cloître ; il habite
Les déserts, les halliers creusés en entonnoirs,
Le derrière des murs croulants, les recoins noirs
Des palais qu'on bâtit, où, la nuit, dans les pierres
On entend le choc brusque et fuyant des rapières ;
Ce brigand a du sang au front, mais pas de fard ;
Il est âpre et hideux, mais il n'est point cafard,
Mais il ne se met pas un surplis sur le râble,
Mais il risque du moins sa peau, le misérable !

---

466. ... ayant le *prêtre* pour chardon ;
468-473. Addition marginale remplaçant ces deux vers biffés :
Ah ! prêtres ténébreux autour desquels on doute,
Hypocrites, pillards, larrons sacrés ! malheur !
471. *Sycophantes*, à qui...
475. Des fauves *actions lugubre* cénobite
477. Les *gorges*, les halliers...
481. Ce *bandit*
484. ... du moins *son cou*,...

469-476. Rencontre avec le vers connu de Lucrèce :
pocula circum
Contingunt mellis... liquore.

474. Que mon bandit vaut mieux cent fois !
Hernani.

Le seigneur est la grille et le prêtre est la dent.

C'est grâce à tout cela que, la débauche aidant,
L'horreur est installée en nos tours féodales.

Ah ! crimes, deuils, banquets, prêtres, femmes, scandales !
Rire et foudre mêlant leurs funèbres éclats !
Nous frissonnons de voir tout ce qu'on voit, hélas,
Dans ces vaillants manoirs si glorieux naguères,
Quand, vieux aigles blanchis, et vieux faucons des guerres,
Par les brèches que fit le glaive, nous plongeons
Nos yeux dans la noirceur lugubre des donjons !

*

Le soleil déclinait; de leurs piques bourrues
Les soldats refoulaient le peuple au coin des rues;
Les prêtres chuchotaient près du trône rangés.
— J'ai faim, dit Elciis. L'empereur dit : Mangez.

---

487. *La honte* est installée...
crimes *prêtres*
488. Ah ! *danses*, deuils, banquets, *danses*,...
492. Quand, vieux *milans*

II

Le deuxième jour

ROIS ET PEUPLES

Vous êtes plusieurs rois ici, j'en suis bien aise.
Donc on peut vous parler en face. Toi, Farnèse,
Rends-nous compte de Parme ; et toi, duc Avellan,
De Montferrat ; et toi, Visconti, de Milan.
Vous avez ces pays ; qu'est-ce que vous en faites ?
L'Italie est heureuse et voit de belles fêtes !
Le duc Sforce est un sbire ; il faudrait qu'on plongeât,

505-522. Addition marginale remplaçant les deux essais :

a) Quels princes et quels rois que tous les rois qu'on a !
Étrangers presque tous ou bâtards : Gravina,
Ezzelin ce faussaire, Ottobon ce bigame,
Pons qui tient Pignerol, Cosme qui tient Bergame,
Bernard Tumapailler, comte de Fezensac,
Le duc d'Urbin fameux pour avoir pris le sac
Que Boccanegre avait laissé dans sa gondole,
Bonacorci qui fit raser la Mirandole...
assassina

b) Thomond tua Ranuce : Urbin empoisonna
Castracani, Poggi, Sospello, Gravina
Montecchi ; le vieux Côme égorgea Gravina

500-503. La plupart des personnages, interpellés par Elciis, sont ceux qui figuraient dans l'entourage de Ratbert, au début des *Conseillers libres et probes* ; quelques autres noms ont été tirés de la liste préalablement établie par V. Hugo, et que nous avons donnée au tome II, p. 479-481. Un petit nombre d'autres ont été empruntés directement à Moreri ou sont des noms contemporains.

Pour trouver son pareil, plus bas que le goujat;
Voulez-vous des bandits? Guiscard vous en procure;
Strongoni, qui mourut d'une manière obscure
L'an passé, n'avait pas vécu très clairement;
Craignez Foulque après boire, Alde après un serment;
Squillaci roue et pend; Malaspina s'adonne
A mêler la jusquiame avec la belladone;
Le soir voit arriver joyeux à son festin
Des gens que voit mourir l'œil pâle du matin.
Si Pandolfe a trouvé quelque part sa patente

Ezzelin est faussaire, Ottobon est bigame;
Sforce dans un bal
Poggi fait poignarder *par derrière* a Bergame
Bernard Tumapailler comte de Fezensac.
Cosme empoisonne Azzo, qui déroba le sac
Que Boccanegre avait laissé dans sa gondole;

5o5-5o8. Guelfe, c'est un butor; Nepi, c'est un goujat,
de ferme
Il faudrait que quelqu'un d'honnête s'en chargeât;
Urbin, s'il a trouvé quelque part sa patente
De général, pardieu, ce n'est pas dans la tente.

514. ... l'œil *hagard* du matin.

---

506. *Sforce* : Moreri, Art. Milan ; les Sforce ne furent à la tête du gouvernement de Milan qu'à partir de la fin du XIV^e^ siècle.

507. *Guiscard* : cf. *Ratbert*, v. 39.

508. *Strongoni*. *Strongoli* figure avec *Squillaci* (v. 511) à l'art. Calabre de Moreri parmi les principautés de cette province. Dans l'énumération de Moreri Strongoli, précède Castiglioni, d'où l'erreur visuelle qui déforme Strongoli en Strongoni.

510. *Foulque*, cf. *Ratbert*, v. 26 et tome II, la liste des noms, p. 479; *Alde*, cf. *Ratbert*, v. 39.

Malaspina : mêmes détails sur ce Malaspina, qui est aux côtés de Ratbert, dans *Les Conseillers libres et probes*, v. 167-170 :

C'est à Malaspina de parler. Il sait l'art
D'évoquer le démon, la stryge, l'égregore
Et teint sa dague avec du suc de mandragore.

515. *Pandolfe*, cf. Gandolphe dans *Ratbert*, v. 41. Les Pandolfe sont des ducs de Bénévent, Moreri. Art. Bénévent. Un Pandolfe *Tête de fer* vécut au X^e^ siècle.

De général, pardieu, ce n'est pas dans la tente.
Sixte étrangla Thomond; Urbin extermina
Montecchi; le vieux Côme égorgea Gravina;
Ezzelin est faussaire, Ottobon est bigame;
Litta fait poignarder dans un bal à Bergame
Bernard Tumapailler, comte de Fezensac;

517. *Thomond tua Ranuce*; Urbin *empoisonna*
520. *Sforce* fait poignarder

517. *Sixte étrangle Thomond* : *Sixte*, nom porté par plusieurs papes notamment par Sixte IV contre lequel La Vicomterie, dans son *Histoire des Papes*, a élevé le plus violent et le plus long de ses réquisitoires : on en jugera par la conclusion : « Sodome, Gomorrhe, le Tartare ont-ils assez de feu pour dévorer cet infâme Pontife, pour venger tant d'énormités. Ah ! s'il existe des enfers, s'il existe des furies, il doit être remis, abandonné, jeté entre leurs mains, justes et barbares ! » Sur l'usage qu'a fait V. Hugo de La Vicomterie, cf. dans le tome II de *La Légende des Siècles*, la Notice et les notes de *Ratbert*. *Thomond* : il n'y a de Thomond connus, que les comtes de Thomond en Irlande. *Urbin*, cf. *Ratbert*, v. 31, et la liste de noms, tome II, p. 481.

518. *Montecchi* : Nom emprunté à l'histoire contemporaine. Montecchi Mattra fit partie du premier triumvirat de la république italienne : il fut ministre sous Mazzini. Sur les rapports de V. Hugo et de Mazzini, cf. dans *Actes et Paroles*, la lettre du 26 mai 1856, dont V. Hugo s'est manifestement inspiré dans la dernière partie d'*Elciis*.

Côme : cf. *Ratbert*, v. 29 : *Cosme à l'âme avilie* ; *Gravina*, liste de noms de la page 480 du tome II.

519. *Ezzelin*, tyran de la ville d'Este, Moreri, Art. Este et Padoue; V. Hugo a inscrit sur sa liste des noms : *Ezzelin, padouan*, rimant avec *Mantouan*. *Ottobon*, Moreri, Art. Este ; bien que les crimes, attribués à tous ces personnages, n'aient point de réalité historique, il se peut que *bigame* ait été suggéré à V. Hugo par le souvenir visuel des lignes du Dictionnaire. « Nicolas... fit mourir Othobon III, sieur de Parme ; il épousa en *premières nôces* Ziliola de Carrero, en *secondes nôces* Laura Malateste, dite *Parisine* et... en *troisième alliance*, Richarde. »

520. *Litta* : encore l'histoire contemporaine : le comte Litta de Milan fut mêlé aux événements de la révolution italienne et sa maison fut pillée. Cf. le journal de l'*Événement*, 14 août 1848.

521. *Bernard Tumapailler, comte de Fezensac* : Moreri, Art. Arma-

Jean massacre Borso ; Pons dérobe le sac
Que Boccanegre avait laissé dans sa gondole ;
Bonacossi sanglant rase la Mirandole ;
Et quant à monsieur d'Este, ah ! tous vos généraux
L'admirent ; quel vainqueur ! L'an passé, ce héros,
Avec force soudards levant la pertuisane,
Partit pour conquérir la marche trévisane ;
On battait du tambour, on jouait du hautbois ;
Un gros de paysans l'attaque au coin d'un bois,
L'armée au premier choc plie, et ce guerrier rare
Prit la fuite, et revint en chemise à Ferrare
Après avoir été volé dans le chemin.

---

522. *Guy* massacre Borso ;
525. ... ah ! tous *les* généraux
529. ... on *soufflait* du hautbois ;
533. ... *sur* le chemin.

GNAC : « Fezensac fut comme la tige et la souche de la famille... Bernard Tumapailler s'établit dans la possession de la Gascogne après la mort d'Odon. »

522. *Jean*, liste des seigneurs de Milan, Moreri, Art. MILAN ; *Borso* : plusieurs *Borso* figurent dans Moreri, Art. ESTE et FERRARE. *Pons*. Cf. *Ratbert*, v. 12.

523. *Boccanegre*. Les *Boccanegra* sont des ducs de Gênes : un premier Boccanegra fut en 1257, dit Moreri, Art. GÊNES, élu par le peuple Président et Capitaine.

524. *Bonacossi rase la Mirandole*. Ms. : *Bonacorsi* ; c'est un détail exact issu de Moreri. Art. PIC : « Passarino Bonacorsi fit razer la Mirandole. »

525-533. L'anecdote a dû être rencontrée par V. Hugo au cours de quelque lecture, car elle figure en raccourci parmi les vers jetés sur la liste des noms recueillis pour les *Quatre Romances* de *Ratbert* et que nous avons donnée tome II, p. 479-481 :

Monsieur d'Este revint en chemise à Ferrare
Après avoir été volé dans le chemin.

Ferrare est la capitale du duché de Ferrare, fief de la maison d'Este.

Guy tue Alphonse afin d'être comte romain ;
Le duc Fosdinovo vend Nice au barbaresque ;
Spinetta se fait peindre ayant, dans une fresque,
Un crâne entre les dents comme un singe une noix ;
Fiesque empoisonne Azzo, c'est le mode génois ;
De par l'assassinat Sapandus est exarque ;
Cibo, pour traverser le lac Fucin, embarque

534-539. Addition marginale remplaçant ce premier texte inachevé :

Et Gonzague, Massa, Pamfili le romain,
Ces puissants d'à-présent, hier chétifs et minces !
Mais expliquons-nous donc, vous nommez ça des princes !
Un tas de scélérats et de coupe-jarrets.

538. *Cosme* empoisonne Azzo.
539. *Et* par l'assassinat.

534. *Guy*, cf. *Ratbert*, v, 16 ; *Alphonse* : il y eut plusieurs ducs d'Este de ce nom : Moreri, Art. Este.

535. *Fosdinovo vend Nice au barbaresque* : *Fosdinovo*, relevé dans l'art. Malespine, est porté sur la liste des noms, tome II, p. 480 : à ce nom V. Hugo adjoint de vagues souvenirs de l'art. Nice, où il est dit d'une part que : « Nice fut prise par les troupes du Turc sous Barberousse » et d'autre part, que Louis III, roi de Naples, vendit Nice pour « cent soixante mille livres qu'Amé, duc de Savoie, disoit luy être dûës. »

536-537. *Spinetta*, liste de la page 479 du tome II ; l'idée est suggérée par un souvenir de Dante, montrant Ugolin rongeant le crâne de Ruggieri. Ch. xxxii et xxxiii. Ruggieri avait enfermé Ugolin dans la *Tour de la faim*, et Ugolin, d'après Dante, aurait dévoré les cadavres de deux de ses enfants.

538. *Fiesque empoisonne Azzo, c'est le mode génois*. *Fiesque*, liste de la page 420 du tome II ; *Azzo*, nom porté par un duc de Milan, Moreri, Art. Milan ; *Mode Génois* : les Fiesque étaient de Gênes, Moreri, Art. Gênes et Fiesque.

539. *Sapandus*, la liste des noms orthographie *Sapaudus*, d'après l'art. Valence de Moreri ; cf. la liste des noms du tome II, p. 480.

540. *Cibo*, cf. *Ratbert*, v. 23 et liste de noms, p. 480. Le lac *Fucin* (ou Celano) est un ancien lac d'Italie, disparu depuis un demi-siècle : il est probable qu'il s'est présenté à la pensée de V. Hugo, parce qu'au moment de la composition d'*Elciis*, ses eaux commençaient à se retirer, et que les journaux de l'époque signalaient le phénomène.

Trois enfants, dont il doit hériter, ses neveux,
Sur un bateau doré qu'il suit de tous ses vœux,
Et qui les noie, étant fait de planches trop minces.
Mais expliquons-nous donc, vous nommez ça des princes!
Un tas de scélérats et de coupe-jarrets!
La justice en leur nom prononce des arrêts;
On les appelle grands, nobles, sérénissimes;
Ils sont comme des feux allumés sur des cimes;
Augustes marauds! gueux de l'honneur trafiquant.
Drôles que frapperaient, à l'autel comme au camp,
Au nom du chaste glaive, au nom du temple vierge,
Ulysse de son sceptre et Jésus de sa verge!

Si vous vous êtes mis dans l'esprit qu'en ayant
Plus d'infamie, on est un roi plus flamboyant,
Si vous vous figurez vos races rajeunies
Par vos férocités et vos ignominies,
Rois, je vous le redis, vous vous trompez; l'erreur,
C'est de croire qu'un nom peut grandir par l'horreur,
La fraude et les forfaits accumulés sans cesse.
Une augmentation de honte et de bassesse,

Bandits

550. *Coquins* que frapperaient...
de crimes

554. Plus d'*attentats*, on est...

555-572. Ce développement, écrit sur papier bleu (premier état du manuscrit), porte en tête le vers :

Tremblez, les jours fatals et sévères sont près.

et quatre vers en marge :

Dans ces vieux manoirs, si glorieux naguères,
vautours
Quand, vieux milans blanchis et vieux faucons des guerres,
Par les brèches que fit le glaive, nous plongeons
Nos yeux dans la noirceur lugubre des donjons.
(*Un blanc.*)

557. *Princes*, vous vous trompez; *une sinistre* erreur

559. *L'opprobre* et les forfaits...

D'ombre et de déshonneur n'accroît pas les maisons ;
La fange n'a jamais redoré les blasons.
Ah ! deuil sans borne après les prouesses sans nombre !
Vous faites du passé votre piédestal sombre ;
Sur les grands siècles morts sans tache et sans défaut
Vous montez, pour porter votre honte plus haut !
Vous semblez avec eux avoir fait la gageure
D'égaler leur lumière et leur lustre en injure,
Et de ne pas laisser à leur vieille fierté
Une splendeur sans mettre un opprobre à côté ;
Et vous avez le prix dans cette affreuse joute
Où votre abjection à leur gloire s'ajoute !

O Dieu qui m'entendez, ces hommes sont hideux,
Certe, ils sont étonnés de nous comme nous d'eux.
Avez-vous fait erreur ? et que faut-il qu'on pense ?
A qui le châtiment ? à qui la récompense ?
Quelle nuit ! N'est-ce pas le plus dur des affronts
Que nous les preux ayions pour fils eux, les poltrons !
Et qu'abjects et rompant les anciens équilibres,
Eux les tyrans, soient nés de nous, les hommes libres ;
Si bien que l'honnête homme est chargé du maudit
Et que le juste doit répondre du bandit !
Qu'ont-ils fait pour porter des noms comme les nôtres ?
Par quel fil pouvons-nous tenir les uns aux autres,

---

565. Sur les *vieux* siècles
568. D'égaler leur *blancheur*
571. ... dans cette *infâme* joute
573-590. Écrit avec la mention *Petites Épopées* sur un verso de facture, puis collé et daté sur papier bleu : 27 juillet 1857.
577. *Tout est nuit*
579-583. Addition marginale.
579. ... *tous les vieux* équilibres,
581. Si bien que *le héros a charge* du maudit
582. Et que le *héros* doit...

Dieu puissant ! et comment avons-nous mérité
Eux, ces pères, et nous, cette postérité ?
Ah ! le siècle difforme et funeste où nous sommes,
En étalant, auprès des tombes, de tels hommes,
Si lâches, si méchants, si noirs, que j'en frémis,
Offense la pudeur des aïeux endormis.

Le vent à son gré roule et tord la banderole.
Je n'avais pas dessein quand j'ai pris la parole
De dire tout cela, mais c'est dit, et c'est bon.
Rois, je sens sur ma lèvre errer l'ardent charbon ;
A moi simple, il me vient en parlant des idées ;
La patrie et la nuit sur moi sont accoudées
Et toute l'Italie en mon âme descend.
Je sens mon sombre esprit comme un flot grossissant.
Dieu sans doute a voulu, sire, que votre altesse
Vît l'indignation qui sort de la tristesse.

---

587. *a) J'ajoute que le temps misérable,* où nous sommes
funeste
b) Oh ! le siècle honteux et lugubre où nous sommes

590-600. Sur papier W. C. B. filigrané 1850 et commençant par ce vers biffé :

Le lézard qui se dresse et bondit en dragon
Princes, on cherche un lézard et l'on trouve un dragon.
chasse
Qui cherche le lézard, peut trouver le dragon.

599-600. Dieu sans doute a voulu, *princes, que vos altesses*
Courbassent un moment le front sous nos tristesses.

585-590. Aucun de ces vers ne messiérait dit par Barberousse ou par Magnus :

Je les ai retournés tous contre la muraille
Pour qu'ils ne puissent pas voir la honte de leur fils.
Burgraves, Ire partie, Sc. 6.

591. C'est le *Flat ubi vult*, si souvent cité par V. Hugo.
594. Souvenir de la Bible, *Isaïe*, VI, 6-7.
597. Cf. Notice, p. 86.

Je sais que par instants le public devient froid
Pour le bien et le mal, pour le crime et le droit,
Le comble de la chute étant l'indifférence ;
On vit, l'abjection n'est plus une souffrance ;
On regarde avancer sur le même cadran
Sa propre ignominie et l'orgueil du tyran ;
L'affront ne pèse plus ; et même on le déclare.
A ces époques-là de sa honte on se pare ;
Temps hideux où la joue est rose du soufflet.
La jeunesse a perdu l'élan qui la gonflait ;
Le tocsin ne fait plus dresser la sentinelle,
Ce fauve oiseau qui bat les cloches de son aile
Est cloué sur la porte obscure du beffroi ;
Oui, sire, aux mauvais jours, sous quelque méchant roi
Féroce, quoique vil, et, quoique lâche, rude,
Toute une nation se change en solitude ;
L'échine et le bâton semblent être d'accord,
L'un frappe et l'autre accepte ; et le peuple a l'air mort ;
On mange, on boit ; toujours la foule, plus personne ;
Les âmes sont un sol aride où le pied sonne ;
Les foyers sont éteints, les cœurs sont endormis ;

---

601. Je sais *qu'aux mauvais jours...*
Le comble du malheur
Le comble de la honte
603. *Un grand signe de honte* étant l'indifférence
604-614. Addition marginale.
grandir
605. On regarde *marcher*
607. L'affront ne pèse plus, [du moins] on le déclare ;
611-613. Ces trois vers faisaient d'abord suite au vers 610, et le premier vers avait une forme différente :
n'émeut plus les pâles
Le tocsin ne fait plus dresser *les* sentinelles
614. *A de certains moments* sous quelque méchant roi

---

612. Sur les images suggérées à V. Hugo par la cloche, cf. Huguet, *Le sens de la forme dans les Métaphores de V. Hugo*, notamment p. 169.

Rois, voyant ce sommeil, on se croit tout permis.
Ah ! la tourbe est ignoble et l'élite est indigne.
De l'avilissement l'homme porte le signe.
L'air tiède et mou, le temps qui passe, la gaîté,
Les chants, l'oubli des morts, tout est complicité ;
Tous sont traîtres à tous, et la foule se rue
A traîner les vaincus par les pieds dans la rue ;
Le silence est au fond de tout le bruit qu'on fait ;
On est prêt à baiser Satan s'il triomphait ;
Le mal qui réussit devient digne d'estime ;
L'applaudissement suit, la chaîne au cou, le crime,
Que la libre huée a d'abord précédé ;
On voit — car le malheur lui-même dégradé
Abdique la colère et se couche et se vautre,
Dans l'espoir d'avoir part au pillage d'un autre —
Les extorqués faisant cortége aux extorqueurs.
Pas une résistance illustre dans les cœurs !
La tyrannie altière, atroce, inexorable,
Est le vaste échafaud de l'homme misérable ;
Le maître est le gibet, les flatteurs sont les clous.
Mangé de la vermine ou dévoré des loups,
Tel est le sort du peuple ; il faut qu'il s'y résigne.
Des vautours, des corbeaux. Mais où donc est le cygne ?

623-637. Addition marginale, remplaçant les trois premiers vers biffés du développement 638-652 :

Ah ! la foule est abjecte et l'élite est indigne ;
De l'insondable horreur l'homme porte le signe,
Tous baisent les talons des grands forfaits vainqueurs.

627-628. *Rois, tout est complaisance* ; et la foule se rue
A dévorer les os des vaincus dans la rue.
632-33. *Et la fanfare suit, misérable,* le crime
Que la *franche* huée
637. Les *spoliés* faisant cortége
639. La tyrannie *infâme...*
640. ... *du peuple* misérable
642. Mangé *des vers de terre...*

Où donc est la colombe? où donc est l'alcyon?
Quand on n'est pas Tibère, on est Trimalcion.
L'un rampe, lèche et rit pendant que l'autre opprime,
Sombre histoire! le vice est le fumier du crime;
Les hommes sont bassesse ou bien férocité;
Meurtre dans le palais, fange dans la cité;
Le tyran est doublé du valet; et le monde
Va de l'antre du fauve à l'auge de l'immonde.

Tout ce que je dis là vous fait l'esprit content;
C'est votre joie, ô rois, mais écoutez pourtant.

Rois, qu'une seule voix proteste, elle réveille
Au fond de ce silence une sinistre oreille
Et fait rouvrir un œil terrible en cette nuit;
Prenez garde à celui qui fait le premier bruit;
Un seul passant sévère et ferme déconcerte
Dans son abjection l'immensité déserte;
Un vivant n'a qu'à dire aux cadavres un mot,
Et l'ossuaire va se lever en sursaut.
Princes, aussi longtemps qu'on croit le ciel compère,
On se tait; tant qu'on voit le tyran qui prospère
Et le lâche succès qui le suit comme un chien,
C'est bon; tant que le mal qu'il fait se porte bien,
Sa personne est un dogme et son règne est un culte.
Un beau jour, brusquement, catastrophe, tumulte,
Tout croule et se disperse, et dans l'ombre, les cris,

655-660. Ces vers figurent une première fois, dans le ms., à la suite du vers 622 et avec ces variantes, pour trois d'entre eux :

Tremblez devant celui qui fait le premier bruit;
Un seul passant sévère et *grave* déconcerte
Dans *sa tranquillité* l'immensité déserte.

663. *Rois, c'est vrai, tant qu'on voit que le ciel est compère*
croit
664. ... le *maître* qui prospère

L'horreur, tout disparaît ; et, quant à moi, je ris
De ceux qu'ébahiraient ces chutes de tonnerre.

Pisistrate, Manfred, Hippias, Foulques-Nerre,
Hatto du Rhin, Jean deux, le pire des dauphins,
Macrin, Vitellius, ont fait de sombres fins ;

672. *Caligula*, Manfred, *Andronic*, Foulques-Nerre,

672. « *Pisistrate* se rendit le tyran de sa patrie » dit Moreri qui raconte l'histoire de ses deux exils : « Il fut chassé une seconde fois et cet exil dura onze années ; mais ayant été rétably pour la troisième fois, il se maintint dans la souveraine puissance durant 18 ans et il mourut vers l'an 228. » Art. Pisistrate. — *Manfred* : « Ce Mainfroy n'oublia rien pour faire empoisonner son neveu [Conradin] et il usurpa le royaume de Sicile. Urbain IV fit prêcher la croisade contre luy et investit Charles d'Anjou. Charles remporta l'an 1266 une sanglante bataille dans les plaines de Bénévent où Mainfroy fut tué. » Art. Conradin. — « *Hippias*, fils de Pisistrate, fut tyran d'Athènes avec son père Hipparchus. Celuy-ci ayant été tué, Hippias voulut vanger sa mort, mais il n'y réussit pas bien. Il fut chassé trois ans aprez et se retira chez Darius ; depuis, conduisant des troupes contre les Grecs il perdit la vie en la bataille de Marathon. » Art. Hippias. — *Foulques-Nerre* mourut en 1040 à son retour de Jérusalem : « On dit que ce prince étant à Jérusalem, touché d'un vif repentir de ses pechez, il se fit traîner tout nu sur une claye ayant la corde au cou et qu'il se fit fouetter jusqu'au sang criant : Ayez pitié Seigneur du traître et parjure Fouques. » Art. Fouques.

673. *Hatto du Rhin* : Souvenir du Conte de la Maüsethurm, *Le Rhin*. lettre XX : « Hatto de Mayence avait affamé son peuple, brûlé des enfants, des femmes et des vieillards ; il fut poursuivi par une troupe de rats et dévoré dans son burg. » — *Jean II, le pire des Dauphins* . Jean II fut en Dauphiné, un excellent prince et mourut tranquillement. Mais d'autres Jean II sont morts tragiquement, l'un aux portes du Dauphiné, à Lyon, écrasé par la chute inopinée d'une muraille, Moreri, Art. Jean II, *duc de Bretagne* : mais ce Jean II n'était pas un tyran ; non plus que l'autre Jean II, empereur d'Allemagne, tué par une flèche empoisonnée. » Moreri, Art. Jean II, *empereur d'Allemagne*.

674. *Macrin* « condamnoit ses soldats au supplice des esclaves... Ceux qui l'avoient fait monter au trône l'en firent descendre par une mort violente. » Art. Macrin. — La fin de *Vitellius* est connue par le récit des *Histoires* de Tacite.

Rois, ce ne sont point là des choses que j'invente ;
C'est de l'histoire. On peut régner par l'épouvante
Et la fraude, assisté de tel prêtre moqueur
Et fourbe, à qui les vers mangent déjà le cœur,
On peut courber les grands, fouler la basse classe ;
Mais à la fin quelqu'un dans la foule se lasse,
Et l'ombre soudain s'ouvre, et de quelque manteau
Sort un poing qui se crispe et qui tient un couteau.
Vous dites : — Devant moi tout fléchit et recule ;
Moi, je viens de Turnus ; moi je descends d'Hercule ;
J'ai le respect de tous, étant né radieux
Et fils de ces héros qui touchaient presque aux dieux. —
Ne vous fiez pas trop à vos grands noms, mes maîtres ;
Car vous seriez frappés, quels que soient vos ancêtres,
Eussiez-vous sur le front l'étoile Aldebaran.
On s'inquiète peu des aïeux d'un tyran,

---

675. *Ce ne sont point ici* des choses que j'invente
677. *a*) *Rois, prenez garde, on peut...* (non continué).
b) *Ou* la *ruse*, assisté *d'un grand* prêtre moqueur
679. On peut courber les *forts*,
681. Et l'ombre *tout à coup* s'ouvre et *de ce* manteau
683-686. Addition marginale.
683. Vous dites : *Mes aieux siégeaient au Janicule ;*
687-689. *Ne vous fiez pas trop à vos grands noms, vos prêtres*
Mentent, vous périrez,
Vous flattent, vous mourrez,

683-684. Ces généalogies plaisaient aux princes italiens : plusieurs ducs de Ferrare ont porté le prénom d'Hercule : cf. Moreri, Art. Este.

689. *Sur le front l'étoile Aldébaran* : adaptation d'un souvenir de Virgile : on connaît l'étoile de Jules ciselée sur le casque d'Énée :

patriumque aperitur vertice sidus.
Virgile, *Énéide*, VIII, 681.

Cf. *Églogues*, IX, 47, et Properce, IV, 6, v. 59.

Du Chéréas quelconque on applaudit l'audace,
Qu'Aurélien soit noble ou bourgeois, qu'il soit dace
Ou hongrois, ce n'est pas ce que je veux savoir ;
Mais il fut dur et sombre, et, quant au vengeur noir
Qui rejette au tombeau cette âme ensanglantée,
Que ce soit Mucapor ou que ce soit Mnesthée,
Qu'importe ? Un tyran tombe, un despote est détruit,
Je n'en demande pas davantage à la nuit.

Ces meurtres-là sont grands ; Brutus en est la marque ;
Chion, Léonidas en poignardant Cléarque,
Ont montré qu'ils étaient disciples de Platon ;
Harmodius n'avait point de poil au menton
Quand il dit : je tuerai le tyran ; il le tue ;

---

d'un ?
691. Et *du Brutus* quelconque, on *vénère* l'audace.
695. Qui *jette au froid* tombeau
697. ... un *méchant* est détruit
701-704. *Jeunes gens qui n'avaient pas de poil au menton,*
Ont montré qu'ils étaient disciples de Platon.
(Un blanc.)
Après tout je ne suis ni juge, ni prophète ;
Et que la volonté du Dieu vivant soit faite.

---

691. *Chéréas*, meurtrier de Caligula. Cf. Suétone, *Caligula*, LVI-LVIII et Moreri, Art. Caligula.

692-696. Tous ces détails et tous ces noms sont empruntés à Moreri, Art. Aurelien : « Aurelien Empereur étoit *Hongrois* de nation. Les autres luy donnent la *Dace* ou la Moesie pour nation. C'étoit un homme d'une naissance obscure que sa valeur éleva dans les charges de l'armée... *Mnesthée* son affranchi, craignant que ce prince ne le fît mourir, le voulut prévenir... Les autres disent qu'un nommé *Mucapor* exécuta seul cette mauvaise résolution par ordre de Mnesthée. »

700-701. « *Cléarque*, tyran d'Héraclée, lequel ayant fait toutes sortes de maux à son païs, fut tué par *Chion* et *Leonidas* deux jeunes hommes de bonne maison et *disciples de Platon*. » Moreri, Art. Cléarque.

701. On sait qu'Harmodius et Aristogiton, pour tuer Pisistrate, descendirent sur le Céramique avec leurs épées entourées de branches de myrte.

Et la Grèce lui fait dresser une statue
Qui tenait à la main une épée et des fleurs.
On peut frapper le roi qui vit de vos malheurs,
L'usurpateur armé de forfaits et de ruses;
C'était l'opinion des grecs amants des muses,
Peuple si délicat que, sous ces nobles cieux,
Les orfèvres, sculpteurs des métaux précieux,
Moulaient les coupes d'or sur la gorge des femmes.
Ainsi furent punis certains hommes infâmes,
Car on n'épargne point qui n'a rien épargné;
Et l'histoire les suit d'un regard indigné.

Moi, je ne juge pas ces justices sinistres;
Je les vois, je n'ai point la garde des registres
Ni la revision des arrêts; je n'ai pas
De signature à mettre au bas de ces trépas;
C'est la chose de Dieu, non la mienne; l'affaire
Le regarde, et non moi, vieux néant de la guerre,
Spectre qui vais traînant mes pas estropiés,
Et qui sens des douleurs sous la plante des pieds;
Après tout, je ne suis ni mage ni prophète;
Et que la volonté du ciel profond soit faite!
Rois, je n'apporte ici que l'avertissement.

O princes, vous pouvez crouler subitement.
Vous avez beau compter sur vos soldats horribles;
Les comètes aussi sont fortes et terribles,

---

707. L'usurpateur armé *d'attentats* et de ruses
711. ... sur *les* gorges des femmes.
713. *C'est juste; épargne-t-on* qui n'a *point* épargné ?
723-24. Après tout, je ne suis ni *savant*, ni prophète,
Et que la volonté du *Dieu vivant* soit faite.

Placés d'abord après 702, puis après 714.
725. *Moi*, je n'apporte ici...
726. ... vous pouvez *tomber* subitement.

Elles vont à l'assaut du soleil rayonnant,
Elles font peur au ciel; mais Dieu, rien qu'en tournant
Son doigt mystérieux vers les nuits scélérates,
Fait dans l'océan noir fuir ces astres pirates.

*

Le pas des lansquenets sonnait sur les pavés.
— J'ai soif, dit Elciis. L'empereur dit : Buvez.

---

730. Elles font peur *aux cieux*.
732-736. Addition marginale.

III

Le troisième jour

LES CATASTROPHES

L'éternité n'est point dans vos apothéoses;
Et Dieu ne l'a donnée à rien, pas même aux roses.
Le temps que vous avez n'est pas illimité.
Un jour vient, tout se paie; et la calamité,
Qui sortit si souvent de vos palais, y rentre.
La foule alors, autour du maître dans son antre,
Bouillonne et s'enfle; on voit les pauvres demi-nus
Rugir, humbles hier, brusquement devenus
Plus hagards que les huns et que les massagètes.
Ah! les reines — je plains les femmes — sont sujettes
Aux cheveux blanchissant dans une seule nuit.
L'incendie au sommet des tours s'épanouit,

---

735. *L'éternité n'est point à vous, princes moroses.*
743. Plus *fauves* que les Huns.
744. *Rois*, les reines
746. *Étant la rose horrible* (non continué).

746-750. Huguet, *op. cit.*, p. 267, rapproche cette image de celle qu'on rencontre plus tard dans l'*Année terrible* :

> Chute affreuse de fer, éclosion infâme,
> Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme...
>
> *Une bombe aux Feuillantines.*

et fait observer : « Dans ces métaphores, il y a quelque chose de plus que l'apparence... Ces pétales qui jaillissent de la bombe forment la

Seule utile lueur qui sorte du despote;
Au-dessus du palais, buisson de flamme, il flotte,
Et, croissant à travers les toits, ouvre au milieu
Ses pétales d'aurore et ses feuilles de feu,
Étant la rose horrible et fauve des décombres.
Vous avez dans vos cœurs ces pressentiments sombres;
C'est pourquoi, malgré vous, vous êtes pleins d'ennuis.

Qui suis-je maintenant, moi qui parle? Je suis
Un vieux homme qui va sur la route. On l'arrête.
Entrez; il parle, il dit son avis sur la fête;
Rien de plus. Rois, je suis cet horrible inconnu
Qu'on nomme le passant et le premier venu;
Je suis la grande voix du dehors; et les choses
Que je dis, et qui font blêmir vos fronts moroses,
Sont celles qu'à vos pieds tout un peuple vivant
Rêve et pense, et qu'emporte au fond des cieux le vent.

Car lorsque je disais que les âmes sont mortes,
Tout à l'heure, et que rien ne remue à vos portes,
Et que la lâcheté publique a fait la paix
Avec votre infamie, ô rois, je me trompais.

747-752. Addition marginale remplaçant le vers biffé :
Tout croule; en votre esprit ce sombre avenir flotte.

753. Ce vers faisait d'abord suite au vers 732.
Pense *et crie*

762. *Crie et râle*

764. *a*) Tout à l'heure, et que rien ne *frémit* à vos portes,
b) Tout à l'heure, *et qu'on est des vers et des cloportes,*

766. Avec votre *affreux sceptre*, ô rois,

---

sinistre fleur que fait éclore la guerre, celle qui vient insolemment s'épanouir aux Feuillantines, opposant l'œuvre des rois à celle de la nature... [Dans *Elciis*] cette flamme vengeresse qui est le châtiment du tyran et l'aube de la liberté, c'est la fleur que fait naître l'excès du despotisme. »

Non, Rome vit dans Rome, et l'eau bout dans le vase.
Mais à mon âge on peut broncher dans une phrase;
Faire erreur sur un mot n'est rien; l'essentiel
C'est d'être une âme honnête et droite sous le ciel.

Donc, le moment approche où la grappe, étant mûre,
Tombera. L'heure vient. — Mais j'entends qu'on murmure.
Est-ce que par hasard ils ont imaginé
Ces princes, ces bandits compagnons d'un damné,
Ces gangrenés du mal, ces rois en qui suppure
Toute l'abjection de notre époque impure,
Que j'étais un soldat de l'humeur des valets;
Qu'en me disant : parlez, vous qui passez! j'allais
Avec la flatterie, immonde et vil dictame,
Panser complaisamment l'ulcère de leur âme;
Que moi, le vieux pisan, je courberais le front,
Et qu'ils pourraient, étant les malheureux qu'ils sont,
Ce Ranuce, ce Jean, ce Ratbert, cet Alonze,
Faire sucer leur plaie à la bouche de bronze!

---

767. Non, Rome vit dans *l'ombre*...
770. ... et *fière* sous le ciel
776. ... de *cette* époque impure,
778. ... parlez, *vous le vieillard*,...
781. Que, moi, le vieux pisan, { *j'accepterais l'affront*, / [moi, je boirais l'affront,] / *je baisserais le front* }
Geffroy
783. *Eux, ce Ratbert, ce Jean, ce Mainfroy*, cet Alonze,

---

767. On songe aux vers de du Bellay :

Rome de Rome est le seul monument
Et Rome, Rome a vaincu seulement.

mais V. Hugo les connaissait-il ? De toutes façons, il ne pouvait les connaître que s'il avait consulté une édition du XVI^e^ siècle. Ces vers ne figurent dans aucune des éditions du *Tableau de la poésie française au XVI^e^ siècle* de Sainte-Beuve. C'est bien plutôt ici la reprise d'une parole, citée à plusieurs reprises dans la conclusion du *Rhin* : « *Rome sera toujours Rome.* »

Pour adorer Ratbert il faut être Ratbert;
Pour admirer Ranuce en perfidie expert
Et Jean l'homme du meurtre, il faudrait que je n'eusse
Pas plus de cœur que Jean ni d'âme que Ranuce.

Oh! laissez-moi cacher mon front sous mon manteau.
Quand me descendra-t-on dans le Campo-Santo,
Avec les trépassés augustes qu'on oublie,
Avec les chevaliers de la vieille Italie,
Loin des vivants, parmi les spectres d'Orcagna!
Pourquoi faut-il qu'à ceux que la guerre épargna
La mort vienne si tard, hélas! menant en laisse
Ces deux chiens monstrueux, la honte et la vieillesse!

Ah! jeunes gens! les ans font plier mes genoux.
Je suis triste jusqu'à la haine devant vous!
Ah! la décrépitude à l'opprobre ressemble!
Le dedans reste ferme; hélas, le dehors tremble.
Nous avons beau flétrir ces nouveaux arrivants,
Nous ne pouvons punir; nous ne sommes vivants
Que juste ce qu'il faut pour endurer l'offense.
Qu'il est dur de rentrer dans la mort par l'enfance!
Ah! c'est un grand malheur et c'est un grand dépit
D'être encore lion quand le renard glapit,
D'entendre les chacals et les bêtes funèbres
Faire leur fête horrible au milieu des ténèbres,
Et de ne pouvoir pas, étant malade et vieux,
Secouer sa crinière énorme jusqu'aux cieux!

785. Pour *accepter* Ratbert
804-805. *Ah ! c'est* dur de rentrer dans la mort par l'enfance !
C'est une grande peine et c'est un grand dépit.

790-793. *Campo Santo. Les spectres d'Orcagna.* Allusion aux deux célèbres fresques d'Andrea Orcagna (1308-1369) dans le *Campo Santo* de Pise : *Le Triomphe de la Mort, Le Jugement dernier.*

Je vois ce qui s'écroule et je vois ce qui monte,
Ruine de la gloire et croissance de honte,
Et j'ouvre avec regret mes vieux yeux assoupis.
Et si je vais trop loin dans mes discours, tant pis!
Car je n'ai pas le temps de prendre des mesures
Du degré de respect qu'on doit à vos masures,
A vos tours, à vous, sire, et de la quantité
De mépris qui convient à votre majesté.

O misère, pendant que tout entiers vous êtes
Aux plaisirs, aux chansons, aux bals, aux coupe-têtes,
Aux meurtres, aux festins abjects, aux jeux brutaux,
Aux piéges qu'on se tend de châteaux à châteaux,
Ceux-ci pillant ceux-là, ceux-là tondant les autres,
Les plus sanglants disant tout bas des patenôtres,
Sournois, ayant toujours votre ami pour danger;
Pendant que vous passez votre temps à manger,

---

811. *Ah ! je vois ce qui croule...*
813. Et j'ouvre avec { [douleur] / *ennui* / *chagrin*
814. *Si mes paroles vont hors des bornes,* tant pis !
817-818. A vos tours, à vos noms, et de la quantité
De mépris qui convient à votre *indignité.*
820. Aux *festins,* aux chansons,
821. *a) Pendant que vous passez votre temps aux couteaux,*
Aux vols, à vous tirer dans l'ombre les manteaux.
b) Aux embûches, aux coups de dés ou de couteaux.
824-825. Les plus *coquins* disant tout bas des patenôtres,
Traîtres,

819-830. C'est ici, comme dans *Ratbert*, l'inspiration des *Châtiments*. Cf. notamment III, 10, la pièce intitulée *L'empereur s'amuse*, le vers 828 a son écho dans *Ratbert* :

Et la gueuse qui t'offre en riant son sein nu ;

et rappelle ce couplet de *L'empereur s'amuse* :

Les belles boivent aux vainqueurs
Et leur sourire offre leur âme
Et leur corset offre leur sein.

A vous soûler de vin et d'horreurs inconnues,
Regardant l'impudeur des femmes presque nues,
Contemplant aux miroirs vos malsaines pâleurs,
Vous parfumant de musc, vous couronnant de fleurs,
Et des gens que j'ai dit grossissant les prébendes,
Hélas! les sarrasins du Fraxinet, par bandes,
Infestent la Provence et le bas Dauphiné;
Humbert, dauphin de Vienne, est chez lui confiné;
Personne ne défend la marche occidentale

830. Vous parfumant d'*encens*
831. ... [que j'ai dits]
832. *Voyez !* les sarrasins
834. L'*empereur de Byzance* est chez lui confiné ;
Son armée est sans duc, sa flotte sans drungaire

832-834. Détails tirés de Moreri : « FRAXINET, retraite fameuse des Sarrasins dans les IX^e^ et X^e^ siècles. Ce sort a été commun à divers lieux... M. Chorier qui a écrit l'Histoire du Dauphiné, estime qu'il étoit dans cette Province à l'endroit où est aujourd'hui Fraisnes, Bourg du Dauphiné. Les Sarrasins du Fraxinet... ces barbares ruinoient tous les païs voisins, ils couroient dans les Provinces éloignées et ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient de plus précieux qu'ils emportoient dans leur Fort... Adelbert s'y réfugia pour y trouver un asile contre l'empereur Othon II... » Mais Moreri ajoute que le Fraxinet fut ruiné « vers l'an 980 » ; aucun Humbert n'avait encore régné en Dauphiné à cette date : c'est en 1167 qu'un premier Humbert succéda à Guignes IX, et sous le nom de Guignes X. Au reste la variante démontre combien peu le poète se soucie d'exactitude historique : l'hémistiche *Humbert Dauphin de Vienne* remplace *L'Empereur de Byzance*.

835. *La marche occidentale*, probablement au nord-ouest de l'Italie, le marquisat-frontière de Final ; le détail paraît emprunté à l'article CARRETO, dont V. Hugo a utilisé plus d'un passage au début de *La Confiance du Marquis Fabrice*. Cf. tome II, p. 511-12 « Philippe II, dit Moreri, roy d'Espagne usurpa Final en 1571. Les Espagnols sous prétexte de faire embarquer quelques troupes, furent reçus dans Final et ils assiégèrent la Citadelle où commandait Jean-Alberigo Caretto, parent du marquis, qui fut obligé de la leur rendre. Mais Alfonse s'étant plaint de cette injure à l'Empereur celuy-cy y envoya des Deputez à qui les Espagnols répondirent qu'ils étoient venus trop

Où la cavalerie espagnole s'installe,
Et je ne sache pas qu'un comte ou qu'un marquis
S'en montre curieux et qu'on se soit enquis
De quels Guadalquivirs et de quelles Navarres
Sortent ces catalans et ces almogavares.
Partout l'étranger vient et de Naple aux Grisons
Montre sa pique au bord de nos noirs horizons.
Chocs, alertes, assauts, invasions soudaines ;
Ils viennent de Nubie, ils viennent des Ardennes.
Au duc Welf qui, lassé de ne voir ni vaillant,
Ni prince devant lui, vous regarde en bâillant,
Quel bras opposez-vous, dites? Quel capitaine
Aux usurpations des tyrans d'Aquitaine?

---

840. *Viennent* ces catalans
844. Ils viennent *des sierras*
845. *A Guy-le-Roux*, lassé

---

tard et que le Roy d'Espagne avoit agi sur des raisons que l'Empereur ne désaprouveroit pas. »

839-845. Retour à l'inspiration des *Burgraves* : c'est le ton des apostrophes de Frédéric Barberousse :

> Que nous veut sire Uther ? Quoi ! des Bretons aussi !
> Tous les aventuriers du monde sont ici...
>
> *Les Burgraves*, II, 6.

840. *Almogavares* : nom donné au moyen âge à des milices espagnoles composées d'aventuriers qui furent souvent à la solde des Catalans.

844. S'il s'agit simplement de reîtres payés par les princes italiens, *Ardennes* peut passer pour vraisemblable : *Nubie* paraît une fantaisie. L'invasion des Sarrasins en Italie date de 860.

845. V. Hugo se souvenait sans doute d'avoir lu dans Pfeffel, *Histoire du droit public en Allemagne :* « Le roi des Romains investit le célèbre duc Welf des fiefs connus sous le nom de fiefs de la princesse Mathilde et qui consistaient principalement dans le marquisat de Toscane, dans le duché de Spolette et dans la marche d'Ancône », tome Ier, p. 288-290. *Année 1853.* Mais la variante peut faire croire qu'il s'agit d'une rencontre de hasard.

848. *Des tyrans d'Aquitaine* : il est difficile de préciser la pensée du

Une maille de moins défait tout le tricot;
Vous n'avez plus le Var, vous n'avez plus l'Escaut.
Chaque passant arrache au vieux temple une brique.
Abraham, empereur des maures en Afrique,
Laissant derrière lui les royaumes penchés
Et saignants, et les champs de cadavres jonchés,
Approche, et le voilà qui touche à l'Italie;
Nos murs, dont le drapeau frissonnant se replie,
Chancellent, et déjà sur leur morne blancheur
Nous pouvons voir grandir l'ombre de ce faucheur.
Du sud accourt le nègre, et du nord vient le singe;
Les huns sortent velus des forêts de Thuringe;

851. ... arrache *à ma Rome...*, *tombants*
855. Et *croulants*
856. ... dont le drapeau *frémissant...*

poète : Moreri lui apprenait que le royaume d'Aquitaine cessa d'exister à partir de 866, Art. AQUITAINE : les ducs, soumis à l'autorité du roi de France, n'étant guère en situation d'aller faire des usurpations en Italie.

850. Le *Var*, cf. la note du vers 535 ; l'*Escaut* : la Basse-Lorraine, limitée à l'ouest par l'Escaut, faisait partie du Saint-Empire Romain depuis 959 ; sur ses destinées pendant le moyen âge, cf. Moreri, Art. LORRAINE.

852. *Abraham, empereur des Maures en Afrique.* Le nom et le titre sont empruntés à Moreri : « ABRAHAM, empereur des Maures d'Afrique vivoit dans le XII^e siècle. » Art. ABRAHAM ; mais Moreri ne dit nullement que cet Abraham, dont la destinée fut malheureuse, ait menacé l'Italie.

859-860. Les *Huns*, confinés depuis le VIII^e siècle, non dans la *Thuringe*, mais dans la Hongrie, à laquelle, dit Moreri, ils donnèrent leur nom, ne semblent guère, depuis le cinquième siècle, avoir été en état d'attaquer l'Italie : il faut sans doute voir là une image symbolisant les descentes des empereurs d'Allemagne dans les plaines italiennes. *Singe, velus* : il s'agit de l'accoutrement des Huns, qui sont glabres, cf. dans la Conclusion du *Rhin* le portrait que trace V. Hugo du Hun, d'après Ammien Marcellin : « Il porte un gros bonnet de poil sur la tête, deux peaux de boucs sur les cuisses, sur le dos un manteau de peaux de rats cousues ensemble. »

Le spectre d'Alaric rôde et sonne du cor;
Les vieilles nations vandales sont encor
A nos portes, grinçant les dents et hurlant toutes,
Dans la Souabe, pays fauve et qui n'a pour routes
Que des sentiers perdus dans le sombre des bois.
L'empereur grec pâlit dans Byzance aux abois;
Son armée est sans duc, sa flotte est sans drungaire;
Pas d'hommes, pas d'argent; comment faire la guerre?
Toute la chrétienté le laisse sans appui;
Ce livide Andronic, entre les turcs et lui,
N'a plus qu'un bras de mer de deux milles de large;

864-865. Dans la Souabe, pays *féroce ayant* pour routes
s'enfonçant
Des sentiers se perdant dans le sombre des bois.

866-875. Ces vers faisaient d'abord suite au vers 833 avec ces variantes :
Le César
L'empereur de Byzance est chez lui confiné ;
Son armée est sans duc, sa flotte est sans drungaire,
Sans hommes, *sans* argent; comment faire la guerre ?
Toute la chrétienté l'oublie ; et, sans appui,
Ce livide Andronic...

866. *a*) *Le César* grec pâlit dans Byzance aux abois ;
b) L'empereur *byzantin là-bas est* aux abois

---

864. *Souabe* et plus haut *Vandales*. Ce sont les Suèves qui s'établirent en Souabe ; mais une phrase de Moreri explique la confusion : « *Suève*, cherchez *Souabe* : il faut remarquer que les Suèves étoient sortis de ce pays de Germanie ; ils se joignirent aux Alains et aux *Vandales*. » Art. SOUABE et SUÈVE.

866-875. Les détails historiques sont empruntés à l'article Andronic II (1283-1332) dans Moreri : « Andronic associa son fils Michel (Kyr Michaël) à l'Empire, mais ce prince mourut à Thessalonique âgé de 43 ans, en 1320. Ce coup chagrina extrêmement Andronic que les Turcs fatiguoient en Asie où ils luy enlevèrent tout ce qu'il possédoit: les Massagètes qu'il avoit appelés à son secours ne le traitèrent pas mieux que ses ennemis » — d'où l'expression de *confiné* dans la première rédaction.

867. *Drungaire* ou drongaire : titre militaire byzantin. Le commandement de la flotte appartenait au grand drungaire, à la fois grand amiral et secrétaire d'État de la Marine.

Ce césar plie au poids du monde qui le charge;
Du toit de son palais, il voit à l'orient
Les barbares tirer leurs sabres en riant;
Son fils, Kyr Michaël, craint de livrer bataille.

Ici, quels chefs a-t-on? qui? de la valetaille.
Car vous n'obéissez qu'à plus petit que vous;
Vous avez l'orgueil bas ayant le cœur jaloux.
Princes, l'infirmité de ce croulant empire,
C'est que toujours le moindre est choisi par le pire;
Le cul-de-jatte est duc dans le camp des goîtreux.
Quant aux moines à casque, ils se battent entre eux,
Au lieu de s'occuper de notre délivrance.
Villiers de l'Ile-Adam, de la langue de France,
Guerroie Ugoccion, grand maître des portiers.

875-882. Addition marginale remplaçant deux vers illisibles.
876. *a) Comme vous ne croyez qu'à votre valetaille,*
b) Comme vous ne voulez que de la valetaille...
c) Comme vous ne voulez de chefs qu'à votre taille...
d) Les grands commandements sont à la valetaille.
preux
885. *Les gueux se font la guerre entr'eux, tels des routiers.*

882. *Moines à casque* : il s'agit de l'ordre armé des chevaliers de Malte : cf. la suite.

884-885. Pierre Villiers de l'Isle Adam était le Grand Maître des Chevaliers de Malte : « L'ordre étoit composé de huit *Langues* ou Nations :... la France est la troisième dont le chef est grand hospitalier. » Au titre de *grand hospitalier* V. Hugo substitue celui de grand maître des portiers. Quant au nom d'*Ugoccion*, il a été ajouté après coup, dans un blanc, ainsi qu'en témoigne cet aspect du manuscrit :

Guerroie *Ugoccion* grand maître des portiers.

Ugoccion dans *L'Enfer* de Dante, ch. XXXIII, est le nom d'un des fils d'Ugolin. Un autre Ugoccion, Faggioli, défendit Dante contre les Gênois en 1312. Les portiers étaient, dans l'Église primitive, un ordre mineur ; ils étaient solennellement installés par l'évêque dans une cérémonie d'ordination; il n'est donc pas invraisemblable qu'ils aient eu un grand maître.

Une gorgone sort de tous ces bénitiers;
Et le pape à servir des messes utilise
Azon cinq, général des troupes de l'église.
Le peu qui nous restait des bons vieux généraux
Meurt de votre dédain aidé de vos bourreaux;
On oublie à Final don Fabrice, on expulse
Roger, on met au ban de l'empire Trivulce;
Et l'ennemi s'avance, et vous n'avez plus là
Bélisaire pour faire échec à Totila.

Tout le vieux fer romain n'est plus que de la rouille.

Deux femmes autrefois qui filaient leur quenouille,
Voyant que l'étranger enjambait le fossé,
Ont crié : guerre! et pris la pique, et l'ont chassé;
Ces deux femmes, c'étaient, autant qu'il m'en souvienne,
Auxilia de Nice, et Mahaud d'Albon-Vienne.
Fils de ces femmes-là qui battaient vos vainqueurs,
Vous avez hérité des fuseaux, non des cœurs.

Déserteurs du pays, oppresseurs de l'empire,

---

887. *Le saint-père* à servir
Finit
890. *a*) *S'en va dans vos dédains aidés de vos bourreaux :*
b) Meurt *dans* votre dédain...
893. ... et vous n'avez *point* là
895. *Le vieux bronze* romain

---

888. *Azon cinq* : cf. la liste des noms au tome II, p. 479.

891. *A Final don Fabrice*, cf. dans *Ratbert*, les notes des pages 511-512.

892. Sur les *Roger*, comtes et ducs de la Pouille et de Calabre et rois de Sicile, cf. Moreri, Art. ROGER. Les *Trivulce* étaient une famille ancienne et noble de Milan. Moreri, Art. MILAN, parle du palais des Trivulce.

900. Nous n'avons rencontré nulle part ces deux noms qui paraissent imaginés par le poète.

Le peuple est stupéfait et ne sait plus que dire
Dans le saisissement de votre lâcheté.
Que reste-t-il du ciel, rois, le soleil ôté,
Et de la terre, hélas ! l'Italie éclipsée ?

Voilà. Je vous ai dit à peu près ma pensée.

*

Elciis s'arrêtant, car le jour était chaud,
Dit : Je voudrais dormir. L'empereur dit : Bientôt.

904. Le *monde* est stupéfait
909-912. Raccord marginal entre deux textes antérieurs.

IV

Le quatrième jour

DIEU

Le maître est insensé de peser ce qu'il pèse,
Et, parce qu'on se tait, de croire qu'on s'apaise.

Princes, sachez-le bien. Les hommes d'autrefois
Valaient mieux paysans que vous ne valez rois ;
La clarté de leurs yeux gêne vos regards traîtres.
Leurs pieds font en marchant un bruit de pas d'ancêtres.
Quand, survenant du fond du vieil honneur lointain,
Un d'eux entre chez vous à l'heure du festin,
Il sent frémir autour de ses talons sévères
Le tremblement des cœurs, des glaives, et des verres.

Oui, vous êtes les nains d'un temps chétif et laid ;
Que le plus grand de vous mette mon gantelet,
Je gage que son poing entrera dans le pouce.

---

911. Le maître est *imprudent*
912. *Rois, c'est un grand péril d'ignorer* (non continué).
913. *a*, (avant le raccord) :
Donc, je vous le redis, hommes de maintenant,
Les hommes d'autrefois, dont je suis, sont vos maîtres.
Leurs pieds font en marchant...
b, (après le raccord) :
Donc ne l'oubliez pas, les hommes d'autrefois
919. Il sent *vibrer*
921. *Vous êtes les enfants* d'un temps chétif et laid ;

Au rebours de l'honneur le vil instinct vous pousse.

Nous sommes les vaillants; vous, vos morts même ont [peur;
L'angoisse d'un cœur faux et d'un esprit trompeur
Fait grelotter vos os; si bien que nos natures
Se distinguent encor jusqu'en nos pourritures;
Vous êtes les petits et nous sommes les bons;
Et lorsque vous tombez, et lorsque nous tombons,
La mort montre, parmi les broussailles farouches,
Nos cadavres aux loups, et les vôtres aux mouches.

Les signes de ce temps, les voici: des clairons,
Des femmes dans les camps, des plumes sur les fronts,
Des carnavals durant la moitié de l'année,
Une jeunesse folle au plaisir acharnée,
Joyeuse; et la rougeur sinistre des vieillards.

Quand deux pères rôdant le soir dans les brouillards
Se rencontrent non loin de vos éclats de rire,
Ils passent sans lever les yeux et sans rien dire.

Spectacle ténébreux qu'un peuple décroissant!
Même quand tous sont là, l'on sent quelqu'un d'absent;
C'est l'âme, c'est l'esprit sacré, c'est la patrie.
Une foule avilie, une race flétrie

---

924. Au rebours *des exploits la lâcheté* vous pousse
925. *Nous, nous sommes les preux*
933. les voici : *je les vois*;
Les fanfares autour des camps et des pavois,
O spectacle *hideux*
941. *Le* spectacle *est affreux* d'un peuple décroissant

941-942. « L'Italie est la terre des morts », disait Lamartine, et ces paroles avaient amené un duel avec le général Pepe.

Perd sa lumière ainsi qu'un bois mort perd sa fleur.
Que ce soit l'Italie ajoute à ma douleur.
La chose est surprenante et triste que des traîtres,
Des coquins, généraux de moines et de reîtres,
Puissent rapetisser lentement dans leur main
Un peuple, quand ce peuple est le peuple romain.
En lisant aux enfants l'histoire d'Agricole
Ou de Cincinnatus, les vieux maîtres d'école
S'arrêtent et n'ont pas la force d'achever.
Hélas, on voit encor les astres se lever,
L'aube sur l'Apennin jeter sa clarté douce,
L'oiseau faire son nid avec les brins de mousse,
La mer battre les rocs dans ses flux et reflux,
Mais la grandeur des cœurs c'est ce qu'on ne voit plus.

Ne croyez pas pourtant que je me décourage.
Je ne fais pas ici le bruit d'un vent d'orage
Pour n'aboutir qu'au doute et qu'à l'accablement.
Non, je vous le redis, sire, le grand dormant
S'éveillera; non, non, Dieu n'est pas mort, ô princes.
Le peuple ramassant ses tronçons, ses provinces,
Tous ses morceaux coupés par vous, pâle, effrayant,
Se dressera, le front dans la nuée, ayant
Des jaillissements d'aube aux cils de ses paupières;
Tout luira; le tocsin sonnera dans les pierres;
Tout frémira, du cap d'Otrante au mont Ventoux;
L'Italie, ô tyrans, sortira de vous tous.

947. La chose est *lamentable* et triste...
952. Ou *du grand Scipion*
961. Pour n'aboutir *qu'aux pleurs,*
970. L'Italie, *ô bandits,*

948. Les allusions aux événements contemporains deviennent de plus en plus précises. Cf. Notice, p. 86-87.
951. L'éloge que fit Tacite d'*Agricola* est connu.

De votre monstrueuse et cynique mêlée
Elle s'évadera, la belle échevelée,
En poussant jusqu'au ciel ce cri : la liberté !
Le vieil honneur tient bon et n'a pas déserté.
Pour ouvrir dans la honte ou la roche une issue,
Il suffit d'un coup d'âme ou d'un coup de massue.

Tous les peuples sont vrais, même les plus niés.
Vous vous tromperiez fort si vous imaginiez
Que Dieu permet aux rois, conseillés par le prêtre,
D'éteindre la lumière auguste, et qu'il peut être
Au pouvoir de quelque homme ici-bas que ce soit
De le vaincre, et d'aller aux cieux tuer le droit.

Régnez, frappez, soyez mauvais, faites des fautes,

971-975. Addition marginale.

jour

982. *a*) *De supprimer le vrai, d'anéantir le droit.*
b) De le vaincre et d'aller *au ciel* tuer le droit.

983-984. Régnez, frappez, soyez *méchants*, faites des fautes,
Faites des crimes, *bien*

974-976. « Frères, quand on est la vieille race d'Italie, quand on a dans les veines tous les beaux siècles de l'histoire et le sang même de la civilisation... on sent qu'on a tout en soi, on se dit qu'on porte sa délivrance dans sa main et sa destinée dans sa volonté. » *Lettre à l'Italie*, 26 mai 1856.

977. « Ayez toujours présent à la pensée ce mot hideux de la diplomatie : « *L'Italie n'est pas une nation, c'est une expression géographique.* » *Ibid.* Cf. Notice, p. 87.

978-982. Dans ce dernier avertissement V. Hugo dévoile sa préoccupation présente. Le Congrès de Paris, où Cavour avait obtenu la promesse de Napoléon III pour une coopération à l'émancipation de l'Italie, venait d'avoir lieu. La *Lettre à l'Italie* avait été écrite, sur les conseils de Mazzini, pour adjurer les Italiens de renoncer à ce concours, à mépriser « les offres des princes » ; « Gardez, disait-il, entière et vierge votre mission sublime. » Pour V. Hugo, Napoléon III n'est capable que « d'éteindre la lumière auguste ».

Faites des crimes, soit ; il est des lois très hautes.
Les flots sont doute, erreur, trouble ; le fond est sûr.

Sachez-le, rois d'en bas, pour que ce globe obscur,
Création fatale et sainte, rayonnante,
Puis lugubre, et de tant de souffles frissonnante,
Ne soit pas, dans l'horreur de l'abîme ignoré,
Comme un sombre navire errant désemparé,
Rois, afin que la vie, et l'être, et la nature,
Restent et n'aillent pas se perdre à l'aventure
Dans le morne océan du mystère inconnu,
Par quatre chaînes d'or le monde est retenu ;
Ces chaînes sont : Raison, Foi, Vérité, Justice ;
Et l'homme, en attendant que la mort l'engloutisse,
Pèse sur l'infini, sur Dieu, sur l'univers,
Et s'agite, et s'efforce, orageux, noir, pervers,
Avec ses passions folles ou criminelles,
Sans pouvoir arracher ces ancres éternelles ?

*

Les yeux sous les sourcils, l'empereur très clément
Et très noble écouta l'homme patiemment,
Et consulta des yeux les rois ; puis il fit signe
Au bourreau, qui saisit la hache.

— J'en suis digne,
Dit le vieillard, c'est bien, et cette fin me plaît. —
Et calme il rabattit de ses mains son collet,

---

985. Les flots sont doute, *nuit*, trouble ;
1001. *Sans prononcer un mot* / *Ainsi qu'on l'avait dit*, l'empereur très clément / *Immobile et muet*
1002. *Vu la solennité du jour ; puis il* / *Quand l'homme eut terminé, le roi d'Arles* fit signe

Se tourna vers la hache, et dit : — Je te salue.
Maîtres, je ne suis point de la taille voulue,
Et vous avez raison. Vous, princes et vous, roi,
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi.

1007-1010. Le ms. présente cette première version avec ces corrections :

Et quand il vit la hache à tomber toute prête
Il dit aux cinq rois, grave
Regardant les cinq rois et leur montrant sa tête
C'est bien, vous princes et vous roi,
Et souriant il dit : Vous avez raison, tous
J'ai la tête de plus que vous, ôtez-la-moi.
De me la retrancher, l'ayant de plus que vous.
Rois, de me la couper

Date du manuscrit : 27 9^{bre} 1857.

VIII

LES PAYSANS AU BORD DE LA MER

VIII

LES PAYSANS AU BORD DE LA MER

NOTICE

Nous avons dit quelle impression profonde le spectacle quotidien de l'Océan, aperçu des fenêtres de Marine-Terrace et de la grève de Samarez, avait produite sur l'imagination de V. Hugo et quelle recrudescence de vitalité et d'excitation cérébrale caractérisa son séjour à Jersey[1].

Jusque-là, l'Océan n'avait guère suggéré au poète que des thèmes lyriques, des méditations sur la vie, sur l'amour, sur la mort. Ses premières impressions ne semblent pas avoir été bien profondes. *Au bord de la mer* n'est qu'une rêverie langoureuse à l'heure de l'épanouissement du printemps sur la terre :

> Ce qui sort à la fois de tant de douces choses
> C'est bien plus que la terre et le ciel — C'est l'amour !
>
> *Chants du Crépuscule*, XXVIII, 7 octobre 1834.

Dans *Cæruleum mare*, écrit en août 1839, la faiblesse descriptive reste frappante :

> Et par tous les pores j'aspire
> Ce spectacle prodigieux ;

et le poème se termine encore sur une effusion d'amour que tout autre spectacle de la nature aurait sans doute inspiré, à pareille date, à l'amant de Juliette Drouet :

> Et souvent le cœur d'une femme
> Est l'explication de Dieu.

---

1. Cf. Introduction, tome Ier, p. XIV-XVI.

Sans doute il avait écrit trois ans auparavant, en juillet 1836, *Oceano Nox*[1] où la plainte des flots s'unit harmonieusement à celle des vivants, et, en novembre, *Soirée en mer*[2] où l'on perçoit par instants dans les vers le rythme des flots. Mais, à y regarder de près, *Oceano Nox* est plus un lamento mélancolique qu'une évocation puissante de la tempête meurtrière, et *Soirée en mer* n'est qu'une méditation sur la sombre destinée de l'homme : un reste d'influence lamartinienne se manifeste dans ces strophes.

Les poèmes de 1854 sont d'une tout autre allure : on y perçoit une singulière exaltation de la vision et de l'imagination. L'*Océan* ne comptait pas moins de cent deux strophes dans sa rédaction primitive ; *Les Paysans au bord de la mer* ne sont qu'un développement détaché de cet ensemble[3] ; les images les plus étranges et les plus variées surabondent dans les deux poèmes ; le spectacle évoqué y dépasse la réalité et il évolue à mainte reprise vers le fantastique ; tout le bruit de la marée et de la tempête gronde amplifié dans ces séries de vers inégaux de sept et de quatre pieds, martelés et disloqués par des césures inattendues ; l'on croit y entendre retentir l'entre-choquement des rocs et des vagues, soit que les plaintes de l'Océan s'y exaspèrent en imprécations apocalyptiques, ou que le vaisseau-fantôme, vision dantesque, y soulève en soubresauts les colères de la tempête.

C'est le prélude d'une veine inépuisable, d'où jailliront *Les Travailleurs de la mer*, *L'Archipel de la Manche*, une part de *L'Homme qui Rit*.

« Presque jamais de repos dans ce coin de l'Océan, note V. Hugo dans *L'Archipel de la Manche*. De là les cris de mouette jetés à travers les siècles dans cette rafale sans fin par Lhy-Ouar'h-henn, ce Jérémie de la mer. » IV.

A Jersey, le poète qui écrit

Et nous nous regardons, moi, rêveur, elle énorme[4]...

est déjà lui-même le Jérémie de la mer, et sa rage et ses rugissements se mêlent et se confondent avec ceux des tempêtes :

« Ici, l'hiver, tout est sombre, gris, violent, terrible, orageux, sévère ; la pluie coule sur ma vie comme une chevelure d'argent ; toute la nature se livre frénétiquement au vacarme et je *n'ai guère autre chose à faire qu'à rager comme le vent et à rugir comme la tempête*[5]. »

---

1. *Les Rayons et les Ombres*, XLII.
2. *Les Voix intérieures*, XVII.
3. Dans le manuscrit une des premières strophes de l'*Océan* a été transportée dans *Les Paysans au bord de la mer*.
4. *Les Quatre Vents de l'Esprit*, III, 47. *Lettre*, 19 septembre 1854.
5. Lettre à Émile Deschanel, 11 décembre 1853.

LES PAYSANS AU BORD DE LA MER

I

Les pauvres gens de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit.

Ils sondent la mer sans bornes;
Ils pensent aux écueils mornes
Et triomphants;
L'orpheline pâle et seule
Crie: O mon père! et l'aïeule
Dit: Mes enfants!

---

l'escarpement
4-6. *Vont sur la falaise sombre*
Regarder les flots pleins d'ombre
Et pleins de bruit.

Après le vers 6 cette strophe supprimée :

a) *Il pleut sur les promontoires;*
On se conte des histoires,
b) *Comme il pleut dans nos parages*
On se conte des naufrages,
Le cœur transi;
L'un dit: c'était un dimanche,
L'autre: c'était sur la Manche
Dans ce mois-ci.

La mère écoute et se penche ;
La veuve à la coiffe blanche
Pleure et s'en va.
Ces cœurs qu'épouvante l'onde
Tremblent dans ta main profonde,
O Jéhovah.

Où sont-ils tous ceux qu'on aime ?
Elles ont peur. La nuit blême
Cache Vénus ;
L'océan jette sa brume
Dans leur âme, et son écume
Sur leurs pieds nus.

On guette, on doute, on ignore
Ce que l'ombre et l'eau sonore
Aux durs combats
Et les rocs aux trous d'éponges,
Pareils aux formes des songes,
Disent tout bas.

L'une frémit, l'autre espère.
Le vent semble une vipère.

17-8. Tremblent dans *la* main profonde
De Jehova.
19-20. *L'abime est plein de menace*
menace
L'eau *fait peur...*

28-29. Notation exacte de l'aspect de la grève de Jersey à marée basse. Cf. Introduction, tome 1er, p. xv et xvi.

32. *Vipère* : les sifflements de la tempête ; l'image peut déconcerter tout d'abord parce qu'on y cherche instinctivement une comparaison visuelle familière à V. Hugo : cf. Huguet, *Le sens de la forme dans les Métaphores de V. Hugo*, p. 34, 104, 108 ; on connaît le vers des *Pauvres gens* :

Les flots, le long du bord, glissent, vertes couleuvres.

Mais ici l'image est amenée par une sensation auditive. « La

On pense à Dieu
Par qui l'esquif vogue ou sombre
Et qui change en gouffre d'ombre
Le gouffre bleu !

II

La pluie inonde leurs tresses.
Elles mêlent leurs détresses
Et leurs espoirs.
Toutes ces tremblantes femmes,
Hélas ! font voler leurs âmes
Sur les flots noirs.

Et, selon les espérances,
Chacun voit des apparences
A l'horizon.
Le troupeau des vagues saute
Et blanchit toute la côte
De sa toison.

Et le groupe inquiet pleure.
Cet abîme obscur qu'effleure
Le goëland

---

37. *Le vent joue avec* leurs tresses
42-54. Addition marginale.
49. Et le *gouffre effaré* pleure.

---

mer, écrivait-il semblablement en avril 1853, faisait un bruit effrayant, ce bruit qui avait quelque chose du *rugissement des bêtes vivantes* ne ressemblait en rien à la rumeur ordinaire des marées et même des tempêtes. » *Choses vues*. Paris, Ollendorff, 1913, tome II, p. 84.

Est comme une ombre vivante
Où la brebis Épouvante
Passe en bêlant.

Ah ! cette mer est méchante,
Et l'affreux vent d'ouest qui chante
En troublant l'eau,
Tout en sonnant sa fanfare,
Souffle souvent sur le phare
De Saint-Malo.

III

Dans les mers il n'est pas rare
Que la foudre au lieu de phare
Brille dans l'air,
Et que sur l'eau qui se dresse
Le sloop-fantôme apparaisse
Dans un éclair.

---

55. [Car] cette *Manche* est méchante,
61. [En ces] mers...

---

53. *La brebis Épouvante* : l'expression a été préparée par les vers 46-48, qui rappellent le vers des *Orientales* :

La mer semble un troupeau secouant sa toison.

Feu du Ciel, II, octobre 1828.

elle est éclairée par un vers des *Contemplations*, écrit la même année que *Les Paysans au bord de la mer* :

La laine des *moutons sinistres* de la mer.

V, 23. Décembre 1854.

Cf. dans *Les Quatre Vents de l'Esprit* :

Je contemple la mer, dont les houles profondes
Ne s'arrêtent jamais, tumultueux troupeaux,
Bondissant jour et nuit sans halte et sans repos.

III, 47. 19 septembre 1854.

65. La tradition du Vaisseau-Fantôme est populaire. Le célèbre

Alors tremblez. Car l'eau jappe
Quand le vaisseau mort la frappe
De l'aviron,
Car le bois devient farouche
Quand le chasseur spectre embouche
Son noir clairon.

Malheur au chasse-marée
Qui voit la nef abhorrée !
O nuit ! terreur !
Tout le navire frissonne,
Et la cloche, à l'avant, sonne
Avec horreur.

C'est le hollandais ! la barque
Que le doigt flamboyant marque !
L'esquif puni !

68-71. Ms. : Vaisseau Mort, Chasseur Spectre avec des majuscules.
73-74. *Les marins qui sont au large*
Jettent tout ce qui les charge.
79-96. Addition marginale.
81. L'esquif [banni] !

---

opéra de Wagner est de 1843 : il avait paru en 1839 un roman anglais du capitaine Margat, qui fut traduit en français, cette même année 1854, dans une série de brochures de vulgarisation : mais c'est seulement en décembre que le *Journal de la Librairie* annonce l'ensemble de la série. De toutes façons la tradition qu'on rencontre un peu partout, chez Henri Heine, chez Edgar Poe, était connue de V. Hugo. Il se peut même que des récits oraux de pêcheurs jersiais l'aient rappelée à la mémoire du poète, si besoin était : car elle était répandue sur toutes les côtes de la Manche, cf. Paul Sébillot, *Le Folklore de France*, Paris, 1905, *Les Navires légendaires*. p. 150-151.

70-73. *Chasseur-spectre* : Le poète rapproche ici les traditions du Rhin de celle de la Manche. Cf. tome IV, p. 451.

79. *Le Hollandais !* Le titre que Wagner et les romanciers donnent ordinairement au récit légendaire est en effet : Der Fliegende Hollander, le Hollandais volant; et la légende est celle-ci : Un Hol-

C'est la voile scélérate !
C'est le sinistre pirate
De l'infini !

Il était hier au pôle
Et le voici ! Tombe et geôle,
Il court sans fin.
Judas songe, sans prière,
Sur l'avant, et sur l'arrière
Rêve Caïn.

Il suffirait, pour qu'une île
Croulât dans l'onde infertile,
Qu'il y passât ;
Il fuit dans la nuit damnée ;
La tempête est enchaînée
A ce forçat.

Il change l'onde en hyène,
Et que veut-on que devienne
Le matelot,
Quand, brisant la lame en poudre,
L'enfer vomit dans la foudre
Ce noir brûlot ?

94. Il fuit *sur l'eau forcenée.*

landais après avoir juré de franchir une passe dangereuse malgré Dieu même est condamné à errer sur les mers pendant l'éternité, à moins qu'il ne soit délivré par une femme. Une danoise, Senta, consent à l'épouser, mais elle est fiancée au chasseur Erick. Celui-ci l'accable de reproches et lui prend les mains. Le Hollandais se méprend sur le sens de ce geste ; et, de colère, s'enfuit sur son vaisseau. Mais Senta se jette à la mer pour le suivre : elle se noie et le vaisseau sombre. C'est avant ou après ces événements que la légende fait apparaître le vaisseau-fantôme sur les mers.

La lugubre goëlette
Jette à travers son squelette
Un blanc rayon ;
La lame devient hagarde,
L'abîme effaré regarde
La vision.

Les rocs qui gardent la terre
Disent : Va-t'en, solitaire !
Démon, va-t'en !
L'homme entend de sa chaumière
Aboyer les chiens de pierre
Après Satan.

Et les femmes sur la grève
Se parlent du vaisseau rêve
En frémissant ;
Il est plein de clameurs vagues
Il traîne avec lui des vagues
Pleines de sang.

IV

Et l'on se conte à voix basse
Que le noir vaisseau qui passe
Est en granit,

110-111. Disent : *Vaisseau de mystère,*
Vaisseau, va-t-en !
115-120. Addition marginale.
121-125. Et l'on se [dit] à voix basse
Que [cet affreux sloop] qui passe
Est en granit,
Rien n'y brille, rien n'y bouge ;
Les [voiles] sont en fer rouge

---

113. Sur les innombrables aspects que l'imagination visuelle de V. Hugo prête aux roches, cf. Huguet, *Le Sens de la forme dans les Métaphores de V. Hugo*, table au mot : *Roc*.

Et qu'à son bord rien ne bouge ;
Les agrès sont en fer rouge,
Le mât hennit.

Et l'on se met en prières,
Pendant que joncs et bruyères
Et bois touffus,
Vents sans borne et flots sans nombre,
Jettent dans toute cette ombre
Des cris confus.

V

Et les écueils centenaires
Rendent des bruits de tonnerres
Dans l'ouragan ;
Il semble en ces nuits d'automne
Qu'un canon monstrueux tonne
Sur l'océan.

L'ombre est pleine de furie.
O chaos ! onde ahurie,
Caps ruisselants,
Vent que les mères implorent,
Noir gouffre où s'entre-dévorent
Les flots hurlants !

Comme un fou tirant sa chaîne,
L'eau jette des cris de haine
Aux durs récifs ;

133-138. Addition marginale.
140. O chaos, [vague] ahurie,
143. Noir [cirque]

Les rocs, sourds à ses huées,
Mêlent aux blêmes nuées
Leurs fronts pensifs.

La mer traîne en sa caverne
L'esquif que le flot gouverne,
Le mât détruit,
Et la barre, et la voilure
Que noue à sa chevelure
L'horrible nuit.

Et sur les sombres falaises
Les pêcheuses granvillaises
Tremblent au vent,
Pendant que tu ris sur l'onde,
De l'autre côté du monde,
Soleil levant !

---

149. Mêlent aux [pâles] nuées.

Date du manuscrit, 1er mars 1854, Jersey.

IX

IX

[LES ESPRITS]

NOTICE

Sous le titre *Les Esprits*[1] V. Hugo a réuni quatre pièces, composées à des dates différentes, mais apparentées par une inspiration commune : l'apologie des hommes de génie et des prophètes, qui aux yeux de l'auteur des *Mages* ne font qu'un ; ces prophètes, ces sages inspirés, ces « lueurs de Dieu[2] » ainsi qu'il les appelle alors, il les montrent ici tour à tour planant dans leur rêve au-dessus des mesquines occupations des hommes, ou faisant frémir, à leur passage, l'âme des foules éperdues et frissonnantes ; il plaint leur destinée, soit qu'ils meurent oubliés comme Ferdousi, ou que, dans un désert, ils gisent lapidés par le peuple ignorant et obscur, tel le solitaire d'Horeb ; mais Dieu veille, et, à l'heure voulue, il rappelle les peuples à leur devoir par de terribles avertissements.

La première pièce a été écrite presque tout entière en mai 1855 : elle se place entre *Les Mages* et *Halte en marchant* publiés dans les *Contemplations*. Complétée en mars 1870, elle a conservé son cadre biblique. En mai 1855, à Jersey, V. Hugo venait d'achever *Dieu* et le livre métaphysique des *Contemplations* : *Au bord de l'Infini*. Convaincu, sous l'influence des « révélations des tables », qu'il était en communication directe avec les êtres et les mystères de l'au delà, il s'apparaissait à lui-même comme un des génies et des apôtres de l'humanité, il n'avait plus à envier d'être

Eschyle *en* son exil et Job *sur* son fumier

---

1. Ce titre ne figure que sur l'édition collective.
2. *Toute la Lyre*, IV, 13, 1er février 1855.

Le sort lui avait dévolu ce rôle divin :

> Maintenant, ô destin, ô Méduse ! merci [1].

Désormais tous les prophètes, tous les grands hommes dont il évoque la souffrance et la gloire ne sont plus, en son esprit, que des symboles et des « figures » de sa propre personnalité. Et qui le méconnaîtrait dans ce premier poème des *Esprits* ? Voici bien les visites aux cimetières de l'exilé de Jersey et ses coutumières méditations sur la mort :

> ... Ils parlaient près d'un cimetière...
> L'œil du vieillard tomba sur les fosses ; il dit...
> Arriver au tombeau, c'est atteindre le faîte.

Est-ce saint Jean-Baptiste, est-ce V. Hugo qui répond dans ce poème au patriarche ? Sous le masque de l'homme « au sombre visage », et que le poète laisse deviner, s'il ne le nomme pas lui-même, je reconnais le Proscrit qui affecte d'habiter désormais les *templa serena* de la pensée, qui se drape dans la majesté et le dédain, simule l'ignorance des vains bruits du monde et de la politique et feint de se soucier aussi peu du César français que l'apôtre du tyran Hérode Antipas.

Les trois pièces qui suivent s'échelonnent de 1871 à 1874 ; c'est le temps des espérances, puis des désillusions politiques du poète ; le premier développement, qui n'est guère qu'une image utilisable en toute circonstance, nous montre la répercussion des émotions de l'homme de génie sur la foule ; Ferdousi n'est qu'une courte anecdote qui fait songer aux vicissitudes de l'homme de génie et à l'ingratitude des rois, mais le rappel de la fin misérable du poète persan établit un contraste, flatteur pour V. Hugo, avec sa propre destinée qui apparaissait alors rayonnante : car, en janvier 1871, il est le héros populaire de Paris, et c'est l'heure où son espoir s'ouvre aux plus hautes ambitions.

Plus tard, après ses mécomptes, après la lapidation de Bruxelles, après la mort de son fils François-Victor, il apparaît bien qu'il songe encore à lui-même en écrivant *Le Lapidé*, où il fait de Dieu même son porte-parole. Dans la leçon que donne aux peuples le Tout-Puissant, à propos de la lapidation de son prophète, on retrouve à la fois et la métaphysique de V. Hugo en 1855 et son anticléricalisme de 1874, et il apparaît bien qu'il se désigne lui-même, songeant à son

---

1. *Les Quatre Vents de l'Esprit* ; *La Destinée*, III, 11, 17 mars 1855.
Pleurs dans la Nuit des *Contemplations*, VI, 6, est daté du cimetière Saint-Jean ; cf. aussi dans *Les Quatre Vents de l'Esprit*, II, 25, *Le Cimetière*, et III, 41, *Duo* ; dans *Toute la Lyre*, III, 29, *Dans le cimetière de* ***.

exil et à l'écroulement qui suivit de ses espoirs politiques, quand il évoque si âprement et si superbement ce prophète méconnu que

Haine, Ignorance, Envie, Orgueil et Rébellion

ont « traqué » sans pitié

... ainsi que le lion.

Et ce que nous faisons, disons et publions
Ressemble à la colère énorme des lions [1].

(Vers 1872-1874.) *Les Quatre vents de l'Esprit.*
En tête du livre *La destinée.*

---

1. Cf. le poème, si magnifiquement épique, de *La Caravane* (*Les Châtiments*, VII, 8), 25 novembre 1852, où le lion symbolise le Progrès.

I

Un homme aux yeux profonds passait; un patriarche
Lui demanda : — Combien as-tu de jours de marche,
O voyageur qui viens du côté du levant?
L'homme dit : — Je ne sais. Le vieux reprit : — Le vent,
O voyageur qui viens du côté de l'aurore,
T'a-t-il bien poursuivi? L'homme dit : — Je l'ignore.
Le vieillard dit : — Tu dois avoir près d'Engaddi
Trouvé la caravane allant vers le midi?
Combien de voyageurs et de bêtes de somme?
— Je n'ai rien rencontré ni rien compté, dit l'homme.
— Les hérons gris ont-ils passé dans le brouillard?
Dit le vieux. L'homme dit : — Je n'ai rien vu, vieillard.

---

2. *Dit : Combien as-tu fait déjà* de jours de marche ?

---

1. *Un homme aux yeux profonds.* Il s'agit vraisemblablement de saint Jean-Baptiste arrivant du désert d'Horeb pour prêcher sur les bords du Jourdain : « L'an 29 de Notre-Seigneur, le saint Esprit le retirant du désert, luy commanda de prêcher, sur les bords du Iourdain une doctrine et un Bapteme de pénitence, qui firent grand bruit dans la Iudée. » Moreri, Art. Jean. On sait qu'après cette prédication saint Jean-Baptiste fut mandé par le tétrarque Hérode Antipas, v. 24.

7 et 19-20. *Engaddi,* « ancienne ville de la Palestine de la Tribu de Juda, dont on ne voit aujourd'hui que les ruines. Son terroir étoit extrêmement fertile et l'on croit même que c'est là que croissait cet admirable *baume* que la Iudée devoit à la Reine de Saba. » Moreri, Art. Engaddi.

11. *Les hérons gris* : détail exact, l'espèce commune du héron, l'*ardea cinerea* se rencontre en effet dans la vallée du Jourdain. Cf. Lévitique, XI, 19.

Et le vieillard reprit : — Homme au sombre visage,
Aujourd'hui, dans ta route, as-tu selon l'usage,
Auprès de la citerne entre Edom et Gaza,
Crié trois fois le nom du saint qui la creusa?
Et l'homme répondit : — Quel saint? que veux-tu dire?
Le vieillard repartit : — Homme, est-ce de la myrrhe
Ou du baume qu'on doit en tribut envoyer
Au tétrarque Antipas pour laver son foyer
Et parfumer son lit? — Je ne sais pas, dit l'homme.
— Quoi! tu ne connais point le roi que je te nomme?
— Non. — Le vieillard reprit : — Tu ne distingues pas
Entre le lit de pourpre où se couche Antipas
Et la paille qui sert aux bêtes de litière?
— Non, dit l'homme.

Ils parlaient auprès d'un cimetière.
L'œil du vieillard tomba sur les fosses; il dit :
— Tous ces êtres, hélas! sur qui l'herbe grandit,
Étaient jadis vivants, bruyants, joyeux, utiles;
Maintenant les voilà tombés chez les reptiles,

---

16. Suivi d'abord de ce vers :

Et l'homme répondit : « Je ne sais qui l'a faite

et des cinq vers de la fin, à la suite desquels on lit cette date : *21 mai 1855.*

26. ... *on était* auprès d'un cimetière

---

15. *Edom et Gaza* : « Idumée, province de la Palestine, que les saintes Écritures nomment *Edom*, entre l'Arabie Pétrée, la Judée et la mer Méditerranée. Elle avoit diverses villes, la principale est *Gaze*. » Moreri, art. Idumée. L'itinéraire est exact, pour venir du désert d'Horeb aux rives du Jourdain, il faut passer par l'Idumée et par les bords de la mer Morte, où est situé *Engaddi*.

16. *Citerne* : Au cours de ses prédications saint Jean-Baptiste revint du côté de Gaza, accompagné par l'apôtre Philippe : un eunuque éthiopien fut catéchisé sur la route par Philippe et il voulait être baptisé sur-le-champ. « Voilà de l'eau, dit l'Eunuque, qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé,... et ils *descendirent* tous deux dans l'eau. » *Actes des Apôtres*, VIII, 36-38.

Mangés des vers, mêlés à la terre, mêlés
A la cendre, et gisants. — Non, dit l'homme. Envolés.
Arriver au tombeau, c'est atteindre le faîte. —

Le patriarche alors reconnut un prophète,
Et murmura pensif, à voix basse, pendant
Que ce passant, doré par le rouge occident,
Disparaissait au loin dans le désert sublime :
— O savant seulement des choses de l'abîme!

36. Si l'on se reporte aux vers précédents, il ne semble pas que « l'homme aux yeux profonds » dirigeait ses pas du côté du désert ; mais le poète n'a pas cherché à évoquer une anecdote précise de la vie du prophète. Le désir du pittoresque entraîne ici son imagination : il lui plaît de ménager une sorte d'apothéose à son héros, et le « désert sublime », entrevu sous les rayons d'or du soleil couchant qui nimbent le prophète, éclaire, pour cette apothéose, un fond de décor à la fois mystérieux et de couleur ardente.

Date du manuscrit : 17 mars 1870.

II

Un grand esprit en marche a ses rumeurs, ses houles,
Ses chocs, et fait frémir profondément les foules,
Et remue en passant le monde autour de lui.
On est épouvanté si l'on n'est ébloui ;
L'homme comme un nuage erre et change de forme ;
Nul, si petit qu'il soit, n'échappe au souffle énorme ;
Les plus humbles, pendant qu'il parle, ont le frisson.

Ainsi quand, évadé dans le vaste horizon,
L'aquilon qui se hâte et qui cherche aventure
Tord la pluie et l'éclair, comme de sa ceinture

[courant]
3. Et remue en [fuyant]
6. Précédait d'abord le vers 5.
7. ... pendant qu'il *gronde*,...
9-10. *Quand* l'aquilon qui *gronde* et qui cherche aventure
Tord *les nuages noirs*

9-10. On songe aux vers de Virgile :

> Tres imbris torti radios, tres nubis aquosæ
> Addiderant, rutili tres ignis et alitis Austri.
>
> *Énéide*, VIII, 429-430.

Sur les nombreuses imitations de ce passage, dans les œuvres de V. Hugo, cf. Samuel Chabert, *Un exemple d'influence virgilienne*, Grenoble, 1909, p. 61-62. L'image s'associe d'ordinaire à l'idée d'effort dans la puissance : mais il s'agit ici d'opposer à l'envie de la foule la sérénité du « grand esprit » : cet esprit garde, dans les manifestations formidables et farouches de sa force, une sorte d'aisance familière, comme la jeune fille, qui, sous le souffle de l'aquilon, de sa ceinture

> défait en souriant le nœud.

Une fille défait en souriant le nœud,
Quand l'immense vent gronde et passe, tout s'émeut;
Pas un brin d'herbe au fond des ravins, que ne touche
Cette rapidité formidable et farouche.

---

12. Quand l'immense vent *souffle* et passe,

Date du manuscrit : Sans date : *sur papier filigrané 1866.*

III

Autrefois, j'ai connu Ferdousi dans Mysore.
Il semblait avoir pris une flamme à l'aurore
Pour s'en faire une aigrette et se la mettre au front;
Il ressemblait aux rois que n'atteint nul affront,
Portait le turban rouge où le rubis éclate
Et traversait la ville habillé d'écarlate.

Je le revis dix ans après vêtu de noir.
Et je lui dis :

— O toi qu'on venait jadis voir
Comme un homme de pourpre errer devant nos portes,
Toi, le seigneur vermeil, d'où vient donc que tu portes
Cet habit noir, qui semble avec de l'ombre teint?

---

le regard fier

4. *Il était jeune, avait un cheval vif et prompt,*

7. Je le revis *quinze* ans après

---

1. *Ferdousi* est le célèbre poète persan, auteur du *Livre des Rois*, traduit par Möhl et publié à Paris en 1838, à l'Imprimerie Royale. Le premier volume contient une biographie. V. Hugo, auteur des *Orientales* et ami de Fouinet, a certainement connu la traduction du *Livre des Rois* ; mais ses souvenirs paraissent bien imprécis. Né à Thous où il mourut, Ferdousi séjourna ensuite à la Cour du Sultan de Ghaznin, puis après sa disgrâce voyagea dans la Perse et dans la Syrie. Möhl ne fait nullement mention d'un voyage dans l'*Inde méridionale* où se trouve *Mysore*.

11. Après sa disgrâce Ferdousi, dit Möhl, partit « un bâton à la main et vêtu d'un manteau de derviche ».

— C'est, me répondit-il, que je me suis éteint.

---

12. *Éteint.* Il s'agit donc d'un grand poète, qui survit à sa gloire et à sa richesse. L'évocation très imprécise de Ferdousi montre bien que V. Hugo n'a point prétendu ressusciter ici, pour elle-même, une scène de l'histoire d'Orient. A qui pouvait-il songer en janvier 1871, en plein siège de Paris, pendant qu'il écrivait *L'Année Terrible* et qu'on acclamait son nom dans les rues et sur les théâtres cf. tome III, Introduction, p. XXIII.

Il n'y avait pas plus d'un an que Lamartine était mort, acceptant dans sa misère une gratification du Second Empire, comme à la veille de sa mort Ferdousi avait enfin reçu les sacs d'or de Mahmoud. E. Pelletan avait jadis écrit dans *L'Événement* des articles sur Lamartine sous le titre : *A l'homme tombé.* On imagine aisément V. Hugo se complaisant, en 1871, à un parallèle entre sa vieillesse et celle de Lamartine. — Dans une fantaisie, parue au lendemain de la mort de V. Hugo, *Les funérailles de Ferdousi,* (dans *Serenus,* Lemerre, 1886), J. Lemaître donne à V. Hugo lui-même le nom de Ferdousi et le montre survivant à ses deux grands rivaux Toureri et Nasimi (Lamartine et Vigny).

Par contre, ce poème inspirait à Léon Valade dans *La Jeune France* du 4 juillet 1883 un éloge enthousiaste de V. Hugo : « Le poète persan n'est pas le seul qui ait connu ce tourment de survivre à son génie : ce siècle même et ce pays en ont vu plus d'un qui aurait pu faire à la même question la même réponse mélancolique... La lumineuse vieillesse de V. Hugo forme un contraste avec la destinée des poètes éclipsés de leur vivant. Le temps a pu blanchir les cheveux de V. Hugo, les luttes et l'exil, les deuils de famille et les malheurs de la patrie ont pu l'attrister mais non éteindre, ni même assombrir ce foyer intérieur qui de sa grande âme transparaît et rayonne ;... dans l'ordre esthétique, il est toujours le maître incomparable de la couleur, l'homme de pourpre, le seigneur vermeil qui nous éblouit, comme ce divin Ferdousi que regardaient passer les gens de Mysore ; et la flamme qu'il porte au front est prise à la splendeur d'un couchant dont l'éclat dépasse l'aurore même qui dora *Les Orientales.* »

Date du manuscrit : Paris, 12 janvier 1871.

IV

LE LAPIDÉ*

Celui qui parle ici marchait dans une plaine
Sombre au point qu'un sentier s'y distinguait à peine;
On entendait un bruit de foudre à l'horizon.

Il vit on ne sait quoi d'affreux dans le gazon;
Un monceau d'ossements, noir sous un tas de pierres.
Alors, lui, le marcheur qui baisse les paupières,
Il s'arrêta, sévère et triste, et dit à Dieu :
— Dieu ! sous votre ciel calme et dans cet âpre lieu
Où le vent vient gronder et l'apôtre se taire,
Dans ce désert voisin d'Horeb, je vois à terre

---

* Tonnerre a l'horizon. Tout en écoutant un tonnerre lointain.

5. *C'étaient des ossements entrevus sous des* pierres

8-9. Dieu, [sous vos astres d'or et sous votre ciel bleu],
Où l'oiseau vient chanter et le mage se taire

---

10. C'est toujours dans le décor du désert qu'il plaît à V. Hugo d'évoquer les prophètes. Cf. *Un poète est un monde*, v. 15, et *Clarté d'âmes*, v. 8 et sq.

> Dans tous les lieux déserts qui sont sur cette terre
> Les solitaires, ceux qui vivent par l'esprit,
> Sondant l'éternité, l'âme, le temps, le nombre,
> Effarés et sereins, étaient épars dans l'ombre.
>
> 29 mars 1874.

Ils sont, dit-il, dans *Les Contemplations*

> ... ceux qu'attend Dieu propice
> Sur les *Horebs* et les *Thabors*.
>
> *Les Mages*, 24 avril 1855.

Cf. dans le reliquat de *Dieu*, édition Ollendorf, 1911, p. 619-620 :

Quelque chose qui fut un homme, et qui vivait.
C'était un mage ; il eut debout à son chevet,
Tout le temps qu'il vécut, votre esprit formidable ;
Et votre esprit parlait à son âme ; et le sable,
Et la poussière, et l'eau qui coule du rocher,
N'ont jamais empêché ses pieds nus de marcher ;
Il passait les torrents et traversait les plaines ;
Il était sur la terre une de vos haleines ;
Il parlait au pontife, au scribe, au juge, au roi,
Et sa bouche soufflait sur eux le vaste effroi ;
Il ne ménageait pas non plus la sombre foule ;
Il passait, dispersant sa parole, et la houle
A le même frisson sous la trombe, et le bois
Sous l'orage indigné, que l'homme sous sa voix.
Du moins ce fut ainsi tant que vécut ce mage.

15-22. Addition marginale.
marchait
22. Il [allait]
24. Sous l'orage *profond,*

Les antiques anachorètes :

Ils cherchaient les déserts, les plaines sans limite...

Il avait appelé son entrée dans l'exil, son arrivée à Jersey : *Entrée au désert* (août 1852), *Années funestes*, I.

18. Sombres, ils ont en eux pour Muse
La palpitation confuse
De tous les êtres à la fois.

Les Mages, 24 avril 1855.

23-24. C'est ici le raccourci du développement d'*Un grand esprit en marche*, p. 177, écrit à une date voisine, et sans doute un peu antérieure.

25-37. Sur l'influence des prophètes-mages, cf. la Notice d'*Un Poète est un monde* (vers 1854), tome V, p. 917-918, celle de *Clarté d'âmes* (29 mars 1874), tome IV, p. 593-594, et, outre les poèmes cités dans la Notice d'*Un Poète est un monde*, trois strophes de *Tout le Passé et tout l'Avenir*, 7-17 juin 1854 :

Les prophètes chassaient le mal...

(v. 475-492).

En bas son âme, en haut l'astre, étaient du même âge,
Et le peuple à ses pieds songeait dans la cité
Quand il parlait au gouffre avec fraternité.
Si bien que maintenant le voici dans cette herbe.
Le peuple est trop obscur, le prêtre est trop superbe
Pour se laisser longtemps crier par un passant
Qu'il faut aider le faible et bénir l'innocent,
Qu'il faut craindre l'augure et son sceptre d'érable,
Mais que la vérité surtout est vénérable,
Et que les fils d'Adam doivent se dire entre eux
Qu'il s'agit d'être juste et non pas d'être heureux.
Cet homme était sublime et pur dans ses prières;
C'est pourquoi, je le dis, le voilà sous ces pierres.
Ce mage a cet amas d'affreux cailloux pour lit,
Qui le tua vivant et mort l'ensevelit.
Certes, l'arbre qui près du cadavre s'élève
A plus d'ombrage ayant à ses pieds plus de sève;
L'herbe est belle, et les vers de terre sont contents;
Les loups ont, j'en conviens, à manger pour longtemps;
L'hyène après la chair rongera le squelette;
J'entends se réjouir dans l'ombre la belette,
Et le corbeau qui hait votre soleil divin;
Et l'églantier sauvage en fleur dans ce ravin

---

27. Et *la foule* à ses pieds *tremblait*
28. Quand il parlait au *ciel*
29. Si bien que maintenant *il est gisant dans l'herbe.*
31. Pour se laisser longtemps *dire* par un passant
37. *a*) *Et rien n'était plus grand que cet homme en prières ;*
b) Cet homme était *auguste* et pur dans ses prières ;
39-42. Addition marginale.
39. Ce mage a cet amas de *noirs* cailloux pour lit
42. A plus de *fruits*
43-44. Ces deux vers intervertis faisaient d'abord suite à 39.

48-49. Tout ce passage est un exposé d'une des parties de la métaphysique hugolienne ; ces deux vers rappellent les vers de *Sous Terre* dans *Les Quatre Vents de l'Esprit ;*

A pu boire le sang dont ses roses sont faites.
Est-ce donc à cela que servent les prophètes?

Et Dieu lui répondit :

— D'abord, c'est à cela.
Il faut que la fleur dise à l'aube : me voilà!
L'arbre existe; il est bon que l'herbe soit épaisse
Afin que la brebis joyeuse s'en repaisse;
Le ver de terre a droit de vivre; et le vautour
Dans le banquet du jour et de l'ombre a son tour;
Le grand ordre ignoré n'exclut pas la belette
De ceux que la mamelle universelle allaite;

---

49. *Boit à l'aise* le sang

— Qui donc es-tu ? — Je suis la rose.
— Et que veux-tu ? — Boire ton sang.

Le Livre lyrique, XXIII, 29 mai 1854.

C'est, somme toute, ici et dans tout ce qui suit v. 51-66, la théorie de Lucrèce, celle des Saint-Simoniens (cf. George Sand, *Les Sept Cordes de la lyre*, 1840), celle de Lamartine, et dès 1827 :

Là, ma cendre mêlée à la terre qui m'aime
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les fleurs.

Harmonies poétiques et religieuses, III, 2. *Milly*, v. 301-304.

C'est celle de Th. Gautier dans la *Comédie de la Mort* :

Console-toi. La mort donne la vie. Éclose
A l'ombre d'une croix, l'églantine est plus rose
Et le gazon plus vert.
La racine des fleurs plongera sous tes côtes ;
A la place où tu dors les herbes seront hautes.

II, 1838.

Cette théorie, V. Hugo l'a largement exposée et développée dans *Les Contemplations* : VI, 6. *Pleurs dans la Nuit*, X, v. 313-336, 30 avril 1854, et *Ibid.*, 13, *Cadaver*, 9 janvier 1855.

53. Cf. *Le Satyre*, v. 315-349, tome II, p. 593, 17 mars 1859.

58. Pour l'image, cf. dans *Les Voix intérieures*, la fin du poème *La Vache*, 15 mai 1837.

Et moi qui sais que tout a pour racine tout,
Que, si l'un est couché, c'est que l'autre est debout,
Que l'être naît de l'être, et sans fin se transforme,
Et que l'éternité tourne en ce cercle énorme,
Sans quoi dans l'azur noir les soleils s'éteindraient,
Je ne vois pas pourquoi les prophètes seraient
Dispensés de donner leur chair pour nourriture
A l'affamée immense et sombre, la nature.
Et puis ce lapidé sert encore à ceci :
C'est qu'il te fait songer. L'homme passe, obscurci
Par la nuit, par l'hiver, par l'ombre, et par son âme,
Car il met de la cendre où j'ai mis de la flamme;
Eh bien, puisqu'il est sourd, et puisqu'il est haineux
A ceux qu'il voit venir ayant mon souffle en eux,
Puisqu'il a son plaisir pour loi, pour dieu son ventre,
Il est bon qu'en venant de jouer dans quelque antre
Ses jours, son bien, son cœur, tout, sur un coup de dé,
Soudain il voie à terre un sage lapidé,

---

59. *Et moi qui sais qu'il faut que tout vive de tout,*
Que l'être naisse et meure et naisse et se transforme,

Ces deux vers faisaient d'abord suite à 55.

63. Sans quoi dans *le ciel* noir

73. Puisqu'il a son *néant* pour *but*

76. *Son or*

---

72. Le poème du *Lapidé* a été écrit huit jours après la mort de François-Victor Hugo et V. Hugo songe à lui-même en parlant du prophète accablé par le sort et en qui la foule méconnaît le « souffle divin ». Vacquerie, sur la tombe de François-Victor venait de rappeler les convictions spiritualistes du poète : « Quant au vieillard illustre que tant de malheurs accablent, il lui reste pour l'aider à porter jusqu'à la fin le poids des jours la conviction qu'il a si bien formulée dans ces beaux vers :

C'est un prolongement sublime que la tombe
On y monte, étonné d'avoir cru qu'on y tombe.

Il croit à Dieu éternel, à l'âme immortelle. » *Le Rappel* du 31 déc. 1873.

Et qu'il compare, ému d'une terreur sacrée,
Les cadavres qu'il fait aux esprits que je crée.

— Et, poursuivit l'Esprit immense, écoute encor.
Quand, tels que des chasseurs menant au son du cor
Leur meute dans le bois sinistre des ténèbres
Les peuples, devant eux poussant ces chiens funèbres,
Haine, Ignorance, Envie, Orgueil, Rébellion,
Ont traqué mon prophète ainsi que le lion,
Quand ils boivent le sang et le vin dans leurs salles,
Adorant, nains hideux, leurs fautes colossales,
Quand le brûleur, soufflant sur un tas de charbon,
Se dit mon prêtre, et quand le mal leur semble bon,
Les mages inspirés parlent aux multitudes,
Comme le sombre vent, du fond des solitudes,
Mais je n'ignore pas que ce n'est point assez.
Le prophète est bien grand, mais ne peut, je le sais,
Dire les mots divins qu'avec la langue humaine;
Il sied que le prodige et que le phénomène
Apparaisse, et me nomme aux peuples, oublieux
De tout ce que j'ai mis d'obscur sur les hauts lieux ;

---

morne

77. Et qu'il compare *triste et plein d'horreur* sacrée

82. Les *hommes* devant moi
mages *indignés*

89. Les *hommes* inspirés

85-86. Depuis *Torquemada* (1869), V. Hugo s'est fait de l'Inquisition une arme coutumière de combat dans ses attaques contre l'Église.

96. *D'obscur sur les hauts lieux.* L'utilisation des hauts lieux pour le culte a en effet provoqué des explications très variées et souvent confuses ; les cultes les plus divers se sont en effet succédé sur les hautes collines de la Judée ; il semble bien qu'on y ait primitivement sacrifié à Jehovah seul ; au fur et à mesure de la construction des temples les hauts lieux furent partiellement, puis presque totalement abandonnés aux divinités étrangères : d'où les invectives d'Ezéchiel contre les hauts lieux.

Il faut faire entrevoir à l'homme mon mystère,
L'ordre silencieux doit cesser de se taire,
Et, pour le ciel profond, c'est le moment d'avoir
La clameur rappelant les peuples au devoir ;
Un avertissement farouche est nécessaire ;
Votre terre a besoin qu'un verbe altier, sincère,
Innocent, prenne l'ombre effrayante à témoin ;
Alors il faut quelqu'un qu'on entende de loin
Et qui parle plus haut que la voix ordinaire,
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre.

---

102. La clameur *qui rappelle...*
103. Un avertissement *quelconque*

---

106. Voir le poème : *Quand le Cid fut entré dans le Généralife*, 13 janvier 1876, p. 312 ; mais l'idée est déjà en germe dans *Un poète est un monde* :

Ils vont rêver aux lieux déserts...
et dans leur sombre esprit
Ils entendent rouler des chars pleins de tonnerres.
(Vers 1854).

Cf. aussi dans *Toute la Lyre*, III, 2 :

et le visionnaire
Est souvent averti par un vague tonnerre.
L'Enfant, juin 1874.

et dans les *Années funestes*, XLV :

Toujours l'âpre devoir reparaît : et l'on erre
Semant sur son chemin des chutes de tonnerre.
27 juin 1869.

Date du manuscrit : 5 janvier 1874.

LE LAPIDÉ

Brouillons

Le manuscrit contient six fragments de brouillons utilisés pour le Lapidé. *La majorité de ces brouillons sont à peine lisibles ; ils sont d'une écriture abrégée qui indique seulement le commencement des mots ; les vers, les projets de développement en prose y sont jetés pêle-mêle souvent sur les côtés ou au travers de la page.*

I

Et, poursuivit l'esprit immense, écoute encor :
Quand, tels que des chasseurs hideux sonnant du cor,
Ayant près deux leur meute aboyant aux ténèbres
L'Ignorance, la Haine et l'Orgueil, chiens funèbres,
Les hommes d'ici-bas, dans leur rébellion,
Ont traqué mon prophète ainsi que le lion,
Quand Isaïe est mort, quand Jésus agonise,
germain
Quand le turc prend Athène et le saxon Venise,
Quand Zénon est esclave et quand Tibère est roi,

Un avertissement quelconque est nécessaire ;
Il faut qu'une voix grave innocente et sincère
fut
Parle en haut, puisqu'on est sourd à mes cris d'en bas ;
Il faut qu'en sa démence et dans ses vils combats
L'homme entende rugir { l'Absolu / l'Inconnu qu'on mutile / l'Idéal
veuille, écoute, et songe
Il sied *qu'il fasse un peu silence* ; il est utile
Que les cieux, où l'aurore et les astres ont lui,
Pâlissent et que l'Homme ait au-dessus de lui
Dans l'éther, *un* grondement si noir, qu'il le vénère,
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre.

Ms. 40, *fragment* 296.

Sur cette même feuille, cette ébauche :

Qu'Ezechiel vit ce que devient l'empire
Quand on donne au meilleur un bagne, un trône au pire.

et cette note : *Relire ma pièce sur le prophète mort.*

II

Cependant qu'au Zénith montent les Dioscures.
Le vent mystérieux dit des choses obscures,

L'herbe est plus vaste — Les reptiles, sont mieux ? blottis
petits.

Et je vis accourir dans l'ombre les chouettes.
Est-ce donc à cela que servent les prophètes ?
D'abord, c'est
Et Dieu lui répondit : C'est d'abord à cela
Puis à ceci
le
me
Ils se mirent alors tous à la consoler ;
On ne laisse jamais les désespoirs tranquilles.
Me diras-tu : le mal, c'est le genre de mort.
Pourquoi ?... Il est bon...
... et
Et que l'homme compare, et plein d'horreur sacrée,
Les cadavres qu'il fait aux esprits que je crée,
Et poursuivit l'Esprit immense, écoute encor :
. . . . . .
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre

Il faut que l'herbe pousse, etc., et je ne vois pas les prophètes génies
et les êtres divins dispensés de donner leur chair et leur cendre à la grande œuvre.

Au verso, brouillons moins lisibles des fragments de ces mêmes vers et cet essai :

Quoi, l'homme, à deux genoux,
Adore, nain hideux, ses fautes colossales,
Quand Babel à l'azur ouvre toutes ses salles.

fragment 297.

III

dans les nues
On entendra rouler l'immense char igné,
On entendra rugir l'Idéal indigné,
Car le verbe céleste a des grondements sombres ;
Vous accumulerez les tombeaux et les ombres,
Les sceptres, les soldats, et la mort et la nuit,
Vous n'en serez pas moins ce qui s'évanouit.

Moi je (*dédaignerais ?*) vos rumeurs dans les salles.
L'homme adore, nain vil, ses fautes colossales.
... en être sûr,
Et je me (*remettrais ?*) à trembler dans l'azur.

Le prophète { *si grand qu'il soit ne peut jamais* / ne peut, si céleste qu'il soit,
Dire les mots divins qu'avec la voix humaine.
Il sied que le prodige et que le phénomène
Aient une autre figure, alors que les hauts lieux
Tristes, sont désertés par le peuple oublieux.
Un avertissement quelconque est nécessaire
pur
Votre terre a besoin qu'un verbe *altier*, sincère,
Innocent, prenne l'ombre effrayante à témoin.
Alors il faut quelqu'un qu'on entende de loin
Et qui parle plus haut que la voix ordinaire,
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre

* * *

je passe à la bravade
Et je rentre au travers l'abîme ; je m'évade
De cet abaissement et de cette misère...

fragment 298.

* * *

Devant ces ossements entrevus sous ces pierres
Il s'arrêta sévère, et triste, et dit à Dieu :
Dieu ! sous vos astres d'or et sous votre ciel bleu...
...je vois à terre
Quelque chose qui fut un homme et qui vivait.
Cet homme était un mage ; il eut à son chevet
Tout le temps qu'il vivait votre esprit formidable
Et votre esprit parlait à son âme...
Je vous parle ainsi, moi, l'homme en qui l'humeur croit.
Je parle comme Dieu : vous me donnez le droit
A moi qui... dans l'odeur de vos crimes
De dire quelquefois des choses légitimes.

fragment 298, verso

IV

il est utile
Que les hommes devant la vertu qu'on mutile
Frémissent d'avoir ri — car rire est hasardeux —
Et qu'ils entendent vils, tremblants, au-dessus d'eux

Dans l'éther, au grand choc si noir qu'il le vénère,
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre.

Crapauds, serpents, lézards, bêtes de toute espèce
herbe épaisse
repaisse
On entendait un bruit de foudre à l'horizon
Il marchait...
... car c'est un radieux passage
Que ce couple, le juste appuyé sur le sage.

fragment 299.

V

Le philosophe y plonge, en sort, y plonge encor,
noire
Ainsi qu'une hirondelle au-dessus d'une eau sombre
qui sombre
qui s'encombre
décombre.

Au verso ébauche d'une autre comparaison :

Comme un aigle qu'on voit dans l'ombre... va vite

fragment 300.

VI

... Un turban
De nuages se roule au front du mont Liban.
— . . .
Jadis la foudre était un accompagnement
secouaient
Aux voix qui réveillaient le genre humain dormant,
L'éclair accentuait le regard des prophètes.
—
... En vain tu requiers
tremblants
Calife, tes vizirs, tes beys, tes seraskiers.
. . . —
Je ne me gêne pas pour dire ma pensée.

fragment 301.

X ET XI

LE BEY OUTRAGÉ

LA CHANSON DES DOREURS DE PROUE

X ET XI

LE BEY OUTRAGE
LA CHANSON
DES DOREURS DE PROUE

NOTICE

Ces deux poèmes marquent un retour à l'inspiration des *Orientales*.

Le *Bey outragé* est daté du 26 juin 1856; *Les Contemplations* ont été publiées à la fin de février de la même année, et, depuis, abandonnant l'inspiration métaphysique d'*Au bord de l'infini*, V. Hugo laissa se détendre les cordes de sa lyre prophétique, se récréa dans les fantaisies du *Théâtre en liberté*[1] et s'abandonna aux caprices variés de son imagination. Puis, en juin 1856, il songea de nouveau aux *Petites Épopées*, délaissées depuis 1854[2]. *Le Bey outragé* a été écrit entre un court poème sur le Cid, voisin de la veine des *Châtiments*[3], et *Le Romancero du Cid* où l'on retrouve de même dans les rudes paroles de Rodrigue les rancunes du proscrit de l'Empire. *Le Bey outragé* n'est qu'un croquis rapide et coloré à l'orientale, qui rappelle la *Bataille perdue* et *La Douleur du Pacha* : à la date des *Orientales* le goût de l'antithèse incitait déjà le poète à peindre, sur le visage des sultans sanguinaires et froidement cruels, les émotions violentes de la douleur.

Le manuscrit du *Bey outragé* est recopié et sans aucune rature : on pourrait être tenté de penser qu'il n'est qu'un reliquat des *Orientales*,

1. Il écrit *Les Mômes* en avril 1856.
2. Cf. la notice du *Romancero du Cid*, tome III, p. 229.
3. *Les Quatre vents de l'Esprit*, I, 2. *Lorsque j'étais encor...*, 17 juin 1856.

extrait en 1856 des dossiers de V. Hugo, revenu aux *Petites Épopées*, mais la proximité du *Romancero du Cid* et du petit poème des *Quatre Vents de l'Esprit* écrits à une même date et pour un même dessein, témoigne suffisamment de l'exactitude de la date de composition inscrite sur le manuscrit.

*
* *

La Chanson des Doreurs de proue est de l'écriture de Paris : elle paraît antérieure à *La Chanson de Sophocle* à Salamine, mais elle est certainement postérieure à l'exil. A un décor de sérail, aux clartés d'un printemps voluptueux, il a plu au poète, dont les yeux ont gardé le souvenir des tempêtes de la Manche, de mêler ici la terrifiante

... vision des noirs récifs.

Les *Doreurs de proue* ont une évidente parenté avec les spectacles lugubres d'*Océan* et de *Paysans au bord de la mer*. Dépourvu de refrain, composé dans une série de sixains réguliers en vers de huit pieds, sans changement de mesure, sans recherche d'harmonie imitative, ce chant lyrique est plus une méditation qu'une véritable chanson [1] ; et, seule, la dernière strophe y rappelle un peu le mouvement de la *Chanson de pirates* des *Orientales*.

Il existe dans le manuscrit 40, fr. 252, un feuillet sur lequel V. Hugo a écrit au brouillon cette dernière strophe, accompagnée de ces notes rapides et jetées pêle-mêle :

Le roi de Tunis, bey. — Scyros.
L'ombre a dit
Le querelleur terrible, l'ouragan.
Grandes âmes éclairs — Credo in mortem.

Et déjà l'on peut suivre dans ces notes brèves l'ascension de la pensée du poète évoluant de la Chanson à la Méditation.

1. Sur l'introduction des Chansons dans la *Légende des Siècles* et sur leur caractère, voir la notice des *Aventures de la mer*, tome II, p. 665-666 et celle de la *Chanson barbare*. *Les Reîtres*, tome III, p. 301-302.

X

LE BEY OUTRAGÉ*

Le vieux bey de la régence
Murmure en baissant le front :
Demain s'appelle vengeance
Quand hier s'appelle affront.

Lui qui creusa tant de fosses
Que, lorsqu'il passe, inclément,
Le ventre des femmes grosses
Tressaille lugubrement,

Il tient nu son cimeterre ;
Pâle, il bâille par instants ;
Puis il regarde la terre
Comme s'il disait : Attends.

---

* La colère du bey, sur épreuve Les haines du bey
5-12. Addition marginale.

---

2 et 11. Cf. l'attitude du pacha des *Orientales* :

Qu'a donc l'ombre d'Allah ? disait l'humble derviche...
Sombre, immobile, avare, il rit d'un rire amer.

La Douleur du Pacha, 1er décembre 1827.

et celle du vizir, dans la *Bataille perdue*, qui est évoqué, lui aussi, le cimeterre en main :

Rêveur,
Il essuyait son rouge cimeterre.

7-8 mai 1828.

Il rêve. On sent qu'il résiste
Comme le pin des forêts,
Et qu'il sera d'abord triste
Pour être terrible après.

Ses regards sont insondables ;
Son glaive dans ses yeux luit ;
Ses paupières formidables,
Où passe un éclair de nuit,

Laissent, sans qu'il les essuie,
Tomber sur son yatagan
Ces larges gouttes de pluie
Qui précèdent l'ouragan.

15-16. Le pacha des *Orientales* ne réagissait point ainsi, lui qui
Triste et rêveur *pleurait* comme une femme.

Date du manuscrit : Firmain bay 26 juin 1856.

XI

LA CHANSON DES DOREURS DE PROUES

Nous sommes les doreurs de proues.
Les vents, tournant comme des roues,
Sur la verte rondeur des eaux
Mêlent les lueurs et les ombres,
Et dans les plis des vagues sombres
Traînent les obliques vaisseaux.

La bourrasque décrit des courbes,
Les vents sont tortueux et fourbes,
L'archer noir souffle dans son cor,
Ces bruits s'ajoutent aux vertiges,
Et c'est nous qui dans ces prodiges
Faisons rôder des spectres d'or,

---

7. La *tempête* décrit des courbes
10. *Le fracas s'ajoute* aux vertiges

---

9. Sur le chasseur noir et son cor, célèbres dans les légendes allemandes, voir la note du vers 162 du *Cimetière d'Eylau*, tome V, p. 983 ; cf. *Les Châtiments*, VII, 7 :

> ... Souffle dans ton cor
> O chasseur noir.
>
> *Le Chasseur noir.*

et ici tome VI, p. 163 :

> ... Le chasseur spectre
> Embouche son noir clairon.
>
> *Les Paysans au bord de la mer*, 1er mars 1854.

Car c'est un spectre que la proue.
Le flot l'étreint, l'air la secoue;
Fière, elle sort de nos bazars
Pour servir aux éclairs de cible,
Et pour être un regard terrible
Parmi les sinistres hasards.

Roi, prends le frais sous les platanes;
Sultan, sois jaloux des sultanes,
Et tiens sous des voiles caché
L'essaim des femmes inconnues
Qu'hier on vendait toutes nues
A la criée en plein marché;

Qu'importe au vent! qu'importe à l'onde!
Une femme est noire, une est blonde,
L'autre est d'Alep ou d'Ispahan;
Toutes tremblent devant ta face;
Et que veut-on que cela fasse
Au mystérieux océan?

Vous avez chacun votre fête;
Sois le prince, il est la tempête,
Lui l'éclair, toi l'yatagan,
Vous avez chacun votre glaive;
Sous le sultan le peuple rêve,
Le flot songe sous l'ouragan.

Nous travaillons pour l'un et l'autre.
Cette double tâche est la nôtre,
Et nous chantons! O sombre émir,

---

15. *Ferme,* elle sort de nos bazars
19. *a*) *Émir, rêve* sous les platanes
b) *Scheik,* prends le frais
22. L'essaim des *vierges* inconnues
36. *La mer* songe

Tes yeux d'acier, ton cœur de marbre,
N'empêchent pas le soir dans l'arbre
Les petits oiseaux de dormir;

Car la nature est éternelle
Et tranquille, et Dieu sous son aile
Abrite les vivants pensifs.
Nous chantons dans l'ombre sereine
Des chansons où se mêle à peine
La vision des noirs récifs.

Nous laissons aux maîtres les palmes
Et les lauriers; nous sommes calmes
Tant qu'ils n'ont pas pris dans leur main
Les étoiles diminuées,
Tant que la fuite des nuées
Ne dépend pas d'un souffle humain.

L'été luit, les fleurs sont écloses,
Les seins blancs ont des pointes roses,
On chasse, on rit, les ouvriers
Chantent, et les moines s'ennuient;
Les vagues biches qui s'enfuient
Font tressaillir les lévriers.

Oh! s'il fallait que tu t'emplisses,
Sultan, de toutes les délices
Qui t'environnent, tu mourrais.
Vis et règne, — la vie est douce.
Le chevreuil couché sur la mousse
Fait des songes dans les forêts;

Monter ne sert qu'à redescendre;
Tout est flamme, puis tout est cendre;

---

60. Font *frissonner*
67-72. Addition marginale.

La tombe dit à l'homme : vois !
Le temps change, les oiseaux muent,
Et les vastes eaux se remuent,
Et l'on entend passer des voix ;

L'air est chaud, les femmes se baignent,
Les fleurs entre elles se dédaignent ;
Tout est joyeux, tout est charmant,
Des blancheurs dans l'eau se reflètent ;
Les roses des bois se complètent
Par les astres du firmament.

Ta galère que nous dorâmes
A soixante paires de rames
Qui de Lépante à Moganez
Domptent le vent et la marée,
Et dont chacune est manœuvrée
Par quatre forçats enchaînés.

---

76. *Les astres* dans l'eau
77. Les roses des *champs*
78. Par *ces roses* du firmament.

79-84. Cf. dans *Les Orientales* le refrain de *Chanson de pirates* :

Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

12 mars 1828.

Date du manuscrit : 28 juin. L'écriture est la même que celle de la première page des *Quatre jours d'Elciis* rédigée à Paris : même plume mauvaise écrivant large et laissant voir ses deux becs.

XII

TÉNÈBRES

XII

TÉNÈBRES

NOTICE

Les trois poèmes réunis, à l'impression, dans l'édition de 1883, sous le titre de *Ténèbres* ont été écrits en 1854-1856 ; ils appartiennent au Groupe des poèmes métaphysiques composés à Jersey et à Guernesey en même temps que *Dieu* et le sixième livre des *Contemplations*.

Le premier a été emprunté au reliquat de *Dieu* [1] ; le second apparaît comme détaché de *Pleurs dans la nuit*, inspiré à l'exilé par une visite au cimetière St-Jean à Jersey : il est écrit dans le même rythme et trouverait normalement sa place après le vers 372 où est exprimée l'idée générale, dont il est le développement :

> Le soir vient ; l'horizon s'emplit d'inquiétude,
> L'herbe tremble et bruit comme une multitude ;
> ... et, la nuit, toute l'ombre
> Aboutit aux tombeaux.

Seul le troisième poème, qui porte dans le manuscrit une date et un titre : *Le Sphynx*, peut être considéré comme un poème particulier, composé tout d'abord sans dessein de le réunir à un ensemble.

Réunis, ces trois poèmes constituent néanmoins un groupement logi-

---

1. Les idées, le style, le vocabulaire le révèlent. De plus, Paul Meurice, à qui j'avais l'occasion de demander un jour la date de ce premier poème de *Ténèbres*, Paul Meurice, qui sans doute était dans le secret de la confection du recueil de 1883, me répondit : « C'est un emprunt fait au reliquat de *Dieu*. » Il suffit en effet de lire dans l'*Ange* l'apostrophe de l'ange à l'homme, l'*éla risible*, pour avoir l'impression que le développement de l'*homme est humilié* pouvait faire partie intégrante de cette apostrophe.

quement lié. Ils sont l'expression renouvelée d'une partie de la métaphysique hugolienne : 1° L'homme a tort de se croire le but de la création. 2° Il n'y a pas que l'homme qui vive et souffre dans l'univers ; qu'il écoute, dans l'orgue effrayant de l'ombre, tous les cris, toutes les plaintes de tous les êtres de la nature. 3° L'homme a d'ailleurs tort d'être pessimiste, le mot de l'énigme du Sphinx-Nature est : Amour.

Nous ne répéterons pas ici tout ce que nous avons dit ailleurs au sujet de la métaphysique de V. Hugo, élaborée pendant les années 1854-1856 ; il suffira que le lecteur se reporte aux notices et aux notes des poèmes philosophiques de cette édition : *Le Satyre*, tome II, p. 561-618, *Tout le Passé et tout l'Avenir*, tome V, p. 867-914, ainsi qu'à notre ouvrage : *La Philosophie de V. Hugo en 1854-1859*, Paris, Paulin, 1911.

TÉNÈBRES*

I

L'homme est humilié de son lot; il se croit
Fait pour un ciel plus pur, pour un sort moins étroit;
L'homme ne trouve pas de sa dignité d'être
Malade, las, souffrant, errant sans rien connaître,
Pareil au bœuf qui mange, au bouc qui s'assouvit,
Poudreux d'un pas qu'il fait, souillé d'un jour qu'il vit,
Fatigué du seul poids de l'heure vaine, esclave
Du lit qui le repose et du bain qui le lave;
Il s'irrite, il s'indigne; il se déclare enfin
Avili par la soif, insulté par la faim.
Hélas! vieillir, trembler comme une feuille d'arbre,
Se refroidir, sentir ses os devenir marbre,
Après des songes noirs avoir de froids réveils,
Quel sort! et l'homme pleure.

— Eh, disent les soleils,

---

* Sans titre dans le manuscrit.
1. L'homme est *mécontent*
plus *bleu*
2. Fait pour un ciel *moins bas*
5. Pareil au *loup* qui mange,
10. *Dégradé* par la soif
13. ... avoir de *noirs* réveils

---

14. Les *soleils* sont souvent considérés par V. Hugo comme le type le plus élevé de la création : les soleils sont archanges. La création, dit-il, dans *La Bouche d'ombre*,

emplit l'azur
D'êtres voisins de l'homme et qui s'en éloignent...,
D'anges faits de rayons, comme l'homme d'instincts :
Sublime ascension d'échelles étoilées,
Des démons enchaînés monte aux âmes ailées,
Rattache l'astre-esprit à l'*archange-soleil*.

Contemplations, VI, 26. Octobre 1855.

Qu'est-ce donc que veut l'homme? et quelle est sa folie?
Le joug universel le comprime et le lie;
Eh bien? que lui faut-il et de quoi se plaint-il?
L'être le plus grossier, l'être le plus subtil
Sont courbés comme lui par la force invisible.
Insensé, qui voudrait étreindre l'impossible
Dans les crispations débiles de son poing!
Il ne sait point que l'être est un; il ne sait point
Que le mystère obscur couvre tout de sa brume;
Que les vagues de l'ombre ont une affreuse écume
A qui nul front n'échappe, éblouissant ou noir,
Et que tout ce qui vit est fait pour recevoir
L'éclaboussure énorme et sombre de l'abîme.
Il trouve son destin trop humble et trop infime;
Il se sent abaissé par ce ciel écrasant,
Eh! c'est la loi commune, et rien n'en est exempt.
Il hait la cause; il garde à l'infini rancune;
Il voudrait être clair, limpide, sans aucune
De ces obscurités qui s'expliquent plus tard,
Que nous nommons énigme et qu'il nomme hasard;
Il se rêve complet, sans tache, sans problème,
Portant sur son front l'aube ainsi qu'un diadème.
Pur, lumineux, serein, parfait, calme; il voudrait
Être seul en dehors de l'effrayant secret.

---

16. Le *sert* universel le *subjugue* et le lie;
19. *Se courbent* comme lui *sous* la force invisible.
21. Dans les crispations *stupides* de son poing!

30-38. C'est le résumé de tout ce que dit l'*Ange* à l'homme dans *Dieu :*

> Que crois-tu ? que sais-tu ?
> Tu dis : j'ai la raison, la vertu, la beauté ?
>
> *L'Ange*, v. 654-692.

> Te figures-tu donc être par aventure
> Autre chose qu'un point dans l'immense nature ?
>
> *Les Voix* (XVII^e^ voix).

Quoi ! tout ce qui naît, vit, s'allume, se consomme,
Brille et meurt, ce serait pour aboutir à l'homme !
L'homme serait le but du splendide univers !
Mais que dirait la cendre et que diraient les vers ?
Quoi ! la création aurait pour toute fête
Et pour tout horizon d'avoir l'homme à son faîte !
Dieu serait pour l'atome un piédestal d'orgueil !
Non ! l'homme souffre et rampe ; il est son propre écueil ;
Il tremble et tombe ; il sent peser sur lui sans cesse
Son âme en ignorance et sa chair en bassesse ;
Il est triste le soir et triste le matin ;
Il tâte en vain le cercle où tourne son destin ;
L'astre qu'il porte en lui suit une obscure ellipse ;
La matière le voile et le sommeil l'éclipse ;
Son berceau cache un gouffre ainsi que son cercueil ;
C'est que tout a son crêpe et que tout a son deuil !
Eh ! ne sommes-nous pas humiliés nous-même,
Nous les soleils, les feux du firmament suprême,
Quand l'ombre ouvre l'abîme où nous nous engouffrons :
Avec les sombres nuits, ces immenses affronts ! —*

---

50. Il *ignore* le cercle

39-45. Cf. dans le Reliquat de *Dieu*, édition Ollendorff, 1911, les développements sur cette même idée de l'homme centre du monde, p. 571, 574, 583 : plus tard, V. Hugo écrira dans *Le Satyre* (1859) :

> L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre.
> Cf. tome II, v. 464.

mais dans *Dieu*, l'homme n'est que « l'élu risible ». *L'Ange*, v. 604.

41. Cf. dans *La Bouche d'ombre*, *loc. cit.* :

> Crois-tu que cette vie énorme...
> Qui va du roc à l'arbre et de l'arbre à la bête,
> Et de la pierre à toi monte insensiblement,
> S'arrête sur l'abîme à l'homme-escarpement ?

*Date du manuscrit de *Ténèbres* I. *Sans date*, sans doute 1855, au plus tard 1856 : le papier est le même que celui de *L'Échafaud* et l'écriture offre d'étroites ressemblances.

II

La nuit ! la nuit ! la nuit ! Et voilà que commence
Le noir de profundis de l'océan immense.
Le marin tremble, aux flots livré ;
Miserere, dit l'homme ; et, dans le ciel qui gronde,
L'air dit : miserere ! Miserere, dit l'onde ;
Miserere ! miserere !

Le dolmen, dont l'ortie ensevelit les tables,
Pousse un soupir ; les morts se dressent lamentables.
Gémissent-ils ? écoutent-ils ?
La jusquiame affreuse entr'ouvre ses corolles ;
La mandragore laisse échapper des paroles
De ses mystérieux pistils.

Qu'a-t-on fait à la ronce et qu'a-t-on fait à l'arbre ?
Qu'ont-ils donc à pleurer ? Pour qui l'antre de marbre
Verse-t-il ces larmes d'adieux ?
Sont-ce les noirs Caïns d'une faute première ?
Deuil ! ils ont la souffrance et n'ont pas la lumière !
Ils ont des pleurs et n'ont pas d'yeux !

---

11. V. Hugo aimait à citer, comme s'il y croyait, cette vieille superstition : « La mandragore chante la nuit sous les gibets, » Cf. la note du vers 170 de *Ratbert* sur le mot *Mandragore*, tome II, p. 498, et dans *Toute la Lyre* :

> Jusquiame, aconit, germez ! fleuris, ciguë !
> Chante sous les gibets, mandragore !
>
> I, 13, *Le passage des êtres sombres.*

Le navire se plaint comme un homme qui souffre,
Le tuyau grince et fume, et le flot qui s'engouffre
Blanchit les tambours du steamer,
Le crabe, le dragon, l'orphe aux larges ouïes,
Nagent dans l'ombre où rampe en formes inouïes
La vie horrible de la mer.

Le hallier crie ; il semble, à travers l'âpre bise,
Qu'on entende hurler Nemrod, Sylla, Cambyse,
Rongés du ver et du corbeau,
Et sortir, dans l'orage et la brume et la haine,
Des froids caveaux où sont les damnés à la chaîne,
Les rugissements du tombeau.

Est-il quelqu'un qui cherche ? est-il quelqu'un qui rêve ?
Est-il quelqu'un qui marche à l'heure où sur la grève
Rôdent le spectre et l'assassin,
Et qui sache, ô vivants ! pourquoi sanglote et râle
La forêt, monstrueuse et fauve cathédrale,
Où le vent sonne le tocsin ?

On entend vous parler à l'oreille des bouches ;
On voit dans les clartés des branchages farouches
Où passent de mornes convois ;
Le vent, bouleversant l'arbre aux cimes altières,
Emplit de tourbillons les blêmes cimetières ;
Quelle est donc cette étrange voix ?

34-48. Cf. le même développement sur les bruits de la nature vivante et souffrante dans les ténèbres :

> Ayez pitié ! voyez des âmes dans les choses...
> Les pleurs noirs de la nuit sur la colombe blanche
> Tombent ; le vent met nue et torture la branche.
> Quel monologue affreux dans l'arbre aux rameaux verts !
> Quel frisson dans l'herbe !...
> Ténèbres ! l'univers est hagard.
>
> *La Bouche d'ombre, loc. cit.*, v. 632-658.

Quel est ce psaume énorme et que rien ne fait taire?
Et qui donc chante, avec les souffles de la terre,
Avec le murmure des cieux,
Avec le tremblement de la vague superbe,
Les joncs, les eaux, les bois, le sifflement de l'herbe,
Le requiem mystérieux?

O sépulcres! j'entends l'orgue effrayant de l'ombre,
Formé de tous les cris de la nature sombre
Et du bruit de tous les écueils;
La mort est au clavier qui frémit dans les branches,
Et les touches, tantôt noires et tantôt blanches,
Sont vos pierres et vos cercueils.

52. *Clavier*. Cf. dans Huguet, *op. cit.*, p. 18, la même image, mais sans destination symbolique, et aboutissant simplement à une impression visuelle.

III *

L'homme se trompe ! Il voit que pour lui tout est sombre ;
Il tremble et doute ; il croit à la haine de l'ombre ;
Son œil ne s'ouvre qu'à demi ;
Il dit : — Ne suis-je pas le damné de la terre,
Lugubre atome, ayant l'immensité pour guerre
Et l'univers pour ennemi ? —

S'il regarde la vie, elle est aussi le gouffre.
Toute l'histoire pleure et saigne et crie et souffre ;
Tous les purs flambeaux sont éteints ;
Morus après Caton dans le cirque se couche ;
Le genre humain assiste au pugilat farouche
Des grands cœurs et des noirs destins.

L'énigme universelle est proposée à l'âme,
L'âme cherche ; la terre et l'eau, l'air et la flamme
Font le mal, triste vision !

---

* Un titre dans le manuscrit : Le Sphynx.

1-12. Addition marginale.

1. ... Il voit que *tout est morne et* sombre

14. L'âme *rêve* ;
noire

15. Font le mal, *morne* vision !

---

6. « Il ne faut pas, disait Pascal, que *l'univers* entier s'*arme* pour l'écraser. »

10. *Thomas Morus* : persécuté, emprisonné, dépouillé de ses biens et finalement condamné à la décapitation par Henri VIII dont il avait blâmé l'abjuration, Thomas Morus mourut avec la dignité d'un philosophe et la foi d'un martyr ; les vers 11-12 expliquent l'image : *dans le cirque se couche*.

Le vent, la mer, la nuit sont pris en forfaiture;
Hélas ! que comprend-on ? Peu de la créature,
Et rien de la création.

Les faits, qui sont muets et qui semblent funèbres,
Surgissent au regard comme un bloc de ténèbres,
Et rien n'éclaire et rien ne luit;
L'horizon est de l'ombre où l'ombre se prolonge,
Où se dresse, devant l'humanité qui songe,
Toute une montagne de nuit.

Le sombre sphinx Nature, accroupi sur la cime,
Rêve, pétrifiant de son regard d'abîme
Le mage aux essors inouïs.
Tout le groupe pensif des blêmes Zoroastres,
Les guetteurs de soleils et les espions d'astres,
Les effarés, les éblouis,

Il semble à tout ce tas d'Œdipes qui frissonne
Que l'ouragan, clairon des nuages qui sonne,
La comète, horreur du voyant,
L'hiver, la mort, l'éclair, l'onde affreuse et vivante,
Tout ce que le mystère et l'ombre ont d'épouvante
Sorte de cet œil effrayant.

---

23. ... devant *le genre humain* qui songe,
26-27. *Médite, épouvantant* de son regard d'abîme
Le mage aux *rêves* inouïs.
36. [Sortent] de cet œil effrayant

---

20. Sur la singulière expression *bloc de ténèbres*, cf. la note du vers 54 de *Désintéressement*, tome V, p. 1191-1192.

28. *Des blêmes Zoroastres* : dans le *Zend-Avesta*, Zoroastre fait figure de prophète et de martyr ; traduction Anquetil-Duperron, 1771 et 1850.

La nuit autour du sphinx roule tumultueuse. —
Si l'on pouvait lever sa patte monstrueuse,
Que contemplèrent tour à tour
Newton, l'esprit d'hier, et l'antique Mercure,
Sous la paume sinistre et sous la griffe obscure
On trouverait ce mot : Amour.

37. *La vie* autour du *lynx*

42. Sur la théorie de l'Amour, moteur du monde, théorie commune à Platon, à Shelley, à Lamartine, à Musset, aux Saint-Simoniens, cf. tome II, Notice du *Satyre*, p. 567-569; et, outre les références citées ici à la fin de la notice, p. 206, lire dans *Les Contemplations*, édition Vianey, 5, 18, la notice d'*Apparition*, tome III, p. 108-109, et VI, 26, la note du vers 714 de *La Bouche d'Ombre*.

Date du manuscrit : 24 janvier 1855.

XIII

L'AMOUR

XIII

L'AMOUR

I

NOTICE

Le premier poème de *L'Amour* a son point de départ dans la situation pénible et fausse, où s'est trouvée Juliette Drouet pendant son séjour à Jersey. Son désir aurait été de vivre d'une vie commune avec la famille Hugo : « Je regrette, écrivait-elle en février 1853, que le préjugé m'empêche de me consacrer à vous tous entièrement[1] ». Mais par un sentiment honorable de pudeur domestique, V. Hugo ne voulut pas condescendre à ce souhait. L'épreuve la plus dure avait été celle de l'arrivée, 6 août 1852. Logée seule à l'Hôtel du Commerce, prenant ses repas à la table d'hôte, Juliette avait été envahie par une profonde désespérance. « J'ai manqué de prévoyance, j'aurais dû deviner que l'ascétisme en amour n'est possible et doux que dans la jeunesse ; plus tard cela devient la solitude morne et lugubre, presque la mort[2]. » Quinze jours après, V. Hugo apaisait cette crise en l'assurant de la fidélité de son amour et en lui adressant les vers qui figurent dans *Les Contemplations* :

J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline...

V, 24, 31 août 1852.

Juliette fut bientôt installée chez elle, 6 février 1853, dans un appartement voisin de Nelson-Hall, où le poète alla travailler près d'elle l'après-midi, où il soupait et recevait les proscrits qui n'étaient pas de son monde. Les proscrits, à cause de leurs allures et de leurs

1. Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*, Paris, Blaizot, 1914, p. 198.
2. *Ibid.*, p. 199.

théories politiques, étaient assez mal vus à Jersey. Il en résulta que la malveillance de l'opinion, éveillée déjà par la situation irrégulière de Juliette, retomba plus amèrement sur elle ; et cette malveillance alla croissant, à mesure que se resserraient les liens entre la reine d'Angleterre et Napoléon III. Elle était à son comble en 1855, au moment du séjour en France de Victoria et de la publication par les proscrits du journal *L'Homme*. Juliette n'éleva que de timides plaintes au sujet des proscrits reçus chez elle : une seule chose lui était à cœur, c'est que son amour pour V. Hugo fût mal jugé. Donc, en cette année 1855, pour consoler Juliette et pour protester une fois de plus contre le préjugé social, V. Hugo écrivit le poème intitulé *Amour* publié l'année suivante dans *Les Contemplations*[1].

A en juger par l'écriture, aussi bien que par les idées exprimées, le poème de *La Légende des Siècles*, qui a pour titre lui aussi *L'Amour*, et où V. Hugo s'efforce de

jeter au vent le *préjugé*,

a été composé à une date très voisine : peut-être même est-il simplement la suite du développement des *Contemplations* et faisait-il corps avec *Amour*[2].

Mais si les deux poèmes présentent une idée première d'inspiration ils ne sont point du même ton : il y a dans le poème des *Contemplations* une âpreté de revendication qui s'atténue singulièrement dans le poème de *La Légende des Siècles* : ce dernier n'est pas exempt dans sa dernière partie, dans l'appel aux petits oiseaux pris à témoin, d'une gentillesse un peu mièvre qui rappelle le ton des *Idylles* et des *Chansons des Rues et des Bois* : Paulo minora canamus. Si le clairon des révolutions y sonne encore au début, l'on ne perçoit plus dans la finale que les sons d'une paisible flûte pastorale. Réunis, le poème des *Contemplations* et celui de *La Légende des Siècles* auraient rendu plus apparent ce decrescendo, si contraire aux habitudes de compo-

1. V, 10. Cf. Vianey, *op. cit.*, tome II, 73. A notre avis Mme Biard n'est pour rien dans ce poème écrit en 1855 : il est daté dans le livre 1843, simplement parce que V. Hugo se reporte à l'époque où il n'a craint de braver une première fois l'opinion publique en emmenant Juliette avec lui en Espagne ; l'aventure de Mme Biard est de 1845.

2. Les idées et les rimes se suivent normalement :

Contemplations : Et le dernier sorcier qu'on brûle, c'est l'Amour !
Légende des Siècles : Quoi le libérateur qui par degrés desserre
La double chaîne noire, Ignorance et Misère....

Le manuscrit de la *Légende des Siècles* commence au milieu d'une page, laissant la place pour le raccord : non seulement l'écriture, mais le papier et l'encre sont exactement semblables dans *Amour* et dans *L'Amour*.

sition de V. Hugo : une préoccupation d'art et de goût a donc amené le poète à dissocier les deux développements.

Jamais V. Hugo n'a été plus sensible aux douceurs du printemps et de l'été qu'en 1855, au milieu de la nature caressante de Jersey : les premiers sursauts de la colère une fois apaisée, le poète des *Châtiments* ne reste plus insensible à la séduction des paysages jersiais, à ces « sentes d'amour » propices aux épanchements, où s'épanouissent les fleurs et où gazouillent les oiseaux. Tout ce charme et toute cette grâce lui inspirent de riants et tendres poèmes offerts à Juliette, qui se plaît à y trouver une compensation à la tristesse de sa situation.

I

L'AMOUR

Quoi! le libérateur qui par degrés desserre
La double chaîne noire, ignorance et misère,
Le balayeur qui jette au vent le préjugé,
Quoi! l'immense marcheur, jamais découragé,
Le Progrès, qui de flamme éblouit le vulgaire,
Détrône l'échafaud et musèle la guerre,
Qui fait avec les mœurs des ratures aux lois,
Change en romaiu l'étrusque, en français le gaulois,
Crée et brise, sans cesse use l'un contre l'autre
Les mensonges, et va, rapide et ferme apôtre,
Lui, dont la chaude haleine émeut l'homme troublé,
Quoi! lui, le destructeur flamboyant, étoilé,
De l'antique caverne et de l'antique geôle,
Il n'a pu fondre encor la glace que d'un pôle!
Quoi! celles qui de l'âme élèvent le niveau
Et qui n'ont qu'à passer pour faire un ciel nouveau,
Quoi! du pur idéal ces comètes errantes,
Ces guerrières du bien, ces vastes conquérantes,
Les révolutions, archanges de clarté,
N'ont mis que la moitié de l'homme en liberté!

3. *Quoi ! le grand balayeur du greffe Préjugé.*
9. Crée et *détruit*
14. Il n'a pu fondre encor [que la glace] d'un pôle

20-23. Cf. dans *Les Contemplations*, V, 3 :

L'autre est encore aux fers, et c'est la plus divine.
Doux oiseaux qui chantez là-bas dans la ravine,
Quand donc lèvera-t-on l'écrou du triste amour?

O rossignol de l'ombre, alouette du jour,
Vous, gais pillards des blés, des seigles et des orges,
Moineaux, vous, amoureux de l'azur, rouges-gorges,
Fauvettes qui planez de l'aube jusqu'au soir,
C'est pour vous, n'est-ce pas? une douleur de voir
Que la porte de l'air s'est brusquement fermée
Au moment où les cœurs à travers la ramée
S'envolaient, tendre essaim vers le ciel bleu poussé,
Et que la vieille cage horrible du passé,
Où toujours notre effort retombe et nous ramène,
Tient par une aile encor cette pauvre âme humaine!
O libres oiseaux, fiers, charmants, purs, sans ennuis,
Vous dites à l'aurore, aux fleurs, à l'astre, aux nuits :
— Est-ce qu'on ne peut pas aimer quand on est homme?

Et l'aube où Dieu se montre, et l'astre où Dieu se nomme,
La nuit qui fait tomber ses soupirs les plus doux
Du nid des rossignols dans le trou des hiboux,

J'ai vu l'esprit humain libre et le cœur de l'homme
Esclave, et j'ai voulu l'affranchir à son tour,
Et j'ai tâché de mettre en liberté l'amour.
Écrit en 1846, 12 novembre 1854.

25. Cf. dans *Le Groupe des Idylles* :

Ah ! les petits pillards et comme ils font leurs orges !
Beaumarchais, s. d.

28. *C'est pour vous, n'est-ce pas? une douleur...* Une douleur, car l'oiseau, croit le poète des *Contemplations*, est plein de sympathie et d'admiration pour les amours de l'homme :

Vous guettez les soupirs de l'homme et de la femme,
Oiseaux ! Quand nous aimons et quand nous triomphons...
Vous saisissez au vol ses strophes invisibles.
I, 9. *En écoutant les oiseaux*, 10 juin 1855.

Les fleurs dont les parfums dans les rayons se fondent,
Et les herbes, les eaux, les pierres vous répondent,
D'une si douce voix qu'on ne peut l'exprimer :
— O bons petits oiseaux, tout est fait pour aimer!

Manuscrit non daté : *juin 1855* ? Voir la Notice.

II*

Regardez-les jouer sur le sable accroupis,
Ou sur l'herbe, au milieu des fleurs, tendre tapis;

---

* Dans le ms., un titre biffé : Ça Commence.
Un brouillon, fr. 302, présente cette disposition :

Dans l'âge où l'idylle est encor toute petite,
Où Bérénice joue au volant avec Tite,
Où les nids dans les bois font des choses entre eux
Qui changent deux marmots dans l'ombre en amoureux,
vierges
Où les filles, cessant de rire, sont farouches
Tout à coup disent non, et sentent sur leur bouche
obscure et vague
L'éclosion charmante et sombre du baiser,
O mères, prenez garde ! Éros vient se poser
Dans les cœurs, fauve oiseau, sans loi, sans frein, sans règle,
Qui commence en colombe et finit comme l'aigle.
Et dans la nuit sinistre impose vos enfants !
O trop jeunes amours ! doux instincts triomphants
parfois
Et périlleux ! souvent tout l'avenir naufrage...

au milieu des fleurs, charmant
2. Ou sur l'herbe *émaillant de fleurs son vert* tapis ;

II. L'écriture de ces vingt vers, composés le 25 juin 1878, est troublée. V. Hugo s'était surmené à tous égards pendant les six premiers mois de l'année : il était très las ; trois jours après, le 28, il allait être atteint par un grand ébranlement cérébral. On remarquera la négligence des vers 11-12, *farouches* au pluriel, *bouche* au singulier : il n'est pas dans l'habitude de V. Hugo de faire rimer les pluriels et les singuliers. — Comme on est tenté de dire comme lui-même (vers 17) : « N'importe ! c'est exquis ! ». Le poème est plein de charme et de grâce spirituelle ; c'est le temps où l'auteur de *L'Art d'être grand-père* mène promener Jeanne qui a neuf ans dans les

L'un traîne la charrette et l'autre tient la pelle.
Le paradis leur parle et l'hymen les appelle.
Six ans donne parfois une tape à trois ans.
Puis l'âge vient, on marche, ô frais sentiers glissants!
Elle a six ans, il a neuf ans; on se marie;
L'aurore et le printemps sont en coquetterie;
Les moineaux dans les bois font des choses entre eux
Qui changent deux enfants dans l'ombre en amoureux.
Encore un an, ou deux; les filles sont farouches
Tout à coup, disent non, et sentent sur leur bouche
L'éclosion charmante et sombre du baiser;
O mères, prenez garde! Éros vient se poser
Dans les cœurs; fauve oiseau, sans loi, sans frein, sans règle,
Qui commence en colombe et finit comme l'aigle.
N'importe! c'est exquis. Cupidon est Bébé;
Pyrame ne sait pas de quel sexe est Thisbé,
Et Bérénice joue au volant avec Tite.
Bel âge, où l'idylle est encor toute petite!

4. Le paradis *commence* et [l'Eden] les appelle.
7. Elle a *huit* ans, il a *douze* ans;
9. Les [ramiers] dans les bois
13. L'éclosion [obscure et vague] du baiser
17. *C'est égal*! c'est exquis.
20. [Doux] âge,

jardins de Paris : les petites scènes évoquées ici ont été observées de près et sont du meilleur réalisme :

> Je vais dans ce jardin parce que cela plaît
> A Jeanne, et que je suis contre elle sans défense.
> Je finis
> Par ne plus être, au fond du grand jardin sonore,
> Qu'un bonhomme attendri par l'enfance et l'aurore.
>
> I, *Le poème du Jardin des Plantes*, 12 septembre 1875.

5. Dans *Ce que dit le public*. *Ibid.*, III, 14 août 1874, le poète donne pour nom à ses personnages : *Cinq-Ans*, *Six-Ans*, *Sept-Ans*.

Date du manuscrit : 25 juin 1878, au verso de la 4e page. Les pages 2, 3, 4 sont blanches. L'écriture est tremblée et maladive, surtout celle de la date.

III*

Il faut boire et frapper la terre d'un pied libre!
Dit Horace; et la chose est vraie aux bords du Tibre,
Vraie aux bords de la Seine; et songeons aux amours,
Maintenant, dit Horace, et moi je dis : Toujours!
Amis! amis! amis! soyons tous frères! gloire
A la beauté, vêtue ou non! Va-t'en, nuit noire!
La jeune année arrive avec l'aurore au front,
Remet le temps à neuf, court d'un pas leste et prompt
Lave le ciel, sourit à la terre engourdie,
Et commence gaîment, par une mélodie,
Le printemps. Chantez, nids! O fleurs, dans les fossés,
Les ravins, les étangs, les bois, les champs, croissez!
Boutons d'or que j'ai vus jadis aux Feuillantines,
Renaissez! Fourmillez, liserons, églantines,

---

* En haut de la marge du premier vers :

« Nunc est bibendum et pede libero pulsanda tellus »

5. Amis, amis, amis, *faisons des couples*! gloire
11. Le printemps *chante avril*
13. Boutons d'or que j'ai vus, *enfant*, aux Feuillantines

---

* Ce poème a été composé si l'on en juge par l'écriture en même temps que les premières pièces qui figurent dans le *Groupe des Idylles*, cf. tome IV, p. 738. C'est un commentaire romantique de l'ode : *Nunc est bibendum*, un *carpe diem* accordé au ton de la lyre des *Chansons des Rues et des Bois*.

13-15. *Feuillantines*. Cf. en effet, dans *Ce qui se passait aux Feuillantines*, une énumération semblable :

Les marronniers, la verte allée aux boutons d'or...
Les pâles liserons, les pâquerettes blanches.

XIX, 31 mai 1839.

Pâquerettes, iris, muguets, lilas, jasmins!
Le petit enfant mai frappe dans ses deux mains.
Allons, dépêchez-vous de naître, il vous appelle.
Il veut parer la terre ainsi qu'une chapelle,
Et mettre une guirlande autour du genre humain.
Avril s'appelle Amour et juin s'appelle Hymen,
Le fruit suivra la fleur. Faisons des nids, fauvettes!
La jeune fille rêve et rit quand vous en faites.
Donnez l'exemple, oiseaux! les vierges aux yeux doux
Vous regardent, ayant des ailes comme vous.
J'erre; un vent tiède émeut les bois, je vois les scènes
Que font les pauvres fleurs aux papillons obscènes;
Le lys vers le bourdon se penche, et, l'écoutant,
A l'air de s'écrier : Ah! vous m'en direz tant!
L'ombre a le tremblement sonore d'une tente
Et cache les amours; la nature est contente;
Et la fécondité fermente; et les appas,

---

17. Allons, dépêchez-vous *d'aller*
23. ... les *filles* aux yeux doux.
25. ... un vent tiède émeut les *champs*,
28. A l'air de *murmurer* :
30. Et *couvre* les amours

---

16. Cette personnification de mai rappelle celle que faisait Théophile Gautier dans *Premier sourire du Printemps*, dans les *Emaux et Camées* (1858) :

> Mars, qui rit malgré les averses,
> Prépare en secret le printemps...

27-28. C'est déjà le ton des *Chansons des Rues et des Bois* :

> Une rose riait sous sa cape
> Avec le frelon son amant.
>
> II, 2. *L'Église.*

Cf. dans *Les Contemplations*, II, 9 :

> les pâquerettes
> Qui laissent les bourdons froisser leurs collerettes
>
> *Amour.*

Les soupirs, les baisers, ne s'inquiètent pas
Si quelque orage couve, et si cette gorgone,
La foudre, au loin, là-bas, à l'horizon bougonne.
Le vallon fleuri semble un encensoir fumant.
Quelqu'un a mis le feu partout, l'embrasement
Va de l'arbre au nuage et du ciel à la terre;
La prairie a l'éclat glorieux d'un cratère,
Partout des fleurs de pourpre, et tout flambe et tout luit,
Et la création bouillonnant à grand bruit
Bout tout entière ainsi qu'une eau dans la chaudière,
Et tout rit, le soleil étant l'incendiaire.
Oh! quelle vaste joie en cet abîme bleu!
A toute cette aurore il faudra dire adieu.
Hélas! cela finit par s'éteindre, une fête!
Nous n'y consentons pas, on détourne la tête,
A chaque heure qui passe on veut se retenir.
Mais rien ne ralentit le pas de l'avenir,
Il ne demande pas la permission d'être,
Il vient. Souvenons-nous que Demain est un traître,
Et, puisque nous avons Aujourd'hui, jouissons.
L'eau qui fuit en chantant nous donne des leçons;
Fuyons, mais chantons. L'air est plein de senteurs douces
Un ensemencement de fleurs couvre les mousses.
L'homme est ombre; on ne peut guère dire pourquoi
Nous sommes sur la terre. Eh bien, je le dis, moi,

---

32. *Les instincts*, les baisers,
49. Il ne demande [point]

---

50. On connaît la mélancolie d'Horace songeant au lendemain :

Quid sit futurum cras, fuge quærere.

Odes, I, 9.

Quis scit an adjiciant
Hodiernæ crastina summæ
Tempora Di Superi?

Ibid., IV, 7.

C'est pour aimer. Et Dieu nous a créés pour faire
Éclore un peu d'amour sur cette obscure sphère
Et pour faire lever un astre dans nos cœurs.
Être deux, c'est la loi. Les merles, ces moqueurs,
L'observent aussi bien que le ramier fidèle.
Si la nature, avec de si puissants coups d'aile,
Remue éperdument et partout à la fois
La vie au fond des mers, des cieux, des champs, des bois,
C'est afin d'arriver à son but, faire un couple.
Si le chêne est solide et si la branche est souple,
C'est parce que le nid a besoin dans l'azur
Que le rameau soit tendre, et que l'arbre soit sûr.
L'ombre en son innocence énorme a le satyre.
L'homme cherche, la vierge attend, la femme attire ;
Léandre veut Héro, Manon veut Desgrieux ;
Sachez cela, vous tous, vivants mystérieux.
Paix aux cœurs douloureux et joie aux fronts moroses !
Quel tourbillonnement éblouissant de roses !

Après 118, vers biffé :

[fermente]
Tout renaît, tout grandit, tout soupire, tout luit,

58. ... cette *sombre* sphère

64. La vie au fond des mers, des *monts*,

En marge des derniers vers avec la mention : *Réservé* :

Que de fleurs ! Tout cela naît et meurt, recommence
Ensemble pêle-mêle, à la fois, redescend !
et s'envole et
Puis remonte va, vient, part, reparaît, versant
repart, renaît
La paix aux cœurs meurtris, la joie aux fronts moroses.

Sans date : papier Ste-Marie, de Paris.

EN GRÈCE

NOTICE

Le poème *En Grèce* est daté du 12 juillet 1873 ; *Les Trois Cents* ont été achevés le 24 juin précédent.

V. Hugo dans *En Grèce* utilise des souvenirs de la traduction d'Hérodote par du Ryer, dont il s'inspirait à la même date pour *Les Trois Cents*.

C'est à l'édition du Ryer de 1665, signalée par nous dans la notice des *Trois Cents* que V. Hugo a emprunté une partie du cadre de son poème.

Son attention a été vraisemblablement attirée par une note marginale qui a séduit son goût pour le merveilleux : *Le Fleuve Dyras sorty de la terre pour donner secours à Hercule.*

Dans le livre ouvert à la page où figure cette note, il a glané des noms et des détails pittoresques au gré de sa fantaisie :

« La ville qu'on rencontre sur le golfe en venant d'Achaïe est Antreyre, écrit du Ryer, auprès de laquelle passe le *fleuve Sperchie* qui vient des Éniens *et va se perdre dans la mer*. On trouve à vingt stades de là *un autre fleuve appelé Dyras qu'on dit être tout d'un coup sorty de terre pour donner secours à Hercule*... et du côté mesme une rivière qui n'est pas fort grande et qu'on appelle Phénix descend dans l'Asope des mêmes montagnes. Depuis le Phénix jusqu'aux Thermopyles il y a un espace de quinze stades, et sur le passage une ville nommée *Anthele* auprès de laquelle passe l'Asope devant que de s'aller jeter à la mer. Aux environs de cette ville, il y a *une plaine spatieuse où l'on voit* un temple de Ceres Amphictyonide et dedans ce temple *les sièges des Amphictyons*[1]. »

C'est à ce passage de du Ryer que V. Hugo doit manifestement l'esquisse du paysage grec évoqué en conclusion de son poème.

1. Hérodote, *Histoires*, VII, 198-201, et du Ryer.

*
* *

Mais quelle est la femme amoureuse et aimée à qui V. Hugo, comme Joss dans *Eviradnus*, propose de partir à l'aventure dans une contrée lointaine ?

Nous ne pensons pas qu'il s'agisse de Juliette Drouet. Juliette a soixante-neuf ans à la date du poème. Il est vrai qu'on pourrait songer à l'insertion dans *En Grèce* de vers antérieurement composés et au temps de la jeunesse de Juliette. Mais rien n'est là pour justifier cette hypothèse : il n'existe aucun brouillon révélateur et le manuscrit d'*En Grèce* avec ses corrections révèle une composition récente et d'un seul jet. Au reste la personne à laquelle s'adresse V. Hugo est reconnaissable à plus d'un trait.

Il s'agit de Blanche, la camériste de Juliette Drouet, dont L. Barthou, dans les *Amours d'un poète*, a conté l'histoire par le menu d'après les carnets indiscrets de V. Hugo. *En Grèce* est daté du 12 juillet 1873, Blanche était devenue la maîtresse de V. Hugo depuis le 1er avril. Le 1er juillet elle avait quitté, tout en restant avec Juliette Drouet en fort bons termes, son service de femme de chambre, et elle avait regagné Paris, où V. Hugo la retrouvait un mois après. Il conserva des relations avec elle jusqu'en 1878, malgré la surveillance exaspérée de Juliette.

En Grèce est un poème où V. Hugo enchâsse, en l'absence de Blanche, les souvenirs qui lui sont chers.

Les détails sont trop nombreux et trop précis pour qu'on puisse songer un instant à les appliquer dans l'ensemble à Juliette Drouet.

Tout d'abord le poète rassure l'amoureuse sur sa faute récente :

> Tu dis : « Mon cœur demeure innocent, puisqu'on m'aime ! »
> Rien ne peut te ternir, ô pur albâtre !...

Il s'adresse manifestement à une femme d'humble condition :

> N'es-tu pas l'esprit simple et calme ?...
> Tu passes dans la vie, humble, sans peur, sans fiel,
> Sans faire de reproche à l'ombre...

Cette amoureuse chante des chansons populaires « au refrain railleur » ; elle exécute de petits travaux de camériste :

> Quand près de moi tu viens, apportant ta corbeille,
> Faire un tas de petits chefs-d'œuvre féminins.

V. Hugo la complimente sur la transparence de ses mousselines,

sur sa toilette avec une platitude dont Juliette ne se serait pas apparemment tenue satisfaite :

> Toi, cette parisienne
> Céleste, qui s'habille avec un goût profond.

Et de même, lorsqu'il loue la jeunesse et les charmes de cette « fleur de beauté », on peut remarquer dans l'expression une banalité et une familiarité voulues, peu coutumières au poète, et qui dénonce qu'il complimente une inférieure : il rappelle que « son œil promet l'amour », il la compare à une « nonnain ».

En admettant que V. Hugo ait jamais pu composer sur ce ton des vers d'amour pour la princesse Negroni, le rappel juvénilement enjoué de ces détails familiers, lorsque Juliette avait soixante-neuf ans, eût été une faute de goût dont Juliette, vieille, affinée et grande dame, devenue après la mort de Mme Hugo la compagne respectée du poète, se serait offensée sans doute à bon droit.

Enfin Juliette avait les yeux noirs et le manuscrit de V. Hugo porte comme première version :

> *O belle*
> *Femme, ange,* ô fier œil *bleu.*

Le poète a effacé soigneusement le mot *bleu*, trop révélateur si le manuscrit tombait sous les yeux de Juliette ; mais malgré l'œil « noir » elle eût sans doute reconnu l'héroïne : aussi bien V. Hugo ne laissa-t-il publier la pièce qu'en juillet 1883, après la mort de Juliette, survenue le 11 mai de la même année.

Et si l'on avait quelque doute encore, il suffirait de comparer le ton sur lequel V. Hugo s'adresse à cette même date à Juliette et précisément à propos de sa jalousie à l'égard de Blanche :

> Vous jalouse ! de qui ? Vous troublée ! et pourquoi ?
> Le jour sans nuit, c'est vous. L'amour sans fin c'est toi...
> Qui peut-elle envier, celle que tout envie...
> Sois calme en ton azur. Que t'importe à toi, flamme,
> Clarté, splendeur, toujours présente comme une âme,
> A toi l'enchantement de l'abîme vermeil,
> Faite pour le baiser éternel du soleil,
> Qu'un rayon en passant sur une fleur se pose ?
> L'étoile au fond des cieux n'a pas peur de la rose.

*
* *

Ces précisions étaient nécessaires pour l'entente du poème *En Grèce* ; elles ne sauraient rien lui enlever de son charme.

Il ne faut point réduire *En Grèce* à n'être qu'une galanterie sénile :

le poème en plus d'un passage offre une grâce séduisante, en d'autres une noblesse inattendue : il emprunte au paysage de l'Hellade une atmosphère lointaine et lumineuse qui fait si bien reculer la réalité dans le rêve et l'apothéose que la dignité du poète, qui risquait d'être compromise dans une objectivité trop familière, est ici sauvegardée. Les admirateurs de Chateaubriand lui pardonnent l'occitanienne et les fureurs délirantes du Manuscrit d'amour ; à tout prendre, V. Hugo, vieillard amoureux comme Chateaubriand, est resté plus maître de lui et plus artiste.

Bibliographie.

Charles Lesans. Une autre imitation d'Hérodote dans la « *Légende des Siècles* », dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1906, p. 73-75.

IV

EN GRÈCE!

Écoute, si tu veux, puisque nous nous aimons,
Nous allons tous les deux fuir par delà les monts;
Nous irons sous le ciel de Grèce, où sont les muses.
Tu verras, toi qu'un rien charme, toi qui t'amuses
Du vol d'un papillon, comment les aigles font
Quand ils planent autour du firmament profond;
Tu verras par moments le fronton blanc d'un temple,
Avec la modestie auguste de l'exemple,
Se montrer à demi derrière un bois vermeil;
Tu verras l'aloès étaler au soleil
Des petits lacs de pluie aux pointes de ses feuilles;
Toi qui souvent, pensive et pure, te recueilles,
Toi qui soupires, toi qui songes, toi qui vois,
Tu prêteras l'oreille à de sauvages voix,
Et tu te pencheras sur des échos sublimes;
Car c'est l'altier pays des gouffres et des cimes,

7-14. Addition marginale.
13. Toi qui soupires, toi qui *penses*,
14. ... à de *profondes* voix,

1-2. Cf. dans *Eviradnus*. XI, toute la chanson de Joss et notamment :

> Allons-nous-en par l'Autriche :
> Nous aurons l'aube à nos fronts ;
> Je serai grand et toi riche,
> Puisque nous nous aimerons.

16. C'est sans doute en songeant au paysage de l'Olympe (v. 30) que V. Hugo voit la Grèce sous cet aspect.

Belle, et le cœur de l'homme y devient oublieux
De tout ce qui n'est pas l'aurore et les hauts lieux;
Et tu seras bien là, toi radieuse et fière;
Tu seras à mon ombre et moi dans ta lumière.

Viens; devant la splendeur de cet horizon bleu,
Nous sentirons en nous croître dans l'ombre un dieu;
Viens, nous nous aimerons dans ces fiers paysages
Comme s'aimaient jadis les belles et les sages,
Comme Socrate aimait Aspasie aux seins nus,
Comme Eschyle, le chantre immense, aimait Vénus,
Dans l'extase sereine et sainte, dans l'ivresse,
L'héroïsme, la joie et l'espoir; car la Grèce,
Terre où dans le réel l'idéal se confond,
Seule, a de ces amours, avec l'Olympe au fond.
Oh! l'amour, le superbe amour, c'est le mystère!
Dieu manquerait au ciel s'il manquait à la terre,
Car la création n'est qu'un vaste baiser;
Aimer, c'est le moyen de Dieu pour apaiser.
C'est le cœur qui nous crée et l'âme qui nous sauve;
Car l'hostie et l'hymen, et l'autel et l'alcôve

---

23. [Et] nous nous aimerons
24. Après 24 deux vers biffés, puis repris et modifiés v. 29-30 :
Car la Grèce, où la terre avec le ciel se fond,
Seule, a de ces amours, avec l'Olympe au fond.
27. Dans l'extase sereine et *pure,*
28. L'héroïsme, la joie et l'*azur*
34. [Tout à force d'aimer finit par s'apaiser]
35. *C'est le cœur qui nous crée et c'est l'âme qui sauve*
Car *car*
Et l'hostie et l'hymen, et l'autel et l'alcôve

36-52. Dans *Le Sacre de la Femme* (1858), V. Hugo écrivait :

... on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,
Étreindre la beauté sans croire embrasser Dieu.

Sur cette divinisation de l'amour, voir la note du vers 156 du *Sacre de la Femme,* tome I[er], p. 38.

Ont chacun un rayon sacré du même jour;
La prière est la sœur tremblante de l'amour;
Qui prie adore; aimer, c'est prier une femme;
Les deux lumières sont au fond la même flamme.
Belle au tendre regard, ce que nous demandons
Aux baisers, aux transports brûlants, aux abandons
S'achevant en sommeil dans les bras l'un de l'autre
C'est ce que demandait aux tonnerres l'âpôtre,
C'est ce que dans Tharsis, dans Thèbes, dans Ombos,
Le prophète éperdu demandait aux tombeaux,
La révélation, l'éternité, la vie!
A la suite d'une âme être une âme ravie,
Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher,
Apercevoir un astre à travers une chair,
Voir à travers le cœur humain l'âme divine,
Achever ce qu'on voit avec ce qu'on devine,
C'est croire, c'est aimer. Par Ève l'homme naît.
La femme est vers le ciel tournée, et ce qui n'est
Que parfum dans la rose est encens dans la femme.
Adorons.

Nous irons au pays du dictame,
Du laurier, et de l'arbre à palmes, cher aux dieux;

---

41. Belle au *profond* regard,
42. *A l'extase,* aux transports *ardents*
50. *Contempler une étoile* à travers une chair.
52. *Compléter* ce qu'on voit
55. Que parfum dans la *fleur*

---

45. La ville de Tharsis, probablement l'antique Tartestus, est citée dans la Bible avec la mystérieuse Ophir. C'est là que Salomon envoie chercher de l'or, de l'argent et de l'ivoire pour construire le temple : *Rois*, III, 10, 22. Cf. *Jérémie*, X, 9; *Ezéchiel*, XXVIII, 13; voir l'article *Tharsis* dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux. — *Ombos*, cf. tome III, p. 147, note du vers 8.

Lieux bénis où le vent reste mélodieux
A force d'avoir mis son souffle dans les lyres.
O femme, ô fier œil noir qui m'emplis de délires,
Viens montrer à ce ciel de Grèce ton éclair,
Viens montrer à Paros le marbre de ta chair;
Toi, la Vénus nouvelle, à la Vénus ancienne
Viens te comparer! Toi, cette parisienne
Céleste, qui s'habille avec un goût profond,
Qui livre et cache, donne et reprend, sait à fond
L'art de la transparence enivrante, et câline
Mes yeux ardents avec la blanche mousseline,
Belle, viens compléter Athène avec Paris.

O toi qui souffres, plains, consoles et souris,
Je t'aime. Tu me fais l'effet d'une harmonie
Éclose d'on ne sait quelle harpe infinie.
N'es-tu pas l'esprit simple et calme? N'as-tu pas
Un rythme obscur et doux dans chacun de tes pas?
Galatée est lascive et Lesbie impudique;
Toi, même au bain, jamais ta chasteté n'abdique;

Après 58 :

au doux front
Tu n'en seras pas moins la française aux bras blancs,
plus vive que
La nouvelle Vénus qui succède à l'ancienne
Tu n'en seras pas moins cette Parisienne
Exquise, qui s'habille avec un goût profond.

59-65. Addition marginale.
O belle

60. *Femme, ange,* ô fier œil *bleu*

66. Qui *montre* et cache

70. O toi qui souffres, plains, consoles, *chantes, ris.*

73. N'es-tu pas l'esprit simple et *charmant?*

---

75. Le mot *lasciva* dans Virgile

Malo me Galatea petit lasciva puella

n'a pas exactement le sens que semble lui donner V. Hugo : il signifie folâtre, enjouée ; mais l'épithète est justifiée pour Lesbie, dont Catulle, *Carmina,* LVIII, a flétri l'impudeur en termes violents.

Ta beauté tremble et flotte au gré du flot mouvant,
Mais tu fuis si le bruit des feuilles dans le vent
Éveille le souci de pudeur qui t'obsède,
Et toute l'épaisseur de l'eau te vient en aide
Ainsi qu'une nuée au secours d'un rayon;
Naïade, tu craindrais un regard d'alcyon.
Tu dis : Mon cœur demeure innocent, puisqu'on m'aime!
Rien ne peut te ternir, ô pur albâtre; et, même
Dans les ravissements de l'amour accepté,
Tu restes la candeur, étant la volupté.
Parfois tu viens, muette et grave, sous l'yeuse
T'asseoir, puis te voilà subitement joyeuse,
Tu te mets à chanter quelque chanson d'enfant,
Et j'écoute, attendri, ton rire triomphant.
Oh! quel être charmant que celui qui varie
Tantôt son enjouement jusqu'à la rêverie,
Tantôt son chant plaintif jusqu'au refrain railleur,
Et qui, soudain, quittant pour le hallier en fleur
L'empyrée où l'esprit en plein azur s'enfonce,
Terrestre et cependant aérien, renonce
Au vol de l'ange et prend les ailes de l'oiseau!
Ta taille a la souplesse aimable du roseau;

77-82. Addition marginale.
78. Mais *que le froissement* des feuilles dans le vent
80. *Tu fuis, et* l'épaisseur
81. Ainsi que *la* nuée au secours *du* rayon
Après 82 :

la nuit
Et tu mets à propos l'ombre sur le rayon.
Bucoliques, IX, 64.

87-88. Parfois tu *t'assieds pâle* et grave, sous l'yeuse
Songeant.
Rêvant, puis.
90. Et j'écoute, [pensif], ton *refrain* triomphant.
91. Oh ! quel être *enchanteur*

83-106. Cf. la notice, p. 232-233.

Une lueur errante emplit ton sourcil sombre,
Comme si l'âme allait et venait dans cette ombre;
Il semble que Dieu met un ange à ton côté;
Tu m'éblouis; parfois je crois, fleur de beauté,
Entendre autour de toi des murmures d'abeille.
Quand près de moi tu viens, apportant ta corbeille,
Comme dans leur vieux cloître autrefois les nonnains,
Faire un tas de petits chefs-d'œuvre féminins,
Je t'admire, et je crois voir l'aube qui se lève.
On a beau tout rêver, tu dépasses le rêve;
Ton œil promet l'amour, ton cœur donne le ciel.
Tu passes dans la vie, humble, sans peur, sans fiel,
Sans faire de reproche à l'ombre, toi l'étoile.
Une musique sort, comme à travers un voile,
De ta beauté naïve et farouche à la fois;
Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond du bois;
Tu sembles une note adorable ajoutée
Au concert qu'ici-bas l'âme écoute enchantée;
Car la femme est de tout le divin complément,
Car dans l'hymne éternel rien n'est faux, rien ne ment,
Et la nature, voix profonde, chante juste.

Viens, nous habiterons un coin de terre auguste

101-102. *a*) Et parfois il me semble, ô rose de beauté,
b) C'est mieux ; et parfois je crois, fleur de beauté.
105. Comme *autrefois* dans leur vieux cloître les nonnains
107-115. ... l'aube qui *s'éveille.*
Une musique sort de ta beauté vermeille;
Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond des bois,
J'entends des bruits divins passer quand je te vois.
Après 110, un vers commencé :
O pouvoir vénérable et pur des cœurs...
115. Tu sembles une note *ineffable* ajoutée
117-118. *Ton œil promet l'amour; ton cœur donne le ciel.*
Car, belle, rien n'est faux dans l'hymne universel.

120-130. Cf. la Notice, p. 232-233.

Que je connais; un fleuve est dans ce paradis,
C'est le Diras, torrent superbe, qui jadis
Sortit de terre afin de secourir Hercule;
Puis, jusqu'à l'horizon si le regard recule,
On voit le Sperchius, sorti des mêmes monts
Que le Diras, hanté par les mêmes démons,
Qui serpente et qui va se perdre aux mers de Crète,
Puis Thélos, devant qui le tonnerre s'arrête,
Car c'est là qu'autrefois, fronçant leurs noirs sourcils,
Les grands amphictyons songeaient, en cercle assis.

122. C'est le Diras, torrent *écumant*, qui jadis

Date du manuscrit : H. H. 12 juillet 1873.

XIV

RUPTURE
AVEC CE QUI AMOINDRIT

XIV

RUPTURE AVEC CE QUI AMOINDRIT

NOTICE

* Ces strophes appartiennent à l'inspiration des *Chansons des Rues et des Bois* : elles pourraient servir de Préface au livre de *Sagesse* : elles pourraient être l'Introduction ou la Conclusion de tout le recueil. Elles ont avec le poème liminaire intitulé *Le Cheval* une parenté frappante : identité du rythme, identité du ton, analogie des idées. Les conseils que se donne ici le poète à lui-même, sous couleur de les adresser à quelque compagnon anonyme, sont les mêmes que ceux qu'il donnait à *Pégase* en le mettant *au vert*. Il veut désormais quitter les fêtes légères de la vie pour s'associer à la lutte sociale et il est amené, par là, à l'éloge des satiriques et des sceptiques précurseurs de la Révolution ; il invitait de même le cheval ailé à quitter ses plaisirs pour se révolter contre le Mal :

> Quitte ces fleurs, quitte ce pré...
> Reprends ta course sans pitié,
> Si terrible et si débordée
> Que Néron se sente châtié
> Rien que pour l'avoir regardée.
> Va réveiller Demogorgon ;
> Sois l'espérance et l'effroi, venge,
> Rassure et console, dragon
> Par une aile et par l'autre archange

Rupture avec ce qui amoindrit paraît avoir été composé à une date voisine du poème *Le Cheval*, publié en 1865 dans la *Revue des Deux Mondes*.

XIV

RUPTURE AVEC CE QUI AMOINDRIT*

Trêve à toutes ces vaines choses !
Vous êtes dans l'ombre, sortons.
Sans vous brouiller avec les roses,
Évadez-vous des Jeannetons.

Enfuyez-vous de ces drôlesses.
Derrière ces bonheurs changeants
Se dressent de pâles vieillesses
Qui menacent les jeunes gens.

Crains Manon qui te tend son verre ;
Crains le grenier où l'on est bien.
Perse, à l'alcôve de Néère,
Préférait l'autan libyen.

Ami, ta vie est mansardée,
A ce petit ciel bas, plafond

---

* Titre. Rupture avec l'inutile. A un ami.

2-4. *Nous sommes* dans l'ombre, sortons.

Dans toute la pièce, les verbes étaient à la première personne du pluriel :

Sans *nous* brouiller avec les roses
Evadons-nous des Jeannetons.

Nous ne signalons dans la suite la modification que lorsqu'elle a entraîné d'autres changement.

5-12. Addition marginale.

11. Crains Manon qui *nous* tend son verre

13. *Oui, notre* vie est mansardée

11-12. On connaît l'Épode d'Horace à *Néère,* mais il n'y a, dans Perse, ni Néère, ni autan libyen.

De la volupté sans idée,
Les âmes se heurtent le front.

Le temps déforme la jeunesse
Comme un vieux décor d'opéra.
Gare à vous ! c'est par l'ivrognesse
Que la bacchante finira.

L'églogue serait indignée,
Dans vos noirs galetas sans jour,
De voir des toiles d'araignée
Au bout des ailes de l'Amour.

Le houx sacré, frère du lierre,
Que cueillait Plaute au fond des bois,
A Margoton trop familière
Eût dans l'ombre piqué les doigts.

---

16. *Nos* âmes
19. Gare à *nous* !
21-24. Addition marginale.
22. Dans *nos vils* galetas
27. A *Jeanneton* trop familière

---

15. Même image dans *Les Contemplations :*

Jusqu'au Zénith, plafond où l'espérance
Va se casser l'aile.

25. Détails fantaisistes : le houx n'était nullement sacré pour les anciens, cf. Virgile : *horridor rusco. Églogue* VII, 42 ; inutile d'ajouter que ni le houx, ni le lierre ne sont même une fois nommés dans les Comédies de Plaute. Nous avions déjà rencontré ce Plaute, amant de la nature, dans le poème *Le Cheval*, au début des *Chansons des Rues et des Bois :*

C'est là que croît, dans la ravine
Où fuit Plaute, où Racan se plaît,
L'épigramme, cette aubépine.

Publié dans la Revue des Deux Mondes, 1865.

L'antique muse tiburtine
Baisait les fleurs, le jasmin pur,
Le lys, et n'était libertine
Qu'avec les rayons, dans l'azur.

Vous avez autre chose à faire
Que d'engloutir votre raison
Dans la chanson qu'Anna préfère
Et dans le vin que boit Suzon.

Il est temps d'avoir d'autres fièvres
Que de voir se coiffer, le soir,
Lise, une épingle entre les lèvres,
Éblouissement d'un miroir.

29-32. *a*) *L'antique muse libertine*
Baisait les fleurs, le pré vermeil,
L'azur, et n'était libertine
Qu'à la manière du soleil.
b) *L'antique muse tiburtine*
Aimait la déesse au front pur,
La nymphe, et n'était libertine
femmes de l'azur
Qu'avec les songes dans l'azur.
36. *Ou* dans *la fleur que veut* Suzon.
38-39. Que *Lise se coiffant* le soir,
Blanche, une épingle entre les lèvres,

29-30. *Baisait les fleurs.* Peut-être y a-t-il ici un vague souvenir d'Horace disant de lui-même :

Ego apis matinæ more modoque
Grata carpentis thyma...

Le *lys* rappelle les vers de l'*Ode à Plotius* :

Neu desint epulis rosœ,
Non vivax apium, neu breve lilium.
Odes XXXVI, 15-16.

Mais le *jasmin* importé en Espagne par les Arabes était inconnu aux anciens, et la définition de la *Muse tiburtine*, à laquelle des corrections successives ont amené V. Hugo, ne rappelle en rien le libertinage épicurien d'Horace.

39. On songe à l'autre *Lise*, à celle de La Bruyère, § des *Femmes*, qui se regarde *au miroir*, en plaçant ses mouches.

Frère, l'heure folle est passée.
Debout, frère ! il est peu séant
D'attarder l'œil de sa pensée
A la figure du néant.

Laisse là Fanchon et Fanchette !
Fermons les jours faux et charmants.
L'honneur d'être un homme s'achète
Par ces graves renoncements.

Les amourettes énervantes
Fatiguent, sans les émouvoir,
Les âmes, ces grandes servantes
De la justice et du devoir.

Viens aux champs ! les champs sont sévères
Et pensifs plus que tu ne crois ;
Les monts font songer aux calvaires,
Les arbres font songer aux croix.

Oublions les soupers, les veilles,
Le vin, le brelan, l'écarté !
Viens noyer ton cœur aux merveilles
De l'immense sérénité !

Fuyez ; prenez votre volée.
Un peu plus et nous traînerons

---

douce
41. L'heure *fausse et* folle est passée
46. ... les jours [vains] et charmants
45-48. Addition marginale.
54. Et *profonds*
57. *a*) *Viens, plus de soupers, plus de* veilles,
Arrière
b) *Laissons-là* les soupers, les veilles.
58. *Le jeu,* le brelan.

Notre rauque idylle éculée
Dans le ruisseau des Porcherons.

Ouvrez les ailes de vos âmes ;
Enfoncez le toit s'il le faut,
Les révélations, les flammes,
Et les ouragans sont là-haut.

Levez vos cœurs, levez vos têtes.
Allez où l'on a sur le front
Le vaste espace, les tempêtes,
Les étoiles, et pas d'affront.

Vous êtes faits comme les lyres,
Et pleins d'altiers frémissements ;
De profonds et vagues sourires
Vous appellent aux firmaments.

Viens, nous lirons les livres sombres
Des penseurs et des combattants,
Pendant que Dieu fera des ombres
Et des clartés dans le printemps.

Nous scruterons les maux, les guerres,
Et le creux fatal qu'a laissé

---

63. Notre *vieille églogue* éculée
68. Et les *tonnerres* sont là-haut
74. Et pleins *de saints* frémissements

---

64. C'est-à-dire parmi les *lorettes* ; la rue des *Porcherons* est l'ancien nom de la rue Saint-Lazare dans sa partie contiguë à Notre-Dame-de-Lorette.

81-88. C'est toute l'inspiration épique, philosophique et satirique de V. Hugo pendant l'exil : *La Légende des Siècles, La Révolution* dans *Les Quatre Vents de l'Esprit, Dieu, L'Ane, Religions et Religion.*

Le pied tragique de nos pères
Dans l'âpre fange du passé.

Nous examinerons les songes,
L'autel, les korans, les clergés,
Les spectres mêlés aux mensonges,
Les dieux mêlés aux préjugés.

Molière, au fourbe ôtant sa guimpe,
Mina Bossuet comme il put ;
Pascal frappa ; Swift à l'Olympe
Offrit ce miroir, Lilliput.

Nous regarderons sur la terre
Ce tas d'erreurs que Beaumarchais
Rabelais, Diderot, Voltaire,
Ont remué de leurs crochets.

Nous saluerons ces Diogènes
De la raison et du bon sens ;
Nous entendrons tomber les chaînes
Derrière ces divins passants.

O France, grâce à ces sceptiques,
Tu voyais le fond ; tu trouvais

---

farouche
83. Le pied *terrible* de nos pères
85-92. Addition marginale.
86. *L'erreur*, les korans
93-94. *Viens, nous regarderons à terre*
Ce tas *d'hommes* que Beaumarchais
96-100. Addition marginale.
98. De la *lumière* et du bon sens,
102. *Grâce à ces moqueurs* tu trouvais

89. C'est le geste opposé à celui de Tartuffe en présence de Dorine.

Des ordures sous les portiques
Et sous les dogmes des forfaits.

Ces puissants balayeurs d'étable
Ont fait un lion d'un baudet ;
Dans leur cynisme redoutable
Un tonnerre profond grondait.

Sur l'homme dans l'ignominie
Ils jetaient leur rude gaîté,
Sachant que c'est à l'ironie
Que commence la liberté.

Dieu fait précéder, quand il change
En victime, hélas, le bourreau,
L'effrayant glaive de l'archange
Par le rasoir de Figaro.

La comédie amère et saine
Fait entrer Méduse en sortant ;
Quand Beaumarchais est sur la scène
Danton dans la coulisse attend.

Les railleurs sous leur joug lugubre
Consolent les âges de fer ;

105-108. Addition marginale.
106. Ont fait *l'hydre avec le* baudet ;
114. En *président l'ancien* bourreau,
116-120. Addition marginale.
116-117. *Après la satire âpre et saine*
Succède le tragique instant ;
rôdeurs
121-122. *a*) *Ces veilleurs de l'ombre lugubre*
Marchent dans le deuil d'un pas fier ;
b) *Ces éclaireurs d'un temps* lugubre
Consolent...

Leur éclat de rire salubre
Déconcerte l'antique enfer.

Ils ont fait l'interrogatoire
Farouche, à travers le bâillon,
Des religions par l'histoire,
De la pourpre par le haillon.

Durs au bigot, fatals au cuistre,
Ils promènent à petit bruit
Une lueur gaie et sinistre
Dans le grand bagne de la nuit.

Escobar est le chat qui rôde
Et fuit, mais Voltaire est le lynx.
Ils font, sans pitié pour la fraude,
Rire la Gaule au nez du sphinx.

Ces douteurs ont frayé nos routes,
Et sont si grands sous le ciel bleu
Qu'à cette heure, grâce à leurs doutes
On peut enfin affirmer Dieu !

Leur rouge lanterne nous mène.
Ces contemplateurs du pavé,
En fouillant la guenille humaine,
Cherchaient le peuple, et l'ont trouvé.

125-128. Addition marginale.
125-127. Ils *faisaient* l'interrogatoire
Tragique, à travers le bâillon,
De la fiction par l'histoire,
130. Ils pro*menaient sans trop* de bruit
141. Leur *sombre* lanterne

125. Comme V. Hugo lui-même, dans les œuvres précédemment citées.

Ils ont, dans la nuit où nous sommes,
Retrouvé la raison, les droits,
L'égalité volée aux hommes,
En vidant les poches des rois.

Ils ont fait, moqueurs nécessaires,
Et plus exacts que Mézeray,
De la torsion des misères
Tomber goutte à goutte le vrai.

Ils ont nié la vieille bible ;
Ces guérisseurs, ces factieux
Ont fait cette chose terrible :
L'ouverture de tous les yeux.

Ils ont, sur la cime vermeille,
Montré l'aurore au genre humain ;
Ils ont été la grande veille
Du formidable lendemain.

La révolution française
C'est le salut, d'horreur mêlé.
De la tête de Louis seize,
Hélas ! la lumière a coulé.

145-152. Addition marginale remplaçant la strophe biffée :

Ils ont retrouvé malgré Rome
Avec l'honneur, avec les droits,
La vérité volée à l'homme
En vidant les poches des rois.

153. Ils ont *raillé* la vieille bible.

Date du manuscrit : 9 novembre.

XV

LES PAROLES DE MON ONCLE

XV

LES PAROLES DE MON ONCLE

LA SŒUR DE CHARITÉ

NOTICE

Nous avons dit dans la Notice du *Cimetière d'Eylau* [1] quelle impression profonde l'oncle Louis avait produit sur l'esprit du jeune Victor Hugo et comment l'hôte des Feuillantines était bientôt devenu, dans l'imagination du poète, un héros d'épopée, héros aux attitudes complexes : soudard et grognard, muscadin lecteur de l'Almanach des Muses et faiseur de bouquets à Chloris, retenant par ailleurs quelque chose de la rude et joviale bonté du général Hugo, son frère.

Le personnage avait été dressé en pied dans *Le Cimetière d'Eylau*, Des nécessités de composition éliminèrent du *Cimetière d'Eylau* un certain nombre de traits, réservés dès lors pour *La Campagne de Westphalie* [2] et pour *La Sœur de charité*, deux poèmes dont les doubles titres : *Propos de mon oncle Louis. Les paroles de mon oncle*, indiquent la source et la parenté premières.

Vraisemblablement, et à en juger d'après les brouillons, il plut un instant à V. Hugo de prêter à l'oncle Louis, pendant la bataille d'Eylau, un certain nombre de propos, destinés à montrer sa liberté d'esprit dans le danger et à distraire ses hommes de la vision prochaine de la mort. Parmi ses propos, il fit ensuite un choix ; tel développement resta, non utilisé, à l'état d'ébauche :

> J'étais de garde auprès de la tente du roi
> ... et j'écoutais les princes en ribotte
> Pendant que j'aiguisais mon sabre sur ma botte ;

1. Cf. tome V, p. 961-967.
2. *Dernière Gerbe*, I, 3.

tel autre fournit un cadre pour un nouveau récit : la description de Harz devint le début de *La Campagne de Westphalie*.

Le portrait du capitaine Hugo qui est tracé ici, dans les vers 15-18, est emprunté, pour une part, à une addition marginale de ce même *Cimetière d'Eylau*[1] :

> Fils, j'ai vu ce temps-là
> J'ai vu ces choses-là, je suis un des témoins.
> Oui, des grades de plus et des cheveux de moins !
> Le vieux général songe au jeune capitaine,
> Et l'envie. Ah ! l'aurore est charmante et lointaine ;
> On fut jeune, on est vieux. Soit. Dieu sait où l'on va... [2].

Il est peu probable que V. Hugo ait songé longtemps, si même il y songea, à insérer toute l'anecdote dans un récit de bataille : l'addition marginale s'arrête au portrait : c'est ce portrait, ce « jeune capitaine » à « l'aurore charmante » qui a ramené V. Hugo au libertinage discret et souriant de *La Sœur de charité*. Cette scène complète la physionomie du jeune héros des guerres de l'Empire ; elle aurait détonné avec la gravité de la situation du *Cimetière d'Eylau*, elle aurait fait digression et ralenti désagréablement le mouvement dramatique du combat.

Mais ici détachée, alerte et courte, l'anecdote est pleine de saveur : il y a dans *La Sœur de Charité* de l'héroïsme, de la galanterie et de l'esprit.

---

1. Le prélèvement fut fait avant l'achèvement du *Cimetière d'Eylau* : la *Sœur de charité* porte la date du 20 février, le *Cimetière d'Eylau* celle du 28.

2. Cf. tome V, p. 976.

XV

LES PAROLES DE MON ONCLE

LA SŒUR DE CHARITÉ

J'avais vingt ans, j'étais criblé de coups de lance,
On me porta sanglant et pâle à l'ambulance.
On me fit un lit d'herbe, on me déshabilla.
J'avais sur moi des vers ; j'étais, dans ce temps-là,
Poëte, comme Horace amoureux de Barine.
Les lances qui m'avaient fort piqué la poitrine
Avaient aussi troué mes quatrains à Chloris.
Tout manquait ; on n'est pas soigné comme à Paris
Dans ces vieilles forêts du pays de Thuringe ;
Le chirurgien dit : — Nous n'avons pas de linge.
Il lut mes vers et dit : — C'est un payen, je crois.

2-4. *Mais vivant ; on me fit porter* à l'ambulance,
On me mit sur un lit ; on me déshabilla
Je faisais quelquefois des vers en ce temps-là,

7. Avaient [un peu] troué

11-15. Addition marginale remplaçant le vers biffé :
Que faire ? Ah ! le beau temps ! je suis un des témoins.

---

5. *Horace amoureux de Barine* : Horace, il est vrai, célèbre la beauté de *Barine*, redoutée des mères ; mais il ne semble pas l'aimer lui-même. Cf. l'*Ode à Barine*, II, 8.

6. Cf. dans les Brouillons du *Cimetière d'Eylau*, tome V, p. 971 et 973 :

Je pris dans ma valise un Almanach des Muses
Et je me mis à lire en attendant...

La sœur de charité fit un signe de croix.
Et le docteur reprit : — Pas de linge ! que faire ? —
Ah ! cette guerre était grande, et je la préfère
A votre paix. Quel temps ! je suis un des témoins.
J'ai des grades de plus et des cheveux de moins,
Le vieux général songe au jeune capitaine ;
Et l'envie. Ah ! l'aurore est charmante, et lointaine ! —
Donc je perdais mon sang, j'étais évanoui.
J'étais jeune, blessé, mourant, mais vivant ; oui,
Très vivant ! Le docteur disait : — La mort est sûre
Si l'on ne parvient pas à bander la blessure ;
Du linge ! ou dans une heure il est mort ! — Cependant
Il partit. La bataille autour de nous grondant,
Pleine de chocs, de meurtre et d'ombre, et des haleines
De l'immense agonie éparse dans les plaines,
L'appelait de sa voix formidable au secours ;
On ne donne aux blessés que des instants très courts.
J'étais seul, et mon flanc saignait, et mon épaule
Ruisselait, et la sœur de Saint-Vincent de Paule,
Très jeune, pâle, et rose à travers sa pâleur,
Me veillait. Elle dit : — Sauvons-le ! quel malheur !
S'il mourait, il serait damné, ce pauvre impie ! —
Elle arracha sa guimpe et fit de la charpie.
Tout entière à ses soins pour le jeune inconnu,
Elle ne voyait pas que son sein était nu,
Moi, je rouvrais les yeux... — O muses de Sicile,
Dire à quoi je pensais, ce serait difficile !

---

30. Ruisselait ; *une* sœur
32-33. ... *Si jeune !* quel malheur !
Sauvons son âme ! ah Dieu ! c'est peut-être un impie !

15-18. Cf. la Notice, p. 258.

37. *O muses de Sicile*, c'est ainsi que Virgile appelle la muse de Théocrite et de l'idylle : *Sicelides Musæ ;* au début de l'*Églogue IV*.

Date du manuscrit : 20 février 1874.

XVI

VICTORIEUX OU MORT

XVI

VICTORIEUX OU MORT

NOTICE

Le 28 novembre 1870, pendant le siège de Paris, devant Champigny, le général Ducrot disait dans sa proclamation à ses soldats : « Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que *mort ou victorieux* ; vous pourrez me voir tomber, vous ne me verrez pas reculer.. » Le général Ducrot, après la bataille de Champigny (30 novembre-2 décembre), rentra vivant et vaincu. Le 2 décembre 1871 eut lieu, le jour de l'anniversaire, une cérémonie pour l'érection d'un monument commémoratif. « Le général Ducrot, écrit *L'Avenir National* dans son numéro du 4 décembre 1871, a eu le courage de prendre la parole sur le champ de bataille de Champigny pour glorifier la mémoire de ceux qui sont tombés sous ses ordres. Il a eu le courage de citer Renault, Grancey, Néverlée, *Franchetti* : ceux-là n'avaient promis avec emphase de revenir « morts ou victorieux », mais ils sont tombés modestement et courageusement sous la conduite de leur incapable général. » *Franceschi* est évidemment un lapsus de la plume ou de la mémoire de V. Hugo. La critique n'en a pas tenu compte et les articles où il est question de *Victorieux ou Mort* ont simplement rétabli Franchetti. Il n'y a pas à se méprendre. C'est bien Léon Franchetti, chef des francs-tireurs oranais, organisateur du bataillon des *Eclaireurs de la Seine* qui fut mortellement blessé sur le champ de bataille de Champigny et rapporté mourant sous son manteau de guerre. Pendant que Ducrot parlait à Champigny, on élevait, ce même jour, à Bry-sur-Marne, un monument spécial à la mémoire de Franchetti [1]. L'antithèse entre Ducrot et Franchetti s'imposa à l'esprit de tous les journalistes qui furent unanimes à juger sévèrement le discours du général qu'il avait prononcé vêtu en bourgeois. Vraisemblablement c'est la lecture de leurs articles qui inspira à V. Hugo ces seize vers en décembre 1871.

1. Un buste de Franchetti figure au musée Carnavalet dans la salle de la guerre de 1870-1871.

XVI

VICTORIEUX OU MORT

Une telle promesse étant faite à l'abîme,
On attend la lueur d'une action sublime
Et, s'en croyant déjà vaguement éclairé,
Le peuple bat des mains. — Va donc, hélas! — J'irai,
Dit-il, et reviendrai vainqueur ou mort.

La plaine
De tous les grondements de la bataille est pleine.
Soldats, sabres au vent! histoire, sois témoin!
Dans la vaste fumée il disparaît au loin.
Et la journée est longue et la mêlée est noire.

Il revient! — Cueillez tous des palmes! hurrah! gloire!
Le peuple, à saluer les nobles têtes prompt,
Accourt. — France! il revient, c'est un laurier au front,
Ou, comme Franceschi qu'on rapporta naguère,
Couché tout de son long sous son manteau de guerre!
C'est un grand nom de plus au livre d'or inscrit... —

Et la victoire pleure, et le sépulcre rit.

---

3. Et s'en [voyant] déjà
5-7. La plaine
au loin
D'une vaste fumée est déjà toute pleine ;
Il disparaît...
13. Ou, comme [ces vaillants]

Sans date.

XVII

LE CERCLE DES TYRANS

I

LIBERTÉ !

NOTICE

Le poème *Liberté !* est daté du 12 mai 1856.

Les fleurs, les papillons, les oiseaux sont la source de thèmes poétiques qui émeuvent les âmes les plus naïves, et qui sont accessibles aisément à tous les talents, simples ou subtils : ils ont inspiré aux plus humbles rimeurs des vers gracieux, mais dont la puérilité et la mièvrerie sont les défauts coutumiers.

Certes V. Hugo a été sensible toujours à la grâce de la nature ; il le fut surtout en 1854-1856[1], une fois les premières colères de l'exil apaisées et lorsqu'il s'est appliqué à rechercher en elle la douceur d'une apaisante diversion. Mais c'est en 1855 aussi qu'il écrit *La Bouche d'Ombre*, et, dès lors, son émotion en présence du spectacle des choses ne s'arrête plus au seul charme du décor ; il perçoit dans chaque être, dans chaque plante et dans chaque animal une destinée et une fonction : il ne considère plus la nature seulement en artiste, séduit par la beauté des formes, mais il l'interprète en philosophe qui cherche les rapports et remonte aux causes. Voilà pourquoi dans *Les Contemplations* le poème intitulé *Les Oiseaux* est une sorte de méditation sur le contraste de la vie et de la mort[2] et pourquoi dans *La Nichée*[3] il fait du nid des hirondelles « l'édifice de Dieu ».

Ce dessein philosophique est encore plus accusé dans *Liberté !* Placée en tête du *Cercle des Tyrans* la pièce devient un symbole de la tyrannie de l'homme, oppresseur aveugle et insconscient de la nature ; elle déchire à ses yeux le voile de la vie universelle et lui révèle le secret des responsabilités mutuelles, elle résume pour lui en un court sermon les théories de *La Bouche d'Ombre* : « les noirs croisements au fond du mystère », « la balance invisible aux deux plateaux obscurs », en lui décelant la solidarité de l'oiseau avec « toute l'immensité » ; *Si canimus sylvas, sylvæ sint Consule dignæ.*

1. Cf. la fin de la Notice de *L'Amour*, I, p. 218-219.
2. *Contemplations*, I, 18, 14 octobre 1854.
3. *Ibid.*, II, 27, 17 juin 1865.

I

LIBERTÉ!

De quel droit mettez-vous des oiseaux dans des cages ?

De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents ?
De quel droit volez-vous la vie à des vivants ?
Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître
L'aile pour l'accrocher au clou de ta fenêtre ?
Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela ?
Qu'est-ce qu'ils ont donc fait tous ces innocents-là
Pour être au bagne avec leur nid et leur femelle ?

Qui sait comment leur sort à notre sort se mêle ?
Qui sait si le verdier qu'on dérobe aux rameaux,
Qui sait si le malheur qu'on fait aux animaux

1-14. Additions dans le haut de la page et en marge latérale ; la pièce commençait d'abord au vers 15.

8-9. La similitude de la pitié pour les oiseaux en cage et aussi l'analogie de l'expression rappellent le poème des *Châtiments*, écrit en février 1853, intitulé *Chanson* :

> La femelle ? elle est morte..., etc.
> Pauvres petits oiseaux !

10. Cf. dans *La Bouche d'Ombre* :

> Homme ! autour de toi la création rêve :
> Mille êtres inconnus t'entourent dans ton mur,
> Tu vas, tu viens, tu dors sous leur regard obscur.
>
> v. 444-446.

Et si la servitude inutile des bêtes
Ne se résolvent pas en Nérons sur nos têtes ?
Qui sait si le carcan ne sort pas des licous ?
Oh ! de nos actions qui sait les contre-coups,
Et quels noirs croisements ont au fond du mystère
Tant de choses qu'on fait en riant sur la terre ?
Quand vous cadenassez sous un réseau de fer
Tous ces buveurs d'azur faits pour s'enivrer d'air,
Tous ces nageurs charmants de la lumière bleue,
Chardonneret, pinson, moineau franc, hochequeue,
Croyez-vous que le bec sanglant des passereaux
Ne touche pas à l'homme en heurtant ces barreaux ?
Prenez garde à la sombre équité. Prenez garde !
Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde.
Ne comprenez-vous pas que vous êtes méchants ?
A tous ces enfermés donnez la clef des champs !
Aux champs les rossignols, aux champs les hirondelles !
Les âmes expieront tout ce qu'on fait aux ailes.
La balance invisible a deux plateaux obscurs.
Prenez garde aux cachots dont vous ornez vos murs !
Du treillage aux fils d'or naissent les noires grilles ;
La volière sinistre est mère des bastilles.
Respect aux doux passants des airs, des prés, des eaux !
Toute la liberté qu'on prend à des oiseaux
Le destin juste et dur la reprend à des hommes.
Nous avons des tyrans parce que nous en sommes.
Tu veux être libre, homme ? et de quel droit, ayant

---

14. ... en Nérons sur [vos] têtes.
21. Tous ces nageurs *ailés*
26. Partout où pleure et crie un captif, *prenez garde*.

26-27. Sur la responsabilité de l'homme « assassin de la bête », cf. dans *Dieu*, ce que dit l'Ange, v. 502-588, et *passim* dans la suite du poème.

Chez toi le détenu, ce témoin effrayant ?
Ce qu'on croit sans défense est défendu par l'ombre.
Toute l'immensité sur le pauvre oiseau sombre
Se penche, et te dévoue à l'expiation.
Je t'admire, oppresseur, criant : oppression !
Le sort te tient pendant que ta démence brave
Ce forçat qui sur toi jette une ombre d'esclave ;
Et la cage qui pend au seuil de ta maison
Vit, chante, et fait sortir de terre la prison.

---

40. Chez toi le *prisonnier,*
41-44. Addition marginale.
48. [Se venge] et fait sortir

45-48. Cf. dans *La Bouche d'Ombre* :

> Toute faute qu'on fait est un cachot qu'on s'ouvre.
>
> v. 239.

Date du manuscrit : 12 mai 1856.

II

LES MANGEURS*

Ils ont des surnoms, Juste, Auguste, Grand, Petit,
Bien-Aimé, Sage, et tous ont beaucoup d'appétit.
Qui sont-ils? Ils sont ceux qui nous mangent. La vie
Des hommes, notre vie à tous, leur est servie.

---

* Titre : CEUX QUI ONT LE DERNIER MOT.

1-8. Vers écrits sur une première page ajoutée et qui contient le titre ci-dessus. La pièce commençait au vers 8, qui est précédé sur le manuscrit du titre : LES MANGEURS.

2. *Le Bref, le Sage,* et tous

---

* La diatribe *Les Mangeurs* a été écrite le 17 juillet 1874. L'année 1874 fut une année de réaction : les déclarations et les agissements des monarchistes y révélèrent chaque jour plus d'audace et plus d'espoir : « Je ne crains pas, disait un député légitimiste, le dix-huit mars, que le maréchal de Mac-Mahon fasse attendre longtemps le roi de France, acclamé par tous, à la porte du septennat. » En juin, un député du même parti proposait de déclarer que le gouvernement de la France est la monarchie, et de nommer Mac-Mahon lieutenant-général du royaume. Le 20 juin le gouvernement se faisait attribuer le droit de nommer les maires. Les protestations des journaux républicains étaient étouffées : défense était faite aux colporteurs de vendre ces journaux sur la voie publique ; *Le Rappel*, journal de V. Hugo, était particulièrement traqué. L'indignation de V. Hugo, qui s'était déjà donné libre cours en mars et en avril dans *Un voleur à un roi* (cf. la Notice, p. 279) et dans *Aux Rois* s'exaspéra cette fois contre les tyrans dont il était vraisemblable de croire le retour prochain. Assagi, il est vrai, dans ses actes politiques (cf. l'Introduction du tome III, p. XXXI), et désormais sans ambition immédiate, il laissait souvent encore s'exhaler, du fond de son cœur déçu, la véhémente colère des *Châtiments*.

Ils nous mangent. Quel est leur droit? Le droit divin.

Ils vivent. Tout le reste est inutile et vain,
Le vent après le vent, le nombre après le nombre
Passe, et le genre humain n'est qu'une fuite d'ombre.

Est-ce qu'ils ont pour voix la foudre? Ils ont la voix
Que vous avez. Sont-ils malades? Quelquefois.
Sont-ils forts? Comme vous. Beaux? Comme vous. Leur âme?
Vous ressemble. Et de qui sont-ils nés? D'une femme.
Ils ont, pour vous dompter et vous accabler tous,
Des châteaux, des donjons. Bâtis par qui? Par vous.
Et quelle est leur grandeur? A peu près votre taille.
Ils ont une servante affreuse, la bataille;
Ils ont un noir valet qu'on nomme l'échafaud.
Ils ont pour fonction de n'avoir nul défaut,
D'être pour les passants, chefs, souverains et maîtres,
Pour la femme aux seins nus sultans, dieux pour les prêtres.
Par ces êtres, élus du destin hasardeux,
La suprême parole est dite, et chacun d'eux
Pèse plus à lui seul qu'un monde et qu'une foule;
Il écrit : ma raison, sur le canon qui roule.
Et quels sont leurs cerveaux? Étroits. Leurs volontés?
Énormes. Quelles sont leurs œuvres? Écoutez.
Celui-ci, que la croix du vieil Ivan protége,

---

8. *Et tout* le genre humain
13-14 remplacent les vers rejetés en 1-2.
21-24. Addition marginale.
21. *a*) Par ces êtres, *qui n'ont que l'ombre,*
b) Par ces êtres, *parmi les vivants* hasardeux
27. ... la croix du *grand* Ivan...

---

27. *Celui-ci...* Alexandre II (1855-1881) qui avait réprimé si durement en 1863, l'insurrection des Faucheurs dans la Pologne annexée à la Russie par Nicolas Ier en 1831. — *La croix du vieil Ivan* : deux croix d'Ivan sont célèbres à Moscou; l'une est sur la cathédrale de l'Assomption bâtie par Ivan Ier (1328-1341) et le peuple a persisté

A le bonheur d'avoir un sépulcre de neige
Assez grand pour y mettre un peuple tout entier ;
Il y met la Pologne ; il faut bien châtier
Ce peuple puisqu'il ose exister. Cette reine
Fut jeune, belle, heureuse, ignorante, sereine,
Et n'a jamais fait grâce, et tout son alphabet,
Hélas ! commence au trône et finit au gibet.
Celui-ci parle au nom du martyr qu'on adore ;
Sous la sublime croix qu'un reflet du ciel dore,
Cet homme plein d'un sombre et périlleux pouvoir,
Prie et songe, et n'est pas épouvanté de voir
Son crucifix jeter l'ombre des guillotines,
Cet autre, torche au poing, dans les cités mutines,
Se rue, et brûle et pille, et d'Irun à Cadix
Règne, et fait fusiller un prisonnier sur dix,
Et dit : Je n'en fais pas fusiller davantage,
Étant civilisé ; puis il reprend : Le Tage

---

37. ... d'un *triste* et périlleux pouvoir
38. *Rêve* et songe
40. *Celui-ci*, torche au poing,
44-45. Étant civilisé. *C'est juste, et dans le Tage,*
Le Xénil, l'Ébre on sent que le maître est présent.

---

longtemps à croire que cette croix, comme la coupole, était en or massif ; l'autre croix est au sommet d'une tour, dressée elle aussi sur la hauteur du Kremlin, et faisant partie d'un édifice religieux qu'on appelle l'Église d'Ivan.

28. *Un sépulcre de neige* : La Sibérie où étaient déportés les condamnés politiques.

31. *Cette reine* : Victoria ; V. Hugo n'a jamais pardonné à la reine d'Angleterre de lui avoir refusé la grâce de Tapner. Cf. Notice de *L'Échafaud*, p. 59 et sq.

35. *Celui-ci* : le pape Pie IX ; il s'agit des exécutions de 1851-1852. Cf. la note du vers 546 dans *La Vision de Dante*.

40-47. On sait combien furent sanglantes les guerres civiles provoquées en Espagne par les prétentions de Don Carlos, 1833-1839 et 1848 : en juillet 1874, l'Espagne était encore dans le plus cruel état d'anarchie.

Et l'Èbre feront voir que le maître est présent ;
Peuples, je veux qu'on dise en voyant tant de sang
Et tant de morts passer que c'est le roi qui passe ! —
Cet autre est un césar de l'espèce rapace ;
Le laurier est chétif, mais le profit est grand,
Cela suffit ; il vient ; et que fait-il ? il prend.
Il empoche ; quoi? tout ; les sacs d'or qu'on lui compte,
Les provinces, les morts, Strasbourg, Metz, et la honte ;
Ce que fit Metternich est refait par Bismarck.
Le père de cet autre a bombardé Saint-Marc
Et dans l'affreux Spielberg reconstruit la Bastille
Cet autre à son visir a marié sa fille :
Cette fille abusant de son droit à l'enfant,
Met au monde un garçon, ce que la loi défend ;
L'aïeul fait étrangler son petit-fils. Cet autre,
Jeune, dans les tripots et les femmes se vautre,
Puis il se dit : Je suis Bonaparte à peu près ;
Si je songeais au trône et si je m'empourprais ?
Il s'empourpre ; il devient sanglant. C'est un vrai prince.

Chez eux le plus puissant est souvent le plus mince ;

---

et l'empire

52. Les provinces, les monts, *la couronne* et la honte.
54-55. *Cet autre a bombardé le dôme de Saint-Marc*
Et bâtissant Spielberg rebâti la Bastille.
59. L'aïeul fait étrangler *le* petit-fils.
64. Ils ont aux mains le sceptre et quelquefois la pince.

54. Venise, pendant dix-sept mois 1848-1849, fut en lutte avec Ferdinand Ier (1835-1848) et ensuite avec François-Joseph qui lui succéda. Cf. Gnoinski, *Dix-sept mois de lutte à Venise*, livre adressé par l'auteur à V. Hugo en 1869.

55. *Spielberg* : célèbre forteresse autrichienne dominant Brünn, et qui servit de prison jusqu'en 1855. La détention de Silvio Pellico et le récit de ses souffrances dans *Mes Prisons*, 1833, l'ont rendu célèbre.

56. *Cet autre :* Abdul-Medjid. Le crime est relaté sur les carnets mêmes de V. Hugo : « 1859. Le sultan Abdul-Medjid étrangle ses petits-fils. » Cf. tome III, p. 272, note 1.

Ils ont le cœur des rocs et la dent des lions ;
Ils sont ivres d'encens, d'effroi, de millions,
De volupté, d'horreur, et leur splendeur est noire.
S'ils ont soif, il leur faut beaucoup de sang à boire ;
La guerre leur en verse ; il leur faut, s'ils ont faim,
Beaucoup de nations à dévorer.

Enfin,
Revanche ! les mangeurs sont mangés, ô mystère !

— Comme c'est bon les rois ! disent les vers de terre.

---

72. Cf. *L'Epopée du ver* et la Notice, tome IV. V. Hugo, bien inconsciemment, sans aucun doute, se rencontre ici avec l'auteur d'un *Eloge de Louis XIII déjunt*, dédié à la reine-mère, et où l'on lit cette apostrophe : « Oh ! la belle victime ! d'un roy ! un ver ! », cité par C. Aubert, dans sa Notice qui précède les *Oraisons funèbres de Bossuet*. Paris, Hachette, 1881, p. xx.

Date du manuscrit : Paris, 17 juillet 1874.

III*

Archiloque l'atteste, Athène l'entendit,
Un jour un magistrat devint terrible et dit :
— Je m'en vais, je cherche un refuge,
L'Aréopage pèse à faux poids. Temps d'effroi !
Voilez-vous, cieux ! on voit le droit hors de la loi
Et la justice hors du juge !

Cicéron était là quand un centurion
Brisa son glaive et dit à César : — Histrion,
Je connais ta pensée intime ;

---

1. Ms : Athènes.
4. *Je déchire ma robe, ô temps d'ombre et* d'effroi

---

* Ces quatre strophes ont été composées le 9 juin 1870, trois mois avant la chute du Second Empire et au moment où Napoléon III voyait se dresser contre lui une opposition menaçante. C'est dans cette opposition que l'exilé voit le réveil de la conscience humaine. L'édition Ollendorff de *La Légende des Siècles*, tome III, p. 426, signale que la pièce portait primitivement un titre : *La Conscience humaine*. Les anecdotes antiques, évoquées ici en parallèle, semblent dérivées plus de l'imagination du poète que de la réalité historique.

7-12. Il y a sans doute ici un souvenir de Lucain que V. Hugo connaissait si bien. Au livre V de la *Pharsale*, Lucain raconte la révolte des soldats de César en Espagne ; et, dans le discours tenu par l'un d'eux, on lit ces vers dont les termes ne sont pas sans offrir certaines analogies avec les paroles du centurion :

Liceat discedere Cæsar
A rabie scelerum !
Quid ! velut ignaros ad quæ portenta parentur
Spe trahis ?
Nescimus cujus sceleris sit maxima merces ?

v. 261, 284, 286.

L'armée après toi marche avec ses généraux ;
Pas moi. Je ne suis pas l'espèce de héros
Qu'il te faut pour commettre un crime.

O noir Machiavel, génie et paria,
Tu t'en souviens, un jour un apôtre cria :
— C'est trop ! le pape trompe l'homme.
Horreur ! Satan et lui mettent le même anneau.
Jérusalem, ils font dévorer ton agneau
Par la vieille louve de Rome ! —

La conscience humaine est engloutie au fond
D'un océan de honte où tout rampe et se fond,
Mer sombre et sans route frayée ;
Ce gouffre écume et roule, et l'on voit par moment
Reparaître au milieu des flots confusément
Le cadavre de la noyée.

---

14. ... un [évêque] cria :
19. [Parfois la conscience humaine est morte au fond]
20. ... où tout *flotte* et se fond,
21-22. *Cette mer sans route frayée*
S'enfle, s'abaisse et gronde, et l'on voit par moment

Inutile d'ajouter que Cicéron n'était pas présent. On peut croire que Cicéron n'est ici rappelé, comme plus haut Archiloque et plus bas Machiavel, que pour donner une indication sur l'époque où les faits se sont passés.

13. *Paria.* Pendant les quinze dernières années de sa vie, après le rétablissement des Médicis (1512), Machiavel connut la ruine, la prison, la torture et l'abandon.

Date du manuscrit : 9 juin 1870.

IV

UN VOLEUR A UN ROI

NOTICE

Dans le poème *Les Mangeurs* l'indignation contre les rois avait inspiré au poète une satire familière, véhémente et directe : cette indignation dans *Un voleur à un roi*, écrit à une date voisine, revêt une forme inattendue et toute particulière. L'inspiration des *Châtiments* s'y associe à celle du *Théâtre en Liberté*. Il est curieux de constater qu'un an auparavant V. Hugo avait écrit le même jour, le 16 juin 1873, pour le *Théâtre en Liberté*, la comédie *Sur la lisière d'un bois* et pour la *Légende des Siècles* le poème *Aux Rois*. Les deux inspirations étaient restées sans se pénétrer l'une l'autre. Au cours de l'année 1874, V. Hugo revint, par intervalles au *Théâtre en Liberté*, et la contamination se produisit.

Un voleur à un roi rappelle de très près les paradoxes d'Aïrolo dans *Mangeront-ils ?* C'est le même thème et c'est la même verve, cette verve truculente, goguenarde et jongleuse de rimes dont les sonorités retentissaient déjà dans la bouche de Don César de Bazan. Car, dès lors, un type qui réapparaîtra sous les noms les plus divers s'était précisé dans l'imagination de V. Hugo. Qu'ils aient nom Don César, Maglia[1], Aïrolo, Vaugirard, Golbornos ou Gargagente, tous ces enmarge de la société régulière sont des brigands romanesques, érudits et philosophes, qui promènent par le monde, avec leur « cape déchiquetée en barbe d'écrevisse », le plus large mépris des lois et des conventions sociales, escrocs grands-seigneurs, familiers avec les grands, avec Satan, avec Dieu lui-même, empanachés de cynisme et de fleurs de rhétorique, tous exégètes et glorificateurs du vol, magnifiant le guet-apens du larron et la subtilité du tire-laine avec des rodomontades de spadassin ou des boniments d'escamoteurs.

1. Sur les carnets du voyage d'Espagne 1843, des essais portent déjà le titre : *Maglia*.

Tous, des hommes de potence et d'épée
Par qui la gueuserie arrive à l'épopée [1].

Tous,

Ils livrent la bataille immense de la faim
Contre le superflu des autres [2] ;

ils ont, avec attendrissement, l'orgueil de leur métier : écoutez Gargagente vanter son art :

Mon art qui fait qu'on voit les sequins, hors du coffre,
S'évader pêle-mêle, et vers moi, doux voleur,
Courir comme un essaim d'abeilles vers la fleur [3].

Enfin ils ont la commune manie de se croire, comme Aïrolo, supérieur aux rois :

Ah ! je vaux bien les rois [4] !

Et Gargagente donne ce conseil :

Va, crache sur le prince et choisis le larron [5].

Au fond les idées sont celles d'Elciis :

Vous nommez ça des princes !
Un tas de scélérats et de coupe-jarrets !
La justice en leur nom prononce des arrêts.
On les appelle grands, nobles, sérénissimes ;
Ils sont comme des feux allumés sur les cimes ;
Augustes marauds ! gueux de l'honneur trafiquant.
Drôles que frapperaient, à l'autel comme au camp,
Au nom du chaste glaive, au nom du temple vierge,
Ulysse de son sceptre et Jésus de sa verge !

Mais Elciis était un prophète et son verbe rendait le son de la harpe de David ; nous sommes ici aux balcons de *La Fête chez Thérèse* et nous croyons souvent entendre, accompagnés des carillons du chapeau chinois et des grondements d'une grosse caisse comique, les lazzis du seigneur Pantalon ou du jovial Pulcinella [6].

---

1. Prologue des *Gueux*. Dans le *Théâtre en Liberté*, éd. Ollendorf, 1911 p. 375. Cf. *Ibid.*, p. 259, le brouillon qui commence ainsi :

Les êtres que j'admire avant tout dans ce monde
Ce sont ces affreux gueux qui n'ont rien ici-bas.

Comédies cassées, II. Le Chœur.

2. *Ibid. Mangeront-ils ?* Sc. IV.
3. *Ibid. Reliquat*, p. 390.
4. *Ibid. Mangeront-ils ?* Sc. IV.
5. *Ibid. Reliquat*, p. 390.
6. *Contemplations*, I, 22. *La Fête chez Thérèse*, v. 29-30 et 37-40.

IV

UN VOLEUR A UN ROI

Vous êtes, sous le ciel par moments obscurci,
Un ambitieux, sire, et j'en suis un aussi ;
Roi, nous avons, car l'homme est diversement ivre,
Le même but tous deux, c'est d'avoir de quoi vivre ;
Il nous faut pour cela, suis-je sage ? es-tu fou ?
A toi, prince, un royaume, à moi penseur, un sou.
Tout l'homme est le même homme et fait la même chose.
Roi, la bonté de l'Être inconnu se compose
De la dispersion de tout dans l'infini ;
Nul n'est déshérité, personne n'est banni ;
Et les vents, car telle est l'immensité des souffles,
Jettent aux rois l'empire et l'obole aux maroufles.
Nous voulons tous les deux, à tout prix, n'importe où,
Toi grossir ton royaume et moi gagner mon sou ;
Et dans notre sagesse et dans notre démence,
Roi, nous sommes aidés par le hasard immense.
Seulement je vaux plus que toi. Daigne écouter.

Nous sommes tous deux fils, toi qu'il faut redouter,

---

9. [D'une] dispersion
14-17. Addition marginale.
14. Toi grossir ton [empire]
15. ⌐... [ou] dans notre démence,

18-19. *Fils de l'étrangère* : à la date de la composition d'*Un voleur à un roi*, les prétendants au trône de France étaient le comte de Chambord et le comte de Paris, fils l'un de Louise de Naples et l'autre d'Hélène de Mecklembourg.

De l'étrangère, et moi de la bohémienne ;
Roi, que ta majesté fasse pendre la mienne,
Cela ne prouve pas qu'en notre désaccord
La tienne ait raison, sire, et que la mienne ait tort.
Je suis né, laisse-moi te raconter ce conte,
Pour avoir faim toujours et n'avoir jamais honte,
Car ce n'est pas honteux de manger. Rien n'est vrai
Que la faim ; et l'enfer, dont l'homme fait l'essai,
C'est l'éternel refus du pain fuyant les bouches ;
Et c'est pourquoi je rôde au fond des bois farouches.
Je ne suis pas méchant, moi qui parle ; je veux,
Sans ôter aux mortels un seul de leurs cheveux,
Leur retirer un peu des choses superflues
Et pesantes qui font leurs bourses trop joufflues.
Je dépense à cela beaucoup de talent. Roi,

21-23. Cela ne prouve pas, *devant Dieu calme et fort,*
Que la tienne ait raison et que la mienne ait tort
Je suis né, laisse-moi te raconter ce conte,

25. Car [il n'est pas honteux] de manger
branches
dans les arbres
[De là les hommes loups dans les halliers farouches]

28. [C'est pourquoi le loup rôde] au fond des bois farouches

33-43. Une première rédaction de ce passage figure au verso de la page 3 du manuscrit avec cette note, *Améliorer* :

Méchant ? non, mais tâchant de manger. Question.
Alexandre écoutait parfois Ephestion.
Médite, si tu veux, et, si tu peux, digère.
Mais, entends-moi, je hais le mal qui s'exagère ;
J'ai du talent ; je hais
Je suis le filou, non le meurtrier bouffi.
Vider un gousset : bien ! Tuer un bourgeois, fi !
Roi, que suis-je ? un brigand ? Non, un aimant qui passe
errante
Et qui, par sa douceur éparse dans l'espace,

---

28. Cf. le ton moins « farouche » d'Arrolo, faisant l'éloge de la vie du voleur dans les bois, *Théâtre en Liberté*, *Mangeront-ils.* scène IV.

Je ne verse jamais le sang. Écoute-moi ;
Médite si tu peux, et, si tu veux, digère,
Mais comprends-moi. Je hais le mal qui s'exagère ;
Tuer, c'est de l'orgueil. Casser un bourgeois, fi !
A quoi bon ? L'assassin est un larron bouffi.
Roi, je suis un aimant mystérieux qui passe
Et qui, par sa douceur éparse dans l'espace,
Attire, sans vacarme et sans brutalité,
Et fait venir à lui de bonne volonté
Les farthings endormis dans les poches des hommes.
Je m'annexe les sous sans mépriser les sommes,
Mais les bons sacs bien lourds c'est rare; il me suffit
D'un denier ; et souvent je n'ai pour tout profit
De mes subtils travaux, dignes de vos estimes,
Messieurs les empereurs et rois, que cinq centimes ;

---

carnage
Attire sans vacarme et sans brutalité
endormis
Les farthings assoupis dans les poches des hommes
[Meurtrir]
37. ... *Rouer* un bourgeois, fi !
38. [Vanité !] L'assassin
sympathique
39. .... un aimant [invisible] qui passe
40. ... [errante] dans l'espace
45. Mais les *gros* sacs
47. De mes { [nobles] / *profonds* travaux / [vastes] }

37-43. Cf. *Ibid.*, Reliquat de *Don César*, Édition Ollendorff, p. 372 :

Quinze bourgeois hideux furent avariés
Dès le lendemain soir ; ce début fut superbe...
Depuis, abandonnant toute mesure acerbe,
Et poliment, sans bruit, sans mots désobligeants,
Je me mis à fouiller dans les poches des gens.

Le voleur à Don César.

47-48. C'est manifestement le ton du boniment charlatanesque.

Je m'en contente, étant aux hommes indulgent.
Je tâche de coûter au peuple peu d'argent,
Mais de manger. Avoir un trou, m'en faire un Louvre ;
Guetter l'homme qui passe ou le volet qui s'ouvre ;
Attendre qu'un marchand sous les brises du soir
Rêve, et laisse bâiller le tiroir du comptoir,
Vite y fourrer avec une agilité d'ange
Ma patte, et n'être vu dans ce mystère étrange
Que des astres pensifs au fond du ciel profond ;
Épier la minute où les belles défont
Leur jarretière afin de leur chiper leur montre ;
Des sous avec ma griffe opérer la rencontre ;
Ajouter pour rallonge au destin mes dix doigts ;
Dire à Dieu : Tu sais bien, au fond, que tu me dois,
Donc ne te fâche pas ! telle est ma vie, altesse.
Vous avez la grandeur, moi j'ai la petitesse ;
Mais devant le soleil, ce prodige flagrant,
L'infiniment petit vaut l'infiniment grand.
Vaut mieux. Je ne prends pas au sérieux l'étoffe
Qui m'habille, moi ver de terre et philosophe ;

---

49. ... aux *peuples* indulgent.
50. Ms. : [aux peuples] peu d'argent
55. Vite, y *glisser*
58. Épier [l'instant chaste]
67-93. Addition marginale remplaçant ce premier essai :

Vaut mieux. J'ai de l'esprit. Les hommes, triste ébauche,
N'ont rien que la main droite et tout au plus la gauche,
Ce qui fait que toi, prince, homme, auguste animal,
Tu portes bien la force et la justice mal.
Moi, je sens qu'il me faut, pour vivre, quelque chose
et je médite, et j'imagine, j'ose,
De plus, et je comprends, je construis, je compose,
Je pense, et j'étudie à fond le cœur humain,
Et j'arrive à me faire une troisième main,
Celle qu'on ne voit pas, la meilleure...
Discret calme
Calme, point fanfaron, pensif, sous le ciel bleu.

Jouer la comédie est le faible de Dieu ;
Il ne s'irrite pas, mais il se moque un peu ;
C'est un poëte ; et l'homme est sa marionnette.
La naissance et la mort sont deux coups de sonnette,
L'un à l'entrée, et l'autre au départ du pantin,
Je ris avec le vieux machiniste Destin.
Tout est décor. Au fond la réalité manque.
Tout est fardé, le roi comme le saltimbanque ;
Jocrisse, Hamlet. Sachez ceci, mortels tremblants,
Avec du calicot qui fait de grands plis blancs,
Avec de la farine et du blanc de céruse,
On est en scène un spectre, ou bien Pierrot. Ma ruse,
A moi, qui suis un être infinitésimal,
C'est de ne vraiment faire aux hommes aucun mal,
Et de vivre pourtant. Fais ça. Je t'en défie.

Roi, ce n'est pas de trop cette philosophie ;
Je poursuis.

Je prétends que je vaux mieux que toi,
Que tous ; et je le prouve, à toi foule, à vous roi.

J'ai remarqué que l'homme, infirme et pâle ébauche,
N'a rien que la main droite, et tout au plus la gauche,

---

83. ... Fais [mieux], je t'en défie.
87. ... infirme et [triste] ébauche,

---

69. L'image, plus longuement développée ici, de la comédie jouée par Dieu a son origine dans une fantaisie dictée par V. Hugo, si l'on en croit la note du manuscrit, le 2 décembre 1842 ; cette improvisation se terminait ainsi :

A la fin du mystère
Le rideau tombe. On siffle — « Absurde ! tout est mal. »...
« L'auteur ! L'auteur ! nommez l'auteur ! à bas l'ouvrage ! »
Alors, apparaissant devant la rampe en feu,
Satan fait trois saluts et dit : L'auteur ! c'est Dieu !

Théâtre en Liberté. Maglia, IV.

Ce qui fait que toi, prince, homme, auguste animal,
Tu portes bien la force et la justice mal ;
Alors j'ai médité, voulant dépasser l'homme ;
Et, sûr de mon bon droit, mais d'emphase économe,
Bienveillant, point hâbleur, discret sous le ciel bleu,
Réparateur obscur des lacunes de Dieu,
A force de songer et de vouloir, à force
De sonder toute chose au delà de l'écorce,
Prince, et d'étudier à fond le cœur humain,
J'ai fini par avoir une troisième main.
Celle qu'on ne voit pas. La bonne. Tel est, sire,
Mon art. Le résultat, voleur. Masque de cire,
Fantôme, ombre, poussière et cendre, majesté,
As-tu compris ? O rois, vous êtes un côté ;
Je suis l'autre. Je suis l'homme d'esprit, le maître
Du crépuscule obscur, du risque, du peut-être,
Du néant, du passant, du souffle aérien ;
Je possède ce tout que vous appelez rien ;
Je combine le vent avec la destinée ;
Et j'existe. Mon âme est vers l'azur tournée
Et songeant qu'après tout, dans ce monde gueusard,
Je suis un becqueteur paisible du hasard,
Que mes dents ne sont pas des dents inexorables,
Que je ne répands point le sang des misérables
Comme un juge, comme un bourreau, comme un soldat,

---

97. [Sire], et d'étudier
102-103. Correction à la suite de l'omission de la rime masculine du second vers ; on lisait d'abord

As-tu compris ? Je suis l'homme d'esprit, le maître
Du crépuscule obscur, du *hasard*, du peut-être,

105. *Du besoin, du néant...*
suis
108. *Et je vis.*
110. ... un becqueteur *modeste* du hasard,
111-114. Addition marginale.
112. Que je ne *verse pas*

Songeant que de zéro je suis le candidat,
Que mon ambition, sans haine et sans durée,
Plane sur les humains d'une aile modérée
Et s'arrête à l'endroit où s'achève ma faim,
Et que je ne fais rien que ce que font enfin
Les gais oiseaux du ciel sous l'orme et sous l'érable,
Pour n'être point méchant je me sens vénérable.
Oui, je suis un mortel doué de facultés
Que n'ont pas bien des rois dans le marbre sculptés ;
Un baïoque, métal inerte, simple cuivre,
S'il me sent là, devient vivant, cherche à me suivre,
Et la monnaie en moi voit son Pygmalion ;
Et les sous des bourgeois qui sans rébellion,
Sans bruit, reconnaissant un chef à mon approche,
Les quittent pour venir tendrement dans ma poche,
Représentent, seigneur, de ma part tant de soins,
Tant d'adresse, un si beau scrupule en mes besoins,

---

vivants

116. Plane sur les *passants*

120. *a*) *Je me sens un certain mérite vénérable.*
b) *Je me juge innocent ; je me sens vénérable.*
c) [De] n'être point méchant

125-133. Addition marginale remplaçant ces vers biffés :

des
Le sou du bourgeois glisse et sans rébellion
S'échappe
S'anime et dans ma main vient comme une couleuvre ;
eux
Chez lui, ce n'est qu'un sou ; chez moi, c'est un chef-d'œuvre.
Ah ! quel art que le mien !
Mais que d'art il me faut ! Mon collaborateur

126. Et [vos sous, ô bourgeois !]

127. ... reconnaissant *mon droit* à mon approche

129. Représentent, [messieurs],

127-188. Cf. outre les vers cités dans la Notice, p. 280, ces vers de même source :

La bourse des passants, quand je passe, abandonne
Leur poche pour la mienne, et, moi, je lui pardonne.

Et tant de glissements d'anguille et de couleuvre,
Qu'ils sont chez eux des sous et chez moi des chefs-d'œuvre.
Ah ! quel art que le mien ! Mon collaborateur,
Dieu, qui met le possible, ô prince, à ma hauteur,
Sait tout ce qu'il me faut de calcul, d'industrie,
D'héroïsme, d'aplomb, de haute rêverie,
De sourires au sort bourru, de doux regards
A la fortune, fille aimable aux yeux hagards,
De patience auguste et d'étude acharnée,
Et de travaux, pour faire, au bout d'une journée
De pas errants, d'essais puissants, d'efforts hardis,
Changer de maître à deux ou trois maravédis !

Mais toi, quelle est ta peine? aucune ; et ton mérite?
Nul. On croit être grand, quoi ! parce qu'on hérite !
Ton père t'a laissé le monde en s'en allant.
Être né, quel effort ! avoir faim, quel talent !
Téter sa mère, et puis manger un peuple ! O prince !
Ton appétit est gros, mais ton génie est mince,
Un beau jour, sous ta pourpre et sous ton cordon bleu,
Trouvant qu'avoir un peuple à toi seul, c'est trop peu,
Tu jettes un regard de douce convoitise
Sur un empire ainsi qu'un bouc sur un cytise.
Tu dis : Si j'empochais le peuple d'à côté ?
Alors, de force, aidé dans ta férocité
Par le prêtre qui fouille au fond du ciel, dévisse
La foudre, et met le Dieu de l'ombre à ton service,
De ton flamboiement noir toi-même t'aveuglant,

---

132. Qu'ils sont chez [vous]
135-136. ... de *labeur*, d'industrie,
De sang-froid
D'audace, de calcul...
141. De pas errants, *de soins profonds*,
143. ... aucune ; et ton *génie* ?
151. ... [d'obscène] convoitise

Tu saisis, glorieux, sacré, béni, sanglant,
N'importe quel pays qui soit à ta portée ;
Toute la terre tremble et crie épouvantée ;
Toi, tu viens dévorer, tu fais ce qu'on t'apprit ;
Tu ne te mets en frais d'aucun effort d'esprit ;
Tu fais assassiner tout avec nonchalance,
A coups d'obus, à coups de sabre, à coups de lance.
C'est simple. Eh bien, tu viens prendre une nation,
Voilà tout. N'es-tu pas l'extermination,
Le droit divin, l'élu qu'un fakir, un flamine,
Un bonze, a frotté d'huile et mis dans de l'hermine !
Va, prends. Les hommes sont ta chose. Alors cités,
Fleuves, monts, bois tremblants d'un vent sombre agités,
Les plaines, les hameaux, tant pis s'ils sont en flammes,
Les berceaux, les foyers sacrés, l'honneur des femmes,
Tu mets sur tout cela tes ongles monstrueux ;
Et l'église te brûle un encens tortueux,
Et le doux tedeum éclaire avec des cierges
Le meurtre des enfants et le viol des vierges ;
Et tout ce qui n'est pas gisant est à genoux.

Moi, pendant ce temps-là je rôde, calme et doux.

---

honoré
158. Tu saisis, *encensé*,
159-160. N'importe quel pays, qui soit à ta portée,
Le fleuve, la forêt, la ville épouvantée...
puis un blanc pour quatre vers ; ensuite l'addition marginale 160-172.
[t'approprier]
163. Tu fais *exterminer* tout
167-168. Le droit divin, celui qu'un *bonze* ou qu'un flamine
Naguère a frotté d'huile
173. ... ton ongle monstrueux ;

169-177. C'est le ton d'*Elciis* et c'est celui des *Châtiments*, I, 6, *Le Te Deum du 1er janvier 1852*.

Telle est notre nuance, ô le meilleur des princes,
Je conquiers des liards, tu voles des provinces.

179-180. Cf. ce que dit Aïrolo dans *Mangeront-ils?* et, sc. IV :

> Le roi, c'est mon contraire, ou bien mon grand format :
> Je suis un conquérant de liards dans les poches.

Date du manuscrit : 3 août 1874, surchargeant *3 juillet* 1874.

V*

Qu'est-ce que ce cercueil déposé sur deux chaises ?
C'est Charles premier, roi. Les communes anglaises
Ont fait ce monument de justice. Et quel est
Cet homme à l'œil sévère, au rude gantelet,
Qui s'avance pensif vers la bière hagarde,
Soulève le couvercle effrayant, et regarde ?
C'est Cromwell. Il fut grand ; tout devant lui trembla.

Soit ; nous ne voulons plus de ces spectacles-là.
C'est grand dans le passé ; c'est mauvais dans notre âge.
Quoiqu'un reste de nuit nous souille et nous outrage,
Désormais, ô vivants, nous avons fait ce pas,
Il faut aux nations un sauveur qui n'ait pas
De curiosité pour les têtes coupées ;

---

3. Ont fait ce monument de *colère*.
4. Cet homme *au front* sévère,
9. ... c'est *farouche en* notre âge.
10. ... nous *pèse* et nous outrage,

---

* Le tableau de Paul Delaroche (1831) *Cromwell ouvrant le cercueil de Charles Ier* est célèbre. La scène a été inspirée à Delaroche par un passage des *Quatre Stuarts* de Chateaubriand. Deux chaises massives portent un cercueil tendu de velours noir avec l'inscription : *Carolus Rex, 1649*. De sa main recouverte d'un lourd gantelet, Cromwell retient le couvercle du cercueil entr'ouvert, et fixe ses regards sur la tête du mort.

12-17. C'est ce que fut Lamartine en 1848, c'est ce que voulait être V. Hugo en 1870 : on sent ici qu'il parle avec complaisance de ce rôle de « sauveur » et de libérateur-archange.

Nous rejetons la hache au tas noir des épées ;
Nous l'abhorrons ; il faut aux hommes maintenant
Un libérateur pur, apaisé, rayonnant,
Qui ne soit pas vampire en même temps qu'archange,
Et qui n'ait pas au front, en tirant de la fange
Les peuples de misère et d'opprobre couverts,
La sinistre lueur des cercueils entr'ouverts.

Date du manuscrit : 19 avril 1870.

VI

Je marchais au hasard, devant moi, n'importe où ;
Et je ne sais pourquoi je songeais à Coustou
Dont la blanche bergère, au seuil des Tuileries,
Faite pour tant d'amour, a vu tant de furies.

Que de crimes commis dans ce palais ! hélas ! 5

5. *O palais monstrueux ! que de crimes,* hélas !

2-3. En 1847, V. Hugo, pair de France, hôte assidu de la Cheminée du duc d'Orléans, fréquentait assidûment le Pavillon Marsan et les Tuileries : cette courte pièce s'inspire donc d'une vision et d'une impression réelles. Mais quelle est cette bergère ? Nicolas Coustou avait bien exécuté pour Marly un groupe de *Bergers et Bergères* en plomb : aucun catalogue n'en mentionne la présence aux Tuileries en 1847. Dans le jardin privé figurait à cette date la statue de *Daphné*, une des plus gracieuses œuvres de Guillaume Coustou, et à la sortie de ce même jardin un *Berger* de Nicolas Coustou. Il y a sans doute imprécision dans le souvenir de V. Hugo ; mais il importe peu ; il ne s'agit pour le poète que d'établir au premier plan, en contraste des souvenirs tragiques évoqués, une œuvre d'art légère et gracieuse.

4. Évoquer une œuvre d'art, témoin du passé, pour lui demander quels spectacles se sont déroulés devant elle, c'est déjà le thème qui inspirait Musset dans *Sur Trois Marches de marbre rose*, et V. Hugo lui-même dans *La Statue*, imitée de Musset en plus d'un passage :

> Faune, avez-vous suivi de ce regard étrange
> Anne avec Buckingham, Louis avec Fontange...?
> J'entrevoyais au loin sous les branchages sombres
> Des marbres dans les bois, dans le passé des ombres.

5. Les méditations sur les événements des Tuileries sont dans le goût du temps. On retrouve la pitié et la mélancolie qui inspirent le

Les sculpteurs font voler marbre et pierre en éclats
Et font sortir des blocs dieux et déesses nues
Qui peuplent des jardins les longues avenues.
O fantômes sacrés ! ô spectres radieux !
Leur front serein contemple et la terre et les cieux ;
Le temps n'altère pas leurs traits indélébiles ;
Ils ont cet air profond des choses immobiles ;
Ils ont la nudité, le calme et la beauté ;
La nature en secret sent leur divinité ;
Les pleurs mystérieux de l'aube les arrosent.
Et je ne comprends pas comment les hommes osent,
Eux dont l'esprit n'a rien que d'obscures lueurs,
Montrer leur cœur difforme à ces marbres rêveurs.

---

12. ... des [êtres] immobiles ;
17. ... de vagues lueurs
passions
18. Montrer leurs *violences*

---

poème de V. Hugo dans presque toutes les Histoires des Tuileries même les plus banales, depuis la publication romanesque de Roussel d'Épinal, *Le Château des Tuileries*, Paris, Lerouge, 1802, jusqu'à la fantaisie de J. Lemer dans *Paris historique et anecdotique*, Paris, Havard, 1885.

C'est en mars 1847 qu'avait paru l'*Histoire des Girondins*, dont V. Hugo remerciait Lamartine avec effusion : « *Incedo per ignes.* Tout ce que j'ai déjà lu de votre livre est magnifique... » 24 mars 1847. Après avoir raconté l'attaque des Tuileries, Lamartine évoquait lui aussi, non pas une statue, mais un tableau, épargné par le pillage, qui avait été le témoin des infortunes royales : « Par un jeu bizarre de la destinée, il n'y eut d'épargné et d'intact qu'un tableau de la chambre du roi représentant la *Mélancolie* par Fetti ; comme si l'emblème de la tristesse était le seul monument éternel destiné à survivre à la vanité des choses. » Lamartine, comme il est naturel, est séduit par une certaine conformité sentimentale, V. Hugo par une antithèse.

Date du manuscrit : 22 juillet 1847.

VII

AUX ROIS

NOTICE

L'ensemble du poème qui a pour titre *Aux Rois* a été constitué par la juxtaposition de trois développements écrits à des dates distinctes et de ton tout à fait différent.

La première partie datée du 16 juin 1874 (v. 1-81) est d'un ton grave, et, si elle contient parfois dans l'expression de l'indignation quelque déclamation et quelques violences, du moins le poète évoque-t-il là, non sans noblesse et sans majesté, l'image d'un roi-poète dont la foule admire le génie, et celle d'un roi-guerrier, sauveur de la patrie.

La seconde partie (v. 82-124), composée quinze jours plus tard, le 30 juin, est tout autre ; ainsi qu'en témoignent les indications du manuscrit, c'était tout d'abord un monologue ; pareil au Don Carlos d'*Hernani* un personnage s'approchant du tombeau d'un roi ; là, il rêvait, puis s'exaltant jusqu'aux plus basses invectives, traitait le peuple de « bête », le roi d' « imbécile » et enfin « crachait » à la face du mort ; les indications scéniques furent supprimées, mais l'irrévérence des outrages demeura.

La troisième partie (v. 125-172), écrite en strophes de quatre vers de huit pieds, avait été composée trois mois auparavant, le 23 avril, c'est de beaucoup la plus travaillée ; les brouillons sont nombreux : certaines pages du manuscrit sont abondamment raturées. Le souffle lyrique y est puissant et les images ont de la grandeur, soit que le poète chante l'immuable pérennité de la puissance divine :

> **Dieu, sous les faits, qui sont ses voiles,**
> **Continue un dessein béni.**
> **Montrer le poing à l'Infini**
> **Cela ne fait rien aux étoiles ;**

soit qu'il compare aux vagues indomptées de l'Océan le flot incoercible de ces montantes « marées qu'on nomme Révolutions ».

Les trois développements se relient étroitement, pour le fond, à ceux des *Mangeurs* et d'*Un voleur à un roi*; ils trahissent une fois de plus la haine de V. Hugo contre les rois et la crainte qu'il avait en 1874 d'un retour prochain de la monarchie .

---

1. Cf. la notice des *Mangeurs*, p. .

BROUILLONS DU POÈME *AUX ROIS*

(Manuscrit 4o.)

*
* *

[*Ces pandœmoniums qu'on nomme panthéons.*
Ce pandœmonium qu'on nomme le gazon.]

et les grandes pensées
Fenêtres ouvertes sur Dieu.

Les rois torturent les peuples et des milliers d'années s'écoulent, et ils règnent toujours et ils disent : l'Éternité, c'est nous !

Et l'on voit, ô terreur, venir désespérée,
Et croître à l'horizon, une immense marée,
qui dit : Finissons.
La Révolution, flot que bat l'ouragan
Car tout le genre humain qui { saigne / gémit dans le gouffre / tombe }
Goutte à goutte, pendant des siècles, et qui souffre
Finit par faire avec ses pleurs un océan.

fr. 288.

*
* *

— Princes, pas de colère !
Le mieux, ô rois, c'est de ne faire
Aucune violence aux flots.
Ne hâtez point ce que diffère
La tempête aux profonds sanglots ;
Elle sait que nul ne l'évite
Et qu'elle vient toujours trop vite.
O Princes
Imprudents, ne l'appelez pas,
Car c'est pour vous un instant sombre,
Quand les événements dans l'ombre
Se font signe et doublent le pas.

fr. 289.

*
* *

Si vous ne voulez pas qu'il soit
Un tremblement...

O rois, n'indignez pas la France
Et n'irritez pas l'avenir
Car la vague est plus écumante
Et les gouffres sont plus amers
Quand { l'orageux / le fauve ouragan tourmente / le vent insurgé }
La sombre liberté des mers.

Élève-toi, comme l'yeuse,
Et les grands chênes dans les bois,
Fraternité majestueuse
Des hommes au-dessus des rois.

fr. 290.

VII

AUX ROIS*

I

Est-ce que vous croyez que nous qui sommes là,
Nous que de tout son poids toujours l'ombre accabla,
Nous le noir genre humain farouche, nous la plèbe,
Nous, les forçats du sol, les captifs de la glèbe,
Nous qui, de lassitude expirants, n'avons droit
Qu'à la faim, à la soif, à l'indigence, au froid,
Qui, tués de travail, agonisons pour vivre,
Nous qu'à force d'horreur le destin sombre enivre;
Est-ce que vous croyez que nous vous aimons, vous!
Nous vassaux, vous les rois! nous moutons, vous les loups?
Ah! vraiment, ce serait curieux que des hommes
Hideux, désespérés, hagards comme nous sommes,
Nus sous leurs toits infects et leurs haillons crasseux,
Se prissent de tendresse et d'extase pour ceux
Qui les mangent, pour ceux dont leur chair est la proie,

---

* Ni titre, ni division sur la première page du manuscrit, mais simplement une demi-ligne de points et un tiret : en coin, au-dessus du second hémistiche du premier vers, avec un point d'interrogation, les mots (*Je proteste*)? peut-être destinés à servir de titre. Le titre Aux Rois se trouve en tête des six premières strophes de huit pieds, et en tête de la page suivante on lit le titre : *Aux princes*.

4. Nous les forçats du *champ*,
6. ... à *la misère*, au froid,
12-13. ... *et nus* comme nous sommes,
Vils sous leurs toits infects

Qui construisent avec leur douleur de la joie,
Et qui, repus, gorgés, triomphants, gais, charmants,
Bâtissent des palais avec leurs ossements!
Vous fourmillez sur nous! vous pullulez horribles!
Ce serait un miracle à mettre dans les bibles
Que nous vous bénissions pour être dévorants
A nos dépens; qu'un peuple eût le goût des tyrans,
Qu'une nation fût de sa honte complice,
Que la suppliciée admirât le supplice
Comme une femme adore et baise son époux,
Et qu'un lion devînt amoureux de ses poux!
Vos vices, ô tyrans, ont pour lustre vos crimes;
Quand les rois, débauchés, ivrognes, bas, infimes,
Se sentent dégradés et vils à tous les yeux,
Vite en guerre! et voilà des hommes glorieux!
C'est avec notre sang que leur fange se lave.
Par vous l'homme est reptile et le peuple est esclave;

16-20. Addition marginale remplaçant le vers biffé :

Et qui se font avec leurs douleurs de la joie

17. Et qui, repus, gorgés, *glorieux,*
21. Que nous vous *chérissions*
24. Que la suppliciée *acceptât* le supplice
27-43. Addition marginale remplaçant le vers biffé :

détestons
Oui, nous vous exécrons ! Nous sommes dans vos antres,

28. Quand les rois, *du pouvoir déshonorant les cimes,*

---

18. Tu fais un ciment à ton palais superbe
De leurs os broyés dans le sang

Orientales, Le Derviche, 8 nov. 1828.

Cf. la note des vers 70-73 de *Sultan Mourad,* tome II, p. 452.

26. *Lion, poux.* Dans *Le Petit Roi de Galice,* Roland s'écrie :

Combien faut-il de poux pour manger un lion ?

v. 447.

Cf. la note, tome I, p. 289.

29-30. Évidente allusion à la politique de Napoléon et à la déclaration de guerre d'août 1870.

Car par vous, j'en atteste ici le bleu matin,
J'en atteste l'affreux mystère du destin
Qui pèse sur nous tous et qui nous environne,
Par vous, les porte-sceptre et les porte-couronne,
Par vous, les tout-puissants et les forts, c'est par vous
Que nous avons l'infâme écorchure aux genoux,
Que nous sommes abjects, sinistres, incurables,
Et que notre misère est faite, ô misérables!
Aussi, je vous le dis, rois, nous vous détestons!
Nous rampons dans la cave éternelle à tâtons,
Notre prunelle luit, nous sommes dans nos antres,
Maigres, pensifs, avec nos petits sous nos ventres,
Et nous songeons à vous, les rois et les barons,
Et nous vous exécrons et nous vous abhorrons!

Mais nous sommes pourtant façonnés de la sorte
Que demain, s'il advient, rois, que l'un de vous sorte
Tout à coup de la nuit avec un astre au front,
S'il est pour secourir son pays brave et prompt,
Ou s'il chante, toujours jeune et beau, malgré l'âge,
S'il est le roi David, s'il est le roi Pélage,
Nous sommes éblouis! les oublis, les pardons,
Nous remplissent le cœur, et nous ne demandons

---

42. Nous *rôdons* dans la cave éternelle,
chefs
45. Et nous *pensons* à vous, les *ducs* et les barons,
49. *De l'ombre tout à coup*
53-54. Nous *rêvons* éblouis ! les oublis, les pardons
Abondent dans nos
Emplissent nos vieux cœurs,

---

42. *Nous rampons dans la cave* : l'image est reprise de *Mentana*, novembre 1867 :

L'empire est une *cave* et toutes les espèces
De nuit te tiennent pris sous leurs brumes épaisses...
N'entends-tu pas qu'on marche au-dessus de ta tête ?
Ce sont les rois.

Rien à celui-là, rien ! Malgré notre souffrance,
S'il est grand par l'idée ou par la délivrance,
Nous l'aimons ! nous aimons sa lyre ! nous aimons
Son glaive flamboyant dans l'ombre sur les monts !
Nous pourrions lui garder rancune de vous autres ;
Mais non, nous devenons ses soldats, ses apôtres,
Ses légions, son camp, sa tribu, ses amis.
Nous lui sommes acquis, nous lui sommes soumis,
Il peut faire de nous ce qu'il veut. Dans notre âme
Nous voyons nos cités et nos hameaux en flamme
Sauvés par ce vengeur qui chasse l'étranger ;
Ou nous sentons au fond de nos haines plonger
L'hymne de paix sorti d'une bouche divine,
Notre cœur s'ouvre au chant sublime où l'on devine
Tout cet immense amour par qui le monde vit ;
Et nous suivons Pélage et nous suivons David !
Oui, pour que l'un de vous, bien qu'en nous tout réclame ;
Fasse fondre l'hiver que nous avons dans l'âme,
Pour qu'un de nos tyrans devienne un de nos dieux,
Pour que nous, qui souffrons sous le ciel radieux,
Nous fils du désespoir et fils de la patrie,
Nous servions l'un de vous avec idolâtrie,
Une chose suffit, c'est qu'on lui voie au poing
Le fer que l'étranger insolent n'attend point,
Ou que sa grande voix verse au cœur l'harmonie ;
C'est qu'il soit un héros ou qu'il soit un génie !

---

57. ... nous aimons sa [harpe] !
61. Ses { *champions* / *serviteurs*, / *combattants* } son camp,
69. *Tout le ciel, et qui semble inondé de rayons ;*
71. Oui, pour *qu'un prince, bien que tout en nous réclame,*
74. ... qui *pleurons* sous le ciel radieux,
frissonnant
78. Le fer que l'étranger *effrayé* n'attend point,

Rois, nous ne sommes pas plus méchants que cela.

C'est pourtant vrai ! toujours, quand un prince brilla,
Quand il eut un rayon quelconque sur la tête,
L'immense peuple altier, puissant, auguste, et bête,
S'est fait son serviteur, son chien, son courtisan.

Mais celui-ci, qu'est-il? qu'a-t-il fait? parlons-en.
Il est né. Bien? Non, mal. C'est mal naître qu'entendre
Tout petit vous parler avec une voix tendre
Ceux que l'homme connaît par leur rugissement;
C'est mal naître, c'est naître épouvantablement
Qu'être dans son berceau léché d'une tigresse;
Par sa croissance, hélas ! donner de l'allégresse
A l'hyène, et donner de la crainte à l'agneau,
C'est mal croître, être fait de bronze, être un anneau
De la chaîne de rois que l'humanité traîne,
C'est triste; et ce n'est point, certe, une aube sereine
Que celle qui voit naître un tyran ! Celui-ci.
Donc, mal né, vécut mal. Les gueux ont pour souci
De voler des liards, il vola des provinces.

Après 81 une date : 16 juin 1874.
82. Avant 82, cette indication : **Rêveur.**
83. Quand il eut un [laurier]
ardent
83. *a*) L'immense peuple *obscur*, puissant, auguste et bête,
b) L'immense peuple, *alors*, puissant, auguste et bête,
c) L'immense peuple, *en qui dure peu la tempête*,
d) *Le peuple en qui s'apaise aisément la tempête*,
86. Avant 86, cette indication : **S'approchant du tombeau.**
92. *Aux monstres*, et donner
95. De la chaîne de rois *qui pèse sur les hommes*
98. ... Un pauvre a pour souci
98-114. Addition en bas de page, puis marginale depuis *Celui-ci* jusqu'à *En dehors*.

---

99. *Un voleur à un roi* se termine par ce vers :

Je conquiers des liards, tu voles des provinces.

Cf. la note, p. 290.

Il a fait ce que font à peu près tous les princes,
Il a mangé, dormi, bu, tué devant lui;
Il a régné féroce au hasard de l'ennui;
Il fut l'homme qui frappe, opprime, égorge, exile;
Ce fut un scélérat, ce fut un imbécile.
J'en parle simplement comme on en doit parler.
La mort savait son nom et vient de l'appeler;
Il est là. Le tombeau, c'est l'endroit difficile;
Ce n'est point un cachot, ce n'est point un asile;
C'est le lieu sombre où nul n'est plus en sûreté;
Le rendez-vous du fourbe avec la vérité,
Le rendez-vous de l'homme avec la conscience.
C'est là que l'inconnu perd enfin patience.
Vous autres vous vivez; mais l'âme, sans le corps,
Est nue et tremble; il faut qu'elle écoute. En dehors
Des bonnes actions qu'ils peuvent avoir faites,
S'ils ne sont ni docteurs, ni mages, ni prophètes,
Je n'ai pas de raison pour respecter les morts.
Honte aux vils trépassés que hante le remords,
Mêlé dans leur sépulcre au miasme insalubre!
Le fantôme est là seul sous le plafond lugubre,
Je m'ajoute aux vautours, je m'ajoute aux corbeaux.
Je sais que ce n'est point un de ces grands tombeaux
Où Rachel songe, où Jean médite, où pleure Électre,

---

101. ... tué *par ennui.*
107. ... c'est *un lieu* difficile
117. Je n'ai *point* de raison
120. *Roi, le fantôme est là*
Le fantôme est là, *debout,*
(Apparaît?) dans la nuit le fantôme lugubre
j'approche

---

123. *Où Rachel songe:* le tombeau de *Rachel* à Rama, près de Bethléem, est célèbre, et l'on connaît l'apostrophe lyrique de Jérémie : « Une voix a été entendue à Rama... » *Jérémie*, XXI, 15. — *Où Jean médite:* une tradition rapporte que saint *Jean* est vivant dans

Je me dresse, et je crache à la face du spectre.

II

N'opposez à ce qui se passe
Ni vos néants, ni vos grandeurs.
Laissez en paix les profondeurs.
L'ombre travaille dans l'espace.

Que fait-elle? Vous le saurez.
Derrière l'horizon, la nue
Monte, et l'on entend la venue
D'événements démesurés.

L'humanité marche et s'éclaire;
Le progrès est l'immense aimant;
A ce qui vient tranquillement
N'ajoutez pas de la colère.

N'irritez pas le peuple obscur.
Aveugles rois, tourbe inquiète,
Ne soyez pas l'enfant qui jette
Des pierres par-dessus le mur.

Dieu, sous les faits, qui sont ses voiles,
Continue un dessein béni.
Montrer le poing à l'infini,
Cela ne fait rien aux étoiles.

---

124. Et *j'arrive*

Après 124, cette date : Paris, 30 juin 1874 ; et, en tête des strophes, deux titres : Aux Rois, Aux Princes.

134. [On va ; le progrès est l'aimant]

142. Continue un *travail* béni.

---

son tombeau : cf. les vers 10-16 du *Cèdre* et sur les sources de cette tradition la note des pages 133-134, tome Ier. — *Où pleure Électre* : il s'agit du tombeau d'Agamemnon, d'où surgit son spectre pour donner à Oreste l'ordre de la vengeance.

Dieu ne s'interrompt pas pour vous.
Ce qu'il fait, il faut qu'il le fasse.
Son travail, rude à la surface,
Dur pour vous, pour le peuple est doux.

Rois, respect au progrès sublime;
Rois, craignez ces reflux grondants;
Ne faites pas, rois imprudents,
Perdre patience à l'abîme.

Sait-on ses courroux, ses sanglots,
Ses chocs, son but, ses lois, ses formes?
Connaît-on les ordres énormes
Que le tonnerre donne aux flots?

---

147. Son travail, *sombre* à la surface,

149-152. *a*) N'irritez pas l'ombre, laissez
En paix la profondeur sublime ;
Ne faites pas, rois insensés,
Perdre patience à l'abîme
b) L'ombre est noire, quoique sublime ;
Laissez les profondeurs en paix.
Ne faites pas, Bourbons, Capets,
Perdre patience à l'abîme.
c) Rois, respect au progrès sublime ;
Laissez l'enfantement sublime
S'accomplir, sans secousse, en paix.
Laissez ; l'enfantement sublime
S'accomplira tout seul en paix
[Rois] Épargnez ces reflux grondants ;
Ne faites pas rois imprudents
Perdre patience à l'abîme.
d) Rois, respect au progrès sublime,
Laissez-le { venir / croître pas à pas / monter }
Sans secousse, et ne faites pas
Perdre patience à l'abîme.

La strophe 4 est écrite en correction dans les interlignes du brouillon *a*. Ce brouillon *a* se trouve en tête de la seconde page du manuscrit avec le titre : Aux princes.

Ne vous mêlez pas de ces choses.
Votre vain souffle aérien
Agite l'eau, mais ne peut rien
Sur l'immobilité des causes.

Hélas ! tâchez de bien finir.
Redoutez l'onde soulevée,
Et ne troublez pas l'arrivée
Formidable de l'avenir.

Ah ! prenez garde ! les marées
Qu'on nomme révolutions
Et qu'il faut que nous apaisions,
Par vous, princes, sont effarées,

Et les gouffres sont plus amers,
Et la vague est plus écumante,
Quand l'orage insensé tourmente
La sombre liberté des mers.

159. *Trouble la mer,* mais ne peut rien
167. Et qu'il faut que nous [subissions]
171. Quand *le fauve ouragan* tourmente

Date du manuscrit figurant à la fin des vers 125-172 : 23 avril 1874.

XVIII

PAROLES DE GÉANT*

Je suis votre vaincu, mais, regardez ma taille,
Dieux, je reste montagne après votre bataille;
Et moi qui suis pour vous un sombre encombrement,
A peine je vous vois au fond du firmament.
Si vous existez, soit. Je dors.

Vous, troglodytes,
Hommes qui ne savez jamais ce que vous dites,
Vivants qui fourmillez dans de l'ombre, indistincts,
Ayant déjà les vers de terre en vos instincts,
Vous qu'attend le sépulcre et qui rampez d'avance,
Sachez que la prière est une connivence,
Et ne me plaignez pas! Nains promis aux linceuls,

---

* Paroles du Titan

11. Ce vers faisait d'abord suite au v. 9 sous cette forme :
Ne me plaignez pas, nains, promis aux vils linceuls

---

* Ce poème se présente comme la suite naturelle et logique du *Géant aux Dieux* publié dans *La Légende des Siècles* de 1877. C'est le même personnage qui parle : c'est le titan « fait de la pâte grossière » qui continue à invectiver contre les Dieux sur le même ton de violence familière et goguenarde. On remarquera que *Paroles de Géant* commence par deux rimes féminines; *Le Géant aux Dieux* finissait par deux rimes masculines. En outre, l'écriture des deux pièces est la même ; enfin dans le manuscrit *Le Géant aux Dieux* se termine au bas d'une page sans date, et la date est inscrite après le dernier vers de *Paroles de Géant*. Cf. tome III, les Notices d'*Entre Géants et Dieux*, p. 49-62 et des *Temps paniques, Le Géant aux Dieux*, p. 63-64.

Tremblez si vous voulez, mais tremblez pour vous seuls !

Quant à moi, que Vénus, déesse aux yeux de grue,
Que Mars bête et sanglant, que Diane bourrue,
Viennent rire au-dessus de mon sinistre exil
Ou faire un froncement quelconque de sourcil,
Que dans mon ciel farouche et lourd l'Olympe ébauche
Son tumulte mêlé de crime et de débauche,
Qu'il raille le grand Pan, croyant l'avoir tué,

14-16. Je suis votre vaincu, dieux, mais voyez ma taille ;
Je suis resté montagne après votre bataille,
Et de votre splendeur je suis l'encombrement.
Que j'entende gronder les dieux, comme vous dites,
[Et vous, hommes,]
Vous les hommes cachés dans les trous, troglodytes
[Vivants qui fourmillez dans l'ombre, indistincts]
Tristes vivants promis à la tombe, indistincts,
Ayant déjà les vers de terre en vos instincts ;
fille
Que cette gueuse au cou de cygne, aux yeux de grue,
Vénus, que Mars brutal, que Diane bourrue,
Pressent un froncement quelconque de sourcil,
Qu'un vent souffle au-dessus de mon sinistre exil,

17-21. Que dans mon ciel farouche *et noir*
Qu'au fond de mon ciel fauve et lourd, l'Olympe ébauche
Son tumulte mêlé { *d'orgie* / de *rire* et de débauche / de meurtre / de crime }
Démusèle l'autan *aveugle et fou*, dérègle

12-15. C'est le raccourci d'un développement du *Satyre* (v. 216-245) :

L'éclat de rire fou monta jusqu'aux étoiles,
Si joyeux qu'un géant, enchaîné sous le mont,
Leva la tête et dit : « Quel crime font-ils donc ? »...
Alors on se pâma. Mars embrassa Minerve...
Les déesses riaient toutes comme des femmes.

19. *Pan. Le Géant aux Dieux* avait pour second titre *Les Temps paniques*, et il n'y est pas question de Pan : ce qui confirme l'hypothèse que *Paroles de Géant* et *Le Géant aux Dieux* étaient primitivement un seul et même poème.

Que Jupiter joyeux, tonnant, infatué,
Démusèle les vents imbéciles, dérègle
L'éclair et l'aquilon, et déchaîne son aigle,
Cela m'est bien égal à moi qui suis trois fois
Plus haut que n'est profond l'océan plein de voix.
Hommes, je ris des nœuds dont la peur vous enlace.
Tous ces olympiens sont de la populace.
Ah! certes, ces passants, que vous nommez les dieux,
Furent de fiers bandits sous le ciel radieux;
Les montagnes, avec leurs bois et leurs vallées,
Sont de leur noir viol toutes échevelées,
Je le sais, et, resté presque seul maintenant,
Je suis par la grandeur de ma chute gênant;
Non, je ne les crains pas; et, quant à leurs approches,
Je les attends avec des roulements de roches,
Je les appelle gueux et voleurs, c'est leur nom,
Et ne veux pas savoir s'ils sont contents ou non.

O vivants, il paraît qu'à la haine tenaces,
Ces dieux me font de loin dans l'ombre des menaces.
Soit, j'oublie et je songe; et je m'informe peu
Si l'éclair que je vois est la lueur d'un dieu.
J'ai ma flûte et j'en joue au penchant des montagnes,

25-26. *Je suis vaincu pourtant, mais je tiens de la place.*
Je suis un roi, vos Dieux sont de la populace
33. *Je n'ai peur de personne;*
36. *Et je m'informe peu* s'ils sont contents ou non.
faite
41. ... et j'en joue au *sommet* des collines

29-30. Cf. le passage de la préface des *Burgraves*, cité tome III, p. 55-57.

41-43. C'est dans *Le Satyre* l'attitude des géants, des faunes et des ægipans, évoqués au début, v. 15-20, et c'est celle du Satyre lui-même, dédaigneux des Dieux qui l'écoutent :

Il ne les voyait pas, quoiqu'il fût devant eux.

Je m'ajoute aux sommets au-dessus des campagnes,
Et je laisse les dieux bruire et bougonner.
Croit-on que je prendrai la peine de tourner
La tête dans les bois et sur les hautes cimes,
Que je m'effarerai dans les forêts sublimes,
Et que j'interromprai mon rêve et ma chanson,
Pour un roucoulement de foudre à l'horizon!

43. ... bruire et [s'indigner].
47. ... et que j'interromprai *ma flûte* [ou] ma chanson,

Date du manuscrit : 21 septembre 1875.

XIX*

Quand le Cid fut entré dans le Généralife,
Il alla droit au but et tua le calife,
Le noir calife Ogrul, haï de ses sujets.
Le cid Campeador aux prunelles de jais,
Au poing de bronze, au cœur de flamme, à l'âme honnête,
Fit son devoir, frappa le calife à la tête,
Et sortit du palais seul, tranquille et rêveur.
Devant ce meurtrier et devant ce sauveur
Tout semblait s'écarter comme dans un prodige.

Soudain parut Médnat, le vieillard qui rédige

1. Quand *Midhat* fut entré
2. ... et *frappa* le calife,
4. *Midhat, fier cavalier*
10. Soudain, *scheik Mocassar*
Après correction : Soudain parut Midhat

* Il a plu souvent à V. Hugo de se comparer aux prophètes et de comparer la voix des prophètes aux grondements du tonnerre, avertissement de Dieu : voir les exemples cités dans la note du dernier vers du *Lapidé*, p. 187. Cet avertissement de Dieu peut être donné par tout homme de génie ou par tout héros : d'où le choix du Cid, ici.

3. *Ogrul.* Le nom de Togrul ou Thogrhoul (*Trésor de la chronologie*), Ertogrul ou Ortogrul, suivant les divers historiens, est celui de l'ancêtre de la dynastie des Osmanlis, le père d'Osman Ier. Dans les *Orientales*, V. Hugo écrit :

Qu'Othman, fils d'Ortogrul, vive en nous !

Le vocable *Ogrul* dérive de l'une des formes précitées.

10. *Médnat*, manuscrit *Midhat :* le nom de *Midhat* a été suggéré à

Le commentaire obscur et sacré du koran
Et regarde la nuit l'étoile Aldebaran.
Il dit au Cid, après le salut ordinaire :

— Cid, as-tu rencontré quelqu'un ?

— Oui, le tonnerre.

— Je le sais ; je l'ai vu, répondit le docteur.
Il m'a parlé. J'étais monté sur la hauteur,
Pour prier. Le tonnerre a dit à mon oreille :
Me voici, la douleur des peuples me réveille,
Et je descends du ciel quand un prince est mauvais ;
Mais je vois arriver le Cid et je m'en vais.

13. *Et voici ce que dit ce docteur qu'on vénère :*
14. Sur un brouillon du ms. 40, fr. 223 :
Et je n'ai rencontré, dit-il, que le tonnerre...
... As-tu rencontré quelqu'un ? — Oui, le tonnerre.
17. *Je priais*
18. *J'accourais*, la [clameur] des peuples

V. Hugo par les événements contemporains. En 1875, le célèbre Midhat-pacha, grand vizir, présidait aux destinées de la Turquie. *Médnat* est ou une erreur d'impression, ou une correction volontaire du poète, qui a voulu éviter une sonorité trop moderne.

10-12. C'est l'attitude des prophètes dans *Clarté d'âmes*, tome IV, p. 594 et sq.

Date du manuscrit : 13 juillet 1876.

XX

LA VISION DE DANTE

XX

LA VISION DE DANTE

NOTICE

« Car le Seigneur va sortir du lieu où il réside pour venger l'iniquité que les habitants du monde ont commise contre lui, et la terre ne cachera plus le sang qui a été répandu ; et ne retiendra plus dans son sein ceux qu'on y avait fait descendre par une mort violente. »

(*Isaïe*, XXVI, 21.)

La Vision de Dante a été achevée par V. Hugo à Jersey, le 24 février 1853. Elle était primitivement destinée aux *Châtiments*, ainsi qu'en témoigne la couverture du manuscrit :

Livre huitième
1853
La Vision de Dante

Si l'on se rapporte aux tables préparatoires des *Châtiments*, on constate qu'en effet *La Vision de Dante*, qui figura d'abord au livre VII du recueil, fut ensuite réservée par V. Hugo au livre VIII, qu'elle devait remplir à elle seule[1].

Plus tard, sur la même couverture, figura la mention *Petites Epopées*, biffée ensuite et remplacée par *Légende des Siècles*.

*
* *

La Vision de Dante a été tenue en réserve pendant trente ans. Composée en même temps que *La Vision de Dante*, l'*Histoire d'un*

1. *Les Châtiments*. Éd. Ollendorff, 1910, p. 425.

Crime ne devait paraître qu'après vingt-cinq ans en 1877 ; elle devint sous le gouvernement du Seize-Mai un avertissement à la foule et une manière de cri d'alarme. *La Vision de Dante*, pamphlet elle aussi contre Napoléon III, satire indignée qui dénonce les cruautés de l'Autriche en Italie avec la connivence du Pape, était-elle, comme l'*Histoire d'un Crime*, une arme de réserve entre les mains de V. Hugo ? Il se peut : mais il est naturel aussi de penser que dans *Les Châtiments*, V. Hugo ne voulait laisser aucune excuse à Louis Bonaparte : là, toute sa colère se concentre sur la personne du parjure et sur celles de ses acolytes : *La Vision de Dante*, qui rejette sur le Pape la responsabilité des fautes, eût atténué la forfaiture et les crimes de l'auteur du Coup d'État. A cette raison se sont ajoutées non moins vraisemblablement des considérations littéraires, *La Vision de Dante* est une épopée et, qui plus est, une épopée apocalyptique : elle eut enlevé quelque chose à *L'Expiation* qui gagne à se détacher seule parmi des satires d'inspiration presque purement lyriques : *La Vision de Dante* avait sa place marquée dans un recueil épique.

*
* *

On lit, dans un brouillon de V. Hugo, ces ébauches qui posent au sujet de la pensée initiale de V. Hugo un problème :

Celui qu'on nomme en bas prince de Metternich
Répondit

Empereur Ferdinand, qu'avez-vous à répondre ?
Seigneur,
Celui-ci, votre pape a dit que c'était bien.
Alors celui qui juge
Et qui voit la splendeur des choses éternelles

Se tourna vers
Vers un homme très vieux et tout vêtu de blanc
Qui venait d'arriver à la gauche du trône
Et qui portait tremblant une triple couronne

Et lui dit
établi
Je vous avais mis sur la terre pour { ici les devoirs / des papes et / de Rome
On vous accuse. Est-ce vrai, la voix de tous
remonte jusqu'à vous.
Maintenant répondez, pape Grégoire seize.
L'homme baissa la tête et ne répondit rien.
Alors un bruit se fit dans la nuée ardente

En marge. La chute aura ce seul titre *Châtiments*
il ne sera nommé
que milord et duc
Titre en coin de page. Dante.

C'est déjà, on ne peut s'y méprendre, une parousie, un jugement dernier ; mais les accusés étaient différents.

A quelle date remonte ce brouillon ? le papier blanc et de fabrication très commune paraît semblable à celui du manuscrit du *Rhin* ; mais est-il vraisemblable de penser à l'année 1840 [1] ?

Il semble que l'année 1846 offre plus de probabilités. C'est en 1846 que Massima d'Azeglia raconte dans les *Casi di Romagna* les douloureux événements dont la Romagne, révoltée contre le Saint-Siège, avait été le témoin. C'est en 1846 que commencent les événements les plus tragiques du soulèvement de l'Italie, c'est en 1846 que meurt Grégoire XVI. En 1846, je relève cette singulière note sur les carnets de V. Hugo : « La police italienne vient de saisir le Dante dans la poche d'un voyageur français entrant en Lombardie, comme œuvre pestilentielle de l'esprit français contemporain [2]. » Le poète qui inscrit cette note a pu tout naturellement avoir l'idée de donner pour spectateur aux malheurs de l'Italie tyrannisée ce Dante aussi ridiculement proscrit. Ajoutons qu'en 1840, V. Hugo est encore très respectueux de la papauté. En 1845 même, il esquisse de Grégoire XVI un portrait déjà gouailleur, il est vrai, mais d'où l'indignation et même l'acrimonie sont absentes : il parle des promenades du vieillard, de sa santé, de la difformité de son nez, et il se borne à noter en conclusion : « Grégoire XVI craint la France, c'est pour lui le pays du démon, une sorte de plateau supérieur de l'enfer [3]. » Il nous semble que la gravité de ton de l'épopée qu'on perçoit dans le brouillon que nous venons de citer implique un tout autre état d'esprit ; et que cet état d'esprit n'a vu vraisemblablement se manifester avant les événements de 1846.

Avant que le poème où devaient figurer Ferdinand et Grégoire XVI ait été composé, les événements se précipitèrent. Mastaï, le successeur de Grégoire XVI, sous le nom de Pie IX était apparu tout d'abord à V. Hugo comme un pape libéral et l'on sait quel vibrant éloge il faisait de lui en 1848 à la Chambre des Pairs : à cette date, une accusation de la papauté n'était plus de mise ; et le poème ne fut pas fait.

---

1. C'est la date indiquée par l'édition Ollendorff, *Légende des Siècles*, tome II.
2. *Choses Vues*, Paris, Ollendorff, 1913, I, p. 201.
3. *Choses Vues*, *Ibid.*, p. 129.

Mais l'espoir que V. Hugo plaçait en Pie IX ne se réalisa pas : en Italie, hésitant, docile aux suggestions de l'Autriche, Pie IX retarda plus qu'il ne précipita la révolution italienne : en France, il bénit l'empereur Napoléon III, dont le sacre eut lieu le 30 janvier 1853 : la colère de V. Hugo quitta Grégoire XVI pour Pie IX ; et, trois semaines après le sacre, *La Vision de Dante* était achevée.

*
* *

Il était naturel que, pour dresser un réquisitoire contre un pape, V. Hugo s'abritât sous le nom de Dante.

Dans l'*Enfer*, Dante a pris à partie nombre de papes italiens et les a voués aux plus terribles supplices. Célestin V, le pape abdicateur, celui « qui fit par lâcheté le grand refus » apparaît « nu, piqué sans cesse par des insectes et des guêpes ; avec ses larmes dégoutte son sang, nourriture des vers affamés [1] ». Tous les papes simoniaques, et, parmi eux, Boniface VIII, Nicolas III, Clément V, « encastrés dans une pierre, ont les pieds dévorés par les flammes ». Et Dante s'emporte avec véhémence contre l'ombre de Nicolas : « Je me livrai à une *colère folle* et je lui répondis en ces termes : Votre avarice est un scandale pour l'univers, vous foulez au pied le bon, vous élevez le méchant. Pasteurs, vous fûtes révélés à l'Évangéliste [2] quand il vit celle qui est assise sur les eaux [3] se prostituer aux rois... Vous vous êtes créé des dieux d'or et d'argent. Quelle autre différence y a-t-il entre vous et l'idolâtrie ! » Enfin, comme le font les soldats, les juges et les rois de *La Vision*, en présence de Dante et de Virgile, nous entendons Guido Montefelto rejeter toutes les fautes qu'il a commises sur Boniface VIII, « le grand pontife maudit, le prince des pharisiens [4] ».

Cette *folle colère* de Dante contre les papes, V. Hugo la fit sienne ; il reconnaissait dans l'auteur de *l'Enfer* un précurseur de ses *Châtiments*, et s'appuyait volontiers sur son autorité : « Il n'y a pas d'exemples, disait-il, d'un seul grand écrivain qui ait fait tomber à

---

1. Ch. III.

2. Saint Jean.

3. L'Église « celle-là même, continue Dante, qui naquit avec sept têtes (les sept sacrements) et qui dans les dix cornes (les dix commandements), trouva la preuve de sa force tant que sa vertu plut à son époux (le Christ) ». C'est presque la traduction d'un passage de l'*Apocalypse* : « Veni ostendam tibi dominationem meretricis magnæ quæ sedet super aquas multas, cum qua fornicati sunt reges multi, capita septem habens et cornua decem. » (ch. XVII). Comme Dante, V. Hugo utilise l'*Apocalypse* dans sa *Vision*.

4. Chant XXVII.

faux le châtiment... Isaïe et Ézéchiel ne se sont pas trompés sur les pharaons. Dante ne s'est pas trompé sur les papes[1]. »

*
* *

Mainte fois, il est arrivé à Dante, dans l'*Enfer*, de s'inspirer de l'*Apocalypse*[2]. Mais Dante ne doit à saint Jean que des détails d'expression. Hugo est allé plus loin que lui. C'est à l'*Apocalypse* qu'il emprunte tout le cadre de sa *vision* ; c'est l'*Apocalypse* qui prête à l'ensemble de ses développements leur allure symbolique et mystérieuse et les remplit de la majesté ainsi que de l'épouvante de l'épopée biblique.

Aux visions de l'*Apocalypse*, V. Hugo, comme Dante, unit des souvenirs du texte de *Job*, d'*Ézéchiel* et d'*Isaïe* et c'est de même à l'aide du texte de l'*Apocalypse* et des prophètes que V. Hugo ébauche le décor éblouissant et formidable où vont surgir les accusés et leur juge.

Ces profondeurs vertigineuses au fond desquelles s'ouvrent la « bouche des abîmes » et le « portail rayonnant » dérivent de la porte ouverte sur les cieux dans l'*Apocalypse* : à l'*Apocalypse* appartient l'apparition du parvis céleste avec son étincellement de pierreries : l'ange au glaive brisé, au front de qui rayonne le mot Justice, a pour frères, dans saint Jean, le cavalier apparu avec un glaive acéré dans sa bouche, et l'ange qu'on voit arriver portant inscrit sur son front un nom mystérieux ; l'appel des multitudes ressuscitées, la comparution devant Dieu procède à la fois de l'*Apocalypse*, d'Isaïe et d'Ézéchiel et c'est encore d'Ézéchiel que vient le nuage d'or au centre de feu et les rayons de l'arc-en-ciel décrit au début de *La Vision de Dante*.

*
* *

Le poème de *La Vision de Dante* est d'une composition très nette et il serait facile de donner des titres précis aux nombreux développements que le poète a séparés par des chiffres : I-V, Le décor ; VI-VII, Les victimes, leur arrivée, leurs plaintes ; VIII-X, Les soldats, leur interrogatoire ; XI, Les juges, leur arrivée, leur interrogatoire ; XII-XIII, Les Rois, leur arrivée, leur interrogatoire ; XIV-XVII, Le Pape, son arrivée, son interrogatoire, sa condamnation.

Le décor, l'arrivée des victimes, celle des soldats, celle des juges,

1. *Victor Hugo en Zélande* Paris, Lévy, 1868, p. 221-222.
2. Cf. ci-dessus la note 1.

celle des rois, celle du pape, sont autant de visions dans la manière de l'*Apocalypse* : à la venue de toutes ces multitudes surgies d'entre les morts prélude la sonnerie des trompettes des anges.

Ces sept anges pensifs qui tiennent des trompettes sont les sept anges qui annoncent tour à tour les sept visions de l'*Apocalypse*. Dans *La Vision de Dante*, c'est sur un geste théâtral de l'ange qu'un tableau s'efface pour faire place à un autre ; mais, geste ou sonnerie, le procédé reste le même : ici et là, sur un signe, une vision s'évanouit et une autre vision lui succède : c'est une succession rythmée d'apparitions.

Enfin, c'est à l'aide d'images et de termes empruntés la plupart à l'*Apocalypse* que V. Hugo fait reculer dans une sorte de lointain légendaire les foules et les événements modernes qu'il évoque : une ingénieuse adaptation des expressions bibliques lui permet d'évoquer sans altérer l'unité de l'ensemble de sa vision, et sans commettre d'anachronismes, les canons, les cuirassiers, les dragons du Second Empire, ignorés de Dante :

Leurs armes m'étonnaient et m'étaient inconnues.

Faisant monter dans la nuée des cavaliers et des fantassins qui portent sur leur casque ou leur képi le numéro de leur régiment, le poète dit :

Cavaliers, fantassins, multitudes fatales,...
... ayant des chiffres sur le front,

et la suggestion, créée en nous par le milieu apocalyptique où ils se meuvent, est telle que l'on songe au cavalier de Dante apparu dans le ciel ouvert, ayant sur son front un signe mystérieux.

Lorsque le poète écrit parlant des dragons au casque couvert de peau tigrée qu'ils ressemblent

... au léopard hurlant dans sa tanière,

l'on songe au verset où il est dit : « Et la bête que je vis était semblable au léopard [1] » ; et, quand il montre

des centaures
Frappant des ronds de cuivre entre leurs mains sonores,

il paraît traduire le « cymbalis æneis concrepantes » des *Paralipomènes*[2].

Qu'ils s'agissent des juges venus devant l'ange du fond des brouillards épaissis et qui « livrent aux tigres les brebis », des princes dressés sur un char comme un roi d'Edom ou d'Issachar, de

1. *Apocalypse*, XIII, 2.
2. I, *Par.*, XV, 19.

Napoléon III lui-même, « un être aux yeux de loup, homme par la moustache », du pape avec son manteau de sang, le procédé est partout le même : il n'est pas un élément du récit qui ne soit d'allure apocalyptique ; et la « *Vision* » de Dante demeure toujours et sans défaillance, dans son ensemble et dans ses détails, une vision biblique, évoquée par les yeux d'un prophète de Pathmos[1].

---

1. On trouvera dans les notes du texte tous les renvois faits à l'*Apocalypse*.

Nous ne parlons point d'Agrippa d'Aubigné : nous renvoyons à l'article suggestif et documenté de M. Lange dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1918, p. 551-557 : nous ne partageons pas sur tous les points son avis.

Dans une pièce d'ailleurs postérieure à la *Vision de Dante*, XLVII du *Livre satirique* des *Quatre Vents de l'Esprit*, V. Hugo déclare

Je lis les vieux lutteurs Dante, Agrippa, Montluc.

Y a-t-il lieu de se fier à cette déclaration ? on sait la fantaisie du poète sur ce point ? n'affirme-t-il pas dans la Préface de la première *Légende des Siècles* qu'il a tiré tous les détails de *Zim-Zizimi*, de Cantemir, alors qu'il ne l'a pas utilisé et qu'il a emprunté tous ces détails à un écrivain de troisième ordre, Mathieu, auteur d'une *Histoire de la Turquie*. Sur les rapprochements qui montrent V. Hugo et d'Aubigné puisant à la source commune de l'*Apocalypse*, il n'y a pas lieu d'insister. Reste la seule imitation que M. Lange estime « flagrante » :

Il enseignait d'en-haut comme votre vicaire.
Nos trônes faisaient cercle autour de cette chaire,
Nous écoutions son verbe ainsi que votre voix,
Il nous disait : Je suis celui qui parle aux rois ;
Quiconque me résiste et me brave est impie...

La Vision de Dante.

Je fais et je défais la loi quand je la touche

Ibid., V.

Entre tous les mortels, de Dieu la prévoyance
M'a du haut du ciel choisi, donné sa lieutenance.

D'Aubigné, *Les Tragiques. Misères*, V.

Rois et Reines viendront au siège où je me sieds,
Le front en bas, lécher la foudre sous mes pieds.

Jugement, p. 165, v.

Ou, si Dieu je ne suis, pour le moins, vice-Dieu.

Ibid., p. 165, v.

Je dispense, dit-il, du droit contre le droit ;
Celui que j'ai damné, quand le ciel le voudrait,
Ne peut être sauvé...
Je fais le fait non fait, la justice injustice.

Misères, p. 65.

Constatons d'abord que ces deux ensembles ont été créés à l'aide de vers

*
* *

Il y avait longtemps que cette vision hantait l'imagination de V. Hugo. Elle est déjà dans *Napoléon le Petit* à propos de la tribune française, « terreur de toutes les tyrannies, espoir de tout ce qui est opprimé sous le ciel », dont le tressaillement est un tremblement de terre, trône du Verbe de Dieu. Vraiment, cette tribune n'est autre que le tribunal où Dieu siège dans la nuée : « Les peuples entendaient venir de là une voix qui leur parlait dans l'ombre. Admonet et magna testatur voce per umbras[1], voix qui tout à coup sonnait comme un clairon de guerre et faisait dresser debout, terribles, agitant leurs linceuls, cherchant des glaives dans leurs sépulcres, toutes ces héroïques nations mortes, la Pologne, la Hongrie, l'Italie[2] ! Alors... les vieux despotismes aveuglés et épouvantés courbaient le front dans les ténèbres d'en bas, et l'on voyait les pieds sur la nuée, le front dans les étoiles, l'épée flamboyante à la main, apparaître les grandes ailes ouvertes dans l'azur, la Liberté, l'Archange des peuples[3]. »

Et Napoléon III apparaît déjà environné et accusé par la foule des morts ensanglantés, comme il l'est dans *La Vision de Dante* : « Louis Bonaparte a creusé en hâte une fosse et y a jeté son crime... quelque jour sous les pieds de Bonaparte entre les pavés de marbre de l'Élysée et des Tuileries, cette fosse se rouvrira brusquement et l'on en verra sortir l'un après l'autre chaque cadavre avec sa plaie, le jeune homme frappé au cœur, le vieillard branlant sa tête trouée d'une balle, la mère sabrée avec son enfant tué dans ses bras, tous debout, livides, terribles et fixant sur leur assassin des yeux sanglants[4]. »

---

disséminés dans les deux auteurs. De plus, les idées exprimées sont banales et communes, et l'on peut facilement croire que V. Hugo a pu évoquer le pape vicaire de Jésus-Christ, constater qu'il régnait sur tous les trônes et affirmer qu'il faisait arbitrairement la loi suprême sans imiter en quoi que ce soit d'Aubigné. Telle est notre opinion ; mais nous ne prétendons pas l'imposer et il reste que l'article de M. Lange indique des rapprochements fort curieux, qui témoignent tout au moins de l'indéniable parenté du génie de V. Hugo et de celui d'Agrippa d'Aubigné. Consulter également l'article de Maurice Lange pour l'influence qu'à son avis Lamennais aurait pu avoir sur les visions apocalyptiques de V. Hugo.

1. La citation est empruntée à Virgile dans la descente aux Enfers du livre VI de l'*Énéide*.

2. Ce sont ces deux dernières qui élèvent leurs voix dans la *Vision de Dante*.

3. *Napoléon-le-Petit*, V, 4. La gravure composée plus tard, édit. Hugues, 1879, par Chiffart, est un véritable tableau de Jugement dernier.

4. *Napoléon-le-Petit*, IV, 1.

De semblables tableaux avaient leur place dans deux poèmes des *Châtiments*, composés quatre mois avant *La Vision de Dante*, *Carte d'Europe* se termine par ce raccourci de *La Vision* :

Peuples, le clairon sonne aux quatre coins du ciel ;
Quelle fuite effrayante et sombre ! les armées
S'en vont dans la tempête, en cendres enflammées,
L'épouvante se lève ! — Allons, dit l'Éternel [1].

Novembre 1852.

Mais plus voisine est encore dans *Nox*, qui sert de préface aux *Châtiments*, la macabre évocation des victimes de Montmartre :

Les morts sabrés, hachés, broyés par le canon,
Dans ce champ que la tombe emplit de son mystère,
Étaient ensevelis, la tête hors de terre...
Ils étaient là, sanglants, froids, la bouche entr'ouverte,
La face vers le ciel, blêmes dans l'herbe verte,
Effroyables à voir dans leur tranquillité,
Éventrés, balafrés....
La mère qui semblait montrer son enfant mort,
Cheveux blancs, tête blonde, au milieu des squelettes...
Livides, stupéfaits, immobiles, pensifs,
Spectres du même crime et des mêmes désastres,
De leur œil fixe et vide, ils regardaient les astres...
L'ombre froide emplissait l'enclos aux murs funèbres.
O morts, que disiez-vous à Dieu dans ces ténèbres?
On eût dit, en voyant ces morts mystérieux,
Le cou hors de la terre et le regard aux cieux,
Que, dans le cimetière où le cyprès frissonne,
Entendant le clairon du jugement qui sonne,
Tous ces assassinés s'éveillaient brusquement,
Qu'ils voyaient, Bonaparte, au seuil du firmament
Amener devant Dieu ton âme horrible et fausse,
Et que, pour témoigner, ils sortaient de leur fosse.

Novembre 1852.

*
* *

Non seulement *La Vision de Dante* reprend, agrandit et précise le cadre apocalyptique entrevu dans *Napoléon le Petit* et dans les *Châtiments*, mais elle doit encore à ces œuvres antérieures, pour une large part, son organisation et le détail de ses développements.

Ici et là, l'accusation pèse sur les mêmes coupables et sur les mêmes fautes et elle appelle tour à tour au tribunal de la conscience, les généraux, les juges et les prêtres ; généraux, juges et prêtres forment aux yeux du poète comme à ceux du pamphlétaire une

1. *Châtiments*, I, 12.

triade indissociable de bandits : « Les généraux massacrent, écrivait-il dans *Napoléon le Petit*, les juges inamovibles baisent la botte et lui prêtent serment... et l'archevêque entonne son *Magnificat*[1]. » On ne peut, dans les *Châtiments*, lire la courte pièce de *Confrontations* sans être frappé de l'analogie qu'elle offre avec *La Vision*, aussi bien pour le ton de l'interrogatoire que pour la personnalité des accusés. Il semble qu'on entende déjà parler l'Ange :

O cadavres, parlez ! quels sont vos assassins ?
Quelles mains ont plongé ces stylets dans vos seins ?
Toi d'abord, que je vois dans cette ombre apparaître,
Ton nom ? — Religion. — Ton meurtrier ? — Le prêtre.
— Vous, vos noms ? — Probité, pudeur, raison, vertu.
— Et qui vous égorgea ? — L'Église. — Toi, qu'es-tu ?
— Je suis la foi publique. — Et qui t'a poignardée ?
— Le serment. — Toi, qui dors de ton sang inondée ?
— Mon nom était justice. — Et quel est ton bourreau ?
— Le juge. — Et toi, géant, sans glaive en ton fourreau
Et dont la boue éteint l'auréole enflammée ?
— Je m'appelle Austerlitz. — Qui t'a tué ? — L'armée.

Les Châtiments, I-XV.

Ces soldats, ces juges, ces prêtres, nous les retrouvons encore dans les strophes vengeresses de l'*Obéissance passive* :

O Dieu, puisque voilà ce qu'a fait cette armée...
Et puisque dans le sang ils ont éteint la France,
Votre flambeau, Seigneur !...
Puisque le prêtre assis dans sa chaire, et le juge
D'hermine revêtu
Adorent le succès...
O Dieu vivant, mon Dieu ! prêtez-moi votre force[2].

Analogue répartition dans *La Vision de Dante*, où se succèdent devant l'archange, les armées, les magistrats, les chefs de l'Église.

Si les accusés dans *Napoléon le Petit*, dans *Les Châtiments* et dans *La Légende des Siècles* sont les mêmes, identiques aussi sont les reproches qui leur sont adressés ; quand le poète cite des faits ou des noms il les tire des réquisitoires de *Napoléon le Petit* et de ceux des *Châtiments* ; c'est à ce pamphlet et c'est à ce poème qu'il emprunte par *La Vision de Dante* les détails qui lui paraissent à la fois les plus suggestifs et les plus pittoresques, le meurtre d'un enfant de sept ans pendant la nuit du quatre août, les pontons du *Magellan*, les bagnes des Tropiques, les femmes fouettées ou éventrées, l'exécution à Ancône de Simoncelli.

---

1. *Napoléon-le-Petit*, VIII, 5.
2. Cf. *Les Sources de la Vision de Dante*, de Lange, p. 535-536.

*
* *

Ainsi, dans *La Vision de Dante* s'est résumée et condensée toute l'indignation du poète au sujet des événements politiques de 1852 : violences et lâchetés du Coup d'État, oppression sanglante de l'Italie ; en elle se concentrent et s'amalgament pour la première fois, organisées dans l'ensemble d'un vaste poème, toutes les inspirations propres au génie de V. Hugo : épique, satirique, lyrique et apocalyptique ; *La Vision de Dante*, écrite au début de l'année 1853, devance et annonce par l'ampleur du tableau les grandes compositions des *Petites Epopées* : elle prolonge la veine des *Châtiments* : elle laisse prévoir la place que prendra dans *La Légende des Siècles* de 1877, la personnalité du poète en face des événements et des hommes de son temps : elle est le prélude des évocations mystérieuses de *Dieu* et de *La Fin de Satan* ; placée dans le recueil de 1883, elle y constitue la pièce la plus représentative de l'accent hugolien.

Bibliographie.

Albert Counson. *Dante et les romantiques français*. Revue d'Histoire littéraire de la France, 1905, p. 361-408.

Cl. Grillet. *La Bible dans Victor Hugo*. Lyon, Vitte, 1910, IIe partie. *Les Sources Bibliques. La Vision de Dante*, p. 67-70.

Maurice Lange. *Victor Hugo et les Sources de la Vision de Dante*. Revue d'Histoire Littéraire de la France, oct-sept. 1918, p. 532-561.

LA VISION DE DANTE

Dante m'est apparu. Voici ce qu'il m'a dit :

I

Je dormais sous la pierre où l'homme refroidit.
Je sentais pénétrer, abattu comme l'arbre,
L'oubli dans ma pensée et dans mes os le marbre.
Tout en dormant je crus entendre à mon côté
Une voix qui parlait dans une obscurité,
Et qui disait des mots étranges et funèbres.
Je m'écriai : Qui donc est là dans les ténèbres ?
Et j'ajoutai, frottant mes yeux noirs et pesants :
Combien ai-je dormi ? La voix dit : Cinq cents ans ;
Tu viens de t'éveiller pour finir ton poëme
Dans l'an cinquante-trois du siècle dix-neuvième.

Et je me réveillai tout à fait ; je n'avais
Plus rien autour de moi ; la tombe aux durs chevets
S'était évanouie avec sa voûte sombre,
Et j'étais hors du temps, de la forme et du nombre ;

---

16 et plus bas 64. « Les portes infernales s'ouvrirent des deux côtés... Alors les secrets du vieil abîme paraissent à leurs yeux : ils entrevoient un océan, noir, démesuré, sans bornes, sans dimension, où la longueur, la largeur, la profondeur, le temps et le lieu se trouvent engloutis : c'est là que sont le chaos et la nuit primitive, ancêtres de la nature... » Milton, *Paradis Perdu*, liv. II, traduction de Chateaubriand.

Debout sans savoir où ni sans savoir sur quoi.
Enfin un peu de jour arriva jusqu'à moi,
Mes prunelles s'étant à l'ombre habituées
Alors je distinguai deux portes de nuées ;
L'une au fond, devant moi ; l'autre en bas, au-dessous
D'un brouillard composé des éléments dissous,
Comme un puits qu'on verrait dans les eaux. La première.
Splendide, semblait faite avec de la lumière ;
C'était un trou de feu dans un nuage d'or ;
Quelqu'un, celui qui parle aux sibylles d'Endor,
Pour construire cet arc, splendide météore,
Avait pris et courbé les rayons de l'aurore ;
Du moins je le pensai, non sans frémissement.
Cette porte, où luisaient l'astre et le diamant,
Brillait au plus profond de l'espace livide

---

22. D'un brouillard *où fondaient les* éléments dissous.
23-24. *L'autre, que j'aurais dû te nommer la première*
Paraissait toute faite avec de la lumière ;
27. ... *flamboyant* météore,
28. ... les *éclats* de l'aurore ;
29. ... non sans *tressaillement.*
était
30. *a) Cette arche où tout semblait, astre et diamant,*
b) Cette porte, astre et flamme, au seuil du firmament,

---

20. « Après cela, je regardai et je vis une porte ouverte dans le Ciel. » *Apocalypse*, IV, 1.

23-25. « Voici la vision qui me fut représentée... une grosse nuée et un feu qui l'environnoit et une lumière qui éclatoit tout autour ; et au milieu, c'est-à-dire au milieu du feu, il y avoit une espèce de métal très brillant. » *Ézéchiel*, I, 4.

27-28. « Je vis comme un feu qui jetoit la lumière tout autour et comme l'arc qui paroît dans une nuée en un jour de pluie. » *Ibid.*, 28.

30. De même S[t] Jean, par la porte ouverte dans le ciel, aperçoit un étincellement de pierreries : « Je vis un trône dressé dans le ciel... et quelqu'un assis... sur ce trône... paroissoit semblable à une pierre de jaspe et de sardoine ; et il y avoit autour un arc-en-ciel qui paroissoit semblable à une émeraude. » *Apocalypse*, IV, 3-4.

Comme un point lumineux et posait sur le vide ;
On voyait au-dessous le libre éther flotter,
Car nul mont n'eût osé s'offrir pour la porter,
Et, sous les saints piliers de cette arche vivante,
Le Sinaï lui-même eût croulé d'épouvante.
L'autre porte à mes pieds montrait son cintre obscur
Noir comme une fumée, et ridé comme un mur
Vaguement aperçu dans des épaisseurs mornes,
Mêlant ses bords confus aux profondeurs sans bornes,
Espèce d'antre informe en ténèbres construit,

---

33. ... le *vague* éther flotter,

37-46. Addition marginale remplaçant ces deux vers biffés :

Mes yeux erraient, songeant aux hommes malheureux,
Du portail rayonnant au porche ténébreux.

On rencontre dans le manuscrit, et faisant suite au vers 69, cet autre développement de ce même passage :

a) Pourtant un peu de jour frappa mon œil terni ;
Mes paupières s'étaient à l'ombre habituées ;
Dans cette ombre on voyait
Alors je distinguais deux porches de nuées.
L'un(e) au-dessous de moi montrait son cintre obscur,
Noir comme une fumée et ridé comme un mur,
Vaguement entrevu sous des épaisseurs mornes,
abîmes
Mêlant ses bords confus aux *profondeurs* sans bornes,
Espèce d'antre informe en ténèbres construit,
Cratère fait de brume et continuant la nuit.
b) Et je cherchais l'endroit où mon regard terni
de feux
Avait vu le portail formé *d'astres* sans nombre.
Là rayonnait immobile dans l'ombre
Un flamboiement (v. 73).

37. L'autre porte, *sans moi*,
deviné

39. Vaguement *entrevu*

40. ... aux *abîmes* sans bornes,

---

35. Cette *arche vivante*, ainsi que le *diamant* (v. 30) rappelle la description du ciel dans Chateaubriand, *Les Martyrs*, liv. III : « Là règnent suspendues des galeries de saphirs et de diamants... Cette architecture est vivante. »

Cratère fait de bronze et couronnant la nuit.
Cette porte semblait la bouche des abîmes.

Songeant à tous les maux qu'ici-bas nous subîmes,
Mon esprit, où la crainte accompagne l'espoir,
Du portail rayonnant allait au porche noir,
Et, me ressouvenant de ce qu'on fait sur terre,
J'entrevis que c'étaient les portes du mystère.

Soudain tout s'éclipsa, brusquement obscurci.

II

Et je sentis mes yeux se fermer, comme si,
Dans la brume, à chacun des cils de mes paupières
Une main invisible avait lié des pierres.
J'étais comme est un prêtre au seuil du saint parvis,
Songeant, et, quand mes yeux se rouvrirent, je vis
L'ombre; l'ombre hideuse, ignorée, insondable,

45-46. *a) Mon esprit plein de trouble et frissonnant de voir,*
Noir et pris sous l'effroi, luttait contre l'espoir.
regards effrayés
b) Mes yeux épouvantés, osant à peine voir
Du portail rayonnant allaient au porche noir.
47-48. *... du mal* qu'on fait sur terre,
Je pensai
Je jugeai que c'étaient les portes du mystère.
s'effaça
49. Soudain tout *disparut,*
52. *Quelque* main invisible
53-56. *Je restai comme* un prêtre au seuil du saint parvis
Debout
a) Muet : enfin, mes yeux s'ouvrirent et je vis
b) Alors, j'ouvris les yeux tout à fait, et je vis
lugubre
L'ombre ; l'ombre terrible, inconnue, insondable,
c) L'ombre, inconnue, insondable, terrible,
Sinistre vision du néant invisible.

55-60. Cf. la note du vers 16.

De l'invisible Rien vision formidable,
Sans forme, sans contour, sans plancher, sans plafond,
Où dans l'obscurité l'obscurité se fond ;
Point d'escalier, de pont, de spirale, de rampe ;
L'ombre sans un regard, l'ombre sans une lampe ;
Le noir de l'inconnu, d'aucun vent agité ;
L'ombre, voile effrayant du spectre éternité.
Qui n'a point vu cela n'a rien vu de terrible.
C'est l'espace béant, l'étendue impossible,
Quelque chose d'affreux, de trouble et de perdu
Qui fuit dans tous les sens devant l'œil éperdu,
La cécité glacée est plus qu'un marbre lourde,
Une tranquillité muette, aveugle et sourde,
L'horrible intérieur d'un sépulcre infini.
Cependant un reflet sur mon cercueil jauni

57. Sans forme, sans *couleur*
59. *a*) *Où nul être ne marche, ou ne vole, ou ne rampe,*
b) *Où rien ne marche, où rien ne vole, où rien ne rampe,*
c) [Ou l'on ne voit ni pont, ni spirale, ni rampe,]
60. L'ombre sans un [soleil]
61. Le noir de *l'infini*
64. ... l'étendue *invisible,*
hagard
profond
65. Quelque chose d'affreux, de *calme* et de perdu
67. *L'immensité lugubre...*
70-72. Plusieurs essais :
a) *Seulement* un reflet sur mon linceul jauni
Me fit tourner la tête et, tout au fond de l'ombre,
Je vis une lueur sinistre, calme et sombre
b) [Cependant un reflet sur mon linceul jauni]
Rayonnait immobile et sinistre dans l'ombre

62. Cette image qui fait des ténèbres un vêtement, un rideau, un voile, derrière lequel se cache un mystère, se rencontre à mainte reprise chez le poète entre 1853 et 1855 : elle se multiplie à l'époque de la composition de *Dieu* et de *La Fin de Satan*. Cf. Huguet, *La couleur, la lumière et l'ombre dans les métaphores de V. Hugo*, p. 299-302.

Me fit tressaillir, mais tout restait immobile ;
Et je vis dans cette ombre une lueur tranquille,
Un flamboiement profond, fixe, silencieux,
Pareil à la clarté que ferait à nos yeux
Derrière un rideau noir une torche allumée.
Et nul bruit ne sortait de l'ombre inanimée ;
Car, sachez-le, vivants, hors du clair firmament,
L'affreuse immensité se tait lugubrement.
Cette clarté semblait, à la fois vie et flamme,
Regarder comme un œil et penser comme une âme ;
Ce n'était cependant qu'un voile, et l'on sentait
Derrière la lueur quelqu'un qui méditait.

III

Ce flamboiement flottant sur les nuits éternelles
Entrait de plus en plus dans mes vagues prunelles ;
Je compris où j'étais et j'eus un tremblement ;
Car soudain j'aperçus, dans ce rayonnement
Semblable aux visions que voyaient les prophètes,
Les sept anges pensifs qui tiennent sept trompettes ;
La clarté se mêlait à leurs cheveux vermeils ;
Ils étaient là, debout, les yeux baissés, pareils

---

tout

c) Or au fond à l'endroit et au fond de l'ombre

Le ms. ne donne pas le mot : cercueil, imprimé dans le texte.

prodigieux

73. Un flamboiement *muet, profond, mystérieux*

74. *Semblable* à la clarté

79-82. Addition marginale.

flamboiement, dans ces

83. *Comme ce jour flottant sur les nuits éternelles*

89. *La lueur* se mêlait

---

88. « Et je vis les Sept anges qui sont devant la face de Dieu et on leur donna Sept trompettes. » *Apocalypse*, VIII, 2.

Aux sept géants qui sont sur le palais Farnèse,
Et, comme lorsqu'on est devant une fournaise,
Ils étaient noirs, ayant derrière eux la clarté.
L'abîme obscur, hagard, funèbre, illimité,
Semblait plein de terreur devant cette lumière.
J'essayai de prier, mais en vain ; la prière
Rentra dans mon esprit comme un oiseau qui fuit
Et rentre au nid, tremblant, parce qu'il fait trop nuit
Et je restai glacé devant la clarté blême
Comme si j'eusse été quelque abîme moi-même.
Et je me dis : Voici qu'on va juger quelqu'un.
Cette ombre, des forfaits c'est le gouffre commun ;
Ce feu, c'est la clarté de la face du juge.
Et j'eus peur.

IV

O sentence ! ô peine sans refuge !

---

91. Aux sept géants *qu'on voit*
94. *Le gouffre* obscur
96. ... mais [la blanche] prière
99. *Je restai frissonnant*
100. ... quelque *gouffre* moi-même.
102. ... c'est *l'abîme* commun ;
104. Et je frémis. O peine affreuse et sans refuge !
loi sombre
Et j'eus peur. O justice, ô peine sans refuge !
au début du feuillet suivant :
O châtiment, ô peine, ô justice, épouvante !

96-98. En 1830, dans *Les Feuilles d'Automne*, c'est tout d'abord l'enfant en prière qui est comparé à l'oiseau :

Ainsi que l'oiseau met la tête sous son aile
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit
La prière pour tous.

Plus tard c'est à la prière même, à la pensée que le poète applique l'image. A une date voisine de *La Vision de Dante*, il écrit dans *Les Pauvres Gens* :

et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Tomber dans le silence et la brume à jamais !
D'abord quelque clarté des lumineux sommets
Vous laisse distinguer vos mains désespérées.
On tombe, on voit passer des formes effarées,
Bouches ouvertes, fronts ruisselants de sueur,
Des visages hideux qu'éclaire une lueur.
Puis on ne voit plus rien. Tout s'efface et recule,
La nuit morne succède au sombre crépuscule.
On tombe. On n'est pas seul dans ces limbes d'en bas ;
On sent frissonner ceux qu'on ne distingue pas ;
On ne sait si ce sont des hydres ou des hommes ;
On se sent devenir les larves que nous sommes ;
On entrevoit l'horreur des lieux inaperçus,
Et l'abîme au-dessous, et l'abîme au-dessus.
Puis tout est vide ! On est le grain que le vent sème.
On n'entend pas le cri qu'on a poussé soi-même ;
On sent les profondeurs qui s'emparent de vous ;
Les mains ne peuvent plus atteindre les genoux ;
On lève au ciel les yeux et l'on voit l'ombre horrible.
On est dans l'impalpable, on est dans l'invisible ;
Des souffles par moments passent dans cette nuit.
Puis on ne sent plus rien. — Pas un vent, pas un bruit,
Pas un souffle ; la mort, la nuit ; nulle rencontre ;
Rien, pas même une chute affreuse ne se montre.

---

105. ... et dans l'ombre à jamais.
112. La nuit *noire* succède au *morne* crépuscule
113-119. Addition marginale remplaçant cette première rédaction :
On tombe ; on sent l'horreur des lieux inaperçus,
Et l'abîme au-dessous et l'abîme au-dessus :
a) Le noir silence emplit cette obscurité blême.
b) Vide et silence : on est le grain que le vent sème.
119. *Plus bas, le vide !*
127. Pas un souffle ; *le gouffre est noir* ; nulle rencontre ;

113-135. Un an après *La Vision de Dante*, en mars 1854, V. Hugo reprendra tout le détail de ce même décor pour la chute de Satan dans l'Abîme, *Fin de Satan*, I et II.

Et l'on songe à la vie, au soleil, aux amours,
Et l'on pense toujours, et l'on tombe toujours !
Et le froid du néant lentement vous pénètre !
Vivants ! tomber, tomber, et tomber, sans connaître
Où l'on va, sans savoir où les autres s'en vont !
Une chute sans fin dans une nuit sans fond,
Voilà l'enfer.

V

Pendant que je songeais, l'espace
Vibra comme un vitrail quand un chariot passe
Et je vis apparaître un ange surprenant.
C'était un être ailé, sévère et rayonnant.
Comme Jésus du front passait les douze apôtres,
Ce bel archange était plus grand que tous les autres,
Il avait la hauteur de deux stades romains ;
Il tenait les morceaux d'un glaive dans ses mains ;
Il portait sur sa tête ingénue et superbe

---

132. *O vivants, s'enfoncer loin des cieux,* sans connaître
136. *Trembla* comme un vitrail
139. ... *dépassait* les apôtres.
140. ... plus grand que *les sept* autres.
142. *On voyait* les morceaux
141-142. Sa stature eût couvert plus d'un stade romain ;
Il tenait les morceaux d'un glaive dans sa main ;
blanchissait
143-144. a) *Il portait sur sa tête où rayonnait l'aurore*
qui manque à l'homme
Ce mot mystérieux et que la terre ignore :

137-146. Souvenir et amalgame de plusieurs passages de l'*Apocalypse*. « Et je vis un ange plein de force descendant du ciel », X, 1. « Et sur son front : ce nom était : écrit mystère:... », XVII, 5. « Alors je vis le ciel ouvert et il parut un cheval blanc. Celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véritable, il juge et il combat avec justice. Ses yeux sont une flamme ardente ; il a sur sa tête... un nom écrit... ; de sa bouche sort une épée aiguë », XIX, 11, 16.

Ce mot des cieux, ce mot qui contient tout le verbe :
— Justice. — On le pouvait lire distinctement,
Chaque lettre du mot était un diamant.

Justice ! O mot profond que les gouffres vénèrent !

Quand l'archange parut, les trompettes sonnèrent.

Et l'archange cria : — Trépassés ! trépassés !
Levez-vous, accourez, venez, comparaissez !
Voici l'instant où l'aigle aura peur des colombes.
O victimes ! sortez des nuits, sortez des tombes,
Sortez de terre en foule, à la hâte, à la fois !
Venez du fond des mers, venez du fond des bois,
Venez, celui qui saigne avec celui qui pleure !
Car le juge est assis pour punir, et c'est l'heure

---

144. ... ce mot qui *résume* le verbe :
et que les cieux
147. Justice ! ô mot profond que les *soleils* vénèrent !
148. ... *les sept clairons* sonnèrent.
154. Venez du fond des [eaux,]
155. Venez, celui qui *souffre*

150-151. *Aigles, colombes*, l'image est encore ici dans la manière de l'*Apocalypse* où l'ange, debout dans le soleil, appelle les oiseaux, XIX, 17.

153-155. « Je vis ensuite les morts grands et petits qui comparurent devant le trône... et la mer rendit les morts qui étoient ensevelis dans ses eaux. » .

156. *Est assis pour punir*. « Or quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté accompagné de tous ses anges, il *s'assevera* sur le trône de sa gloire. » *Mathieu*, XXV, 31. Quant à l'expression, au reste bien commune et banale : pour *punir*, elle se rencontre fréquemment dans *Isaïe*, notamment XIII, 11 ; et XXVII, 1. La Bible de Sacy imprime le mot *punir* en italique. — Cf. dans la Notice, la note de la p. 323. Nous ne citons ici *Mathieu* et *Isaïe* que pour compléter ce que nous avons dit dans cette note au sujet d'Agrippa d'Aubigné à qui V. Hugo n'emprunte certainement pas *assis pour punir*, ainsi qu'il est dit dans l'article cité.

Où les clairons du ciel sonnent aux quatre vents,
Et Dieu veut que les morts lui parlent des vivants

Et quand l'ange eut fini, les ténèbres s'émurent.

VI

Un bruit, pareil au bruit des mouches qui murmurent,
Éclata tout à coup dans le gouffre muet,
Et je vis quelque chose en bas qui remuait.
C'était comme un point noir, puis comme une fumée,
Puis comme la poussière où s'avance une armée,
Puis comme une île d'ombre au sein des nuits flottant.
Et cet amas sinistre et lourd, vers nous montant,
Triste, livide, énorme, ayant un air de rage,
Venait et grandissait, poussé d'un vent d'orage.
Ce bloc était confus comme un brouillard du soir.
Quand il fut près de nous, je me penchai pour voir.

C'était une nuée et c'était une foule.

---

abîmes
159. Et quand l'ange eut *parlé*, les *profondeurs* s'émurent.
160. ... au bruit des *essaims* qui murmurent.
164. ... où *se meut* une armée,
165. *C'était* une île d'ombre

---

157. Cf. dans *Les Châtiments*, I, 12, *Carte d'Europe* :

Peuples ! le clairon sonne aux quatre coins du ciel.

Jersey, novembre 1852.

171. « Et ils montaient au ciel dans une nuée. » *Apocalypse*, XI, 12.

171-203. Tout ce passage rappelle à la fois les paroles d'Isaïe et le tableau sanglant de *Napoléon le Petit* : « La terre ne cachera plus le sang qui a été répandu et ne retiendra plus dans son sein ceux qu'on y avoit fait descendre par une mort violente. » XXVI, 21. « Des pères et des mères égorgées, des femmes échevelées dans le

Cela voguait, courait, roulait comme une houle;
Et puis cela faisait un bruit mystérieux.
Dans cette ombre on voyait des faces et des yeux.
Je leur criai : — Quels sont les noms dont on vous nomme?
O spectres, comme vous j'étais jadis un homme,
Vous êtes maintenant des spectres comme moi. —
Ils n'entendirent point et passèrent. L'effroi
Et la stupeur glaçaient ce noir tourbillon d'ombres.
Les uns étaient assis sur d'informes décombres;
D'autres, je les voyais quoiqu'un vent les chassât,
Terribles, agitaient des vestes de forçat;
D'autres étaient au joug liés comme des bêtes;
D'autres étaient des corps qui n'avaient pas de têtes;
Des femmes sur leur sein montraient les clous du fouet;
Des enfants morts tenaient encore leur jouet,
Et leur crâne entr'ouvert laissait voir leurs cervelles;
D'autres gisaient en tas ainsi que des javelles;
D'autres avaient au cou la corde du gibet;
D'autres traînaient des fers; un autre se courbait,

172. Cela *montait, roulait, flottait*
176. *Fantômes !* comme vous
181. ... quoiqu'un vent les *poussât,*

le sang et éventrées par la mitraille, les uns fusillés en tas... les uns renversés par une balle... une casquette pleine de cervelle humaine a été accrochée à un arbre... J'ai vu un vieillard à cheveux blancs étendu sur le pavé, la poitrine traversée d'un biscaïen. » *Napoléon le Petit*. Conclusion, I.

185. Cf. dans *Napoléon le Petit* l'indignation qu'avait provoquée chez V. Hugo la présence à Paris de Haynau, le « fouetteur de femmes », hué et conspué à Londres en 1850.

186. Cf. dans les *Châtiments*, II, 3, *Souvenir de la nuit du 4 :*

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête...
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
Jersey, 2 décembre 1852.

187. Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend
Ibid.

L'affreux plafond trop bas d'un cachot solitaire
Ayant ployé sa tête à jamais vers la terre;
Des vieillards, dont le sang coulait à longs ruisseaux,
Tiraient avec leurs doigts des balles de leurs os;
D'autres touchaient leurs yeux crevés par les mitrailles;
D'autres avec leurs mains soutenaient leurs entrailles;
Innombrables, meurtris, pâles, échevelés,
Tous, dans la nuit farouche affreusement mêlés,
Dressaient leur front, et ceux qui n'avaient pas de têtes
Élevaient leurs deux poings, et le vent des tempêtes
Soufflait, et derrière eux, accroupis, accablés,
On voyait un monceau de fantômes voilés,
Muets et noirs; c'étaient les veuves et les mères.
La rumeur qui sortait de ces ombres amères
Ressemblait au bruit sourd que les grands arbres font;
Et, devant la clarté qui flamboyait au fond,
Joignant leurs mains, tordant leurs bras, ils s'arrêtèrent,
Et, comme tous sortaient de la fosse, ils ôtèrent
La terre de leur bouche, et crièrent : Seigneur!

A ce grand mot qui dit gloire, amour et bonheur,

---

194. ... *les* balles de leurs os;
197-198. *Ils passaient dans la nuit affreusement mêlés*
Innombrables, hagards, pâles
Tous, hagards, effrayants, blêmes, échevelés,
197. Innombrables, [hagards],
200-201. ... et le vent *de* tempêtes
noirs, muets
Soufflait *parmi ce bruit; pêle-mêle,* accablés
203. [Immobiles]; c'étaient *des* veuves et *des* mères.
204. ... de ces *âmes* amères
206. *Devant cette* clarté
207. *Levant* leurs mains

---

205. Image biblique, dans *Isaïe*, le cœur du peuple « tremble comme les arbres des forêts tremblent lorsqu'ils sont agités des vents », VII, 2.

210. « Et j'entendis toutes les créatures qui disoient: A celui qui

L'abîme qui n'a plus, sous la verge inflexible,
Le droit de prononcer ce nom inaccessible
Poussa dans la nuit triste un long gémissement.

VII

Ils reprirent : Seigneur ! Ce fut un noir moment.
Les cris d'enfant surtout venaient à mon oreille;
Car, dans cette nuit-là, gouffre où l'équité veille
La voix des innocents sur toute autre prévaut,
C'est le cri des enfants qui monte le plus haut,
Et le vagissement fait le bruit du tonnerre.

— « Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Justice pour la terre !
« Nous sommes les martyrs, nous sommes l'équité,
« La loi sainte, l'honneur, la foi, la liberté;
« Chassés par les brigands que là-haut on encense,
« Nous sommes la vertu, nous sommes l'innocence,
« Que Satan forgeron frappe à coups de marteau.
« Nous sommes ceux qu'on a liés au vil poteau,
« Ceux qu'égorgea le sabre et que perça l'épée;
« Nous sommes le sang tiède et la tête coupée;

---

213. Poussa dans la nuit [sombre]
214. ... O *lugubre* moment !
218. C'est le cri [de l'enfant]
221-241. Addition marginale remplaçant ces vers :
Nous avons fui vers vous à travers nos barreaux.
Nous sommes ceux qu'on a liés aux noirs garrots,
Ceux qu'a frappés la hache et que perça l'épée ;
Nous sommes le sang tiède et la tête coupée,
Et nous crions vers vous : là-haut règne la mort.
222. *La foi, l'esprit,* l'honneur,
223. Chassés par les *maudits*
qu'a tronqués
227. Ceux *que tronqua la hache*

---

est assis sur le trône, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! » *Apocalypse,* V, 13.

« Nous sommes ceux qu'on jette aux chiens, ceux que la dent
« Déchire, ceux qu'on brise et qu'on foule, pendant
« Que les vices lascifs et les crimes énormes
« Au-dessus de leurs fronts chantent, géants difformes.
« Nous crions vers vous, père! O Dieu bon, punissez!
« Car vous êtes l'espoir de ceux qu'on a chassés,
« Car vous êtes patrie à celui qu'on exile,
« Car vous êtes le port, la demeure et l'asile;
« Les oiseaux ont le nid et les hommes ont Dieu.
« Là-haut le meurtre seul est libre; c'est un jeu
« D'égorger les vivants; le droit n'a plus de base,
« Et le bien et le mal, comme l'eau dans un vase,
« Sont mêlés, et le monde est en proie à la mort.
« Au sud on tue, on pend, on extermine; au nord
« On élargit le bagne, on élargit les fosses;
« On coupe à coups de knout le ventre aux femmes grosses;

233-241. Première rédaction plus courte :

Nous voici, nous crions vers vous, car, ô clarté,
Vous êtes la justice, étant la vérité.
Là-haut le meurtre est Dieu, le droit n'a plus de base
Et le bien et le mal, comme l'eau dans un vase,
Sont mêlés, et le monde est en proie à la mort.

236. ... [le refuge] et l'asile.
[D'emplir les noirs cercueils]
239. [De remplir les cercueils];
243. [A Paris, à Milan] on élargit les fosses.

244-251. Dans *Les Châtiments*, I, 12, *Carte d'Europe*, à propos du vers

Haynau dans les canons met des têtes d'enfants,

V. Hugo renvoie aux *Mémoires du général Pepe, Sac de Brescia.* Il s'agit de l'*Histoire des Révolutions et des Guerres d'Italie (1847-1849)*. Paris, Pagnerre, 1850, qui est rédigée sous forme de mémoires. On y lit ce récit des atrocités commises par Radetzki à Milan, où l'on rencontre plus d'une analogie avec le développement de *La Vision de Dante* : « Un volume ne suffirait pas au récit de toutes les atrocités par lesquelles se signala la rage des Autrichiens pendant ces cinq journées. On trouva un groupe de huit enfants dont les uns avaient été broyés contre les murailles, dont les autres avaient été jetés à

« Le glaive a reparu, hideux, comme jadis.
« Dans Brescia, dans Milan, on a vu des bandits
« Écraser du talon le sein des vierges mortes;
« Des vieillards aux fronts blancs massacrés sur leurs portes
« Imprimaient à leur seuil leurs doigts ensanglantés,
« Et les petits enfants, du haut des toits jetés,
« Étaient reçus en bas sur les pointes des piques.
« Les mines de Tobolsk, les cachots des tropiques,
« Cayenne, Lambessa, le Spielberg, les pontons
« Sont pleins de nos douleurs! Seigneur, nous en sortons.
« Nous nous nommons le peuple, et sommes une plaie.
« Le genre humain saignant est traîné sur la claie.
« Nous venons de l'exil, nous venons du tombeau,
« Et nous vous rapportons l'âme, notre flambeau!
« O Dieu juste, il est temps que votre bras nous venge! »

---

leurs
Seigneur, nous avons vu ces forfaits :
246-247. *Quand nous avons quitté la terre :* des bandits
Écrasaient
chiourmes
252. ... les *bagnes* des tropiques,
253. ... *les cachots,* les pontons
256. Le genre humain [sanglant]...
257. Nous [sortons] de l'exil, nous [sortons] du tombeau,

---

terre et écrasés à coups de pieds. On en trouva deux cloués sur une caisse, un autre, traversé d'une baïonnette, avait été fiché à un arbre et se tordait dans une lente agonie sous les yeux de sa mère! Un autre était jeté sur le cadavre de sa mère qui l'allaitait, afin qu'il pût téter encore; un autre avait le corps coupé en deux. Cinq têtes d'enfants coupées furent placées sous les yeux de leur père mourant. Un fœtus, arraché du sein de sa mère servit de jouet à ces mains scélérates », IV, p. 41.

249. « Toutes sortes de mains sanglantes sont encore empreintes, à l'heure qu'il est, ici sur un mur, là sur une porte... » *Napoléon le Petit, Conclusion,* I.

252-253. « ... les baraques où l'on est cent cinquante sous le soleil des tropiques;... et tous les malheureux liés dans les faux-ponts, jetés à Lambessa, jetés à Cayenne. » *Ibid.*

259. « Et ils criaient d'une voix forte en disant : Seigneur, qui

— Quels sont vos meurtriers et vos bourreaux? dit l'ange,

Et d'une seule voix ils dirent : — Les soldats.

VIII

Jean à Pathmos, Manou rêvant sur les védas,
N'ont rien vu de pareil à ce que je raconte,

Comme après un nuage un autre brouillard monte
Je vis alors monter de l'abîme obscurci
Un autre amas informe, et l'ange dit : Ici !

Et ce groupe arriva, confus comme une ville,
Devant la clarté sombre et toujours immobile.
C'étaient des millions d'hommes bardés de fer,
Comme Bordeaux en vit du temps de Gaïfer,
Cavaliers, fantassins, multitudes fatales,
Au cri rauque, au pas lourd, aux statures brutales,
A l'œil stupide, ayant des chiffres sur le front.
Quelques-uns ressemblaient aux hiboux à l'œil rond,
D'autres au léopard hurlant dans sa tanière.

260. Quels sont vos *assassins*
262. Première rédaction, incomplète :
dans le Talmud, Manon dans les Védas,
peint
N'ont rien *dit* de pareil...
265. Je vis *monter du fond* de l'abîme [épaissi]
267. Devant la clarté *morne*
270. ... [au] temps de Gaïffer,
272. ... aux *allures* brutales,

êtes saint et véritable, jusqu'à quand différerez-vous à nous faire justice, et à venger notre sang de ceux qui habitent sur la terre ! » *Apocalypse*, V, 14.

264. Cf. la note du vers 171.

275. « Cette bête que je vis étoit semblable à un léopard. » *Apocalypse*, XIII, 2. Cf. Notice, p. 322.

Ils étaient tous vêtus de la même manière;
Ils étaient teints de sang, des cheveux aux talons;
Noirs, pressés, ils venaient, sauvages bataillons;
Leurs armes m'étonnaient et m'étaient inconnues.
Ils surgissaient en foule et par mille avenues.
C'étaient des légions et puis des légions,
Flot d'hommes inondant ces mornes régions,
Chaos, têtes sans nombre au loin diminuées;

---

277 : Deux brouillons en tête de la page du manuscrit :

orageux

a) Ils venaient, ils passaient, *effrayants* bataillons,
qui luisaient dans les nues
Des haches, des poignards, *des pieux, des lames nues,*
D'autres armes encor qui m'étaient inconnues.

Ils traînaient après eux des chariots d'airain;
Leurs rangs étaient rompus, et blanchissant le frein,
Leurs chevaux se cabraient et cherchaient à se mordre.
Ils avançaient troublés, pêle-mêle, en désordre,
l'épée
Et le glaive et la lance échappaient à leur poing
Devant cette clarté qu'ils ne comprenaient point,
effarait
Qui dans l'ombre troublait leurs faces étonnées;
Ils avaient ce front bas des bêtes enchaînées,
Quand, le loup étant pris au piège et garrotté,
L'air terrible fait place à l'air épouvanté.

b) Leurs armes m'étonnaient et m'étaient inconnues.
Les armes qu'ils portaient ne m'étaient pas connues.
Confus, ils emplissaient les noires avenues,
Les croupes des chevaux se mêlaient aux nuées
Tant qu'ils étaient au fond, chants joyeux, cris, huées
éclatait
La fanfare chantait au front des escadrons...
La trompette au chant clair sonnait : et des centaures
Frappaient des ronds de cuivre entre leurs mains sonores;
Mais dès qu'ils arrivaient devant le flamboiement,
Les clairons effarés se taisaient brusquement,
La fanfare cessait : tous fuyaient en désordre,
Leurs chevaux se cabraient et cherchaient à les mordre

281-292. Il y a une évidente parenté entre ce tableau et l'évocation des armées d'Isboseth, de Salmanasar et de Sennachérib dans le drame de *Cromwell*, act. V, sc. XIV.

Les croupes des chevaux se mêlaient aux nuées ;
Ils traînaient après eux des chariots d'airain
Avec le roulement d'un foudre souterrain.
Un grand vautour doré les guidait comme un phare.
Tant qu'ils étaient au fond de l'ombre, la fanfare,
Comme un aigle agitant ses bruyants ailerons,
Chantait claire et joyeuse au fond des escadrons,
Trompettes et tambours sonnaient, et des centaures
Frappaient des ronds de cuivre entre leurs mains sonores,
Mais, dès qu'ils arrivaient devant le flamboiement,
Les clairons effarés se taisaient brusquement,
Tout ce bruit s'éteignait. Reculant en désordre,
Leurs chevaux se cabraient et cherchaient à les mordre,
Et la lance et l'épée échappaient à leur poing.
En voyant la lueur qu'ils ne comprenaient point,
Ils s'arrêtaient, courbant leurs faces étonnées ;
Ils avaient ce front bas des bêtes enchaînées
Quand, le loup étant pris au piége et garrotté,
L'air terrible fait place à l'air épouvanté.

O spectacle de voir la force au pied de l'être !
De voir s'évanouir le gendarme et le reître,
Hommes, glaives, chevaux, clairons, férocité,
Tout le sombre ouragan, devant cette clarté !

---

298. *Devant cette clarté*
303-306. Addition marginale.
303. ... la force [devant] l'être.
306. ... devant [une] clarté.

285-286. Rugissante mêlée, où se croisait encor
La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or.
Cromwell, loc. cit.

291-292. I, Par., XV, 19 : « In cymbalis æneis concrepantes. » Cf. dans *Cromwell*, loc. cit. :

d'affreux onocentaures,
Des arabes, heurtant les cymbales sonores.

IX

L'ange dit : — Qu'êtes-vous ?

— Nous sommes les armées.
Alors, pâles, debout, les ombres ranimées
Crièrent, écartant les linceuls de leurs seins :

— Malheur ! malheur ! malheur à tous ces assassins ! 310

Et l'ange dit, levant les bras pour les confondre :

— Vous avez entendu. Qu'avez-vous à répondre ?

Et les morts répétaient : — Malheur aux assassins !

— Répondez, cria l'ange.

Alors ces lourds essaims,
Ces soldats plus nombreux que les épis des plaines, 315
Dirent :

— Ce n'est pas nous, ce sont nos capitaines.
Nous dûmes obéir à leur ordre inhumain ;
Nous n'étions que le glaive, eux, ils étaient la main.
C'est sur eux, non sur nous, que le crime retombe. —

L'ange, vers la lueur calme comme une tombe, 320

314-315. » ... Alors ces *noirs* essaims
Ces *hommes* plus nombreux

---

310. « Malheur ! malheur ! malheur aux habitants de la terre ! » *Apocalypse*, VIII, 13.

Leva, grave et pensif, son œil fixe aux cils blonds,
Puis, se tournant, il fit un signe aux aquilons.

Les vents ayant soufflé, ces hommes disparurent.

X

Puis au fond de la nuit les aquilons coururent
Et revinrent, poussant une nuée encor.
Et ce nuage était plein de fantômes d'or.

Il s'ouvrit devant l'ange avec un sourd tonnerre.

Je vis des commandants sur leurs chevaux de guerre,
L'épée au flanc, la plume au front, l'air irrité,
Debout sur la nuée avec autorité,
Des flammes dans leurs yeux et du sang dans leurs bouches ;
Triomphants, quelques-uns très vieux, et plus farouches
Que les durs Teutatès et les noirs Irmensuls.
Ils tenaient des bâtons comme font les consuls.

Et l'ange leur cria : — C'est vous les capitaines ?

— C'est nous. Que nous veux-tu ?

---

dispersèrent

323. *a*) *Et les vents qui soufflaient emportèrent ces hommes.*
b) *L'aquilon d'un souffle emporta tous ces hommes.*

332. *Superbes*, quelques-uns

334. Ils tenaient [un bâton, ainsi que des] consuls.

336 et sq. *Tu l'as dit. — Il reprit :*
Oui, c'est nous. — L'ange dit : Comme l'eau des fontaines
Oui. — L'archange reprit :
Vous avez répandu le sang des innocents,
Vous avez écrasé les peuples gémissants
Enfants à tête blonde et vieillards aux fronts chauves

---

323. « Lorsqu'il les a frappés de son souffle, ils ont été enlevés comme un tourbillon emporté par la paille. » *Isaïe*, XL, 24.

— Silence aux voix hautaines !
Regardez cet oiseau qui dort, et taisez-vous !
Dit l'ange ; et, dérangeant sa robe avec courroux,
Il leur montra la foudre en son sein endormie.

Il reprit : — Vous avez ainsi qu'une ennemie
Traité la race humaine ; où vous avez passé
Tout est mort, l'herbe a crû ; vous avez écrasé
Les femmes, les enfants, les vieillards aux fronts chauves,
Et lâché vos soldats comme des bêtes fauves ;
Vous avez relevé le glaive et l'échafaud,
Brisé la loi d'en bas, bravé la loi d'en haut ;
Vous êtes devant Dieu ; qu'avez-vous à répondre ?

Comme devant la braise on voit la cire fondre,
Ces noirs victorieux tombèrent à genoux,
Et, criant et pleurant, dirent :

— Ce n'est pas nous !
Ce n'est pas nous, Seigneur ! Seigneur, ce sont les juges.
Après les châtiments, les fléaux, les déluges,
Les hommes ont assis sur des sièges sacrés
D'autres hommes savants, austères, vénérés,
Pour être au milieu d'eux comme la loi vivante.
Seigneur, quand nous frappions, tous ces juges qu'on vante
Disaient : — Vous faites bien. Tirez. Versez le sang.

---

337. *Regardez ce qui dort dans l'ombre, et taisez-vous.*
342. *L'herbe a crû ; vous avez frappé, broyé, brisé*
349. *a*) *Ces hommes* { *triomphants* / *radieux* / *éclatants* }
b) [Ces fiers victorieux / Tous ces victorieux]

---

348. Image biblique fréquente. « Les montagnes se sont fondues comme la cire par la présence du Seigneur. » *Psaumes*, XCVI, 5 et LXVII, 3 ; *Judith*, XVI, 18 ; *Michée*, I, 4.

Ceci, c'est le coupable. — Or c'était l'innocent.
Nous ne le savions pas. Nous, troupe au mal poussée,
Nous n'étions que le bras, il étaient la pensée ;
Nous n'étions que la force, eux, ils étaient l'esprit.
Nos meurtres sont leur crime !

Et l'archange reprit :

— Allez ! —

Tout s'effaça comme un flocon d'écume.

XI

L'ange leva le doigt, et je vis, dans la brume,
Monter et croître au fond des brouillards épaissis
Une espèce de cirque, et là, muets, assis,
Un tas d'hommes vêtus d'hermine et de simarres,
Et je vis à leurs pieds du sang en larges mares,
Des billots, des gibets, des fers, des piloris.

Ces hommes regardaient l'ange d'un air surpris ;
Comme, en lettres de feu, rayonnait sur sa face

Ces
362. *Nos crimes sont* leur crime
364. *a*) *Venez tous, cria l'ange,* et je vis,
b) L'ange leva la *main,*
Surgir
365. *Paraître* et croître
366. *Comme les bancs d'un cirque et sur ces bancs assis*
Une espèce de cirque et dans ce cirque assis
Une espèce de cirque, et là *pensifs,* assis,

364. Cf. *Osée,* X, 7 : « Samarie a vu disparoître son roi comme une écume sur la surface de l'eau. »

366-367. On songe aux vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse*, siégeant autour de Dieu : « Autour de ce même trône, il y en avoit vingt-quatre autres sur lesquels étoient assis vingt-quatre vieillards vêtus de robes blanches », IV, 4.

Son nom, JUSTICE, entre eux ils disaient à voix basse :
— Que veut dire ce mot qu'il porte sur son front?

L'ange cria :

— Malheur à ceux qui mentiront!
Vos noms? parlez! —

Et tous semblaient vouloir se taire.

— Vous êtes, dit l'esprit, les juges de la terre.
De vous tous qui teniez le livre de la loi
Pas un ne me connaît, mais je vous connais, moi.
Écoutez. Vous avez trahi le droit auguste,
Absous les scélérats, condamné l'homme juste,
Et lié l'innocence aux pieds du crime heureux.
Quand le massacre ouvrant ses ongles ténébreux,
Planait sur la cité qui lutte et qui s'effraie,
Vous avez comme un aigle adoré cette orfraie ;
Quand les soldats noyaient dans le meurtre les lois,
A leurs cris furieux vous mêliez votre voix,
Vous mettiez votre bouche à leurs clairons de cuivre,
C'est vous qui de la loi tenant toujours le livre,
Des martyrs aux brigands partagiez les habits;
C'est vous qui livriez aux tigres les brebis ;

---

373. ... qu'il porte sur [le] front
375. *Qu'êtes-vous ? et chacun semblait* vouloir se taire.
377. De *vous, juges tenant* le livre de la loi
Pas un ne me connaît, *je vous connais tous,* moi.
379. ... Vous avez *nié le code* auguste,
384. Vous avez [du nom d'aigle appelé] cette orfraie ;
aux tigres les brebis
390-396. C'est vous qui déchaîniez les loups sur les brebis ;
C'est vous qui
Vous avez dans le bagne, abîme d'agonie,
Accoupliez l'honneur
Accouplé l'héroïsme avec l'ignominie ;

C'est vous qui des héros traîniez les agonies
Du carcan au gibet, du bagne aux gémonies,
Juges ; et le bourreau d'épouvante vêtu,
Voyant qu'on lui disait d'égorger la vertu,
Pensait dans son esprit: Ces hommes-là se trompent.
Vous vous êtes assis aux festins qui corrompent,
Vous avez applaudi le mal, ri du remords,
Et vous avez craché sur la face des morts.
O juges, ce sont là des choses exécrables.
Qu'avez-vous à répondre?

Alors ces misérables,
Tombant hors de leur siége et se prosternant tous,
Tremblant et gémissant, dirent :

— Ce n'est pas nous.

— Mais qui donc est coupable alors ?

Ce sont les princes.
La terre est par les rois divisée en provinces.
Nous renvoyons aux rois toutes nos actions.
Les princes commandaient ; nous leur obéissons,
Seigneur, car de tout temps les prêtres et les mages
Nous ont dit que les rois, ô Dieu, sont vos images.

L'ange dit : — Amenez les images de Dieu.

Des êtres monstrueux parurent.

---

ce valet
Le bourreau, *qui vous sait* d'épouvante vêtu
A dit dans son esprit : Ces hommes-là se trompent.
C'est ainsi que les cœurs du peuple se corrompent.

391. *Vous avez du héros traîné* les agonies
391-392. *Juges, vous avez mis l'héroïsme à la chaîne,*
fait mourir
Vous avez égorgé la probité sereine.
400-408. Addition marginale.
401. *Se frappant la poitrine* et se prosternant tous

XII

Du milieu
De l'abîme on les vit surgir dans l'ombre impure.
L'un ressemblait au meurtre et l'autre à la luxure,
L'autre à la fraude, l'autre à l'orgueil, celui-ci
Au mensonge, et d'horreur je demeurai saisi,
Car ils avaient du mal toutes les ressemblances.
A travers cette nuit, les brouillards, les silences,
Dans ce gouffre sans fond de toutes parts béant,
Dans ces immensités qu'emplissait le néant,
Ils se dressaient, le sceptre appuyé sur l'épaule ;
Les uns, Molochs blanchis par les neiges du pôle,
D'autres ayant au front un reflet du midi,
Tous habillés de pourpre et d'or, l'œil engourdi,

410-430. Addition marginale.

410-425. *a*) Des *hommes* monstrueux parurent. Du milieu
De l'abîme on les vit surgir, couronne en tête,
Globe en main ; chacun d'eux était seul sur le faîte
D'un trône, comme un roi d'Édom ou d'Issachar.

b) Du milieu
De l'abîme, le sceptre appuyé sur l'épaule ;
Les uns, Molochs blanchis par la neige du pôle,
D'autres ayant au front des reflets du midi,
Tous, ayant comme un rêve en leur œil engourdi,
Tous habillés de pourpre, armés, l'œil engourdi,
L'air superbe, on les vit surgir, couronne en tête,
Globe en main ; chacun d'eux était sur le faîte
D'un trône, comme un roi d'Édom ou d'Issachar

---

420. Allusion à l'empereur de Russie, Nicolas Ier (1796-1855), qui venait de supprimer, pour la donner à l'Autriche, la république polonaise de Cracovie (1846) et d'envoyer des troupes pour dompter la Hongrie révoltée (1849).

421. Il s'agit sans doute de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, qu'à la date de *La Vision de Dante* les Italiens surnommaient le roi *Bomba*, parce que, pendant la contre-révolution de 1848, il avait brutalement bombardé la ville de Messine.

L'air superbe, l'épée au flanc, couronne en tête,
Globe en main ; chacun d'eux était seul sur le faîte
D'un trône, comme un roi d'Édom ou d'Issachar,
Et chaque trône était porté sur un grand char.
Devant chaque fantôme, en la brume glacée,
Ayant le vague aspect d'une croix renversée
Venait un glaive nu, ferme et droit dans le vent.
Qu'aucun bras ne tenait et qui semblait vivant.
Les vapeurs au-dessous flottaient basses et lentes.
Les chars étaient traînés par des bêtes volantes,
Montres inconnus même au gouffre sans clarté ;
Attelages impurs ! L'un était emporté
Par des tigres ailés au pied large, aux yeux mornes,
L'autre par des griffons, l'autre par des licornes,
L'autre par des vautours à deux têtes, ayant
Des diadèmes d'or sur leur front flamboyant.
Tous ces monstres poussaient des cris, battaient de l'aile

---

427. [Et devant chacun d'eux dans la] brume glacée
431. Les brumes au-dessous flottaient { *tristes* / *sombres* et lentes / *vagues*
433. ... au gouffre [épouvanté] ;
434. Attelages *hideux* !
435. Par des tigres ailés, *au front plat*, aux yeux mornes.
439-440. *Tantôt mêlés, tantôt en ligne parallèle,*
Tous ces monstres poussant des cris, battant de l'aile.

---

425. Sur les rois d'*Édom*, cf. IV. Rois, XIII, 20 et sq. ; pour *Issachar*, cf. le dénombrement des tribus dans les *Nombres*, XXVI, 28 ; la sonorité du vocable plaît à V. Hugo : on lisait déjà dans *Cromwell* :

> Il (Isboseth) mit sur des chevaux cent guerriers d'Issachar
> Qui sans cesse couraient en avant de son char.

435-437. Ce sont les animaux fabuleux qui figurent dans les armes des maisons royales européennes : *vautours*, Autriche et Russie ; *griffon* (ordre du), Naples ; *tigres*, *licornes*, Angleterre : c'est une préparation à l'attelage symbolique que le poète imaginera pour le char de Napoléon III.

Tantôt mêlés, tantôt en ligne parallèle.
Les trônes approchaient sous ces lugubres cieux,
On entendait gémir autour des noirs essieux
La clameur de tous ceux qu'avaient broyés leurs roues ;
Ils venaient, ils fendaient l'ombre comme des proues ;
Sous un souffle invisible ils semblaient se mouvoir ;
Rien n'était plus étrange et plus farouche à voir
Que ces chars effrayants tourbillonnant dans l'ombre.
Dans le gouffre tranquille où l'humanité sombre,
Ces trônes de la terre apparaissaient hideux.

Le dernier qui venait, horrible au milieu d'eux,
Était à chaque marche encombré de squelettes
Et de cadavres froids aux bouches violettes,
Et le plancher rougi fumait, de sang baigné ;
Le char qui le portait dans l'ombre était traîné
Par un hibou tenant dans sa griffe une hache.
Un être aux yeux de loup, homme par la moustache,
Au sommet de ce char s'agitait étonné,
Et se courbait furtif, livide et couronné.

---

chars

441. *Les rois venaient du fond de* ces lugubres cieux.
446. Rien n'était plus *terrible...*
448. Dans *cet abîme calme,* où...
449. *Tous ces trônes de pourpre*
451-454. a) *Était, de haut en bas encombré de squelettes :*
Le sang en avait fait les pourpres violettes
dais
On voyait sur le faîte un crâne décharné
Au lieu d'un globe d'or ; le char était traîné
b) *Le sang caillé faisait ses pourpres violettes*
Et son plancher fumait d'un sang tout chaud baigné
457. Au *faîte* de ce char

445-447. Dans *Ezechiel*, I, 20-21, il est dit du char apparu aux yeux du prophète : « L'esprit de vie était dans ses roues. »

458-460. Ce portrait d'un être livide, furtif, aux petits yeux de

Pas un de ces césars à l'allure guerrière
Ne regardait cet homme. A l'écart, et derrière,
Vêtu d'un noir manteau qui semblait un linceul,
Espèce de lépreux du trône, il venait seul ;
Il posait les deux mains sur sa face morose
Comme pour empêcher qu'on y vît quelque chose :
Quand parfois il ôtait ses mains en se baissant,
En lettres qui semblaient faites avec du sang
On lisait sur son front ces trois mots : Je le jure.

Quoiqu'ils fussent encore au fond de l'ombre obscure,
Hommes hideux, de traits et d'âge différents,
Je les distinguais tous, car ils étaient très grands.
Je crus voir les titans de l'antique nature.
Mais ces géants brumeux décroissaient à mesure
Qu'ils s'éloignaient du point dont ils étaient partis,
Et, plus ils s'approchaient, plus ils étaient petits.
Ils rentraient par degrés dans la stature humaine ;
La clarté les fondait ainsi qu'une ombre vaine ;
Eux que j'avais crus hauts plus que les Apennins,
Quand ils furent tout près de moi, c'étaient des nains.

459-462. Addition marginale.
459-460. De tous ces couronnés à l'allure guerrière
Pas un ne se tournait vers cet homme en arrière :
465. Quand *il ôtait ses mains pensif et pâlissant*
469. ... *de forme et d'âges* différents
476. La *lueur* les *rongeait*

---

loups, à la face barrée par la moustache, nous l'avons déjà rencontré dans *Napoléon le Petit* : « Visage blême, front étroit, œil petit et sans clarté, attitude timide et inquiète. » Les expressions vagues : *un être, espèce de* font penser à la face indistincte des monstres d'*Ézéchiel* dans lesquels « on voyoit la ressemblance d'un homme », I, 5.

Et l'ange, se dressant dans la brume indécise,
Était penché sur eux comme la tour de Pise.

XIII

Et les glaives s'étaient éclipsés.

L'ange dit :

— Qu'êtes-vous ?

Et le groupe à ses pieds répondit :

— Rois, et maîtres de tout, du droit de nos ancêtres.

— Rois ! vous êtes les rois, vous n'êtes pas les maîtres,
Dit l'ange. Allons, venez, c'est l'heure, arrivez tous.
Vous voilà donc enfin, princes ? D'où sortez-vous ?
O princes, vous sortez, et je vais vous le dire,
Des forfaits, des fureurs, du meurtre et du délire,
Des deuils, des faux serments dont l'homme est éperdu,
Et du sang innocent à grands flots répandu,
Vous sortez des palais qu'habite la démence,
Des fortins, des charniers, et de la plaine immense
Du monde entier criant vers le haut firmament !
Rois ! l'homme n'est pas fait pour votre amusement.

479-480. *Et l'ange était près d'eux comme la tour de Pise.*
Et l'ange était près d'eux dans la brume indécise
passants
Comme auprès des fourmis serait la tour de Pise
481-482. *L'ange dit : Qu'êtes-vous ?*
— *Les premiers des humains,*
Les guerriers et les grands, répondirent ces nains.
493. ... vers le *clair* firmament.
494-497. Addition marginale.

---

482. De même l'un des juges de l'*Apocalypse* interroge : « Qui sont ceux-ci et d'où sont-ils venus ? » VII, 13.

485. « Venez et assemblez-vous » dit l'Ange, *Apocalypse*, XIX, 17.

Rois ! la terre est un temple et non pas une étable.
Le tyran, dans l'orgie, accoudé sur la table,
Commande au crime, et Dieu commande au châtiment.
Princes, avant que Dieu regarde froidement
Tout le sang qui ruisselle autour de vos armures,
Les astres tomberont comme des figues mûres
Qui tombent d'un figuier secoué par le vent.
O rois qui massacrez sous l'œil du Dieu vivant,
La voix du genre humain contre vos fronts s'élève.
Plus nombreux que les flots gémissant sur la grève
Les morts auprès de Dieu, rois, vous ont précédés
Otez votre couronne, accusés, répondez.
Tous ces crimes abjects, mêlés au vice immonde,
Les avez-vous commis ?

Et ces maîtres du monde
Tremblèrent comme l'arbre au vol des ouragans,
Et l'ange regardait pâlir ces arrogants ;
Et chacun d'eux, pareil au renard qui s'échappe,
Criait :

— Ce n'est pas nous !

503-504. *Qui liez de la corde et qui frappez du glaive.*
La voix du genre humain contre vos fronts s'élève.
504. Plus nombreux que les flots [frémissant / murmurant] sur la grève
505. *Vos* morts
507-508. *a) L'heure vient où l'hyène est prise aux chausse-trapes ;*
Parlez : avez-vous fait ces crimes ? — Ces satrapes
b) Parlez, avez-vous fait ces crimes ? — Ces satrapes,
— L'heure vient où l'hyène est prise aux chausse-trapes —
Tremblèrent...
509-512. Addition marginale.

500-501. « Et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre comme lorsque le figuier étant agité par un grand vent laisse tomber ses figues vertes », VI, 13.
509. Cf. la note du vers 205.

— Et qui donc?

— C'est le pape.

Seigneur, vous aviez mis parmi nous ce docteur.
Il était le semeur, il était le pasteur,
Il enseignait d'en haut comme votre vicaire.
Nos trônes faisaient cercle autour de cette chaire.
Nous écoutions son verbe ainsi que votre voix.
Il nous disait : « Je suis celui qui parle aux rois ;
« Quiconque me résiste et me brave est impie.
« Ce qu'ici-bas j'écris, là-haut Dieu le copie.
« L'église, mon épouse, éclose au mont Thabor,
« A fait de la doctrine une cage aux fils d'or,
« Et comme des oiseaux j'y tiens toutes les âmes.
« Seul je suis le mystère et seul j'ai les dictames.
« Rois, obéissez-moi selon qu'il est écrit.
« Quand vous me regardez, vous voyez Jésus-Christ.
« Je fais et je défais la loi quand je la touche,
« Et l'explication de tout est dans ma bouche ;
« Je suis l'homme-justice et l'homme-vérité. »
Or, quand nous abattions droit, peuple, liberté,
Quand nous eûmes tué le tribun et l'apôtre,
Nous étions d'un côté, les morts étaient de l'autre,
Nous lui dîmes : — Quels sont les bons et les pervers ?
Et cet homme leva la main, et l'univers
Vit descendre, Seigneur, de cette main suprême
Sur nous l'apothéose et sur eux l'anathème ;
Quand nous exterminions l'aïeul aux pas tremblants,

513-515. *Seigneur, vous aviez mis vous-même sur la terre,*
Comme un phare au-dessus des peuples, un docteur ;
Cet homme était l'évêque,
Il était le pontife, il était le pasteur.
Il enseignait d'en haut, *étant* votre vicaire.

524. Seul, *j'ai toutes les clefs et j'ai tous les* dictames.

536. [Le triomphe sur nous, sur les morts] l'anathème ;

537-540. Addition marginale.

Ce vieillard nous criait : Malheur aux cheveux blancs !
Quand nous percions l'enfant au ventre de sa mère,
Il nous criait, debout au fond du sanctuaire,
Devant la mère froide et devant l'enfant mort :
L'enfant était coupable et la mère avait tort !
Il faisait, pour punir quiconque pense et rêve,
Jaillir des crucifix sous les éclairs du glaive !
Sa main, plus que nos bras, multipliait les coups.
Répondez, Pazzoli, Simoncelli, vous tous !
Cet homme interrompait la messe à l'offertoire,
Ce prêtre rejetait la gorgée au ciboire,

538. Quand nous *avions tué* l'aïeul...
539. Quand *nous exterminions l'enfant avec* la mère
541. Devant la mère *morte.*
briser
Il faisait *pour frapper la raison qui se lève,*
Ses bras plus que nos bras
545. *Sombre, faux, par nos bras...*
546. Pazzoli est une faute typographique. Le manuscrit porte très lisiblement Tazzoli.

546. *Pazzoli, Simoncelli.* Tazzoli, ainsi que l'écrit correctement V. Hugo, est une victime des persécutions de l'Autriche en Lombardo-Vénétie, lors de la conjuration de 1851. Les conjurés se proposaient de faire prisonnier l'empereur lors d'une de ses excursions à Venise. La police arrêta par hasard l'un des affiliés et découvrit toute la trame. Alors commença le sombre procès de Mantoue, suivi de nombreuses exécutions. L'abbé Tazzoli était monté à l'échafaud le 4 décembre 1852. De *Simoncelli,* victime du pape, il est question dans *Les Châtiments*; il fut exécuté à Ancône :

Les supplices d'Ancône emplissent les murailles.
Le pape Mastaï fusille ses ouailles.
Il pose là l'hostie et commande le feu :
Simoncelli périt le premier...

Une première rédaction insistait davantage sur Simoncelli :

Le pape Mastaï fusille ses ouailles.
Simoncelli sourit le plomb dans les entrailles
soutenant
Simoncelli sanglant, *sa main sur* ses entrailles,
Crie : Italie ! et meurt comme mourrait Caton.
Carte d'Europe, Jersey, 1852.

Seigneur, pour faire signe au bourreau de frapper,
Et lui montrer du doigt les têtes à couper.
Sa ceinture servait de corde à nos potences,
Il liait de ses mains l'agneau sous nos sentences,
Et quand on nous criait : Grâce ! il nous criait ! Feu !
C'est à lui que le mal revient. Voilà, grand Dieu,
Ce qu'il a fait ; voilà ce qu'il nous a fait faire.
Cet homme était le pôle et l'axe de la sphère ;
Il est le responsable et nous le dénonçons !
Seigneur, nous n'avons fait que suivre ses leçons,
Seigneur, nous n'avons fait que suivre son exemple.
Nos forfaits sous ses pieds sont nés dans votre temple.
Il nous a mis l'enfer dans l'âme au lieu du ciel
Lui seul porte le poids du crime universel !

Et l'archange cria :

— Faites venir cet homme !

Alors les sept clairons dirent :

— Pape de Rome !

Mastaï ! Mastaï ! nous t'appelons sept fois.
Viens rapporter à Dieu les peuples et les rois,
Car l'Éternel t'attend, assis sur les nuées.

Toutes les profondeurs frémirent, remuées.

Un vieillard blanc et pâle apparut dans la nuit.

---

556. Cet homme était le *centre*
557. Il est le seul coupable
565-567. Première disposition :
Viens rapporter à Dieu les peuples et les rois,
Mastaï, Mastaï, nous t'appelons sept fois.
Viens devant l'Éternel, assis sur les nuées.

---

567. « Il parut une nuée blanche, et sur cette nuée quelqu'un assis qui ressemblait au fils de l'homme. » *Apocalypse*, XIV, 14.

568. « Il se fit un grand tremblement de terre », *Apocalypse*, XI, 13.

XIV

Debout, morne, il tremblait comme un homme qui fuit,
Et des mains le tenaient au collet dans la brume,
Vêtu de lin plus blanc qu'un encensoir qui fume,
Il avait, spectre blême aux idoles pareil,
Les baisers de la foule empreints sur son orteil,
Dans sa droite un bâton comme l'antique archonte,
Sur son front la tiare, et dans ses yeux la honte.
De son cou descendait un long manteau doré,
Et dans son poignet gauche il tenait, effaré,
Comme un voleur surpris par celui qu'il dérobe,
Des clefs qu'il essayait de cacher sous sa robe.
Il était effrayant à force de terreur.

Quand surgit ce vieillard, on vit dans la lueur
L'ombre et le mouvement de quelqu'un qui se penche.
A l'apparition de cette robe blanche,
Au plus noir de l'abîme un tonnerre gronda.
L'archange, tout à coup terrible, regarda,
De cet œil flamboyant que vit luire Sodome,
L'ombre profonde, et dit :

---

570. ... comme un *voleur* qui fuit.
572. ... *que* l'encensoir qui fume.
575. Dans *sa main* un bâton, *ainsi* l'antique archonte
577-581. Addition marginale.
farouche
586. L'archange *sinistre* regarda.
582. Ici, quatre vers biffés :
A l'apparition de cette robe blanche
sinistre
Le silence devint plus terrible ; l'esprit,
Qu'on appelle *Justice*, et qu'en tremblant je nomme,
Regarda l'ombre et dit : Connaissez-vous cet homme ?

---

572. « Et il lui a été donné de se vêtir d'un fin lin d'une blancheur éclatante. » *Apocalypse*, XIX, 8 et 14.

— Connaissez-vous cet homme?

Alors, de tous les points de ces immensités,
Tous, — car je m'aperçus que tous étaient restés, —
Des flancs de la nuée et du bord des abîmes,
De toutes parts, en haut, en bas, tyrans, victimes,
Mères, enfants, vieillards, les juges, les jugés,
Les égorgeurs mêlés avec les égorgés,
Les grands et les petits, les obscurs, les célèbres,
Tous ceux que j'avais vus passer dans les ténèbres
Avançant leur front triste, ouvrant leur œil terni,
Fourmillement affreux qui peuplait l'infini,
Tous ces spectres vivant, parlant, riant naguère,
Martyrs, bourreaux, et gens du peuple et gens de guerre,
Regardant l'homme blanc d'épouvante ébloui,
Élevèrent la main et crièrent : C'est lui

Et pendant qu'ils criaient, sa robe devint rouge.

Au fond du gouffre où rien ne tressaille et ne bouge
Un écho répéta : — C'est lui ! — Les sombres rois
Dirent : — C'est lui ! c'est lui ! c'est lui ! voilà sa croix !
Les clefs du paradis sont dans ses mains fatales. —
Et l'homme-loup, debout sur les cadavres pâles
Dont le sang tiède encor tombait dans l'infini,
Cria d'une voix rauque et sourde : — Il m'a béni.

589. Alors *des profondeurs et des* immensités
hagard
598. Fourmillement *hideux*
603. Et pendant qu'ils [parlaient]
607. Dans ses mains *papales.*
610-612. Addition marginale.

603. Dans l'*Apocalypse*, XIX, le Verbe, le Fidèle, le Juge apparaît lui aussi « vêtu d'une robe teinte de sang », mais le symbole est tout autre : ce sang, c'est celui du Christ martyr. Ici, c'est le sang des victimes qui rejaillit sur le coupable, ainsi que dans le *Parricide*.

Et la lueur soudain grandit, funèbre et pure,
Et devint formidable ainsi qu'une figure.
Il semblait que ce fût le jour qui se levait.

XV

L'ange, pareil au lys que la candeur revêt,
Dieu au vieillard :

— Écoute et vois. Le juge est proche,
Tu sais pourquoi tu viens et ce qu'on te reproche,
Réponds. —

Lui se tourna vers l'ange en frissonnant,
Et je vis le spectacle horrible et surprenant
D'un homme qui vieillit pendant qu'on le regarde.
L'agonie éteignit sa prunelle hagarde,
Sa bouche bégaya, son jarret se rompit,
Ses cheveux blanchissaient sur son front décrépit,
Ses tempes se ridaient comme si les années
S'étaient subitement sur sa face acharnées,
Ses yeux pleuraient, ses dents claquaient comme au gibet
Les genoux d'un squelette, et sa peau se plombait,
Et, stupide, il baissait, à chaque instant plus pâle,
Sa tête qu'écrasait la tiare papale.

L'ange dit :

— Comprends-tu, vieillard, ce que tu vois?

---

611. ... *livide* et pure
612. Et devint *effrayant*
613. Il semblait que [c'était]
621. *a*) *Son chef branla, sombra,*
b) *Son menton bégaya,*
624. ... sur [cet homme] acharnées

---

615. « Le seigneur est prêt de juger. » *Isaïe*, III, 15.

Il frappa sa poitrine et demeura sans voix,
Et je vis, ô terreur! qu'il vieillissait encore.
Farouche, il regardait cette lugubre aurore
Et la robe de sang dont il était vêtu.

L'ange reprit :

— Voyons, défends-toi, parle; as-tu,
Pour lui jeter ta faute et pour qu'il en réponde,
Au-dessus de ta tête un être dans ce monde?

Et l'homme répondit :

— Je n'ai que vous, mon Dieu!

Alors je crus voir luire un rayon du ciel bleu,
Des sept anges rêveurs les clairons se baissèrent,
Le gouffre, que les nuits insondables enserrent,
Frémit comme frémit l'oiseau pris au lacet,
Et l'espace entendit une voix qui disait :

XVI

« Les vivants sous le ciel tremblent, souffrent et pleurent;

---

631. *Tremblant*, il regardait une *livide* aurore
635. Pour lui jeter [ta faute]
636. Après 636, essais non continués :
A ce cri du vieillard...
Quelqu'un qui soit plus...
Mon Dieu
637. *Seigneur, je n'ai que vous*
Et l'homme avec effort cria : je n'ai que Dieu.
640. [L'abime] que les nuits *éternelles* enserrent,
643-645. *a*) C'est moi qui suis ici, je regarde et j'écoute ;
C'est à moi qu'on rend compte au terme de la route,
Quand mon heure a sonné.
b) Ceux qui sont dans le temps et dans l'espace pleurent

« La vertu, la raison et la sagesse meurent;
« Le crime est consommé.
« L'homme récolte ici ce que là-bas il sème.
« Mastaï, Mastaï, Pie appelé neuvième,
« Approche, infortuné!

« Nul ne s'évade. Ici les choses sont connues,
« Les os sont transparents et les âmes sont nues;
« Ici tout est clartés;
« L'ombre de l'homme prend la forme de sa vie.
« La justice affamée ici n'est assouvie
« Que de réalités.

« Quand les princes foulaient aux pieds les multitudes,
« Transformaient des pays vivants en solitudes,
« Dressaient les échafauds,
« Et marchaient sur le peuple, affreux, vainqueurs, superbes,
« Comme le moissonneur à grands pas dans les herbes
« Marche avec une faulx;

La vertu, la raison et la sagesse meurent,
Mais mon heure a sonné.
c) Les hommes dans la nuit tremblent, souffrent, et pleurent, l'espoir
La vertu, la loi, la vie et la sagesse meurent,
Le crime est couronné.

653. *Ma* justice
656. *Et changeaient*
658. Et marchaient *dans* le peuple

---

655. « Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple ? » *Isaïe*, III, 15.

657. « Pourquoi cette ville sera-t-elle réduite en un désert ? » *Jérémie*, XXVII, 17.

659-660. Cette image se rencontre plus développée dans le chapitre XIV de l'*Apocalypse*, où, sur l'ordre de l'Ange : « Jetez votre faux et moissonnez », l'on voit les épis et les raisins de la terre coupés et jetés dans la cuve de la colère de Dieu. Cf. *Les Contemplations*, IV, 16, dans l'édition Vianey, *op. cit.*, p. 411-415.

« Tandis que l'orphelin pleurait avec la veuve,
« Et que l'humanité gémissait comme un fleuve,
« Et qu'eux étaient joyeux,
« Et qu'ils pillaient le peuple avec leurs économes,
« Tandis que tous ces rois versaient le sang des hommes
« Comme moi l'éau des cieux;

« Tandis que des couteaux ils aiguisaient les pointes,
« Toi, tu les bénissais; tu tombais les mains jointes
« A genoux sous un dais,
« Et tu me rendais grâce à moi, souverain maître,
« Ne t'imaginant pas que j'existais, ô prêtre,
« Et que je t'entendais!

« Me voici. Vois ma face; et sache que j'existe.
« O malheureux, regarde en toi-même et sois triste.
« Une main t'a saisi;
« Comme une vision rappelle-toi le monde;
« Ceci c'est ma clarté; le reste est nuit profonde;
« C'est moi qui suis ici!

« Sache que c'était moi qui t'avais mis au faîte.
« Le jour où, proclamé roi, pontife et prophète,
« Joyeux, tu te courbas,

---

663. Et qu'*ils* étaient joyeux
665. *Et que tous ces tyrans*
667. ... ils *essuyaient* les pointes
673-674. Me voici : *c'était moi qui t'avais mis sur terre,*
Moi qui t'avais vêtu de ce haut caractère
674. *Songe au passé,* regarde en toi-même...
679. ... qui t'avais mis *sur terre*
Le jour où *revêtu de ce saint caractère*

671-673. C'est, à peu de chose près, ce qu'Éléphaz dit à Job : « Vous pensiez ne pas tomber dans les ténèbres... Vous dites : Que peut connaître Dieu ? il juge des choses comme au travers d'un voile ; il ne considère pas ce qui se passe parmi nous. » Job, XXII, 11-14.

« Tandis qu'on t'enivrait d'un hymne de victoire,
« Et que tout l'univers te chantait dans ta gloire,
« Je t'ai parlé tout bas;

« Je t'ai dit : — Mastaï, je te charge des hommes.
« Voici la clef du coffre et le compte des sommes
« Qu'il faudra rendre un jour.
« Sois le gardien sublime et le grand solitaire.
« C'est toi qui veilleras au centre de la terre
« Sur le haut de ma tour,

« Je t'ai dit : — Mastaï, travaille en ma présence,
« Remets de la vertu dans l'âme ou l'innocence
« Lentement se détruit;
« C'est toi qui verseras de l'huile dans ma lampe,
« Pour qu'en l'esprit de l'homme où le mal parfois rampe
« Il ne soit jamais nuit.

« Je t'ai dit : — Mastaï, chasse Satan, s'il entre.
« Tous les crimes hideux, rôdant hors de leur antre,
« Guettant l'homme éprouvé,
« Te trouveront debout sur leur route, ô pontife,
« Et fermeront leur gueule et baisseront leur griffe
« Devant ton doigt levé.

« Or, le monde t'a vu, toi le saint, toi l'auguste,
« Dire au crime : courage! et la porte du juste

---

684. Je *te parlais* tout bas ;
688-689. *a*) *L'ennemi, c'est le mal ; repousse-le, s'il entre,*
La terre est sous tes pieds, tu veilleras au centre,
b) Sois le grand responsable et le grand solitaire
[dans l'homme où]
692. Remets de la vertu [dans ceux dont] l'innocence
694-695. *Et c'est toi qui mettras* de l'huile dans ma lampe ;
Règne dans ma maison
697. ... chasse *le mal*, s'il entre.
704-705. et *les* portes du juste
Ont tremblé sur *leurs* gonds

« A tremblé sur ses gonds.
« Tu louas les bourreaux vainqueurs, toi mon ministre
« Tu pris sur tes genoux, magicien sinistre,
« La tête des dragons.

« Devant le créateur, devant les créatures,
« Tu mis sur les tyrans, tu mis sur les parjures,
« Sur le vol effronté,
« Sur le meurtre ivre et fou qui dans le sang se plonge,
« Tu mis sur cet amas d'horreur et de mensonge
« Mon sceau de vérité.

« Chien du troupeau, tu fus un loup comme les autres!
« O rois, ses attentats amnistiaient les vôtres ;
« Si bien, pape romain,
« Qu'aujourd'hui, dans le trouble et dans l'inquiétude,
« Pas un abri lointain, pas une certitude
« Ne reste au genre humain!

« Pure étoile éclairant les vivants dans leurs routes,
« La vérité brillait au fond des sombres voûtes
« Où l'œil de l'homme atteint,
« Je t'avais, comme Aron et comme Zoroastre,

---

706. Tu *flattas* les bourreaux
709-710. *a*) *Devant l'humanité frémissante, humble, obscure*
b) *Devant les cœurs humains, les cieux et la nature*
Tu mis sur le poignard, tu mis sur le parjure
713. ... *de crime* et de mensonge
716. *Et même de ta main, tu frappas mes apôtres ;*
Rois, ses crimes faisaient la doctrine des vôtres ;
Tu frappas les croyants, la loi, nous et les nôtres ;
Si bien, pape romain,
Qu'aujourd'hui dans la *nuit* et dans l'inquiétude
Pas un lointain abri
Pas un asile ouvert, pas une certitude
Ne reste au *cœur* humain.
les *hommes* dans leurs
721. ... Éclairant *d'en haut toutes* les routes

« Mis si haut que toi seul pouvais souffler sur l'astre;
« Prêtre, tu l'as éteint!

« J'avais entre tes mains déposé la justice,
« De peur que l'homme n'erre et ne se pervertisse
« Comme au temps de Japhet,
« Des âmes des vivants j'avais fait ton domaine,
« Je t'avais confié la conscience humaine.
« Réponds, qu'en as-tu fait? »

XVII

L'homme resta béant, et, sans cri, sans prière
Et sans souffle, il tomba les deux mains en arrière,
Comme s'il eût été poussé par la clarté
Je sentis tressaillir l'obscure éternité.

—

Et, comme je fuyais, dans la nuée ardente
Une face apparut et me cria : Mon Dante,
Prends ce pape qui fit le mal et non le bien,
Mets-le dans ton enfer, je le mets dans le mien.

727. *Donc, j'avais dans* tes mains déposé la justice
Mastaï, dans tes mains, j'avais mis la justice
733. ... béant, et, sans *voix*...
734. *Il tomba dans la nuit,* les deux mains en arrière,
sombre
736. Je sentis tressaillir *la sourde* éternité
738. Une face apparut et *la voix dit* : Mon Dante,

Date du manuscrit : 24 février 1853, Jersey.

XXI

XXI

NOTICE

Ces quelques vers appartiennent à l'inspiration de *L'Art d'être grand-père*. Ils ne sont pas datés ; mais l'écriture permet de les rapporter aux années 1874-1876, c'est-à-dire au temps où V. Hugo se plaisait à noter sur ses carnets les réponses ingénues de sa petite-fille Jeanne et quelquefois à les mettre en vers. *Jeanne au pain sec* est dans toutes les mémoires. Ce qui frappe dans *La Légende* de 1883, c'est la place où V. Hugo situe ce court poème, entre *La Vision de Dante* et l'*Océan*, entre une épopée satirique de vaste envergure et des strophes lyriques qui magnifient l'ascension du progrès sous le regard de Dieu. Est-ce goût de l'antithèse ? L'effroi de Jeanne

Devant l'énormité de l'ombre et du mystère

est-il une invitation à méditer sur le problème de la création ? Ne cherchons point là autre chose qu'une impression de grâce souriante et douce ; on peut penser que le poète ne se méprenait pas sur la valeur épique de la parole naïve d'un enfant, mais, par une sorte de coquetterie de tendresse, il a plu au grand-père de faire une place à sa Jeanne dans *La Légende des Siècles*.

XXI

Dieu fait les questions pour que l'enfant réponde.

— Les deux bêtes les plus gracieuses du monde,
Le chat et la souris, se haïssent. Pourquoi?
Explique-moi cela, Jeanne. — Non sans effroi
Devant l'énormité de l'ombre et du mystère,
Jeanne se mit à rire. — Eh bien? — Petit grand-père,
Je ne sais pas. Jouons. — Et Jeanne repartit :
— Vois-tu, le chat c'est gros, la souris c'est petit.
— Eh bien? — Et Jeanne alors, en se grattant la tête,
Reprit : — Si la souris était la grosse bête,
A moins que le bon Dieu là-haut ne se fâchât,
Ce serait la souris qui mangerait le chat.

2-7. Deux fragments de brouillons, ms. 40, fr. 329 et 328 contiennent ces essais :

> Les deux bêtes les plus gracieuses du monde,
> Le chat et la souris se haïssent ; Pourquoi ?
> Explique-moi cela, Jeanne. — Non sans effroi
> Devant le mystère
> Jeanne m'a dit
> Devant l'énormité de l'ombre et du mystère
> Jeanne m'a dit : Vois-tu, mon cher petit grand-père,
> Jeanne un moment rêva, puis dit : Petit grand-père,
> Je ne sais pas, jouons.

11-12. Le vers 11 était tout d'abord le dernier.

XXII

OCÉAN

XXII

OCÉAN

NOTICE

Le manuscrit d'*Océan* se termine par cette indication suggestive : *Fini pendant la tempête*, qui accompagne la date finale : 18 février 1854.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons dit de l'influence exercée par le voisinage de la mer non seulement sur la pensée et l'imagination de V. Hugo, mais encore sur le rythme des poèmes inspirés directement ou indirectement par le spectacle et le fracas des flots déchaînés [1].

Le manuscrit d'*Océan* est un des plus raturés parmi ceux de *La Légende des Siècles* de 1883 : un grand nombre de strophes ont été remaniées à plusieurs reprises, interverties ou supprimées. A l'impression, le poème a été réduit à 82 strophes : il en comprenait tout d'abord 102, puis 93 [2]. Sur les 82 strophes imprimées cinq ne figurent pas dans le manuscrit et, sur les 77 autres, un grand nombre ont été modifiées sur épreuves.

La raison de toutes ces hésitations et de toutes ces incertitudes dans la composition du poème vient sans doute de son étrange genèse.

L'unité d'inspiration manqua tout d'abord : il y a dans *Océan* l'amalgame de deux thèmes qui, si l'on considère les brouillons du poète semblent ne pas présenter, à l'origine, de point de contact.

Ces brouillons ne sont pas datés : celui qui, à en juger par l'écri-

1. Cf. la notice des *Paysans au bord de la mer*, p. 157.

2. V. Hugo note lui-même à la fin du manuscrit le nombre des vers : il inscrit 624, puis 558.

ture, paraît avoir été écrit le premier, porte en tête de page ce titre: *Les Bêtes domptées* :

« Hercule, le lion, Bellerophon, chimère. Thésée, sanglier de Calydon. Milon de Crotone. Pépin le Bref. Biron. Henri l'ours
dans la fosse
le thym et la sauge
ours, taureau, sanglier dans sa bauge
patauge
tigre, jaguar, éléphant, crocodile, lion, l'éléphant porte une tour.
Les bêtes domptées.
Le léopard dans sa case
Se couche oubliant Caucase
Et Pelion.
Le Cafre de ses mains noires
Ouvre en riant les mâchoires
Du grand lion. »

Ms. 40, fragm. 202.

L'autre brouillon était destiné au *Théâtre en Liberté* dont la première idée remonte à l'année 1843, et pour lequel V. Hugo composa nombre de vers pendant son séjour à Jersey[1] :

« Comédie. *La scène se passe au bord de la mer : gaietés, amourettes, intrigues. Dans un entr'acte l'Océan chante :*

L'esprit du globe est au centre
Triste
Morne, oublie dans son antre,
Spectre accroupi ;
La plante seul le nomme
connu
Il est moins compris de l'homme
Que de l'épi

Sa paupière s'est fermée.
Il a honte du pygmée,
Lui, le géant.
Car la création blâme
L'homme d'employer son âme
Pour le néant.

Colosse triste, il écoute
Les hommes, toujours en route,
Parlant toujours,
Sous les branches des grands chênes,
Mêlant à leurs basses haines
Leurs vils amours.

1. Cf., dans l'édition Ollendorff du *Théâtre en Liberté*, 1911, le volumineux reliquat publié dans les deux dossiers de V. Hugo intitulés : *Comédies cassées*.

Le sombre vieillard médite
Sur cette race maudite
vain
Au noir jargon,
Et
Mais, dans l'ombre où Dieu l'isole
Mon rugissement console
Démogorgon [1]. »

Ibid., fragm. 202.

La suture a été faite à l'aide de cette seule idée : « Toute la nature, toutes les bêtes ont été domptées ; tu seras dompté comme tous, Océan ! malgré tes protestations. » Une conclusion sur la puissance pacificatrice de l'homme a suivi.

Dès lors le poème, après un prologue évoquant les vaisseaux aventurés sur l'Océan, s'est divisé en trois parties dont la première pourrait porter pour titre l'asservissement des bêtes, la seconde la rébellion de l'Océan, la troisième l'Amour, père du progrès et maître de l'Univers.

Et l'on reconnaît dans cette conclusion les idées métaphysiques familières au poète : idées largement développées dans la *Fin de Satan* (1854), dans *Dieu* (1855) et qu'on retrouve dans tous les poèmes philosophiques des *Contemplations* et de *La Légende des Siècles*.

Océan reflète donc ainsi, et d'une façon qu'on pouvait prévoir à cette date de 1854, à la fois les spectacles qui frappaient à Marine-Terrace l'imagination du poète et les doctrines philosophiques vers lesquelles sa croyance s'acheminait.

1. Ces vers se retrouvent dans le manuscrit d'*Océan*, après la strophe 241-246.

OCÉAN*

I

Ces bâtiments qui font voile
Suivent chacun leur étoile
Et leur dessein ;

---

* En sous-titre : (*était.* / *Ce qu'il fut.*)
en note dans la page : La figure échevelée de l'Inconnu.

Une série de strophes inédites figurent en tête du manuscrit :

Comme il pleut dans nos parages,
On se conte des naufrages,
Le cœur transi ;
(*L'un*) On dit : c'était un dimanche ;
(*L'autre*) Ou bien : c'était sur la Manche,
Dans ce mois-ci.

Cf. *Les Paysans au bord de la mer,* note de la page 159.

Bien fou qui se met en route,
L'océan s'appelle doute,
Nuit et fureur.
L'onde cache une couleuvre,
La mer est dans la grande œuvre
L'immense horreur.

La mer n'aime pas les hommes.
Nous sommes joyeux ; nous sommes
Les voix, les pas.

Les navires
4. *Tous les vaisseaux* qui font voile

L'Océan. Pour l'ensemble de l'inspiration, voir la Notice des *Paysans au bord de la mer*, p. 157.

Et l'eau bat toutes les proues,
Et l'air souffle à pleines joues
Sur cet essaim.

Ils se dispersent sur l'onde.
Ils vont ; ils jettent la sonde
Au flot félon ;

Elle est l'ombre où tout se couche.
Elle est la grande farouche
Qui ne rit pas.

Nous ne voyons qu'elle seule,
Toujours la bave à la gueule,
L'éclair aux yeux,
Tandis que tout en ce monde
Dort dans cette paix profonde
Qui vient des cieux *.

Ces 3 strophes sur un feuillet bleu ajouté après coup.

Toutes les choses du monde
Dorment dans la paix profonde
Qui vient des cieux,
Et l'on ne voit qu'elle seule
Toujours la bave à la gueule,
L'éclair aux yeux !

Elle crache son écume
Sur le village qui fume
Au champ
Son doux voisin.
les
Et quand elle entend nos cloches
Elle sonne dans les roches
Son noir tocsin.

Elle jette à l'homme, à l'arbre
Au chaume, à la tour de marbre
Un cri de mort
Et cette fauve
Cette éternelle panthère,
Pendue au flanc de la terre,
Gronde
Hurle et la mord.
Grince

7-8. *Ils traînent l'ancre* et la sonde,
Font leur sillon ;

Ils ont leur carte et leurs règles ;
Ils vont où vont les quatre aigles
De l'aquilon.

— Je pars, dit le capitaine,
Pour Gibraltar, pour Athène,
Pour Tafilet.
— Nous partons, disent les mousses,
Pour Malte où les nuits sont douces
Comme le lait.

— Nous partons, dit le pilote,
Pour l'Inde où la jonque flotte,
Pour Tétuan,
Pour Chypre, île aux belles femmes...
— Et pour le pays des âmes,
Dit l'océan.

La création aveugle
Hurle, glapit, grince et beugle ;

13-16. Addition marginale.
20-24. Pour l'Inde où [le palmier] flotte,
Pour Tétuan,
Pour New York aux mâts sans nombre
— Et pour le pays de *l'ombre*
Dit l'océan.
22. *a*) *Pour Naple au ciel plein de flammes.*
b) *Pour Madère aux belles femmes.*
Et deux rimes en réserve : Encombre, sombre.
26-30. *Hennit*, glapit, grince et beugle
Dans notre main

---

12. *Aigles, aquilon* : rapprochement venu d'une allitération et de l'étymologie prêtée au mot : *Aquilon*. Il est oiseux de rappeler qu'*Aquilon* ne vient pas d'*Aquila* ; mais les deux mots ont une racine commune qui se retrouve dans ὠκύς.

15. *Tafilet*, dans le Maroc.

21. *Tetuan* : « Ville et petite République d'Afrique, dans le royaume de Fez, avec un port sur la Méditerranée ». Moreri, Art. Tetuan.

Mais, sous sa main,
L'homme la dompte et la brise ;
La forêt grondante est prise
Au piége humain.

Le tigre au Jardin des plantes
Passe ses pattes tremblantes

---

pensif
L'homme *dompteur l'a soumise* ;
fauve
La *sombre nature*
La nature aveugle est prise

Les corrections ne figurent pas dans le ms.

31-36. La strophe était d'abord placée avant 25-30, ms. : p. 3, avec ces variantes :

La bête au Jardin des Plantes...
brute
Toute force est terrassée.

on la retrouve, p. 4, corrigée et commençant ainsi :

L'hyène au Jardin des Plantes ;

à sa place figurent dans le manuscrit trois strophes inédites :

dompte
On *courbe* le loup rapace.
Au chant d'un enfant qui passe
Le long des eaux,
Comme Satan au chant d'Ève
ému
Le crocodile *en pleurs* rêve
Dans les roseaux.

servile
fétide
Le porc, esclave au flanc chauve,
Vivait jadis, libre et fauve
Roi d'un
Dans son fossé,
Et, sanglier dans sa bauge,
Respirait l'herbe et la sauge,
Tout hérissé.

L'ours danse ; le tigre lèche,
L'aspic, de sa langue en flèche
Baise Wishnou ;
Sous la femme aux pieds de soie
L'éléphant monstrueux ploie
Son noir genou.

Par les barreaux ;
Toute bête est terrassée
Par l'amour et la pensée,
Ces deux héros.

Tous deux ont le diadème.
Ces dompteurs, que l'enfer même
Jadis craignait.
Rois de tous les esclavages,
Tiennent les choses sauvages
Dans leur poignet.

Le fier taureau d'Asturie,
Qui marchait dans sa furie
Sans dévier,
Lui plus noir que l'eau marine,
Un anneau dans la narine,
Suit un bouvier.

Ce grand monstre, la nature,

38-42. Addition marginale.
41. Tiennent les *forces* sauvages
[L'effrayant bœuf]
43. [Le taureau noir]
44. [Lui qui suivait sa furie]
48. [Traîne un bouvier]
49-54. Première rédaction, suivie d'une strophe inédite :

Le buffle est bête de somme,
La panthère acceptant l'homme
Et le lien,
Pour un peu de nourriture
Rampe, et toute la nature
N'est plus qu'un chien.

La nature est prisonnière.
Dieu voulut qu'en sa tanière
L'Esprit
L'homme passât.
L'hippopotame est au bagne.
Le lion de la montagne
Est un forçat.

Qui vivait à l'aventure,
N'écoutant rien,
Ouvrant sur l'homme qui souffre
Toutes les gueules du gouffre,
N'est plus qu'un chien.

L'homme s'accroît et se hausse.
Nul ne sait ce qu'en sa fosse,
Loin du ciel bleu,
Voyant qu'il faut qu'il y dorme,
Le lion, forçat énorme,
Reproche à Dieu.

Persée étouffe Gorgone,
Marthe écrase la dragone
Aux yeux ardents.
Visconti, vêtu de cuivre,
D'un coup de poing, à la guivre
Casse les dents.

---

55. L'homme *sur elle* se hausse
61-66. Les verbes étaient d'abord au passé défini : étouffa, écrasa, cassa. Après la strophe 61-66, une strophe inédite :

La panthère
Le léopard dans sa case
S'endort
Se couche, oubliant Caucase
Et Pélion.
Le Cafre de ses mains noires
Ouvre en riant les mâchoires
Du grand lion.

64-66. « Hildebrand Visconti en 1056. On prétend que celuy-cy défit un Prince Sarazin nommé Volux, qu'il luy arracha un heaume sur lequel on voyait, en ciselure, un serpent qui dévoroit un enfant : ce qui fut l'occasion du Guivre des Armes de Milan, que ses successeurs portent toûjours. » Moreri, Art. Milan.

Béhémot craint l'homme blême.
Le boa, n'ouvrant pas même
L'œil à demi,
N'est plus, lui serpent superbe,
Qu'un tronc d'arbre qui dans l'herbe
S'est endormi.

Le jaguar tourne en sa cage.
Le morse en un marécage
Croupit muré.
La chanson du pâtre attire
Hors des branches le satyre
Tout effaré.

Depuis Hercule et Thésée,
Teb à la lance aiguisée,
Bellérophon,
Icare qui nomme un golfe,
Hermès sur le sphinx, Astolphe
Sur le griffon,

---

67. *a*) *Le monstre craint l'âme et l'aime*
b) *Le monstre* craint l'homme blême.
70. N'est plus, lui [dragon] superbe,
73-90. Ces vers faisaient d'abord suite, ainsi que la strophe 66-72, aux strophes inédites, citées après le vers 30.
80. *a*) *Bel* à la lance aiguisée
b) Ceb à la lance aiguisée.

---

67. *Béhémot* : Monstre fabuleux et indomptable décrit dans Job, XL, 10-19.

80. *Teb* : V. Hugo avait d'abord songé à *Bel*, l'hercule indien, cf. variante ici et vers 94. A *Bel* il substitua *Ceb*, divinité égyptienne. Cf. Noël, *op. cit.*, article Ceb. *Teb* est une faute typographique, le manuscrit donne nettement *Ceb*.

81. Cf. Horace :

.... ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Odes, IV, 2.

Il n'est pas au monde un être
Qui ne reconnaisse un maître ;
Tout est dompté.
La conquête se consomme ;
L'ombre voit au front de l'homme
Une clarté.

Le lynx s'abat sur le ventre
Quand la ménade en son antre
Chante pæan ;
On prend l'aigle dans son aire...
— Où donc est mon belluaire ?
Dit l'océan.

Et l'océan fauve ajoute :
— Je ne suis pas une route.
Que me veut-on ?
Je te hais, flambeau sublime,
Que Colomb sur mon abîme
Passe à Fulton.

J'ai ma vague, Etna se lave.
Etna n'est pas un esclave.
Ni moi non plus.

---

88. *Le buffle au bagne nous nomme :*
91. Le lynx *rampait* sur le ventre
93. Chant*ait* pæan.
94. *Bel prenait l'aigle en son aire...*

91-93. Le lynx était consacré à Bacchus, d'où la Ménade : sur l'attitude des bêtes sauvages écoutant les chants humains, cf. tome I^er^, *Le Satyre*, note des vers 268-276.

95. *Belluaire* : sur ce néologisme, cf. dans le *Parricide*, tome I^er^, la note du vers 59.

J'ai pour reine et pour captive
La sombre terre attentive
A mon reflux.

Je ne suis pas fait pour être,
Comme le sentier champêtre,
Plein de vivants ;
Je suis l'Onde en sa tanière,
Que prennent à la crinière
Les quatre vents !

Je suis le noir gouffre inculte ;
Je donne, en mon fier tumulte,
Où rien ne ment,
Pour maître aux flots sourds l'air libre,
Et pour base à l'équilibre
Le tremblement.

Rien n'arrête et ne dirige
Mon formidable quadrige,
Que les typhons
Traînent, et qui, de la Perse
Jusqu'aux Hébrides, disperse
Ses bruits profonds.

Je suis la vaste mêlee,
Reptile, étant l'onde, ailée,
Étant le vent ;
Force et fuite, haine et vie,
Houle immense, poursuivie
Et poursuivant.

106-108. [Qu'on me laisse solitaire
Rouler l'ombre et le mystère
Dans] mon reflux.

Je suis, dans l'ombre étoilée,
La figure échevelée
De l'inconnu ;
Ma vague, qu'Éole augmente,
Est, quand il lui plaît, charmante
Comme un sein nu.

Je ne suis pas votre auberge,
Je suis la tempête vierge
Qui peut briser
Caps et rochers comme verre,
A qui parfois le tonnerre
Prend un baiser.

Je m'appelle solitude,
Je m'appelle inquiétude,
Et mon roulis
Couvre à jamais des navires,
Des voix, des chansons, des rires,
Ensevelis.

Je suis funeste et salubre.

---

139. a) *Moi, je ne suis pas l'auberge,*
Je ne suis pas *une* auberge,
141. a) *La falaise centenaire,*
Rocs et chênes comme verre.
145-150. Je suis l'âpre solitude,
L'éternelle inquiétude,
Le flot bruni.
Je suis sur votre martyre
Le { *effrayant* / lugubre éclat de rire / *sinistre* }
De l'infini.
151-153. Addition marginale. { *L'épouvante* / *La rafale* / L'équinoxe est mon ministre / [L'effroi pâle] }
Je suis le fileur sinistre
Des noirs vallons.

Je suis le fileur lugubre
Des noirs vallons
Que l'orage sans fin mouille,
Et qui file à sa quenouille
Les aquilons.

Je suis, dans l'écume en poudre,
Le combattant de la foudre,
L'hydre titan.
Je suis sans forme et sans nombre.
Venez, les vents, l'horreur, l'ombre.
Homme, va-t'en.

Je suis souffle, éclair et lame.
Je prends volontiers leur âme
Aux curieux.
Je suis le triple Cerbère
Dont le regard réverbère
Dieu furieux.

J'ai plus de nuit que la tombe.
Léviathan dans ma trombe
N'est plus qu'un ver ;
Tout tremble sur mon épaule.
Je lie au poteau du pôle
Le spectre hiver.

157-162. Je suis l'athlète de l'ombre,
Le pâtre des flots sans nombre.
Homme, va-t-en.
Je suis *l'orage en son aire*,
Le combattant *du tonnerre*,
L'hydre titan.

163. Addition marginale.

163-169. Je suis [vent], éclair et lame.

Après le vers 174, deux strophes :

173-174. *Le spectre hiver.* Cf. la Notice de *La Trompette du Jugement*, II, p. 848 et, dans *La Fin de Satan*, le début de *L'Ange Liberté*.

Homme, la terre est ta mère.
Cherche ton bien éphémère
Dans ses douleurs ;
Broie, arrache, brûle, embrasse.
Perce des chemins. Écrase
Ce tas de fleurs !

La plaine, quand on la ferre,
Obéit, et laisse faire
L'homme ennemi.
La terre est une imbécile ;
Et la montagne est docile
A la fourmi.

Puisque Cybèle est si morte
accepte
endure
Qu'elle subit de la sorte
Ton lâche affront
Et puisque Dieu l'y condamne,
Homme, fais marcher ton âne
Sur ce grand front !

Pavez
Pave le sol à la toise
De Paris jusqu'à Pontoise,
L'homme est content.
Ver, sois content.
Que sous le chêne ou l'érable
La charrette misérable
Passe en boitant.

Pioche,
178. *Bêche*, arrache.
Après le vers 180, cette strophe :

Homme d'aujourd'hui, mutile
En t'écriant : c'est utile !
Ce sein si pur.
Marche comme bon te semble
Sur ce ventre auguste où tremble
L'homme futur.

182. *Chante et rit*, et laisse faire

Les Alpes sont des géantes
Terribles, fauves, béantes,
L'orage au cou ;
L'homme rit des monts féroces,
Et, taupe, sous les colosses,
Il fait son trou.

Moi, je ne suis pas la rue.
J'ai pour roue et pour charrue
Le tourbillon ;
Je bondis, c'est ma manière ;
Je n'accepte pas l'ornière
Ni le sillon.

J'écume à flots sur ma grève,
Va-t'en. Ne viens pas, fils d'Ève,
Frêle rival,

187-192. a) *Les Alpes, géantes sombres,*
Ont dix peuples dans leurs ombres,
Sous leur verrou
b) *Géantes, les Alpes sont grandes.*
Elles ont pour sœur les Andes
Dans le Pérou.
Le soir pourpre les embrase ;
sous
Cette taupe *dans* leur base
A fait son trou.

196. Mon eau n'est pas prisonnière

---

198. Le poète écrivait en se servant de la même image, dans *Les Feuilles d'Automne* :

De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas ! et vous ferez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.
VI, *A un voyageur*, 6 juillet 1829.

et dans *Les Châtiments* :

Le navire, errante charrue,
Le flot mystérieux sillon.
II, 5, Jersey, décembre 1852.

Sauter sur mon dos farouche
Et mettre un mors à la bouche
De mon cheval.

Ma plaine est la grande plaine ;
Mon souffle est la grande haleine
Je suis terreur ;
J'ai tous les vents de la terre
Pour passants et le mystère
Pour laboureur.

Le météore en ma houle
Tombe, la nuée y croule
En rugissant ;
L'écueil, écumant monarque,
A qui je donne la barque,
Me rend le sang ;

L'aurore avec épouvante
Regarde mon eau vivante,
Mes rocs ouverts,
Mes colères, mes batailles,
Et les glissements d'écailles
Sous mes flots verts.

Vénus m'apporte son globe.
Je lui relève sa robe
Jusqu'au genou.

---

207. Je suis *l'horreur* ;
211. [S'éteint], la nuée y croule
217-222. Faisait d'abord suite à 108.
219. Mes *entonnoirs*
Mes chimères nvisibles
Et les écailles horribles
Sous mes flots noirs.

---

215. *Ecumant monarque* : cf. plus tard, dans *Les Travailleurs de la Mer*, I, 4, le dessin de l'écueil, *Le Roi des Aucriniers*, par V. Hugo.

Le zéphyr des moissons blondes,
S'il se risque sur mes ondes,
Y devient fou.

Un jour l'orage des plaines
Vint chez moi sur mes baleines
Lancer ses traits ;
Mais j'ai, d'un seul cri de rage,
Chassé ce canard sauvage
Dans vos marais !

Quand il vit dans ma caverne
Se sauver l'hydre de Lerne,
Mon compagnon
Typhon dit : Cela nous souille,
Gardons-nous cette grenouille ?
Et j'ai dit Non !

Si je faisais une rose,
Moi, gouffre en qui toute chose
S'ébauche et vit,

---

226. Le zéphir des *plaines* blondes
229-246. Additions marginales.
l'autan
229-230. *Un jour vint le vent des plaines*
Sur mes flots pleins de baleines
Après 231, cette strophe inédite :
L'autan, traînant les naufrages,
Me jette cris, fureurs, rages,
Rébellions ;
me verse
L'hiver *m'apporte* sa grêle ;
Je me nourris
Et je vis de la moëlle
De ces lions.
235-236. Quand la vieille hydre de Lerne,
Se sauva dans ma caverne.
à Dieu fidèle

Le soleil, flambeau fidèle,
Se lèverait auprès d'elle
Sans qu'on le vît.

Hommes, vous rêvez de croire
Que vous vaincrez mon eau noire,
Aux fiers bouillons,
Ma vague aux mille étincelles,
En pendant à des ficelles
Quelques haillons !

C'est donc là votre navire !
Une écorce qui chavire
Sous tout climat !
Cette épingle qui m'éraille,
C'est l'ancre, et ce brin de paille,
C'est le grand mât !

Ces quatre planches mal jointes
Se déchireront aux pointes
Du moindre écueil.
L'homme au front triste, aux mains blanches,
Ne sait clouer que les planches
De son cercueil.

---

244. Le soleil *que l'aube appelle*
enfants
247-249. *Vous êtes bien fous* de croire
Que vous vaincrez *l'onde* noire
Mes fiers bouillons
Les Aquilons
L'écume aux mille étincelles
Et le flot plein d'étincelles
253. *Quoi ! c'est là* votre navire
larve
262. L'homme, fantôme aux mains blanches
Après 264, cette strophe inédite :
Ah ! tu verras, nain avide,
Se dresser la mort livide

Quoi ! je serais si candide !
Porter sur mon dos splendide
Votre wagon !
Dans mon azur sans limite,
Voir fumer votre marmite,
Moi le dragon !

Quoi ! lui chez moi ! l'homme ! Il entre !
Sachez que devant mon antre,
Qu'emplit la nuit,
Le sage lion s'arrête,
Et qu'en voyant ma tempête
L'aigle s'enfuit !

Votre présence m'outrage.
Dieu fit mon immense orage
Mystérieux

Selon tes vœux
Et, du gouffre où l'esquif sombre,
Sortir cette face d'ombre
Aux verts cheveux.

272-276. *Sache que devant mon antre,*
Porche de nuit,
Le lion pensif s'arrête
Et [quand il voit] ma tempête,
L'aigle s'enfuit.

Après 276, cette strophe inédite :
Quoi, tu viens, fils du vieux crime,
Tu viens, homme né du crime,
Faire lécher à l'abîme
Ton vil pied nu,
Forçat que le mal encombre
Dont la chaîne pend dans l'ombre
De l'inconnu.

277-279. Fuis, ta présence m'insulte
Respecte le grand tumulte
Mystérieux.

269-270. Dans *Le Satyre*, c'est à la machine à vapeur elle-même, la « marmite » à Papin que V. Hugo applique le terme de *dragon*. Cf. la note du vers 612, tome II,

Et mes flots pleins de désastres,
Pour être vus par ses astres,
Non par vos yeux.

Homme, ta marche est peu droite;
Ton commerce avide exploite
Les flots mouvants;
L'âpre soif de l'or t'anime;
Je donne pour rien l'abîme,
Toi, tu le vends.

Ne viens pas chez moi, te dis-je.
Ne mêle pas au prodige
Tes vils chemins.
Crains mes fureurs justicières!
Ah! vous frémiriez, poussières,
Pâles humains,

---

de triples

280-282. Dieu fit sous *d'effrayants* voiles
Mon gouffre pour les étoiles
Non pour les yeux.

Après 282, deux strophes inédites :

Comme sur l'acier la rouille,
L'impur regard humain souille
La fange irrite le cygne;
Le regard de l'homme indigne
Mes bleus sommets.
mon onde
Et dans *ma vague* éternelle
L'ombre de cette prunelle
Roule à jamais.

Chaque fois qu'à ma surface
L'œil humain laisse sa trace
L'astre le soir
Dit { *à l'ombre* / *au gouffre* où je me cache : / *au pôle*
Qui donc a fait cette tache
A mon miroir?

Si vous entendiez les choses
Que nous tous, les vents moroses
Et les saisons,
L'air qui souffle et l'eau qui tremble,
Quand nous sommes seuls ensemble,
Nous nous disons!

Devant votre crépuscule
Mon sombre horizon recule;
Vous m'insultez!
Genre humain, foule confuse,
L'ombre éternelle refuse
Vos nouveautés.

Elle refuse vos phares,
Vos boussoles, vos fanfares,
Vos noirs vaisseaux,

La strophe 295-300 figure sur le manuscrit après le vers 282.

300-312. ... Nous nous disons,
frissonneriez
Vous tressailleriez, poussière!
Vous verriez à la lumière
Du grand secret,
S'évanouir votre forme
Et ce dialogue énorme
Vous foudroirait.
Finissez
Arrière! je hais vos phares
Vos nouveautés, vos fanfares
Qui vont croissant.
Devant votre crépuscule
L'ombre éternelle recule
En frémissant.

Elle fuit, sinistre et pure,
Cachant dans sa chevelure
Les blancs
Tous ses oiseaux,
Et quand passe votre flotte,
Indignée, elle sanglotte
Au fond des eaux.

Et, quand passe votre flotte,
Indignée, elle sanglote
Au fond des eaux.

Allez-vous-en! Je devine
Qu'on rêve une ère divine
Fin des fléaux.
On court sur l'onde aplanie.
On m'emploie à l'harmonie!
Moi, le chaos!

C'est la paix qui se prépare.
Je n'en veux point. Je sépare.
Je n'unis pas.
Je brise à coups de nageoires
Et je broie en mes mâchoires
Votre compas!

L'homme doit courber sa tête
Sous la guerre et la tempête
Et le volcan.
La terre, c'est la géhenne.
Que chacun garde sa haine
Et son carcan.

Tu n'es pas même un fantôme!
Monstre pour l'archange, atome
Pour le titan,
Rien pour l'espace et le nombre!
L'homme n'est qu'une pénombre;
L'Ombre est Satan.

---

314. Qu'on [bénit l'ère] divine

Être mauvais, c'est ta peine.
Sois mauvais. Ta race traîne
L'anneau de fer.
Nous sommes tous la souffrance;
Et l'hirondelle espérance
Fuit notre hiver.

Sache que nous, et ces mondes
Qu'on voit, dans nos nuits immondes,
Au firmament,
Nous habitons l'insondable,
L'extrémité formidable
Du châtiment.

Notre nuit est si fatale
Que si la pitié, vestale
Chère aux élus,
Disait : Où donc est ce monde?
J'ai peur que Dieu ne réponde :
Je ne sais plus!

Donc subissez la loi dure.
Endurez ce que j'endure,
L'isolement;
Et soyez, dans votre bouge,
L'un pour l'autre le fer rouge,
Et non l'aimant.

Après 348, cette strophe inédite :

Sache qu'en cet affreux pôle
Tout est bagne, tout est geôle,
Tout est exil
Et le sombre zodiaque
Tourne autour de mon cloaque
Dans son tread-mill.

N'essayez pas, dans ma sphère,
D'être frères, et de faire,
Dans ce tombeau,
Quand tout à l'ombre ressemble,
De vos esprits mis ensemble
Un grand flambeau,

Les hommes deviendraient anges!
Je ne veux pas de mésanges,
Moi, maintenant!
Je veux le glaive et le glaive.
Vivez comme dans un rêve,
Tas frissonnant!

Faites comme ont fait vos pères,
Et crénelez vos repaires.
Abhorrez-vous.
Barricadez vos Sodomes.
Dévorez-vous. Soyez hommes
Et restez loups.

Que l'Écosse ait sa claymore,
Le juif sa rage, et le more
Son yatagan;
Que chacun reste en sa ville;
Et qu'on me laisse tranquille
Dans l'ouragan.

---

364. *Dans l'ombre où rien ne s'assemble.*

367-372. Strophe placée d'abord après le vers 330 avec cette seule variante au dernier vers :

En frissonnant.

380. Le [turc son sabre] et le more

---

379. *Claymore* : arme écossaise au moyen âge : grande épée à deux mains.

II

Et l'homme dit : — Mer affreuse,
Que le char des foudres creuse
Sous son essieu,
Tais-toi dans ton ossuaire.
Tu cherches ton belluaire ?
Gouffre, c'est Dieu !

Écoute-moi. La loi change.
Je vois poindre aux cieux l'archange !
L'esprit du ciel
M'a crié sur la montagne :
« Tout enfer s'éteint ; nul bagne
N'est éternel. »

Je ne hais plus, mer profonde.
J'aime. J'enseigne, je fonde.
Laisse passer.
Satan meurt, un autre empire
Naît, et la morsure expire
Dans un baiser.

Tu ne dois plus dire : arrière !
Tu n'es plus une barrière,
Dragon marin.

398-399. *Et l'homme dit : mer profonde,*
Je change, j'aime, je fonde.

---

400 et sq. C'est ici le prélude des dernières strophes de *La Bouche d'Ombre* (1855), où l'on voit Jésus tendre les bras à Satan et où le gouffre se soumet :

L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre ; un ange
Criera : commencement !

Sers l'avenir ! porte l'arche.
Rien n'arrête l'homme en marche
Vers Dieu serein.

Rien ! pas même toi, chimère,
Monstre de l'écume amère,
Géant puni,
Toi qui, seul dans ta nuit sombre,
As fait ton onde avec l'ombre
De l'infini !

Je vais ! je suis le prophète.
A la houle stupéfaite
Je dis mon nom.
La trombe accourt ; ma pensée
Fait rentrer cette insensée
Au cabanon.

L'esprit de l'homme, lumière,
Domptant la nature entière,
Onde ou volcan,
Plonge sa clarté sacrée
Dans la prunelle effarée
De l'ouragan.

Pour qu'à nos pas on se range,
Nous n'avons qu'à dire à l'ange
Comme aux démons,
Qu'à dire aux torrents de soufre,
Et qu'à te dire à toi, gouffre :
Nous nous aimons !

---

410. [Démon] de l'écume amère
416. A la *trombe* stupéfaite
424. Plonge sa *lueur* sacrée
427. *Devant nous pour qu'*on se range

L'amour, c'est la loi suprême.
L'amour te vaincra toi-même.
Ton bruit est vain.
Pour que, caressant ta grève,
Ton hymne d'enfer s'achève
En chant divin,

Pour que ton hurlement tombe
Il suffit que la colombe
Qui vient le soir,
O sombre gouffre d'écume,
Laisse tomber une plume
Sur ton flot noir.

L'amour, c'est le fond de l'homme.
L'amour, c'est l'antique pomme
Qu'Ève cueillit.
L'ombre passe, l'amour reste.
Il est astre au dais céleste,
Perle en ton lit.

Nos inventions nouvelles
Prendront à tes vents des ailes;
Dieu nous sourit;
Nous monterons sur ta rage,
Nous attellerons l'orage
A notre esprit.

Oui, malgré tes chocs sauvages,
Nous lierons tes deux rivages

---

434. L'amour te *dompte* toi-même
437. Ton *rugissement* s'achève
439. Pour que [ta colère] tombe
442. *Monstrueux*
445. L'amour, c'est *l'esprit* de l'homme.
448. *L'ombre sur lui passe, il* reste
455. Ms. : attèlerons.
457. [Malgré tes clameurs] sauvages

D'un trait de feu ;
L'avenir aura deux Romes,
Et, près de celle des hommes,
Celle de Dieu.

L'avenir aura deux temples,
Deux lumières, deux exemples,
Un double hymen,
La liberté, force et verbe,
L'unité, portant la gerbe
Du genre humain.

Tais-toi, mer ! Les cœurs s'appellent ;
Les fils de Caïn se mêlent
Aux fils d'Abel ;
L'homme, que Dieu mène et juge,
Bâtira sur toi, déluge,
Une Babel.

A cette Babel morale
Aboutira la spirale
Des deux Sions,
Où sans cesse recommence
Le fourmillement immense
Des nations ;

Et tu verras sans colère,
Du tropique au flot polaire
Dieu te calmant,

---

465. Un *grand* hymen,
lys
466. La liberté, loi superbe,
469. *L'amour luit* ; les cœurs s'appellent ;
472. L'homme, *absous par Dieu qui juge*,

Au-dessus de l'eau sonore,
Se construire dans l'aurore
Superbement

Les progrès et les idées,
Pont de cent mille coudées
Que rien ne rompt,
Et sur tes sombres marées
Ces arches démesurées
Resplendiront.

Date du manuscrit : 17-18 février, Jersey. Fini pendant la tempête.

XXIII

XXIII*

O Dieu, dont l'œuvre va plus loin que notre rêve,
Créateur qui n'as pas de relâche et de trêve!
    OEil sans paupière et sans sommeils!
Éternel jet de vie! âme jamais fermée!
Gouffre mystérieux d'où sort une fumée
    D'hommes, d'êtres et de soleils!

Humanités dans tous les espaces semées,
Liguez-vous; dressez-vous, innombrables armées,
    Et déclarez la guerre à Dieu;
Soit. Luttez, attaquez cet être inabordable,
Cet infini si doux qu'il en est formidable,
    Et si profond qu'il en est bleu.

Mesurez-vous, vous l'ombre, à lui la plénitude.
Vous aurez, ô passants, légions, multitude,
    Assiégeants de l'immense tour,
Essaim tourbillonnant autour du grand pilastre,
Vivants, avant qu'il ait usé son premier astre,
    Dépensé votre dernier jour!

---

7. Humanités, dans tous les [univers] semées.
14. Vous aurez, vous *passants*,
18. Le dernier vers est suivi du mot : Fin.

XXIII*. Cf. la Notice de la pièce qui ouvre le recueil, p. 1-2.

Date du manuscrit : Le feuillet qui contient ces dix-huit vers est le dernier du manuscrit; il n'est pas daté, on voit dans le filigrane une couronne surmontée d'un croissant et l'inscription : *Hallines*.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. . . . . .

Revue de la Presse. IX

Je ne me sentais plus vivant. Je me retrouve. 1

I. LES GRANDES LOIS (*Notice*). 9
I. Écoute, nous vivrons, nous saignerons. . . 12
II. IRE, NON AMBIRE. 14
III. Par-dessus le marché, je dois être ravi. . . 16
IV. Le géant Soleil parlait à la naine Étincelle. . 33

II. VOIX BASSES DANS LES TÉNÈBRES (*Notice*). 37
Voix basses dans les ténèbres. 40

III. Je me penchai, j'étais dans le lieu ténébreux. . . 49

IV. MANSUÉTUDE DES ANCIENS JUGES (*Notice*). . . . 53
Mansuétude des anciens juges. 54

V. L'ÉCHAFAUD (*Notice*). 59
L'échafaud. 62

VI. INFERI (*Notice*). 67
Inferi. 69

VII. LES QUATRE JOURS D'ELCIIS (*Notice*). 77
Les Quatre Jours d'Elciis. 91

VIII. LES PAYSANS AU BORD DE LA MER (*Notice*). . . . 157
Les Paysans au bord de la mer. 159

IX. [LES ESPRITS] (*Notice*). 171
I. Un homme aux yeux profonds passait. . . 174
II. Un grand esprit en marche a ses remous, ses houles. 177

III. Autrefois j'ai connu Ferdousi dans Mysore. . 179
IV. Le lapidé (*Notice*). . . . . .
Le lapidé. 181

X-XI. Le Bey outragé. — La Chanson des doreurs de proues (*Notice*). 195
Le Bey outragé. 197
La chanson des doreurs de proue. 199

XII. Ténèbres (*Notice*). 205
Ténèbres. 207

XIII. L'Amour. 217
I. Quoi, le libérateur qui par degrés desserre (*Notice*). 219
Quoi, le libérateur qui par degrés desserre. . 222
II. Regardez-les jouer sur le sable accroupis. . . 225
III. Il faut boire et frapper la terre d'un pied libre. 227
IV. En Grèce (*Notice*). 231
En Grèce. 235

XIV. Rupture avec ce qui amoindrit (*Notice*). 245
Rupture avec ce qui amoindrit. 246

XV. Les Paroles de mon Oncle. La Sœur de Charité (*Notice*). 257
La Sœur de Charité. 259

XVI. Victorieux ou Mort (*Notice*). 263
Victorieux ou Mort. 264

XVII. Le Cercle des Tyrans. 265
I. Liberté (*Notice*). 267
Liberté ! 268
II. Les Mangeurs. 271
III. Archiloque l'atteste, Athène l'entendit. . . 276
IV. Un voleur a un roi (*Notice*). 279
Un voleur à un roi. 281
V. Qu'est-ce que ce cercueil déposé sur deux chaises ? 291
VI. Je marchais au hasard, devant moi, n'importe où. 293
VII. Aux Rois (*Notice*). 295
Aux Rois. 299

XVIII. Paroles de Géant. 308

XIX. Quand le Cid fut entré dans le Généralife. . . . 312

XX. La Vision de Dante (*Notice*). 317
La Vision de Dante. 328

XXI. Dieu fait les questions pour que l'enfant réponde (*Notice*). 373
Dieu fait les questions pour que l'enfant réponde. . 374

XXII. Océan (*Notice*). 377
Océan. 380

XXIII. O Dieu, dont l'œuvre va plus loin que notre rêve. . 409

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT (1-1927).

PRINTED IN FRANCE

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2285
L15
1920
v.6
c.1
ROBA